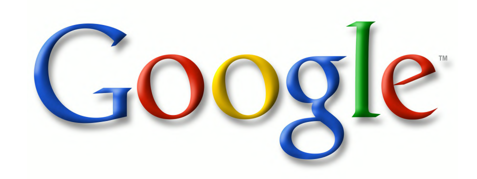
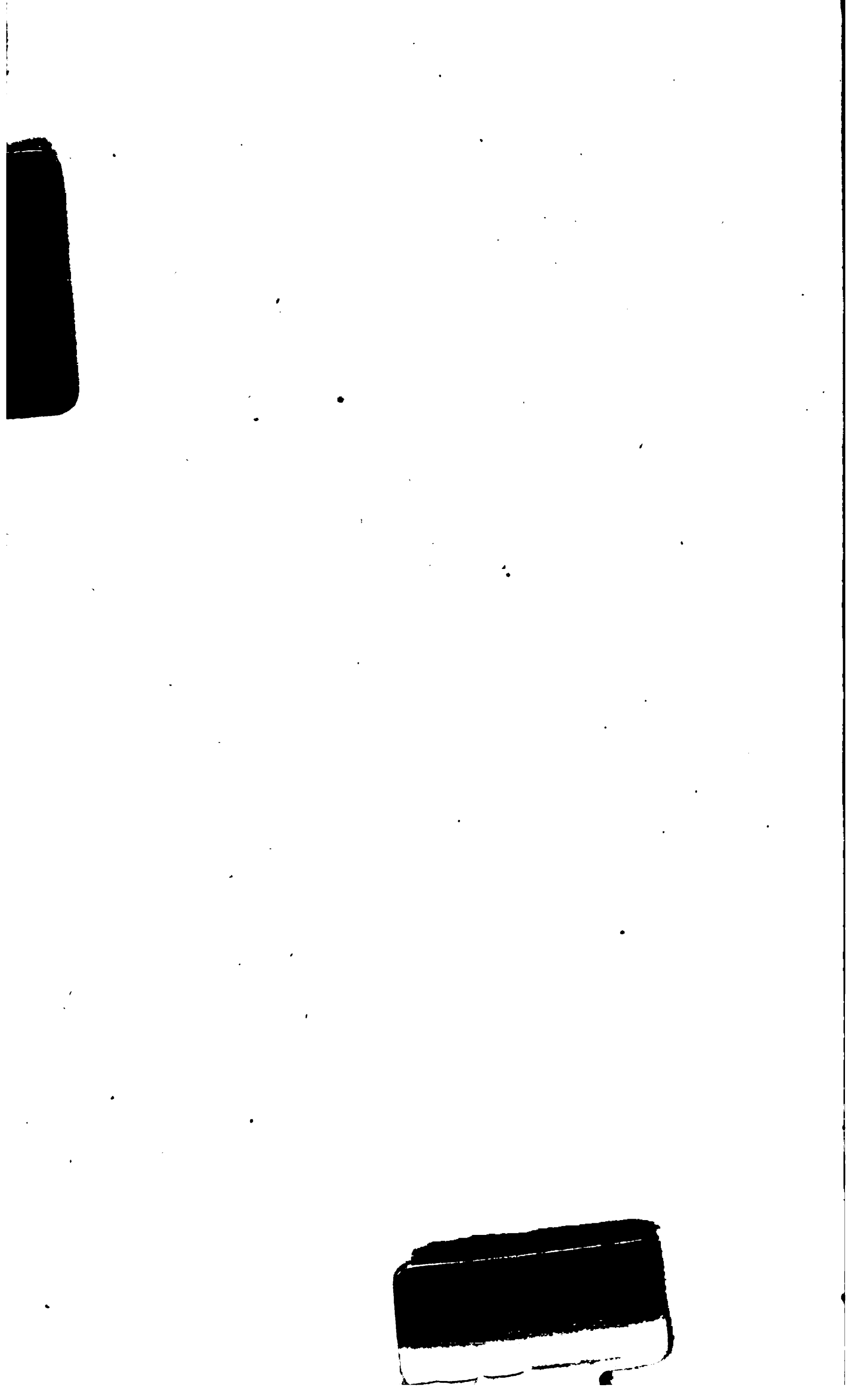








HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

Se trouve chez

SAINT-FLORENT et HAUER, Libraires de la Cour, VEYHER,	A SAINT-PÉTERSBOURG.
JEAN GAUTIER, RISS père et fils, CH. URBAIN et Co.,	A MOSCOU.
ZAWADZKI, MORITZ,	A WILNA.
GLUCKSBERG,	A VARSOVIE.
SCHALBACHER,	A VIENNE.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE PAR M. ST.-THOMAS.

TOME NEUVIÈME.



PARIS,

A LA GALERIE DE BOSSANGE PÈRE,

Libraire de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, rue Richelieu, près l'arcade Colbert.

1823.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Continuation du règne de JEAN LE TERRIBLE.

1560 — 1564.

Changement dans le caractère du Tzar. — Calomnie contre Sylvestre et Adascheff. — Mort d'Adascheff. — Commencement de la tyrannie. — Nouveaux favoris. — Premiers supplices. — Guerre de Livonie. — Grandeur d'âme de Bell. — Prise de Fellin. — Paroles du prince de Kazan. — Extinction de l'ordre de Livonie. — Négociations avec la Suède. — Guerre avec la Pologne. — Second mariage de Jean. — Prise de Polotsk. — Naissance du tzarévitsch Vassili. — Triomphe de Jean. — Mort du Tzarévitsch. — Affaires de Crimée. — Projet du Sultan. — Événemens en Livonie. — Trève avec la Suède. — Mauvais naturel de l'épouse de Jean. — Mort du prince Youri. — La belle-sœur de Jean et la mère du prince Vladimir embrassent la vie monastique. — Mort de Macaire. — Composition des vies des Saints et

du livre des Degrés. — Introduction de l'imprimerie. — Édition de la Bible à Ostrog. — Archevêché de Polotsk. — Mitre blanche des métropolitains. — Athanase est sacré métropolitain.

1560 — 1561. Changement de caractère du tzar.

Nous touchons à une révolution terrible dans l'âme du tzar et dans le sort de l'Empire.

Les Russes et les étrangers qui se trouvaient alors à Moscou s'accordent à représenter ce jeune monarque, âgé de trente ans, comme le modèle des souverains; religieux, sage, zélé pour la gloire, pour le bonheur de ses États. Les premiers s'expriment ainsi à son sujet : « Toute la » sollicitude de Jean se porte à se conserver par » devant le Seigneur. Dans le temple ou dans » une pieuse retraite, au conseil des boyards, » comme au milieu du peuple, il n'exprime » qu'un sentiment : *Puissé-je régner ainsi que* » *le Très-Haut l'a prescrit à ses oints véri-* » *tables!* Une justice impartiale, la sûreté pu- » blique et particulière, l'intégrité des États » confiés à sa puissance, le triomphe de la re- » ligion, la liberté des chrétiens, tels sont les » objets qui occupent sans cesse sa pensée. Sur- » chargé d'occupations, il ne connaît d'autres » délassemens que le calme de la conscience, » que la satisfaction de remplir ses devoirs; il » dédaigne les amusemens ordinaires des prin-

» ces. Affable envers les grands et le peuple, il 1560 — 1561.
» est animé d'un amour égal pour tous ses su-
» jets, qu'il sait récompenser selon leur mérite;
» bannissant la misère par sa générosité, dé-
» truisant le vice par le bon exemple; ce prince,
» *enfant de Dieu*, veut, au jour du jugement der-
» nier, entendre ces paroles délicieuses : *Tu es le*
» *roi de vérité*. Il veut pouvoir répondre, pénétré
» de joie et d'attendrissement : *Me voici avec le*
» *peuple que tu m'as donné!* » Les observateurs étrangers, les Anglais qui, à cette époque, exerçaient le commerce en Russie, lui accordent de semblables éloges. « Jean, écrivent-ils, a éclipsé
» ses ancêtres et par sa puissance et par ses ver-
» tus. Il a beaucoup d'ennemis, mais il sait les
» dompter. La Lithuanie, la Pologne, la Suède,
» le Danemark, la Livonie, la Crimée, les No-
» gaïs, tremblent au nom de Russes. Il est d'une
» affabilité, d'une prévenance admirable envers
» ses sujets, avec lesquels il aime à s'entretenir.
» Souvent il leur donne des festins dans son pa-
» lais. Cependant, il sait commander en maître.
» Il dit à un boyard *allez*, et le boyard *court*.
» Lui arrive-t-il de témoigner du mécontente-
» ment à un courtisan; celui-ci, désespéré, se
» cache, se désole en secret, laisse croître ses
» cheveux, en signe de chagrin, jusqu'à ce que

1560—1561. » le tzar ait daigné lui accorder son pardon. » En un mot, il n'existe point en Europe de su- » jets plus dévoués à leur souverain que les » Russes. Ils le craignent et le chérissent à la » fois. Toujours prêt à écouter leurs plaintes, » à en détruire les causes, Jean voit tout, dé- » cide tout par lui-même; il ne redoute point » l'ennui inséparable des affaires; peu sensible » au divertissement de la chasse, aux charmes » de la musique, deux pensées l'absorbent uni- » quement : *servir Dieu, et terrasser les enne- » mis de la Russie* (1). »

Peut-on comprendre par quelle fatalité, un monarque chéri, adoré, a pu, d'un si haut degré de vertu, de splendeur et de gloire, se précipiter dans les horreurs de la tyrannie? C'est malheureusement une cruelle vérité! Les preuves du bien et du mal sont également authentiques et également irrécusables; il ne nous reste qu'à présenter, dans toutes ses phases, cet inexplicable phénomène.

Ce n'est point à l'histoire à décider la question relative au libre arbitre des humains; mais, dans le jugement qu'elle porte sur les actions et les caractères, en supposant l'existence de cette faculté, elle explique les unes et les autres, d'abord par les dispositions naturelles des hommes, ensuite par les circonstances ou par la puissance

des objets qui agissent sur leur âme. Jean était 1560—1561. né avec des passions ardentes, avec une imagination forte, un esprit plus brillant encore que solide. Une éducation vicieuse ayant altéré ses inclinations naturelles, la religion seule lui avait offert un moyen de se corriger; car les plus audacieux corrupteurs des princes n'osaient point alors attaquer ce sentiment sacré : de vertueux amis de la patrie avaient réussi, dans des circonstances extraordinaires, à toucher, à subjuguer son âme, en profitant de ses propres et salutaires terreurs; ils avaient arraché ses premiers ans aux piéges de la volupté, et, à l'aide de la pieuse, de la douce Anastasie, ils l'avaient mis sur le chemin de la vertu. Les funestes suites de la maladie de Jean avaient rompu cette belle union, affaibli le pouvoir de l'amitié, en un mot, préparé un changement de caractère. Le tzar venait d'atteindre l'âge viril : l'esprit, en se déployant, donne un plus grand essor aux passions, et l'amour-propre agit, dès lors, avec plus d'empire, avec plus de force encore que dans la première jeunesse. Si la confiance du prince dans la sagesse de ses instituteurs n'était point diminuée, celle qu'il mettait dans ses propres moyens s'était accrue : reconnaissant de leurs conseils éclairés, le monarque cessa d'éprouver le besoin

1560—1561. d'être guidé plus long-temps, et le fardeau de la contrainte lui devint d'autant plus lourd, que, suivant leur ancienne coutume, ils lui parlaient sur toutes choses avec hardiesse et résolution, incapables qu'ils étaient de flatter ses faiblesses. Cette franchise lui paraissait inconvenante, injurieuse pour un souverain. Par exemple, Adascheff et Sylvestre n'avaient point approuvé la guerre de Livonie, pensant qu'il fallait, avant de l'entreprendre, détruire les infidèles, les barbares ennemis du Christ et de la Russie; ils ajoutaient que les Livoniens, malgré la différence de confession, étaient cependant chrétiens, et ne menaçaient l'État d'aucun danger : *Dieu*, disaient-ils, *ne bénit que les guerres justes, indispensables pour la défense et la liberté des Empires.* La cour était remplie de gens dévoués à ces deux favoris; mais ils étaient détestés des frères de la tzarine, ainsi que d'une foule de ces envieux, ennemis déclarés de toute supériorité, dont la dangereuse activité sait profiter du temps et des circonstances. Ceux-ci pénétrèrent les dispositions de Jean, et lui insinuèrent qu'Adascheff et Sylvestre étaient de rusés hypocrites, qui, tout en prêchant les vertus célestes, n'aspiraient qu'aux biens de ce monde; qu'élevés devant le trône, ils cachaient le tzar aux yeux du peuple,

afin de s'approprier la gloire et le succès de son 1650.—1651.
règne, auxquels ils mettaient en même temps des obstacles, en conseillant à leur maître la modération dans la bonne fortune, comme s'ils craignaient que trop de gloire ne lui donnât le sentiment de sa grandeur, et ne vînt contrarier leur ambition. « Quels sont, disaient-ils, ces » hommes assez téméraires pour dicter des lois » à un prince grand et sage; qui, non-seulement » s'ingèrent dans l'administration de l'État, » mais jusque dans ses affaires domestiques, » jusque dans sa manière de vivre, et osent lui » prescrire des règles de conduite envers son » épouse; qui lui mesurent le boire et le man» ger? » En effet, Sylvestre, directeur de la conscience de Jean, avait toujours exigé de lui la sobriété, la modération dans les plaisirs des sens; et le jeune monarque, trop enclin à s'y abandonner, était loin d'imposer silence à la calomnie, car, déjà fatigué des sévères leçons de ses amis, il voulait devenir son maître : il ne songeait point encore à abandonner la vertu; il désirait seulement secouer le joug de ses conseillers, et prouver qu'il pouvait se passer de leurs avis. Quelquefois son impétuosité naturelle se manifestait par des paroles indiscrètes ou des menaces. On écrit que, peu après la prise de

1560—1561. Kazan, irrité contre un voïévode, il dit aux grands de la cour, avec l'accent de la colère : « *Maintenant je ne vous crains plus!* » Cependant, la générosité dont il avait fait preuve après sa maladie, avait dissipé toutes les inquiétudes. Treize années, les plus belles de sa vie, passées dans l'accomplissement fidèle des devoirs sacrés d'un souverain, semblaient être le gage d'un invariable amour du bien : malgré le refroidissement des sentimens du tzar pour ses favoris, il n'avait pourtant pas changé ouvertement de principes. La décence régnait encore dans le palais du Kremlin; le zèle et une noble franchise étaient encore l'âme du conseil. Seulement, dans les affaires où la vérité, le bon droit n'étaient pas évidens, et laissaient quelques doutes, Jean se plaisait à contredire ses ministres. Les choses se passèrent de la sorte jusqu'au printemps de l'année 1560.

A cette époque, la froideur du tzar envers Adascheff et Sylvestre se manifesta d'une manière si positive, que tous les deux reconnurent la nécessité de s'éloigner de la cour. Le premier, qui avait occupé jusqu'alors la place la plus importante au conseil; qu'on avait toujours employé dans les négociations avec les puissances de l'Europe, voulut encore rendre à son souve-

rain des services d'une autre nature ; il accepta 1560 — 1561.
le rang de voïévode, et partit pour la Livonie : quant à Sylvestre, après avoir donné sa bénédiction au jeune monarque, il se retira dans la solitude d'un monastère. Cette retraite, source de chagrin pour leurs amis, laissait triompher leurs ennemis, qui exaltaient la sagesse du tzar et lui disaient : « *C'est maintenant que vous êtes* » *véritablement souverain, véritablement l'oint* » *du Seigneur. Seul vous gouvernez votre pays :* » *vous avez ouvert les yeux, et votre regard* » *plane en liberté sur tout votre Empire.* » Cependant, les favoris renversés leur parurent dangereux encore, même dans l'exil. Malgré sa disgrâce, Adascheff était généralement honoré dans l'armée ; les habitans de la Livonie avaient pour lui la plus grande considération : tout rendait hommage à ses qualités et à ses talens. Sylvestre, dans son humble retraite, brillait également de l'éclat des vertus chrétiennes ; les moines l'admiraient comme un modèle de piété, de douceur et de charité. Le tzar pouvait apprendre ces détails, céder au repentir et rappeler les exilés : on résolut donc de combler la mesure d'iniquité, et de rendre le monarque si injuste, si coupable envers ces deux hommes, qu'une réconciliation sincère devînt désormais impossible entre eux.

1560—1561. La mort de la tzarine favorisa ces odieux projets.

Calomnie contre Adascheff et Sylvestre.

Jean était absorbé dans sa douleur : soit regrets véritables, soit seulement pour plaire au monarque désolé, tout ce qui l'entourait versait des larmes ; au milieu de ces pleurs, sous le masque du zèle, sous l'apparence d'une affection que semblait effrayer la découverte d'un forfait inoui, on vit éclater la plus noire des calomnies. « Prince, dit-on à Jean, vous êtes désespéré ; » la Russie entière partage votre douleur et deux » monstres triomphent! Oui, la vertueuse Anas- » tasie vous a été ravie par Sylvestre et Adas- » cheff, ses ennemis secrets, tous deux *magi-* » *ciens* ; car, sans le secours de la magie, com- » ment auraient-ils pu maîtriser votre âme » pendant si long-temps ? » On fournit des preuves insuffisantes aux yeux mêmes des plus crédules ; mais le tzar savait que, depuis sa maladie, Anastasie avait manifesté de l'éloignement pour Sylvestre et Adascheff : il était persuadé que ceux-ci n'avaient pas aimé cette princesse, et il prêta l'oreille à la calomnie, songeant peut-être à justifier leur disgrâce, sinon par d'irrévocables témoignages d'un prétendu crime, du moins par la manifestation de ses soupçons : instruits de cette accusation, les exilés écrivirent au tzar

pour lui demander à être jugés et confrontés avec leurs accusateurs ; ce n'était pas là le projet de ceux-ci ; ils représentèrent à Jean que *venimeux comme des basilics* ils pourraient, d'un regard, l'ensorceler de nouveau ; que chéris du peuple, de l'armée, de tous les citoyens, ils exciteraient des troubles, et que la crainte fermerait la bouche aux délateurs : en conséquence, le monarque ordonna de juger les accusés par contumace. Le métropolitain, les évêques, les boyards, un grand nombre de fonctionnaires ecclésiastiques et civils se rassemblèrent à cet effet au palais. Au nombre des juges, se trouvaient Vassian Bessky et Missaïl Soukin, moines artificieux, principaux ennemis de Sylvestre ; on fit lecture d'une série d'accusations, dont le tzar lui-même rend compte dans une lettre au prince André Kourbsky. « Pour le salut de mon âme, lui dit-» il, j'avais attaché à ma personne le prêtre » Sylvestre, dans l'espoir que, par son caractère » et son mérite, il pourrait me guider au bien ; » mais cet homme rusé et hypocrite, dont la » douce éloquence est parvenue à me séduire, » n'a pensé qu'aux grandeurs de ce monde ; il » s'est associé à Adascheff pour gouverner l'État » au nom d'un souverain qu'ils méprisaient. » Ils ont réveillé l'esprit d'insubordination parmi

1560—1561.

1560—1561. » les boyards, distribué les villes et les domaines à leurs partisans, introduit des gens de leur choix dans le conseil, donné tous les emplois à leurs créatures. Je fus esclave sur le trône. Pourrais-je jamais décrire tout ce que j'ai souffert dans ces jours de honte et d'humiliation? Avec une poignée de soldats, on les a vus traîner leur monarque comme un captif, à travers un pays ennemi (celui de Kazan), sans égard pour sa santé, sans s'occuper des périls dont ses jours étaient menacés; ils inventaient de puérils sujets d'épouvante pour jeter la terreur dans mon âme; ils voulaient me rendre supérieur à la nature humaine, s'opposaient à ma volonté de visiter les saints-monastères et de châtier les Allemands. A ces crimes, ils ont joint la perfidie; lorsque j'étais au lit de la mort, n'ont-ils pas voulu, traîtres à leur conscience et à leurs sermens, choisir un autre tzar, à l'exlusion de mon fils? Loin d'être attendris, ou corrigés par notre grandeur d'âme, comment l'ont-ils reconnue, ces cœurs durs et cruels? Par de nouveaux outrages! Ils ont détesté, calomnié la tzarine Anastasie, et se sont toujours montrés les amis du prince Wladimir. D'après ces motifs, est-il donc étonnant qu'à la force de

» l'âge, je me sois décidé à me montrer en 1560—1561.
» homme, à secouer le joug imposé à mes États
» par un prêtre artificieux et par Alexis, mon
» ingrat serviteur? etc., etc. » Il est digne de remarque que Jean ne leur reproche point la mort d'Anastasie, et que son silence à cet égard atteste la fausseté de cette absurde accusation. Tous les autres griefs sont ou douteux ou déraisonnables dans la bouche d'un monarque de trente ans, qui, par l'aveu de son esclavage prétendu, dévoilerait le secret de sa déplorable faiblesse. Sans doute Adascheff et Sylvestre, partageant les erreurs de l'humanité, avaient pu se laisser aveugler par l'ambition; mais Jean leur a cédé, par cette accusation indiscrète, la gloire d'un des plus beaux règnes de notre histoire. Nous verrons bientôt comment il gouverna sans leur secours; d'ailleurs, s'il est vrai que depuis 1547 jusqu'en 1560, la Russie fut administrée par les favoris de Jean, au lieu de l'être par lui-même, il eût été à souhaiter pour le bonheur du tzar et de ses sujets, que ces hommes vertueux n'abandonnassent point le timon de l'État; car mieux vaut encore être forcé à faire le bien que d'opérer le mal de franc arbitre. Il est beaucoup plus vraisemblable que, pour leur donner des torts, Jean se calomnie lui-même; tout annonce

1560—1561. qu'il aimait sincèrement la vertu, dont il avait goûté les charmes, mais qu'enfin, emporté par ses passions, comprimées jusqu'alors et non pas déracinées, il oublia les principes de cette générosité que lui avaient inspirée ses sages instituteurs. En effet, n'est-il pas plus facile de changer que de se contraindre si long-temps, surtout pour un monarque absolu, qui, d'un seul mot, pouvait à chaque instant briser cette chaîne supposée? Adascheff, au milieu du conseil, n'avait point, il est vrai, approuvé la guerre de Livonie; néanmoins, comme sujet, comme ministre, comme guerrier, il était l'âme de cette expédition et servait à Jean d'instrument actif pour y obtenir des succès. Ainsi, le monarque jouissait donc de toute son autorité : il commandait, et, en dépit de ses plaintes, il n'était point l'esclave de ces favoris.

Après la lecture du procès-verbal qui contenait les crimes d'Adascheff et de Sylvestre, plusieurs des juges déclarèrent que ces scélérats étaient convaincus et devaient être condamnés; d'autres, les yeux baissés, gardèrent le silence. Alors, le vénérable métropolitain Macaire, à qui son grand âge et la dignité de chef de l'Église imposaient l'obligation de déclarer la vérité, fit sentir au tzar qu'il était nécessaire d'appeler et

d'écouter les accusés; tous les membres du conseil qui restaient encore fidèles à leur conscience furent de cet avis, mais *la troupe inique*, pour nous servir de l'expression de Kourbsky, s'y opposa formellement, soutenant que des hommes condamnés dans l'opinion d'un prince, souverainement bon et juste, ne pouvaient alléguer aucune justification valable; que leur présence et leurs intrigues étaient également à craindre; « le repos du tzar, disait-on, celui de la patrie » exigent que l'on prononce sans délai sur cette » importante affaire: » en conséquence, les accusés furent déclarés coupables. Il ne s'agissait plus que de déterminer la peine, et le monarque, voulant encore faire preuve de clémence, consentit à la mitiger: il exila Sylvestre au monastère isolé de Solovetsky, dans une île sauvage de la mer Blanche; Adascheff reçut la défense de sortir de Fellin, nouvelle conquête à laquelle il avait contribué par ses talens et ses dispositions militaires; la fermeté, le calme de ce grand homme désespérant ses odieux persécuteurs, il fut renfermé à Dorpat, où la fièvre l'emporta au bout de deux mois. A la nouvelle de sa mort, ses ennemis, ivres de joie, annoncèrent au tzar que *ce traître, succombant à ses remords, s'était empoisonné*.... A jamais

1560 — 1561.

Exil de Sylvestre.

Mort d'Adascheff.

1560—1561. immortel dans nos annales, l'honneur de son temps et de l'humanité, cet illustre favori parut avec les vertus du tzar et disparut avec elles!... Phénomène étonnant dans ce siècle, il ne saurait être expliqué que par cette puissance d'une volonté forte pour le bien, dont l'inspiration divine sait éclairer l'esprit au milieu des ténèbres de l'ignorance et qui, bien plus sûrement que les lumières de la science, conduit les hommes à la véritable grandeur. Adascheff devait quelque aisance à la faveur de Jean; mais il ne connaissait d'autre luxe que celui de la bienfaisance : il nourrissait les pauvres et soignait dans sa maison un grand nombre d'incurables, accomplissant avec zèle les devoirs d'un vrai chrétien et se souvenant toujours des misères humaines.

Commencement de la tyrannie.

Tel fut le commencement d'un mal dont les suites ne tardèrent pas à se développer. Les deux grands mobiles du règne fortuné de Jean étaient détruits; toutefois, les amis et les principes d'Adascheff existaient encore. Après avoir consommé sa perte, il fallait détruire cet esprit dangereux aux calomniateurs de la vertu, contraire au souverain lui-même dans ces nouvelles circonstances. On exigea des boyards, ainsi que de tous les seigneurs, le serment d'abandonner

le parti des exilés, et de rester fidèles au tzar. 1560—1561.
Les uns le prêtèrent avec joie, les autres à regret, prévoyant quelles en seraient les conséquences. Tout ce qui, auparavant, avait passé pour mérite et pour moyen de plaire au souverain, devint dès lors condamnable, comme souvenir d'Adascheff et de Sylvestre. « *Eh quoi !* » *pleurerez-vous éternellement votre épouse?* disait-on à Jean; *vous en trouverez une autre* » *aussi belle : songez que l'excès du chagrin* » *peut nuire à votre précieuse santé. Dieu et* » *votre peuple exigent que, dans un malheur* » *terrestre, vous cherchiez aussi des consola-* » *tions terrestres.* » Jean avait sincèrement aimé la tzarine, mais il avait dans le caractère une *légèreté* incompatible avec les profondes impressions de la douleur. Il écouta sans colère la voix de ses consolateurs, et huit jours après la mort d'Anastasie, le métropolitain, les évêques et les boyards lui proposèrent solennellement de chercher une nouvelle épouse. On voit que, dans ce siècle, les convenances n'étaient point rigoureusement observées. Après avoir distribué aux églises et aux pauvres quelques milliers de roubles en mémoire d'Anastasie, le tzar envoya de riches aumônes à Jérusalem et en Grèce; ensuite il déclara, le 18 août, qu'il

1560–1561. était dans l'intention de demander en mariage la sœur du roi de Pologne.

Aussitôt le deuil cessa au palais. A de joyeuses conversations succédèrent de brillans festins, qui servirent à distraire le monarque. On se disait que le vin réjouit le cœur; l'antique sobriété devint un sujet de raillerie, et l'on traita le jeûne d'hypocrisie. Bientôt le palais sembla trop resserré pour ces bruyantes assemblées: le jeune tzarévitsch Youri, frère de Jean, et Alexandre, prince de Kazan, furent transférés dans des maisons particulières. Tous les jours on inventait de nouveaux divertissemens, de nouveaux jeux, où la gravité, la tempérance, la décence même paraissaient ridicules et déplacées. Il se trouvait encore un grand nombre de boyards et de seigneurs qui n'avaient pu soudainement changer d'usage; ils assistaient avec un front sévère à ces banquets somptueux, et repoussaient la coupe en soupirant. On les accablait aussitôt de railleries et d'humiliations; on leur versait le vin sur la tête. Parmi les nouveaux favoris du tzar on remarquait surtout le boyard Alexis Basmanoff; son fils, Féodor, grand échanson; les princes Viazemsky et Griaznoy; Maluta Skouratoff Belsky, prêts à tout faire pour assouvir leur ambition. Cachés, jusque-là,

Nouveaux favoris.

sous le masque de l'honnêteté dans la foule des 1560 —
courtisans ordinaires, ils s'avancèrent alors sur 1561.
la scène, et, par la sympathie du mal, ils s'insinuèrent dans l'âme de Jean, qui aimait en eux une certaine légèreté d'esprit, une gaîté feinte, un zèle empressé à exciter, à prévenir ses désirs ; ils oubliaient qu'il est des principes propres à retenir et les princes et leurs courtisans ; à modifier les volontés des premiers, à diriger les autres dans l'exécution de ces volontés. Les anciens amis de Jean aimaient le souverain et la vertu : les nouveaux ne songeaient qu'à l'homme et n'en paraissaient que plus aimables. Ils s'entendirent avec deux ou trois moines, maîtres de la confiance de Jean, hommes fins et rusés, auxquels il fut enjoint de rassurer, par une doctrine complaisante, la conscience alarmée du monarque, et de justifier, pour ainsi dire, par leur présence le désordre de ces bruyans festins. Kourbsky désigne entre autres Levky, archimandrite de Tschoudoff, comme le principal complaisant du tzar. Le sentier du vice est glissant ! Passionné pour les femmes, échauffé par le vin, Jean oublia la continence ; et, en attendant la nouvelle épouse qui devait être l'objet d'un amour constant et unique, il se livra au libertinage. Le voile du mystère est transparent

1560 — 1561. pour les faiblesses d'un prince : chacun, frappé de stupeur, se demandait par quelle funeste influence, un monarque, cité jusqu'alors comme un modèle de tempérance et de chasteté, s'abaissait jusqu'à la dissolution.

Ce malheur bien grand, sans doute, en produisit un plus terrible encore. Les corrupteurs du prince lui faisaient remarquer la tristesse peinte sur la physionomie des respectables boyards : « *voilà*, disaient-ils, *vos ennemis : au » mépris du serment qu'ils vous ont prêté, ils » vivent à la manière d'Adascheff; ils sèment » des bruits funestes pour agiter les esprits ; ils » regrettent l'ancienne insubordination.* » Le venin de ces calomnies empoisonna le cœur du tzar, déjà bourrelé par le sentiment de ses erreurs ; son regard devint sombre, des paroles menaçantes s'échappaient de sa bouche : prêtant aux boyards de coupables intentions, les accusant de perfidie, d'un attachement opiniâtre à l'odieuse mémoire de prétendus traîtres, il résolut de se venger d'eux, et devint un tyran si épouvantable qu'à peine on en trouverait un semblable dans les Annales de Tacite!.... Sans doute son âme, naguère sensible à la vertu, ne devint pas instantanément féroce : ainsi que le bien, le mal a ses nuances et ses degrés; mais

les annalistes n'ont point sondé son cœur, ils n'ont pu assister à la lutte de la conscience contre de coupables passions; ils n'ont vu que des actions horribles, et ils nomment la tyrannie de Jean une *inexplicable tempête, vomie par les enfers pour troubler et déchirer la Russie*.... 1560 — 1561.

Cette tyrannie commença par une persécution contre tous les parens d'Adascheff: ils furent privés de leurs biens et relégués dans des régions lointaines. Le peuple déplorait le sort de ces innocens: il maudissait les flatteurs, les nouveaux conseillers du prince, et le tzar irrité voulut étouffer le mécontentement général par la terreur. Il y avait alors à Moscou une femme de condition, nommée Marie, célèbre par la pratique des vertus chrétiennes, autant que par son amitié pour Adascheff. On l'accusa de haïr le tzar et de vouloir le faire périr par ses enchantemens: elle fut punie de mort, avec ses cinq fils et un grand nombre d'autres personnes accusées du même crime; de ce nombre étaient le grand officier Daniel Adascheff, frère d'Alexis, célèbre par ses exploits guerriers, et son fils, âgé de douze ans; les trois Satin, dont la sœur avait épousé Alexis, et son parent Schischkin, avec sa femme et ses enfans. Le prince Dmitri Obolensky Ovtschinin, fils du voïévode de même

Premiers supplices.

1560 — 1561. nom, mort prisonnier en Lithuanie, périt pour une parole indiscrète. Offensé de l'orgueil du jeune Basmanoff, favori de Jean, il osa lui dire : « *c'est par des actions utiles que nous prouvons* » *notre dévouement au tzar, et non pas comme* » *toi, par les dissolutions de Sodome!* » Basmanoff porta ses plaintes au monarque, et celui-ci, transporté de fureur, plongea un poignard dans le cœur de l'infortuné prince. D'autres rapportent qu'il le fit étouffer (2). Le boyard prince Repnin fut également victime de sa généreuse fermeté. Assistant au palais à une scène scandaleuse, où le tzar, ivre d'hydromel, dansait avec ses favoris masqués, ce seigneur ne put retenir des larmes de douleur. Jean ayant voulu lui mettre un masque, Repnin l'arrache, le foule aux pieds, et s'écrie : « *Convient-il à* » *un monarque de faire l'histrion? Quant à* » *moi, boyard et membre du conseil, je rougi-* » *rais d'agir comme un insensé!* » Le tzar le chassa aussitôt de sa présence, et quelques jours après, le sang de cet homme vertueux, poignardé pendant qu'il priait le Seigneur, arrosa le parvis de l'église. Bientôt on vit accourir de toutes parts des nuées de délateurs, empressés à flatter la malheureuse disposition de l'âme de Jean. Les entretiens secrets dans les familles,

les épanchemens de l'amitié, devinrent l'objet 1560—
de soupçonneuses investigations : on étudiait le 1561.
mouvement de la physionomie ; on cherchait à deviner le fond de la pensée ; et comme on connaissait le goût du tzar pour la délation, d'infâmes calomniateurs ne rougissaient point de forger des crimes, pour lesquels le juge n'exigeait aucune preuve authentique. C'est ainsi que, sans aucun motif valable, sans aucune forme de procès, on fit périr le prince Kaschin, membre du conseil, et son frère. Le prince Kourliateff, ami des Adascheff, contraint d'abord à prendre l'habit monastique, fut, bientôt après, condamné à mort avec toute sa famille. Le prince Vorotynski, premier seigneur de la cour, *illustre serviteur* du monarque, vainqueur des Kazanais, fut exilé à Bielo-Ozéro avec sa femme, son fils et sa fille. La terreur des barbares de Crimée, le voïévode et boyard Schérémétieff, fut jeté dans un affreux cachot, mis à la question, chargé de chaînes. Le tzar vint le visiter et lui demanda froidement : « *Où sont tes trésors? tu passais pour riche.* — *Mes trésors, seigneur*, lui répond le malheureux boyard à demi-mort, *je les ai envoyés à Jésus-Christ, mon sauveur, par la main des pauvres.* » Il fut élargi, et occupa pendant quelques années

1561 — 1591. encore sa place dans le conseil; enfin il se retira du monde dans le couvent de Bielo-Ozéro; mais cette retraite ne put le mettre à l'abri de la persécution. Jean écrivit aux moines pour leur reprocher, comme une insulte à la puissance de leur souverain, les égards dont ils honoraient ce boyard. Nikita Schérémétieff, son frère, membre du conseil d'État et voïévode, couvert de glorieuses blessures, fut étranglé par ordre du monarque.

La terreur régnait dans la capitale arrosée de sang; les prisons, les monastères regorgeaient de victimes, dont les progrès croissans de la tyrannie devaient bientôt augmenter le nombre. Le présent annonçait un effrayant avenir! Un tyran ne se corrige jamais : il devient tous les jours plus soupçonneux, plus barbare; car le sang irrite au lieu d'étancher la soif du sang. Cette passion, la plus terrible de toutes, qui conduit à la férocité, confond l'esprit humain et peut être considérée comme une démence, fléau des peuples et des tyrans eux-mêmes. Il est curieux de voir comment ce prince, jusqu'à la fin de sa vie observateur zélé de la religion chrétienne, tâchait d'en concilier les divins préceptes avec sa cruauté inouie : tantôt il la justifiait sous une apparence d'équité, prétextant

que tous ceux qui en avaient été les victimes, étaient des traîtres, des enchanteurs, des ennemis du Christ et de la Russie; quelquefois il s'accusait humblement devant Dieu et devant les hommes : il s'avouait infâme meurtrier des innocens; puis il ordonnait de prier pour eux dans les temples : mais bientôt il se consolait par l'espoir qu'un repentir sincère parviendrait à le sauver, et qu'en déposant le diadême, il deviendrait un jour le modèle des religieux dans le paisible monastère de S. Cyrille à Bielo-Ozéro! Voilà ce que Jean écrivait au prince Kourbsky et aux supérieurs des monastères qu'il affectionnait, irrévocable témoignage que la voix inflexible de la conscience troublait la sombre léthargie de son âme, et la préparait au réveil effrayant des tombeaux! 1560 — 1561.

Suspendons le récit des horreurs de la tyrannie, pour suivre le cours des événemens politiques; ici l'on voyait encore briller le génie de Jean IV, tel qu'un rayon de lumière à travers d'épais nuages.

Guerre de Livonie.

Nos succès dans la guerre de Livonie furent couronnés par un coup vigoureux et décisif. En 1560, le tzar fit partir pour Dorpat une nouvelle armée forte de soixante mille hommes d'infanterie et de cavalerie, quarante canons de

1560 — 1561. siége et cinquante de campagne, commandée par les voïévodes princes Mstislavsky et Schouïsky; ils avaient ordre positif de s'emparer de Fellin, principale forteresse de la Livonie, où s'était renfermé l'ex-grand-maître Fürstemberg. Les troupes moscovites côtoyèrent lentement l'Embach; la grosse artillerie fut expédiée par eau; et le voïévode prince Barbaschin, à la tête de douze mille hommes de cavalerie légère, se hâta d'occuper le chemin qui menait à la mer, le bruit ayant couru que, pour plus grande sûreté, Fürstemberg expédiait son riche trésor sur Habsal. Barbaschin faisait reposer sa cavalerie harassée, à cinq verstes d'Ermis, lorsque, par la plus grande chaleur du jour, au moment où les soldats dormaient à l'ombre, on sonne l'alarme. Cinq cents cavaliers allemands, commandés par le land-maréchal Bell, débusquent d'une forêt voisine et se précipitent, en poussant de grands cris, sur notre paisible camp, qui n'était gardé que par un petit nombre de sentinelles. Les Russes n'ignoraient pas la proximité de l'ennemi; mais ils ne croyaient pas qu'il hasarderait une bataille contre des forces si supérieures. Cette attaque imprévue ne lui donna qu'un avantage momentané : après quelques instans de désordre, inséparable d'une surprise, les Russes

arrêtent les Allemands, ils les attaquent à leur tour, les pressent et les passent au fil de l'épée, à l'exception du commandant en chef, de onze commandeurs et cent vingt chevaliers, faits prisonniers. La perte de tant d'officiers, et surtout celle du maréchal, qu'on appelait le dernier défenseur zélé, le dernier espoir de la Livonie, fut le plus grand malheur pour l'Ordre. Présenté aux voïévodes moscovites, ce grand homme ne trahit pas la fermeté de son âme; il ne chercha point à cacher sa douleur, mais regardant les généraux russes avec une imposante fierté, il répondit à tout avec franchise, calme et hardiesse. Koursbsky, qui fait l'éloge de son caractère, de ses talens et de son éloquence, nous raconte le trait suivant: 1560 — 1561. Grandeur d'âme de Bell.

« Tâchant d'adoucir par nos égards le sort
» cruel de cet homme extraordinaire, nous cau-
» sions à table avec lui sur l'histoire de l'Ordre
» de Livonie. *Lorsque*, disait-il, *le zèle pour*
» *la vraie religion, la vertu, la piété habitaient*
» *dans nos cœurs, le Très-Haut nous proté-*
» *geait ouvertement; alors, nous ne craignions*
» *ni les Russes, ni les princes Lithuaniens;*
» *vous avez entendu parler de cette célèbre et*
» *mémorable bataille contre le terrible Vitovte,*
» *dans laquelle périrent six maîtres de l'Ordre,*

1560 — 1561. » *successivement choisis pour commander nos*
» *troupes : tels étaient nos anciens chevaliers!*
» *tels furent, à une époque plus rapprochée,*
» *ceux qui soutinrent la guerre contre Jean-le-*
» *Grand, aïeul du tzar actuel de Moscovie, et*
» *qui combattirent si vaillamment contre votre*
» *illustre voïévode Daniel. Mais depuis que*
» *nous avons abandonné Dieu, rejeté les dogmes*
» *de la vraie religion pour en adopter une nou-*
» *velle, ouvrage de l'esprit humain, et faite*
» *pour flatter les passions; depuis que nous*
» *avons méprisé la pureté des mœurs; que nous*
» *nous sommes plongés dans une odieuse vo-*
» *lupté; depuis que nous marchons sans frein*
» *dans la voie de la corruption, le Seigneur a li-*
» *vré l'Ordre entre vos mains. Les villes floris-*
» *santes, les hautes forteresses, les palais et*
» *les châteaux magnifiques, ouvrages de nos*
» *ancêtres, les jardins et les vignobles plan-*
» *tés par eux, sont tombés sans résistance en*
» *votre pouvoir. Mais pourquoi parler des*
» *Russes? Au moins avez-vous employé le*
» *glaive! D'autres (les Polonais) n'ont pas*
» *tiré l'épée : ils se sont emparés de tout par*
» *ruse, en nous promettant leur amitié, leur*
» *secours, leur protection. Grand Dieu, quelle*
» *amitié! Nous sommes dans vos fers, et notre*

» *chère patrie va périr! Non, ne croyez point* 1560 —
» *que vous nous ayez vaincus par vos armes:* 1561.
» *c'est Dieu qui se sert de vous pour punir des*
» *coupables.* A ces mots, il essuya les larmes
» qui coulaient de ses yeux, et ajouta avec calme:
» *Mais je remercie le Tout-Puissant jusque dans*
» *ma captivité; il est doux de souffrir pour sa*
» *patrie et je ne crains point la mort!* Les voïé-
» vodes moscovites l'écoutèrent avec autant d'in-
» térêt que d'émotion, et l'ayant fait partir pour
» Moscou avec les autres prisonniers, ils écri-
» virent au tzar dans les termes les plus pres-
» sans, pour l'engager à user de clémence en-
» vers ce héros vertueux, honoré de l'estime des
» Livoniens, capable, par son influence, de
» rendre d'importans services à la Russie, et de
» porter le grand-maître à la soumission. Mais
» Jean, devenu cruel, le fit amener dans son
» palais et lui parla avec l'accent de la colère.
» Le généreux captif répondit *que la Livonie*
» *ayant l'esclavage en horreur, combattait pour*
» *l'honneur et pour la liberté; que les Russes*
» *faisaient la guerre comme des barbares alté-*
» *rés de sang.* » Jean lui fit trancher la tête!....
pour *un mot injurieux*, rapporte l'annaliste, et
pour la perfide violation de la trêve. Cepen-
dant, ne pouvant refuser une admiration invo-

1560— lontaire à la noble hardiesse de Bell, le tzar
1562. envoya quelqu'un pour faire suspendre l'exécution, mais déjà ce grand homme était supplicié!

Aussitôt que les généraux russes eurent formé le siége de Fellin, on commença à battre les murailles en brèche, et, dans une seule nuit, la ville fut en feu sur plusieurs points. Les troupes allemandes annoncèrent alors à Fürstemberg qu'elles voulaient capituler. Ce fut en vain que cet illustre vieillard les conjura de ne point trahir l'honneur et le devoir; en vain il leur offrit toutes ses richesses, son or, son argent, pour récompenser leur courage : ces lâches, n'espérant aucun secours, ne voulant pas s'exposer à une mort qu'ils regardaient comme certaine, rejetèrent ses propositions. Fürstemberg cédant alors à une funeste nécessité, demanda aux Russes la liberté de sortir avec son trésor; mais le conseil des boyards refusa cette condition et répondit que le monarque russe tenait à voir le grand-maître entre ses mains, et que, par clémence, il promettait de le traiter favorablement. On ne laissa sortir que les troupes allemandes (le 21 août). Instruit que les soldats avaient brisé les coffres de Fürstemberg et pillé un grand nombre d'objets précieux, apportés à Fellin par la noblesse livonienne, le prince Mstislavsky leur fit re-

Prise de Fellin.

prendre tout ce qu'ils avaient enlevé, et jusqu'à leurs propres effets, de sorte que ces misérables arrivèrent dans un entier dénûment à Riga, où Ketler les fit pendre comme traîtres. Les Russes, à leur entrée dans la ville, furent surpris de la lâcheté de l'ennemi, qui aurait pu résister long-temps encore aux efforts des assiégeans, au moyen de trois forteresses en pierre, entourées de fossés profonds, où se trouvaient quatre cent cinquante pièces de canons, avec quantité de vivres et munitions de toute espèce. « *Cette pusillanimité des Allemands*, disaient- » ils, *est une faveur du ciel pour le monarque* » *orthodoxe.* » Lorsque les prisonniers furent arrivés à Moscou, Jean donna ordre de les promener dans les rues pour les montrer au peuple. On rapporte que le tzar de Kazan, qui se trouvait dans la foule des curieux, spectateur de ce triomphe, cracha sur un seigneur allemand, en lui adressant ces mots : « *Misérables! vous mé-* » *ritez votre sort; c'est vous qui avez appris aux* » *Russes à manier les armes; vous êtes cause* » *de notre perte et de la vôtre!* » Jean accueillit Fürstemberg avec beaucoup de bienveillance; il remplit à son égard les promesses des voïévodes, et lui donna, en toute propriété, Lubim, bourg dans le gouvernement de Kostroma, où il

1560 — 1561.

Paroles du prince de Kazan.

1560—1561. termina ses jours, déplorant la rigueur de sa destinée, mais pénétré de reconnaissance pour les bontés du tzar.

La perte de Fellin présageait l'anéantissement total de l'Ordre. Les villes de Tarvast, Rouïa, Verpol, et un grand nombre de châteaux forts, tombèrent au pouvoir des Russes. Le prince André Kourbsky battit le nouveau land-maréchal de l'Ordre près de Volmar, et de légers détachemens lithuaniens s'étant approchés de Venden, il marcha sur eux, les mit en fuite et les chassa des frontières de la Livonie. Le voïévode Yakovleff ravagea toute la côte d'Esthonie, où il trouva quantité de bétail et de richesses, les principaux habitans de la Harrie s'y étant réfugiés avec tous leurs biens. Comme il passait devant Révél, les citoyens de cette ville, à peine au nombre de mille, firent une sortie, et furent victimes de la supériorité de nos forces; ils périrent ou se rendirent prisonniers. Vraisemblablement les Moscovites auraient pu alors s'emparer de Révél, si le prince Mstislavsky, voïévode en chef, n'avait voulu, sur la route qui conduit à cette ville, et sans aucun ordre du tzar, enlever la forteresse de Veissenstein, entourée de marais fangeux. Il en fit le siége pendant six semaines, sans ordonner l'assaut, épuisa

ses munitions et fut forcé de rentrer en Russie au commencement de l'automne. 1560 — 1561.

A cette époque la Livonie ne songeait plus à mainteuir son indépendance. Épuisée par d'inutiles efforts, elle balançait dans le choix d'un maître, et le désirait assez puissant pour soustraire ses malheureux débris au glaive des Russes ou à l'esclavage. Frédéric, roi de Danemarck, convoitait l'Esthonie et avait acheté pour son frère Magnus l'évêché d'OEsel. Ce jeune prince, condamné à devenir un étonnant jouet de la fortune, arriva au printemps de l'année 1560 à Habsal, avec les promesses les plus flatteuses pour les chevaliers. Le roi de Suède ne laissait percer aucuns projets ambitieux sur les domaines de l'Ordre; mais, redoutant les projets de la Russie, il fit savoir au grand-maître qu'il était prêt à pourvoir Révél de munitions de guerre. « En cas de siége, ajoutait-il, les habitans de cette ville pourront envoyer leurs femmes et leurs enfans en Finlande. La Suède, oubliant la perfidie de l'Ordre, conserve pour lui une bienveillance particulière et ne consentira jamais à sa destruction. » Ainsi pensait le vieux Gustave Vasa, qui mourut à la fin de 1560. Erik, son successeur au trône, agit d'une manière plus décisive : il montra aux États es-

1560—1561. thoniens, d'un côté, la perte inévitable de cette province, de l'autre un protecteur, un libérateur, et les décida, sans beaucoup d'efforts, à reconnaître l'autorité de la Suède, arrangement qui contrariait les desseins du maître de l'Ordre, car il avait entamé de secrètes négociations avec Sigismond. Cet événement d'une grande importance hâta le dénoûment du drame. Convaincus que l'antique édifice de l'Ordre s'écroulait tous les jours, Ketler, l'archevêque de Riga, et les députés de la Livonie se rendirent à Vilna, où, le 29 novembre 1561, en présence du roi de Pologne et des grands de Lithuanie, fut anéantie, pour toujours, *l'illustre association des Chevaliers porte-glaives.* On rédigea à cet effet un traité solennel, appuyé d'un serment, par lequel Sigismond-Auguste fut reconnu souverain de la Livonie, à condition qu'il ne ferait aucun changement dans la religion, les lois, les mœurs du pays; Ketler fut nommé duc héréditaire de Courlande, vassal et tributaire du roi. Voici un des articles de cet acte mémorable : « *La Livonie,* » *déchirée par le plus cruel des ennemis, ne* » *pouvait trouver de salut que dans une étroite* » *union avec le royaume de Pologne; Sigismond* » *s'engage à prendre la défense des Chrétiens* » *opprimés par des barbares; il chassera les*

Fin de l'Ordre de Livonie.

» *Russes et portera la guerre dans leur pays,* 1560—1561.
» *parce qu'il vaut mieux boire le sang de son*
» *ennemi que de lui laisser boire le sien propre.* »
De retour à Riga, Ketler se démit publiquement de la dignité de grand-maître, il déposa sa croix et son manteau : les chevaliers en larmes imitèrent son exemple. Après avoir juré fidélité au roi, il remit au prince Radzivill, son lieutenant, le sceau de l'Ordre, les lettres des empereurs et les clefs de la ville : Radzivill, de son côté, lui conféra au nom du roi le titre de gouverneur de la Livonie. Les domaines de l'Ordre se trouvèrent de la sorte divisés en cinq parties : Narva, Dorpat, Allentaken, plusieurs cantons dans les provinces d'Erven et de la Virlandie, toutes les places voisines de la Russie, avaient été conquises par Jean; la Suède s'empara de la Harrie, de Révei et de la moitié de la Virlandie; Magnus gouvernait Œsel; Gothard Ketler eut pour sa part la Courlande et la Sémigalie; Sigismond prit la Livonie méridionale. Chacun de ces souverains tâchait de se concilier l'amour de ses nouveaux sujets; Jean lui-même, ce prince si terrible comme ennemi, se montrait rempli de bienveillance pour le peuple et la noblesse des provinces conquises. Cependant la destruction de l'Ordre ne pouvait être encore le terme des calamités

1560—1561. d'un État où les quatre puissances du Nord, dans une dangereuse rivalité, cherchaient réciproquement à étendre leur domination.

Négociations avec la Suède. Tandis qu'une armée suédoise prenait possession de Rével, Érik proposait à la Russie paix et amitié, à condition qu'il traiterait directement avec le tzar lui-même et non pas avec les lieutenans de Novgorod; ensuite que l'on rayerait du traité précédent l'important article par lequel Gustave Vasa s'était engagé à ne prêter secours ni à la Lithuanie, ni à l'Ordre de Livonie. Dans leurs conférences avec les boyards moscovites, les seigneurs suédois crurent les intimider par ces paroles: « *L'empereur, le roi* » *de Pologne et celui de Danemarck pressent* » *notre souverain de se réunir à eux pour atta-* » *quer la Russie. Leurs ambassadeurs sont à* » *Stockholm: Érik ne leur a point encore donné* » *de réponse décisive, car il attend la vôtre.* » Les boyards répondirent que depuis sept siècles la Russie, fidèle à ses anciens usages, observait le même système politique. « *On a vu en Suède,* » ajoutaient-ils, *une longue suite de princes* » *avant Érik: lequel d'entre eux a dédaigné* » *de négocier avec Novgorod? Le refus de Gus-* » *tave Vasa a attiré sur son pays la guerre* » *et des dévastations que son consentement seul*

» *a terminées. Gustave était un prince sage;* 1560—1561.
» *Érik est encore à se faire connaître. Il est aisé de faire le mal, difficile de le réparer. Jean a voulu conquérir deux royaumes, et sa volonté n'a point trouvé d'obstacles; mais votre nouveau roi, qu'a-t-il fait? Choisissez ou de confirmer le traité conclu par son père, ou de voir, avant d'arriver à Stockholm, s'allumer une guerre dont les feux seront longs à s'éteindre. Croiriez-vous nous épouvanter avec votre Lithuanie, l'empereur, le Danemarck? Coalisez-vous avec tous les rois, avec tous les souverains de l'Europe: nous ne craignons personne!* » Cette fermeté força la Suède à renouveler l'ancien traité. Il semblait d'abord que la paix ne dût pas être de longue durée, car Jean n'avait pu entendre sans indignation le rapport de ce qui s'était passé en Esthonie; ensuite les fonctionnaires novgorodiens, expédiés à Stockholm avec le traité, s'étaient plaints à lui d'avoir été fort mal accueillis par Érik (qui leur avait même proposé de manger de la viande dans les jours maigres!) Enfin ces mêmes ambassadeurs avaient fait savoir au roi que nous ne resterions pas spectateurs indifférens de ses entreprises; cependant, malgré ces motifs, la bonne intelligence ne fut pas troublée,

1560 — 1561. car le tzar ne voulait pas augmenter le nombre de ses ennemis, avant de s'être débarrassé des Polonais, qu'il regardait comme les plus dangereux.

Nous avons parlé plus haut du projet formé par Jean de contracter un nouveau mariage. Il se croyait certain d'y réussir, et son amour-propre fut vivement blessé de se voir contrarié dans ses desseins. Des ambassadeurs russes, expédiés à Vilna, parlèrent officiellement de paix à Sigismond, et lui firent, en secret, connaître le désir qu'éprouvait le tzar de devenir son beau-frère. Ils avaient ordre de choisir, *selon la figure, l'embonpoint et la santé*, entre la soeur aînée du roi, nommée Anne, et la cadette, nommée Catherine. Leur choix tomba sur cette dernière. Sigismond répondit qu'il ne pouvait donner son consentement sans avoir obtenu celui de l'empereur, du roi de Hongrie et du prince de Brunsvick, ses protecteurs et ses parens; que la dot de la future, conservée dans le trésor de Pologne, consistait en chaînes, pierreries, habits et or, pour la valeur de cent mille ducats; qu'il ne lui paraissait pas convenable de marier la cadette avant l'aînée; cependant qu'il ne s'opposerait pas à cette union, à condition que Catherine resterait catholique.

Les ambassadeurs ayant témoigné le désir d'être présentés à cette princesse, on leur permit de la voir à l'église et on leur remit les portraits des deux sœurs. Mais Sigismond, convaincu de la nécessité de combattre pour la Livonie, regardait comme inutile une alliance avec Jean. Il fit partir pour Moscou le maréchal Schimkowitsch, sous prétexte de traiter de paix et de mariage, et en même temps il revendiqua Novgorod, Pskoff, le territoire de Séversk, Smolensk !... L'ambassadeur polonais repartit et les hostilités recommencèrent par la prise de Tarvast, dont s'empara Radzivill, hetman lithuanien, entré en Livonie avec une armée considérable. Le siége durait depuis cinq semaines, et les généraux moscovites n'étaient pas encore venus au secours de la forteresse. Ils se rassemblaient, faisaient leurs préparatifs; mais, sans cesse en dispute sur le droit d'ancienneté, ils refusaient d'obéir l'un à l'autre. La sévérité de Jean ne réprimait point cet ancien abus. Lui qui, pour un mot indiscret, pour un regard de reproche, pour une généreuse audace, traitait les grands avec tant de cruauté, montrait de l'indulgence pour cette coutume funeste. Tous les exploits de sa nombreuse armée se bornèrent à ravager de nouveau quelques villages livo- 1560 — 1561.

1560—1561. niens. Les princes Wassili Glinsky et Sérébrianoï poursuivirent Radzivill et battirent un de ses détachemens à Pernau. Les Polonais, ayant mis des garnisons dans les forteresses les plus importantes de la Livonie méridionale, abandonnèrent Tarvast, et Jean fit détruire cette ville de fond en comble.

Guerre avec la Pologne.

Alors Sigismond, reconnaissant l'inutilité de ses longs efforts pour persuader au tzar de ne point troubler le repos de la Livonie, se vit forcé de recourir aux armes. « Radzivill, écrivait-il à Jean, s'étant rendu maître de Tarvast, a permis aux Russes d'en sortir, et l'auteur de cette guerre sera responsable devant Dieu du sang versé; vous pouvez encore détourner ce fléau, en retirant vos troupes des anciennes possessions de l'Ordre; dans le cas contraire, l'Europe jugera de quel côté se trouve la justice, de quel côté la honte et la barbarie! » Les boyards déclarèrent au gentilhomme Korsak, porteur de cette lettre, qu'on ne lui rendrait pas les honneurs dus au caractère d'ambassadeur, la dépêche du roi étant remplie d'expressions inconvenantes; Jean répondit à Sigismond : « Vous avez l'art de rejeter vos torts sur les autres. Nous avons toujours accueilli vos prétentions quand elles

» étaient justes; mais oubliant les traités con- 1560-1561.
» firmés par vos ancêtres, au mépris de vos
» propres sermens, vous entrez à main armée
» dans les anciens domaines de la Russie: car
» la Livonie fut et sera toujours à nous. Vous
» me reprochez d'être fier et ambitieux: ma
» conscience est tranquille; je n'ai fait la guerre
» que pour rendre la liberté aux chrétiens, pour
» punir les infidèles ou les parjures. N'est-ce
» pas vous qui avez excité le roi de Suède à
» rompre la paix qu'il avait conclue avec Nov-
» gorod? N'est-ce pas vous qui, au moment où
» vous me parliez de paix et d'alliance, attiriez
» les Tatars de Crimée dans mes États? J'ai
» entre les mains votre lettre au Khan: j'en
» joins ici la copie pour vous faire rougir!...
» Ainsi nous connaissons à fond votre caractère
» et n'avons plus besoin d'en savoir davantage.
» Nous mettons notre espérance dans le juge
» suprême: il vous punira de vos cruels arti-
» fices et de votre perfidie. »

Second mariage de Jean.

Jean, ayant tout-à-fait abandonné l'idée de devenir beau-frère de Sigismond, chercha, à l'exemple de nos anciens princes, une épouse dans les contrées asiatiques. Instruit que Temgrouk, un des plus illustres princes Tcherkesses, avait une fille charmante, le tzar donna ordre

1560 — 1561. de l'amener à Moscou; elle lui plut, et il la fit instruire dans la religion chrétienne. Le métropolitain qui la tint sur les fonts de baptême, lui donna le nom de Marie. Les noces furent célébrées le 21 août 1561, mais Jean ne cessa de regretter Catherine, ou du moins il conserva un profond ressentiment contre Sigismond, dont il se préparait à tirer vengeance, d'abord à cause de la Livonie, ensuite pour un refus injurieux à l'orgueil du prétendant.

1562. Cependant, malgré des menaces réciproques, les hostilités furent, de part et d'autre, d'assez peu d'importance : Jean redoutait le khan et entretenait, dans la Russie méridionale, une armée commandée par le prince Wladimir Andréïevitsch : Sigismond, qui avait réparti ses troupes dans les forteresses de Livonie, n'avait en campagne que de petits détachemens, qui firent le siége d'Opotschka et de Nével. Le prince Sérébrianoï battit les Lithuaniens près de Mstislavle; Kourbsky incendia le faubourg de Witebsk; les autres voïévodes se portèrent de Smolensk sur Doubrovna, Orscha, Kopyk et Schkloff; mais, en général, on pillait beaucoup plus qu'on ne combattait. Khodkevitsch, commandant des armées de Sigismond en Livonie, engageait les généraux russes à ne point perdre

les hommes dans des escarmouches inutiles : on alla même jusqu'à entamer des négociations de paix. Les seigneurs lithuaniens écrivirent au métropolitain et aux boyards de Moscou pour les engager à éloigner l'effusion du sang. Le vieux Macaire leur répondit : « *Je ne connais que les » affaires de l'Église : ne me parlez point de » celles de l'État.* » Les boyards déclarèrent que Jean consentait à la paix, pourvu que Sigismond n'élevât plus aucune difficulté au sujet de la Livonie et du titre de tzar. « *Rappelez-vous,* » ajoutèrent-ils, *que la Lithuanie même est le » patrimoine des princes de Moscou. Pour » rendre la tranquillité aux deux États, Jean » a voulu épouser une de vos princesses : Sigis» mond a rejeté ses propositions!... Et par quel » motif? sans doute pour complaire au khan! » Le mal peut se réparer encore ; mais il n'y a » point de temps à perdre.* » Toutefois l'année 1563 approchait, et les ambassadeurs du roi, attendus à Moscou, ne paraissaient pas : Jean ne craignait plus le khan qui, après s'être montré dans le midi de la Russie, avait fui des environs de Mtsensk ; libre d'inquiétudes de ce côté, il médita de porter un coup sensible à la Lithuanie. 1562.

A l'entrée de l'hiver, l'armée russe se ras-

1562. sembla à Mojaïsk ; le tzar s'y rendit en personne, le 23 décembre, accompagné du prince Wladimir Andréïévitsch, des tzars de Kazan, Alexandre et Siméon, des tzarévitschs Ibak, Tokhtamouisch, Bekboulath, Kaïboula et des plus illustres voïévodes ou boyards. On assure que le nombre des combattans s'élevait à deux cent quatre-vingt mille; celui des hommes préposés aux bagages à quatre-vingt mille neuf cents, et que l'artillerie avait deux cents bouches à feu. Cette formidable armée entra si subitement en Lithuanie, que le roi, alors en Pologne, n'en voulut pas croire la première nouvelle. Le 31 janvier, Jean mit le siége devant Polotsk, et le 7 février, il emporta les fortifications extérieures. On apprit alors que quarante mille Lithuaniens, commandés par l'hetman Radzivill, étaient partis de Minsk avec vingt pièces de canon. Ce général avait promis au roi de sauver la ville assiégée; mais ayant trouvé sur son passage les voïévodes moscovites, princes Repnin et Paletsky, il n'osa pas tenter le sort d'une bataille; il voulut seulement inquiéter les Russes, et fit à ce sujet d'i-
1563. nutiles efforts; car le 15 février la ville était au pouvoir du tzar. Dovoïna, commandant de la forteresse, commit une imprudence qui devint utile au monarque russe : il avait admis dans

la ville vingt mille paysans, qu'il en chassa au bout de quelques jours, et fournit ainsi à Jean l'occasion de déployer une générosité dont les suites sont toujours dangereuses, dans de pareilles circonstances. Ces infortunés, dévoués à une mort certaine, furent reçus comme des frères dans le camp des Moscovites. Guidés par la reconnaissance, ils indiquèrent à leurs bienfaiteurs une grande quantité de blé enfoui par eux dans des fosses profondes, et firent secrètement savoir à leurs concitoyens que le tzar était le père de ceux qui croyaient au même Dieu que lui; qu'il savait triompher et pardonner. En même temps une grêle de boulets tombait dans la ville, les murailles s'écroulaient, et le lâche Dovoïna, cédant au voeu des citoyens, se hâta de conclure une capitulation avantageuse avec un ennemi qui paraissait de facile composition, qui promit la liberté personnelle, l'intégrité des fortunes, et ne tint point parole. Polotsk était célèbre par son commerce, son industrie, ses richesses : le tzar non content de s'emparer du trésor public, se saisit aussi des propriétés des seigneurs opulens, de tous les gentilshommes et marchands ; de l'or, de l'argent, en un mot de tout ce qu'il trouva de précieux. Il envoya à Moscou l'évêque avec le voïévode de Polotsk, un

1563.

Prise de Polotsk.

1563. grand nombre d'officiers du roi et de citoyens ; il fit détruire les églises latines et baptiser tous les Juifs, avec ordre de précipiter les mutins dans la Dvina. Les étrangers seuls qui servaient comme auxiliaires dans l'armée lithuanienne, eurent à se louer de la générosité des vainqueurs. Il leur donna des pelisses magnifiques et des passe-ports, dans lesquels Jean se parait avec joie du titre de *grand prince de Polotsk*, ordonnant aux boyards et officiers russes, tscherkesses, tatars et allemands, de leur prêter secours et assistance dans leur route. Il fêta pendant quelques jours cette facile et brillante conquête de l'ancienne principauté de Polotsk, héritage de la fameuse Gorislava, province célèbre dans l'histoire de nos guerres civiles, et sauvée du joug des Mogols pour s'être soumise en temps utile à la Lithuanie; il dépêcha des courriers sur tous les points, afin que les Russes rendissent grâces au ciel de la nouvelle gloire qu'il venait d'acquérir, et il écrivit au métropolitain Macaire : « *C'est aujourd'hui que se* » *réalise la prophétie du saint métropolitain* » *Pierre, qui a dit que Moscou élèverait son* » *bras au-dessus des épaules de ses ennemis.* »

Sigismond et les grands de son royaume étaient dans la consternation. Polotsk, ville célèbre par

sa population, par ses remparts, passait pour le plus ferme boulevard de la Lithuanie; elle était prise! et les voïévodes moscovites, sans perdre de temps, marchaient sur Vilna, Mstislavle et la Samogitie, ravageant tout sur leur passage, n'éprouvant aucune résistance, car l'hetman avait fui vers Minsk. Dans ces conjonctures les seigneurs lithuaniens écrivirent à nos boyards que les ambassadeurs étaient prêts à se rendre à Moscou, si les Russes cessaient les hostilités. Le tzar, ayant fait répondre qu'un ambassadeur n'était ni maltraité, ni exposé à être tué, accorda aux Lithuaniens une trêve de six mois. Il fit réparer les fortifications, chanter un *Te Deum* dans la cathédrale de Sainte-Sophie à Polotsk, et confia la défense de la ville au valeureux prince Schouïsky; ensuite il en sortit, le 26 février, à la tête de son armée qu'il licencia à Veliki-Louki, et partit pour sa capitale; il rencontra en chemin les boyards envoyés pour le féliciter au nom de ses fils et de son épouse. La mère du prince Wladimir Andréiévitsch, Euphrosine, le traita magnifiquement à Staritza, apanage de son fils. Le tzarévitsch Jean attendait son père dans le couvent de Saint-Joseph; et Féodor dans le village de Krilatsky, où de nouveaux festins étaient préparés. Le lendemain, 1563.

1563. 21 mars, au moment où le tzar traversait le champ de Krilatsky, le boyard Trokhaniotoff arriva avec la nouvelle que la tzarine venait d'accoucher d'un fils nommé Vassili. Le clergé attendait Jean avec les croix et les bannières près de l'église de Saint-Boris et Saint-Gleb. Il remercia le métropolitain et les évêques des vœux qu'ils avaient formés pour lui, et ceux-ci félicitèrent le monarque sur son courage et ses exploits. Enfin il se rendit en triomphe à la cathédrale, au milieu d'une foule de seigneurs et de peuple, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations, comme lors de la prise de Kazan. Il ne manquait aux Russes qu'un sincère amour pour leur souverain, et celui-ci était loin d'éprouver le bonheur, car il n'en existe pas pour les tyrans. Le tzarévitsch nouveau-né ne vécut que cinq semaines.

Naissance du tzarévitsch Vassili.

Triomphe de Jean.

Mort du tzarévitsch

Certain que la guerre avec la Lithuanie ne tarderait pas à recommencer, et comptant sur les favorables effets de sa victoire, le tzar crut à propos d'en informer le khan; il lui écrivit d'un ton à la fois engageant et superbe, lui rappelant la sincère amitié de Mengli-Ghireï pour Jean-le-Grand, amitié si heureuse dans ses résultats pour les deux puissances, ainsi que le peu de succès des invasions des Tatars de Cri-

Affaires de Crimée.

mée, invasions désastreuses, il est vrai, pour 1563.
la Russie, mais bien plus encore pour la Tauride elle-même, déjà pauvre en hommes, en armes et en chevaux; il lui parlait des églises chrétiennes érigées à Kazan, à Astrakhan, louait la fidélité des princes tcherkesses et nogaïs; enfin, plaignant l'inutile haine de Sigismond qu'il venait de couvrir de honte en ravageant ses États, il ajoutait : « Tous les grands-officiers du roi se sont » prosternés devant mes boyards, pour que nous » mettions fin à leurs infortunes. Ceux-ci ont » imploré le prince Wladimir Andréiévitsch, » et sont tombés à mes pieds en disant : *Sei-* » *gneur, vous avez la même religion! Pourquoi* » *ne pas arrêter l'effusion du sang? vous re-* » *gorgez de prisonniers et de richesses; la plus* » *forte ville de Sigismond est en votre pouvoir.* » *Votre ennemi est dans les larmes et s'aban-* » *donne à votre discrétion!* Je n'ai voulu affli- » ger ni un frère que j'aime, ni mes bons ser- » viteurs : nous sommes revenus à Moscou!... » Voyez si vous voulez être mon ami. » Déjà, depuis plusieurs années, les ambassadeurs du perfide Devlet Ghireï gémissaient dans une étroite prison. On leur rendit la liberté pour témoigner à leur maître les bonnes dispositions du monarque russe à son égard; mais, dans sa lettre au

1563. khan, le tzar ne le traita pas de *frère*, et au lieu du mot *supplication*, comme le voulait l'ancien usage, on n'employa que celui de *salut*. Cependant, Nagoï, ambassadeur moscovite, eut ordre de déclarer sérieusement aux seigneurs de Crimée, que la disgrâce des Adascheff, des voïévodes Schérémétieff et du secrétaire Mikhaïloff avait pour unique motif la haine qu'ils portaient à Devlet-Ghireï. L'intelligence, l'adresse, et surtout les riches présens de l'envoyé produisirent les plus heureux effets : le khan conclut la paix, resta deux ans sans inquiéter la Russie et, pour preuve de l'intérêt qu'il portait à la fortune de Jean, il lui découvrit un secret d'une grande importance.

Nous avons vu que le redoutable Soliman ne regardait pas d'un œil tranquille les progrès de la grandeur moscovite et la ruine de plusieurs royaumes musulmans. Occupé de dangers plus rapprochés, plus pressans; absorbé par des entreprises plus dignes de satisfaire son ambition, il avait différé jusqu'alors l'exécution de ses desseins. Enfin, à l'instigation du célèbre proscrit Yarligasch, prince d'Astrakhan, il conçut le vaste projet de réunir le Don et le Volga par un canal; de bâtir une forteresse sur la Pérévoloka (à l'endroit où ces deux fleuves se rappro-

Projet du Sultan.

chent); une autre sur le Volga, là où se trouve 1563.
aujourd'hui Tzaritzin; une troisième près de la mer Caspienne, pour assurer d'abord la tranquillité de ses possessions aux environs de la mer d'Azoff, et ensuite de reprendre Astrakhan, Kasan pour resserrer et affaiblir la Russie. Le khan devait être le principal exécuteur de cette entreprise. Le sultan lui avait ordonné de se porter sur Astrakhan, avec promesse de lui envoyer par le Don de l'artillerie et des hommes habiles dans l'art des fortifications. Heureusement pour la Russie, Devlet-Ghireï redoutait le despotisme des Turcs, plus encore que la puissance du tzar: il ne voulut point leur céder les royaumes de Bâti, et tandis qu'il tâchait de prouver au sultan l'impossibilité du succès, il instruisit le souverain de Moscou de ce plan, si dangereux pour la Russie, et qui depuis parut abandonné. Malgré ces relations d'amitié avec la Crimée, Jean flattait l'ennemi déclaré de Devlet-Ghireï, Ismaël, chef des princes nogaïs, qui veillait à la sûreté d'Astrakhan, en nous donnant avis des perfides intentions de ses princes, amis secrets du khan. Il mourut en 1563, vivement regretté de la Russie, et laissa un fils nommé Tin-Akhmat, qui fut aussi chef de la horde des Nogaïs, et rechercha à l'exemple de son père la faveur de Jean.

1563. Évènemens de Livonie.

Déjà la Pologne, le Danemarck et la Suède combattaient pour la Livonie. Par la réunion de leurs forces, les deux premières puissances voulaient réprimer l'ambition d'Erik; car les Suédois avaient enlevé à Sigismond, Pernau et Veissenstein, de même que Léal et Habsal aux Danois, dont le souverain désirait l'alliance de Jean. Le tzar conclut un traité avec ce monarque, et lui céda, comme par générosité, Œsel et Wick; mais il rejeta avec fierté sa médiation dans nos affaires avec la Lithuanie, en disant: « *Nous savons nous faire justice nous-mêmes,* » *et n'avons besoin que de l'aide de Dieu!* » Il fit assigner des maisons particulières pour les marchands danois à Novgorod et à Narva, à condition qu'on en accorderait également à Copenhague et à Visby, aux Russes qui depuis long-temps y exerçaient le commerce. Eller Hardenberg, grand-maréchal de Frédéric, se rendit à Moscou avec plusieurs officiers pour ratifier la paix; et le prince Romodanovsky fut envoyé en Danemarck afin d'échanger les traités. De leur côté, les Suédois faisaient de puissans efforts pour attirer dans leurs intérêts le redoutable tzar. Erik s'excusa du peu d'égard avec lequel on avait traité nos ambassadeurs, et envoya six de ses principaux seigneurs à

Moscou pour conclure *une convention au sujet de la Livonie*, avec le tzar en personne et non pas avec les voïévodes. Pour toute réponse, ils n'obtinrent qu'un grossier sarcasme; Jean fit dire à Erik : « *Lorsque je me transporterai en Suède avec ma cour, vous pourrez y commander en maître; mais ce n'est pas le cas présent; je suis aussi éloigné de vous que le ciel l'est de la terre.* » Les Suédois furent contraints de céder. Le monarque russe ordonna au boyard Morozoff, lieutenant de Livonie, d'accorder au roi une trève de sept ans, pour ce qui concernait cette province; *il permit* à Erik de garder Révél ainsi que toutes les villes dont il s'était emparé en Esthonie, se réservant le droit, après l'expiration de la trève, d'en chasser les Suédois comme des ravisseurs; c'est-à-dire que Jean n'empêchait point les puissances belligérantes d'épuiser mutuellement leurs forces, disposé qu'il était à profiter de leur affaiblissement pour réunir la Livonie à son empire. Nous verrons cependant des résultats que n'avait pas prévus sa politique.... Occupons-nous maintenant des événemens intérieurs de la Russie.

1563.

Trève avec la Suède.

Le second mariage de Jean ne produisit pas les heureux effets du premier. Marie, dont la beauté avait captivé le monarque, ne rempla-

1563. çait Anastasie ni dans son cœur, ni aux yeux des Russes, qui ne pouvaient plus attacher à l'idée de la tzarine celle de la vertu du tzar. Les contemporains rapportent que cette princesse tcherkesse était d'une humeur farouche, cruelle par caractère, et ne faisait qu'entretenir Jean dans ses mauvaises inclinations; elle ne sut pas même alimenter les sentimens qu'elle lui avait inspirés d'abord et qui n'avaient pas tardé à se refroidir; car déjà il avait goûté les charmes dangereux de l'inconstance et foulait aux pieds les lois de la pudeur. N'éprouvant plus pour Marie qu'une extrême indifférence, le souvenir de sa première épouse le poursuivait sans cesse, et, pendant sept ans, il envoya religieusement, en mémoire d'Anastasie, de riches aumônes aux religieux du mont Athos. Il rendit les mêmes honneurs à la mémoire de son frère Youri, mort à la fin de l'année 1563. Ce prince, privé de facultés intellectuelles, jouissait des marques extérieures d'une haute considération, et aussi incapable de diriger les affaires de la guerre que celles de l'État, il commandait de nom dans la capitale, lorsque le tzar faisait une absence. Mais Julienne, son épouse, possédait de rares qualités qui la faisaient regarder comme une autre Anastasie. Elle prit la résolution de

Mauvais caractère de l'épouse de Jean.

La belle-sœur de Jean prend le voile.

renoncer au monde. Jean, la tzarine Marie, le prince Wladimir Andréiévitsch, les boyards et le peuple, dans un profond silence, la suivirent depuis le Kremlin jusqu'au monastère de Novodievitschie, où elle voulait finir ses jours dans la retraite, sous le nom d'Alexandrine; elle était loin de prévoir que ce tzar, qui semblait touché de son angélique piété, dont les regards exprimaient la bienveillance et la tendresse, deviendrait, dans un accès de fureur, son féroce meurtrier! Il voulut que sa belle-sœur, sous le voile d'une humble religieuse, jouît de tous les honneurs attachés au trône. Il lui forma une cour somptueuse, lui donna des officiers pour la servir, et de riches domaines, comme s'il avait voulu rattacher son cœur aux vanités d'un monde qu'elle venait de quitter. 1563.

Avant la retraite de Julienne, l'ambitieuse Euphrosine, mère du prince Wladimir, avait embrassé, de gré ou de force, la vie monastique, ayant encouru, ainsi que son fils, la disgrâce du tzar, sur un rapport de leur secrétaire emprisonné pour sa mauvaise conduite. Le monarque fit comparaître les accusés devant le métropolitain et les évêques rassemblés. *Il convainquit*, dit la chronique, la mère et le fils d'*iniquité;* mais, par égard pour l'intercession

Euphrosine prend l'habit monastique.

1563. du clergé, il eut la *générosité* de leur pardonner. Alors Euphrosine abandonna le monde pour se retirer dans le couvent de Voskressensky, à Bielo-Ozéro, où elle fut conduite par les principaux officiers de la cour; quant au prince Wladimir, Jean lui donna de nouveaux boyards et secrétaires, à la place des anciens, qu'il prit à son propre service, c'est-à-dire qu'il entoura ce prince d'espions. Cependant il lui marquait toutes sortes d'égards; il allait le visiter à Staritza, à Véréia, dans ses terres de Vouischegorod, où il passait le temps en festins et en divertissemens. Il savait encore cacher ses ressentimens sous le masque de l'amitié.

Mort du métropolitain Macaire.

Le dernier jour de l'année 1563 fut celui de la mort du vieux et illustre métropolitain Macaire, accusé par les contemporains d'ambition, de timidité, mais loué pour son vertueux caractère : s'il ne fut pas le censeur courageux des vices du tzar, il ne les encouragea point par une basse adulation. Au moment de sa mort, découvrant son cœur devant Dieu et les hommes, dans une lettre d'adieu, Macaire écrit, qu'épuisé par de nombreux chagrins, il avait voulu plus d'une fois s'éloigner des affaires et se consacrer à la retraite; mais que le tzar et les évêques l'avaient toujours conjuré de rester à son poste. Ce pas-

teur n'était donc point spectateur indifférent des excès du souverain, puisqu'il préférait le calme de la solitude à la haute dignité de métropolitain. Zélé pour les progrès de la foi chrétienne, il fit traduire la vie des Saints grecs; il y ajouta celle des Saints de Russie, tant anciens que nouveaux, en l'honneur desquels il institua un service et des fêtes annuelles, dans un concile tenu le 26 février 1547; tels étaient Jean, archevêque de Novgorod, Alexandre Nevsky, Sabbatins, Sosime de Solovki, etc. Ce fut également Macaire qui présida à la composition du *Livre des Degrés*, conduit depuis Rurik jusqu'en 1559; il contribua aussi à l'établissement de la première imprimerie à Moscou. Déjà, depuis près d'un siècle, l'Europe jouissait de l'heureuse découverte de Guttemberg, Faust et Schœffer: les monarques moscovites en entendirent parler et désirèrent profiter des avantages importans qu'elle offrait pour le progrès des lumières, objet de leur sollicitude. Le grand-prince Jean III avait pris à son service un célèbre imprimeur de Lubek, nommé Barthélemy; en 1547, Jean IV fit chercher en Allemagne des artistes instruits dans la typographie, et il est vraisemblable qu'il en trouva de propres à former des ouvriers russes dans Moscou; car, en 1553, il fit construire une

1563.

Composition de la vie des Saints et du livre des Degrés.

1563. Introduction de l'imprimerie à Moscou.

maison particulière pour l'imprimerie, sous la direction de deux typographes, Féodoroff, diacre de l'église de Saint-Nicolas, et Pierre Mstislavetz, qui, en 1564, publièrent les actes et les épîtres des apôtres, le plus ancien des livres russes imprimés, remarquable par la beauté des caractères et du papier. On y lit, dans un supplément, que Macaire donna sa bénédiction au tzar pour la bonne œuvre qu'il venait de faire, en procurant aux chrétiens, au lieu de manuscrits incorrects, des livres imprimés qui contenaient les deux testamens et l'office divin, travail pour lequel il avait fallu collationner les meilleures et les plus anciennes copies, afin d'éviter les erreurs et dans les mots et dans le sens. Cette entreprise importante, inspirée par un zèle éclairé pour le christianisme, excita le mécontentement d'un grand nombre de copistes, dont le métier était de transcrire les livres d'église. Aux murmures de ces gens vinrent se joindre ceux des superstitieux, toujours surpris d'une innovation; et l'artiste Féodoroff, privé par la mort de Macaire d'un puissant et zélé protecteur, regardé comme hérétique, fut contraint, pour échapper à ses persécuteurs, de se retirer en Lithuanie avec son associé Pierre Mstislavetz. L'imprimerie de Moscou, transférée à la Slobode Alexandrovsky (3),

avait fait paraître une édition des Évangiles; mais le tzar laissa la gloire de publier la Bible tout entière au prince Constantin de Wolhynie, l'un des descendans de S. Wladimir. Ce prince, enfant zélé de notre Église, accueillit avec bonté l'exilé Féodoroff, et fonda une imprimerie dans la ville d'Ostrog. Il se procura également à Moscou, par l'entremise de Harabourda, secrétaire d'État de Pologne, une copie complète de l'ancien et du nouveau Testament, la collationna avec le texte grec qui lui avait été envoyé par Jérémie, patriarche de Constantinople; chargea quelques philologues de la corriger, et enfin la fit imprimer en 1581; cette action lui mérita la reconnaissance de tous ses frères en religion. Entre autres mémorables événemens ecclésiastiques du temps de Macaire, nous remarquerons encore la fondation de l'*archevêché de Polotsk*, érigé en l'honneur de cette ancienne principauté et de la célèbre église de Sainte-Sophie de cette ville. Triphon Stoupischin, ancien évêque de Souzdal, qui avait reçu la tonsure des mains de S. Joseph de Volok, prélat respecté pour ses vertus, mais vieux et débile, accepta, pour complaire au tzar, la dignité d'archevêque de Polotsk.

1564.

Publication de la Bible à Ostrog.

Archevêché de Polotsk.

Après la mort de Macaire, tous les évêques se rendirent à Moscou, pour procéder à l'élection

1564. d'un nouveau pasteur de l'Église; préalablement, d'après la volonté du tzar, ils arrêtèrent par un décret, que les métropolitains de Russie porteraient désormais *une mitre blanche, avec l'étole et la dalmatique*, ainsi qu'on représente, sur les images, les métropolitains Pierre et Alexis, Jean, archevêque de Novgord, et les miraculeux Léontins, Ignace et Isaïe de Rostoff. « Par » quel motif, est-il dit dans cette ordonnance, » les prélats de Novgorod portent-ils seuls la » mitre blanche? Nous en avons cherché la rai» son, et ne l'avons trouvée dans aucun livre. » Rendons à nos métropolitains leur ancienne » marque de distinction; et qu'à l'exemple des » archevêques de Novgorod et de Kazan, ils » scellent tous leurs décrets avec de la *cire rouge*. » Leur sceau représentera d'un côté l'effigie de » la sainte Vierge, avec l'enfant Jésus, et de » l'autre une main, qui donne la bénédiction, » avec le nom du métropolitain. » Quelques jours après, Athanase, abbé du monastère de Tschoudoff et confesseur du tzar, fut choisi pour chef du clergé Russe. Le service divin achevé, les prélats dépouillèrent le nouveau métropolitain de ses habits sacerdotaux, lui *imposèrent sur la poitrine l'image d'or de la porte du sanctuaire*, le revêtirent d'une soutane et lui

Mitre blanche des métropolitains.

Sacre du métropolitain Athanase.

mirent la mitre blanche sur la tête. Athanase 1564.
monta sur le siége des métropolitains, reçut les félicitations du tzar, lui donna sa bénédiction, et pria, à haute voix, le Tout-Puissant d'accorder à Jean la santé et la victoire. Il semblait que déjà il n'osât plus parler de vertu!

CHAPITRE II.

Suite du règne de JEAN IV.
1563 — 1569.

Négociations et guerre avec la Pologne.—Transfuges russes en Pologne.—Trahison du prince André Kourbsky.—Sa correspondance avec le Tzar. — Invasion des Polonais et des Tatars de Crimée. — Ambassade du grand-maître de l'ordre Teutonique. — Départ mystérieux de Jean. —Lettre du Tzar au Métropolitain et au peuple.—Consternation dans Moscou.—Établissement de l'*opritchnina* (légion d'élus). — Seconde époque des proscriptions. — Slobode ou bourg d'Alexandrovsky. — Vie monastique de Jean. — Ses favoris étrangers. — Grandeur d'âme du métropolitain Philippe. — Troisième époque des meurtres. — Peste. — Opérations militaires et négociations. — Conseil national. — Trève avec la Pologne. — Affaires de Suède. — Entreprise importante du Sultan. — Désastre des Turcs. — Relations avec la Perse. — Tribut de Sibérie. — Commerce. — Ambassades d'Angleterre. — Projet du Tzar de fuir dans ce royaume. — Le scélérat Bomélius.

1563. Négociations et guerre avec la Pologne.

La trève que Jean avait accordée à Sigismond n'empêchait pas les Russes et les Polonais de se

harceler mutuellement. De légers détachemens 1563.
moscovites achevèrent la conquête de la principauté de Polotsk, tandis qu'à la tête des Cosaques et des Tatars de Bielgorod, le prince Michel Vichnevetsky, général du roi de Pologne, ravageait les districts de Tchernigof et Starodoub : enfin, le 5 décembre 1563, les ambassadeurs de Sigismond, long-temps attendus, arrivèrent à Moscou, et, selon leur coutume, ils commencèrent par revendiquer Novgorod, Pskof, indépendamment de toutes les conquêtes de l'aïeul et du père de Jean : ils portaient même leurs prétentions jusque sur celles du tzar ; également fidèles à leur ancienne habitude, les boyards russes répondirent qu'afin de consolider la paix, il était nécessaire que les troupes du tzar reprissent aux Polonais, non-seulement Kief, la Volhynie et la Podolie, mais encore Vilna, ancienne propriété de la Russie. Ils mirent en avant les torts, la perfidie, l'orgueil du roi qui refusait à Jean le titre de tzar et nourrissait le dessein secret de soumettre la Livonie à sa puissance, oubliant que, dès le onzième siècle, Yaroslaf-le-Grand avait fondé dans cette province la ville d'Yorief (Dorpat) ; et qu'Alexandre Nevsky y avait porté le fer et la flamme, pour traiter les Allemands révoltés en sujets rebelles et coupables. Les boyards

1563. ajoutèrent au nom du tzar : « *Cet état de choses* » *n'a jamais changé depuis le temps où vivaient,* » *et mon aïeul grand redresseur de torts, et* » *mon illustre père conquérant de notre antique* » *patrimoine, jusques à moi humble chrétien.* » Dans la suite de la discussion on modéra néanmoins les prétentions réciproques : les Russes consentaient à ne plus faire mention de Vilna, de la Podolie et de la Volhynie : ils abandonnaient la Courlande à Sigismond, ne se réservant que la principauté de Polotsk, espérant, par ces concessions, conclure une trève de dix ou quinze ans ; toutefois les ambassadeurs ayant refusé de souscrire à ces conditions, Jean leur dit : « *Votre roi est le maître de me refuser le* » *nom de tzar. Je n'ai pas besoin de titres, car* » *personne n'ignore que ma dynastie descend* » *de César Auguste, et il est hors du pouvoir* » *des hommes de ravir ce que Dieu a donné.* » Il est vraisemblable que l'on expliqua aux ambassadeurs une pareille généalogie, faite pour les étonner. Il est bon de savoir que les érudits du temps, pour flatter sans doute l'orgueil de Jean, faisaient descendre Rurik, premier prince de Novgorod, d'un prétendu frère d'Auguste, nommé Pruss, qui, d'après eux, aurait abandonné Rome pour venir régner sur la Prusse.

Sans entrer en explications au sujet des ancêtres 1563.
de Rurik, les envoyés du roi ne voulurent point consentir à la cession de Polotsk et quittèrent Moscou le 9 du mois de janvier.

Aussitôt, les voïévodes moscovites se mirent 1564.
en campagne. Sorti de Polotsk, Schouïsky combina ses opérations contre la Pologne avec les princes Sérébrianoï-Obolénsky, arrivés à Viazma, et tous reçurent du tzar l'ordre de se réunir à Orscha, pour marcher ensuite sur Minsk et Novogrodok, en Pologne : il avait lui-même déterminé les campemens, tracé tous les mouvemens de l'armée ; mais, par une singulière fatalité, Schouïsky, cet illustre conquérant de Dorpat, prince célèbre par ses exploits autant que par son humanité, commit la plus étonnante imprudence, comme si tout à coup il eût été aveuglé par la fortune. Il marchait, sans précautions, à la tête des troupes, dont les armes et les bagages suivaient l'armée dans des traîneaux : point d'avant-garde ! personne qui songeât à l'ennemi ! tandis que Radzivil, voïévode de Troïsk, campé près de Vitebsk avec la garde du roi et l'élite des troupes polonaises, avait de nombreux espions et des rapports exacts sur la situation de ses ennemis. Arrivé aux environs d'Arscha, dans une position resserrée et

1564. couverte de bois, il se jette à l'improviste sur les Russes qui, n'ayant le temps ni de s'armer, ni de former leurs rangs, sont défaits à l'instant. Voïévodes et soldats, tous prirent honteusement la fuite! L'infortuné Schouïsky paya son imprudence de sa vie. Selon quelques rapports il périt d'un coup de feu à la tête et fut trouvé dans un puits : d'autres disent qu'un paysan polonais le tua à coups de hache (4). Entre autres officiers de marque, les Russes perdirent les deux princes Siméon et Théodore Paletsky; le voïévode Pletchtchéief, le prince Jean Okliabinin furent faits prisonniers, ainsi que plusieurs enfans boyards; cependant sur vingt mille combattans, nous ne perdîmes pas deux cents hommes dans ce désastre : le reste s'enfuit à Polotsk, abandonnant ses bagages et son artillerie entre les mains de l'ennemi. Le corps de Schouïsky fut porté en triomphe à Vilna. Les prisonniers furent présentés au roi, alors malade à Varsovie; il fit chanter un *Te Deum*, et la joie lui rendit la santé.

Cette victoire ne procura pas à Sigismond les heureux résultats qu'il en attendait. Radzivil n'avait point l'intention de livrer bataille aux princes Obolensky, campés près d'Arscha; il voulait seulement les faire sortir des États du

roi; à cet effet il expédia à Doubrovna un courrier polonais, porteur de la nouvelle du désastre de Schouïsky. Ce courrier avait ordre de passer dans des lieux où il était certain de rencontrer des Russes : il fut enlevé et conduit aux généraux qui, instruits de l'événement, reprirent en effet le chemin de Smolensk, mettant tout à feu et à sang pour se venger de l'ennemi. Depuis Doubrovna jusqu'à Krïtchef toutes les habitations furent dévastées, et ils traînèrent en esclavage une multitude de laboureurs. Pendant les cinq mois suivans, les deux armées restèrent dans une inaction complète : enfin, dans le courant de juillet, le prince Tokmakof, voïévode russe, à la tête de quelques troupes d'infanterie et de cavalerie, s'étant porté de Nevle sur Ozéristcha, dans l'espoir de s'emparer de cette ville, fut averti bientôt que douze mille Polonais, partis de Vitebsk, arrivaient au secours des assiégés : ce voïévode, connu par sa valeur, fit embarquer et partir pour Nevle l'infanterie et les bagages, et marcha, avec sa cavalerie seule, à la rencontre de l'ennemi, dont il battit l'avant-garde; mais, à l'approche du gros de l'armée polonaise, il se vit forcé de battre en retraite et fit inhumainement massacrer les prisonniers. Boutourlin, voïévode de Smolensk,

1564. 9 février. 22 juillet.

1564. qui commandait les enfans boyards, les Tatars et les Mordviens, recommença à ravager la rive droite du Dniéper, traînant à sa suite quatre mille huit cents prisonniers des deux sexes : de leur côté, les Polonais inquiétaient par de fréquentes irruptions la province de Dorpat, tandis que les Cosaques de Sigismond pillaient les marchands et envoyés russes sur la route de Moscou en Tauride : ces entreprises étaient de peu d'importance; mais la guerre ne tarda pas à prendre un caractère plus sérieux, et les dangers qu'elle présentait à la Russie s'augmentèrent bientôt par la trahison imprévue d'un des plus fameux voïévodes de Jean.

Transfuges russes en Pologne

La terreur que les cruautés du tzar inspiraient à tous les Russes, avait décidé un grand nombre d'entre eux à s'enfuir dans les pays étrangers, à l'exemple du prince Dmitri Vichnevetsky. Animé de zèle pour la gloire de sa patrie, pénétré d'amour pour son souverain tant qu'il le vit sur le chemin de la vertu, il ne voulut pas s'exposer aux caprices d'un tyran. Il se retira auprès de Sigismond qui le reçut avec bonté, qui l'accueillit comme un ennemi de Jean, et chargea son propre médecin de le traiter d'une maladie grave que l'on regardait comme la suite d'un empoisonnement; mais ce brave guerrier

ne pouvait concevoir la pensée de verser le sang 1564.
de ses frères en religion. Cédant aux secrètes sollicitations de quelques seigneurs moldaves qui l'engageaient à les délivrer d'Étienne, leur indigne hospodar, il marcha avec une troupe de fidèles Cosaques à la conquête de nouveaux lauriers, et se trouva victime de la perfidie. Personne n'étant venu se ranger sous ses drapeaux, il fut fait prisonnier par Étienne, qui l'envoya à Constantinople, où le sultan lui fit trancher la tête.

Vichnevetsky avait été suivi en Pologne par les frères Tcherkasky, tous deux officiers distingués, menacés sans doute de la disgrâce du souverain. Il est des circonstances où la fuite ne peut pas être considérée comme une trahison; où les lois civiles doivent céder à la puissance de la loi naturelle, qui autorise *à fuir un persécuteur;* mais malheur au citoyen qui se venge sur sa patrie des injustices d'un tyran! C'est pour l'historien un pénible devoir que celui Trahison du prince André Kourbsky.
de ranger un homme illustre au nombre des criminels d'État; toutefois il se doit à l'impartialité. Un jeune et brave voïévode, couvert, dès l'âge le plus tendre, de glorieuses blessures; l'homme des combats, l'homme du conseil; qui avait participé aux brillantes conquêtes de Jean;

1564. héros à Toula, à Kazan, dans les déserts des Bachkirs comme aux champs de la Livonie; naguères favori, ami particulier du tzar, le prince André Kourbsky enfin, imprima sur son front le sceau de l'infamie! Jusqu'à cette époque rien n'avait souillé sa gloire aux yeux de la postérité : tout à coup le tzar, qui le considérait comme un ami des Adascheff, lui avait retiré son affection et ne cherchait que l'occasion de condamner un innocent. Ce fier voïévode, lorsqu'il commandait à Dorpat, avait eu à supporter des reproches, des insultes diverses; plusieurs fois il s'était entendu menacer, lorsqu'enfin il apprend que l'on prépare sa perte. Une mort honorable au milieu des combats ne pouvait effrayer son imagination; mais, frémissant à l'idée du supplice, il expose à son épouse qu'il ne lui restait plus que deux partis à prendre, ou de mourir bientôt à ses yeux, ou d'avoir le courage de la quitter pour toujours. Cette femme généreuse répondit qu'elle était prête à sacrifier son bonheur pour sauver les jours de son époux, et le prince, baigné de larmes, prend congé d'elle : il donne sa bénédiction à son fils, âgé de neuf ans, profite de la nuit pour sortir secrètement de sa maison, franchit les murailles de la ville, et, au moyen de deux chevaux pré-

parés par un domestique affidé, il arrive heureusement à Volmar, ville occupée par les Polonais : le voïévode de Sigismond le reçut en ami et lui promit, au nom de son maître, un rang, une fortune dignes de lui. Avant tout, Kourbsky voulut expliquer au tzar les motifs de sa démarche hardie, épancher la douleur, l'indignation qui remplissaient son âme, et, cédant à l'impulsion du sentiment, il lui écrivit une lettre que son fidèle serviteur, l'unique compagnon de sa fuite, se chargea de remettre lui-même. Il tint parole : arrivé à Moscou il trouve le tzar à l'entrée du palais et lui présente sa dépêche cachetée : « *C'est*, lui dit-il, *de la part de mon* » *maître, maintenant exilé, le prince André* » *Kourbsky.* » Le tzar, transporté de courroux, lui donne dans les jambes un coup de son bâton ferré, et le sang coule de la blessure. Immobile, l'envoyé garde le silence, tandis qu'appuyé sur ce bâton, Jean se fait lire la lettre de Kourbsky; elle était ainsi conçue : 1564.

Correspondance de Kourbsky avec le tzar.

« Monarque autrefois illustre, jadis béni du » Seigneur, mais, pour la punition de nos pé- » chés, consumé aujourd'hui d'une fureur in- » fernale, corrompu jusques au fond de la con- » science; tyran dont les plus infidèles souverains » de la terre n'offrent point de modèle, écoute-

1564. » moi ! Dans le trouble qui bouleverse mon cœur
» affligé, je dirai peu, mais avec l'accent de la
» vérité. Pourquoi, au milieu d'affreux sup-
» plices, as-tu déchiré *les forts dans Israël*,
» ces illustres guerriers que le ciel t'avait don-
» nés ? Pourquoi as-tu versé leur sang précieux
» et sacré, dans les temples du Très-Haut ?
» N'étaient-ils pas enflammés de zèle pour leur
» souverain, pour leur patrie ? Habile à forger
» des calomnies, tu donnes aux fidèles le nom
» de traîtres, aux chrétiens celui d'enchan-
» teurs ; à tes yeux les vertus sont des vices, la
» lumière n'est que ténèbres : et en quoi ces
» dignes protecteurs de la Russie t'avaient-ils
» offensé ? Ne sont-ils pas les héros qui ont dé-
» truit les royaumes de Bâti, où nos ancêtres
» gémissaient dans un cruel esclavage ? N'ont-
» ils pas couvert de gloire et ton règne et ton
» nom, en faisant tomber devant toi les forte-
» resses des Germains ? Quelle est la récom-
» pense de ces infortunés ? la mort !... Eh quoi !
» te croiras-tu donc immortel ? N'est-il pas un
» Dieu et un tribunal suprême pour les rois ? Je
» ne détaillerai pas ici ce qu'il m'a fallu souffrir
» de tes cruautés ; mon âme en est encore trop
» fortement navrée ; je n'ai qu'une chose à dire :
» tu m'as contraint d'abandonner la sainte Rus-

» sie ! mon sang répandu pour toi crie ven- 1564.
» geance au Tout-Puissant, qui lit au fond des
» cœurs. J'ai cherché à découvrir en quoi je
» puis m'être rendu coupable, soit dans mes
» actions, soit dans mes pensées les plus se-
» crètes : j'ai scrupuleusement interrogé ma
» conscience et j'ignore mon crime envers toi.
» Jamais, sous ma conduite, tes bataillons n'ont
» tourné le dos à l'ennemi : ma gloire a re-
» jailli sur toi ! Mes services ne se bornent pas
» à un ou deux ans passés dans les fatigues,
» consacrés aux exploits guerriers; pendant un
» grand nombre d'années j'ai souffert le besoin,
» la maladie, loin de ma mère, de mon épouse,
» de ma patrie. Compte mes combats et mes
» blessures ! je n'en veux pas tirer vanité, mais
» Dieu sait tout : c'est à lui que je me confie,
» plein d'espoir dans l'intercession des saints et
» de mon aïeul le prince Féodor de Yaroslaf....
» Adieu ! nous voilà séparés pour jamais et tu
» ne me reverras plus qu'au jour du jugement
» dernier; mais les pleurs des victimes innocen-
» tes préparent le supplice du tyran. Crains les
» morts eux-mêmes ! Ceux que tu as massacrés
» sont auprès du trône du souverain juge et
» demandent vengeance; tes armées ne te sau-
» veront pas; de vils flatteurs, ces indignes

1564. » boyards compagnons de tes festins et de tes » débauches, corrupteurs de ton âme, t'apportent leurs enfans en sacrifice; toutefois ils ne » te rendront pas immortel.

» Cette lettre, arrosée de mes larmes, sera » déposée dans ma tombe; je paraîtrai avec » elle au jugement de Dieu. *Amen!* Écrit dans » la ville de Volmar, domaine du roi Sigismond, » mon souverain, de qui, avec l'aide du Tout-» Puissant, j'espère les bontés et j'attends des » consolations dans ma douleur. »

Jean ayant écouté la lecture de cette lettre fit donner la question à celui qui l'avait apportée, afin d'obtenir l'aveu de toutes les circonstances de la fuite de Kourbsky, de découvrir ses liaisons secrètes et le nom de ses partisans. Le vertueux Schibanof, dont le nom appartient à l'histoire, ne dévoila rien; au milieu des tortures, il faisait l'éloge de son maître et se trouvait heureux de mourir pour lui. Tant de grandeur d'âme, de fermeté, de zèle et d'attachement, excitèrent la surprise de tous les spectateurs; le tzar lui-même en témoigna son admiration dans sa lettre à l'exilé; car, agité par la colère, troublé par l'inquiétude de sa conscience, il répondit sur-le-champ à Kourbsky :

« Au nom de Dieu tout-puissant, écrit-il,

» au nom de ce Dieu, maître de notre existence 1564.
» et de nos actions, par lequel les rois règnent
» et les puissans parlent, réponse humble et
» chrétienne à l'ex-boyard russe, notre conseiller
» et voïévode, prince André Kourbsky, *qui*
» *forma le projet de devenir souverain d'Ya-*
» *roslavle*.....

» Pourquoi, malheureux, veux-tu perdre ton
» âme comme un traître, en sauvant par la
» fuite un corps périssable? Si tu es vraiment
» juste et vertueux, pourquoi n'avoir pas voulu
» mourir par les ordres de ton maître, et mé-
» riter ainsi la couronne du martyre? Qu'est-ce
» que la vie? Que sont les richesses et les gran-
» deurs humaines? Ombre et vanité! Heureux
» celui à qui la mort peut procurer le salut de
» l'âme! La conduite de ton esclave Schibanof
» doit te faire rougir; il a conservé sa vertu
» devant nous et nos sujets. Fidèle à ses ser-
» mens il n'a point trahi son maître aux portes
» du tombeau, et toi, pour un seul mot qu'exhala
» mon courroux, tu attires la malédiction due
» aux traîtres non-seulement sur toi, mais en-
» core sur l'âme de tes ancêtres: car ils ont
» juré à mon illustre aïeul de nous servir avec
» fidélité, eux et tous leurs descendans.

» J'ai lu ta lettre et j'en ai compris les expres-

1564. » sions. Le venin de l'aspic est dans la bouche » du parjure; ses paroles sont autant de traits » empoisonnés. Tu te plains des persécutions » que je t'ai fait éprouver; mais tu ne serais » pas maintenant auprès de notre ennemi, si je » n'avais pas été trop clément envers vous tous, » ingrats que vous êtes! Il est vrai que je t'ai » quelquefois puni de tes fautes..... Je l'ai fait » toujours avec ménagement et en ami, tandis » que je t'accordais d'éclatantes récompenses. » Tu étais si jeune encore, voïévode et conseiller » du tzar, comblé d'honneurs et de richesses. » Rappelle à ta mémoire le souvenir de ton père; » il vivait sous la protection du prince Michel » Koubensky! Tu te glorifies d'avoir versé ton » sang dans les batailles; mais tu n'as fait que » payer ta dette à la patrie; et d'ailleurs est- » elle donc si grande la gloire de tes exploits? » Lorsque le khan fuyait de Toula, vous étiez » rassemblés à un festin chez le prince Temkin » et vous aviez laissé à l'ennemi le temps de » rentrer dans ses déserts. A Nevle, vous aviez » plus de 15,000 hommes sous vos ordres et » vous n'avez pu défaire 4,000 Polonais! Tu » parles des royaumes de Bâti dont vous avez » fait la conquête; sans doute tu entends par là » le royaume de Kazan, car tes yeux n'ont pas

» aperçu Astrakhan ; que d'efforts nous a-t-il 1564.
» fallu faire pour vous mener à la victoire? Non-
» seulement vous refusiez de me suivre, mais
» vous refroidissiez encore, par vos discours
» insensés, le zèle de vos compagnons d'armes.
» Lorsque sous les murs de Kazan, la tempête
» eut dispersé nos vaisseaux, englouti nos mu-
» nitions, vous vouliez fuir comme des lâches;
» vous demandiez une bataille décisive qui pou-
» vait compromettre le sort de l'armée, sans
» autre but que celui de retourner au plus tôt
» dans vos palais, ou vainqueurs ou vaincus.
» Que faisiez-vous lorsque Dieu nous donnait
» une ville? Vous vous occupiez du pillage!
» Pouvez-vous aussi vous vanter de la conquête
» de la Livonie? A cette époque tu vivais tran-
» quillement à Pskof et nous t'avons donné sept
» fois, ainsi qu'au prince Schouïsky, l'ordre
» de marcher contre les Allemands. A la vérité,
» vous avez pris alors plus de cinquante villes
» avec un petit nombre de troupes; dis-le-moi,
» ces avantages sont-ils dus à vos talens ou à
» votre valeur? Non, vous les avez obtenus
» seulement par l'exécution, bien que tardive,
» de mes propres plans. Quels sont vos opéra-
» tions ultérieures avec votre sage, votre pru-
» dent Alexis Adaschef, qui commandait une

1564. » armée nombreuse? A peine avez-vous pu vous » emparer de Fellin! Vous vous êtes retirés de » Veissenstin! Sans votre insubordination, la » Livonie serait depuis long-temps en notre » pouvoir. Vous avez vaincu malgré vous, agis- » sant comme des esclaves dirigés par la con- » trainte.

» Vous avez, dites-vous, versé votre sang » pour moi; mais que de sueurs, que de larmes » m'a coûté votre insubordination? Qu'était la » patrie pendant votre règne et notre minorité? » Un vaste désert de l'Orient à l'Occident!..... » Après vous avoir soumis, j'ai élevé des villes » et des bourgs dans les lieux où erraient na- » guères les bêtes féroces. Malheur à la maison » gouvernée par une femme! Malheur à un État » gouverné par plusieurs maîtres! César Auguste » commandait à l'univers, parce que personne » ne partageait sa puissance. Byzance tomba » aussitôt que les empereurs commencèrent à » écouter les éparques, les moines et les prê- » tres, frères de votre Sylvestre. »

Jean détaille ici, contre ses favoris, des griefs déjà connus du lecteur et continue ainsi:

« Ce que tu dis de mes cruautés prétendues » est un impudent mensonge; je ne fais pas » périr *les puissans d'Israël;* je n'arrose point

» de leur sang les temples du Seigneur. Les 1564.
» puissans, les hommes vertueux vivent et sont
» à mon service. Je sévis contre les traîtres
» seuls; mais dans quels lieux les épargne-t-on?
» Constantin-le-Grand n'a-t-il pas sacrifié son
» propre fils? Combien de chrétiens ton ancêtre
» le prince Féodor n'a-t-il pas massacrés dans
» Smolensk? Sans doute j'ai infligé beaucoup
» de châtimens, et ce pénible devoir a déchiré
» mon cœur; cependant tout le monde sait que
» le nombre des trahisons est plus considérable
» encore. Interroge les marchands étrangers qui
» arrivent dans mes États; ils te diront que tes
» protecteurs sont des scélérats reconnus, que
» la Russie ne pouvait plus supporter: et qui
» sont-ils ces protecteurs de la patrie? Des Saints
» ou bien des dieux comme Jupiter, Apollon?
» Jusqu'à présent les souverains de Russie ont
» été libres et indépendans: ils ont récompensé
» ou puni leurs sujets, selon leur bon plaisir et
» sans en rendre compte à qui que ce soit; ja-
» mais cet ordre de choses ne changera. Je ne
» suis plus un enfant: j'ai besoin de la grâce
» de Dieu, de la protection de la Vierge Marie
» et de tous les Saints, mais je ne demande
» point de leçons aux hommes. Gloire au Tout-
» Puissant! La Russie prospère, mes boyards

1564. » vivent dans la paix et la concorde; il n'y a » que vos amis, vos conseillers qui machinent » dans les ténèbres.

» Tu me menaces du jugement du Christ dans » l'autre monde : crois-tu donc que la puissance » divine ne régit pas également celui-ci? Voilà » une hérésie manichéenne! Selon vous, Dieu » règne aux Cieux, Satan dans les enfers et les » hommes sur la terre. Erreur! mensonge! La » puissance du Seigneur s'étend partout, dans » cette vie et dans l'autre. Tu m'annonces que » je ne verrai plus *ta face éthiopienne:* ô ciel! » quelle infortune pour moi!.... Tu entoures le » trône du Très-Haut de ceux que j'ai fait périr : » nouvelle hérésie! *Personne, a dit l'apôtre, » ne peut voir Dieu.* Oui, enferme ta lettre dans » ton cercueil, tu prouveras par là que la der- » nière étincelle du christianisme est éteinte » dans ton cœur, car un bon chrétien meurt en » aimant, en pardonnant, et non pas avec des » sentimens de haine.

» Pour comble de trahison tu prétends que » Volmar, ville de Livonie, est un domaine du » roi Sigismond, et tu attends l'effet des bontés » de ce prince, après avoir abandonné ton lé- » gitime souverain, le maître que Dieu t'avait » donné, pour en choisir un meilleur. Ton grand

» roi est l'esclave des esclaves ; est-il donc éton- 1564.
» nant qu'il soit loué par des esclaves ? Mais je
» me tais, car Salomon défend de perdre ses
» paroles avec des insensés et je te considère
» comme tel. Écrit dans notre résidence de
» Moscou, en grande Russie, le 5 du mois de
» juillet, l'an du monde 7,072. »

Cette lettre, remplie de citations de l'ancien et du nouveau Testament, de témoignages historiques, d'interprétations théologiques et d'ironies grossières, forme un livre entier dans l'original. Kourbsky y répondit avec mépris, reprochant au tzar l'oubli de la dignité souveraine qu'il ravalait par des propos injurieux, par un mélange indécent de la parole divine avec un tissu de mensonges et de calomnies : « *Je suis innocent* » *et je gémis dans l'exil*, lui écrivit-il; *les gens* » *vertueux seuls plaignent mon sort, ainsi je* » *n'ai rien à espérer de toi : attendons! le temps* » *de la vérité n'est pas éloigné.* »

Jusqu'ici nous n'avons à reprocher au fugitif que l'*âpreté* de ses plaintes, et le sacrifice d'un bon, d'un fidèle serviteur au plaisir de la vengeance, à la satisfaction de tourmenter son tyran par un langage hardi : au moins rien ne nous le montre encore comme criminel d'État, car nous ne pouvons ajouter foi à l'accusation qui lui

1564. suppose le désir de *devenir souverain d'Yaroslaf;* mais bientôt, emporté par la passion, cet homme infortuné perdit, avec l'avantage du bon droit, la conscience de sa vertu, consolation si précieuse dans le malheur! Il pouvait, sans crime comme sans remords, chercher dans la Pologne même un refuge contre son persécuteur : malheureusement, ses ressentimens l'entraînèrent, et il se joignit aux ennemis de sa patrie! Favorablement accueilli par Sigismond, qui lui donna en toute propriété le riche fief de Kovel, il livra à ce prince son âme et son honneur ; il lui prodigua des conseils dont l'exécution devait causer la ruine de la Russie, lui reprochant sa faiblesse, mettant tout en œuvre pour lui persuader d'agir avec plus de résolution, de ne point ménager son trésor à l'effet d'exciter le khan contre le tzar. Bientôt on apprit à Moscou que 70,000 hommes, Polonais, Lithuaniens, Prussiens, Allemands, Hongrois, Valaques, marchaient sur Polotsk, commandés par le traître Kourbsky, tandis que Devlet-Ghireï, à la tête de 60,000 brigands, avait pénétré dans la province de Rezan.

Invasion des Polonais et des Tatars de Crimée.

Cette dernière nouvelle causa au tzar une pénible surprise; elle lui parvint au moment où il se rendait en pélerinage à Souzdal, attendant,

d'un jour à l'autre, un nouveau traité du khan : 1564.
car celui-ci lui avait promis paix et alliance. En effet l'acte était préparé, et déjà Nagoï, ambassadeur russe, se disposait à quitter la Tauride, lorsque l'or de Sigismond vint tout changer. Aussitôt Devlet-Ghireï se précipite sur la Russie qu'il supposait sans défense, le roi lui ayant écrit que Jean se trouvait, avec toutes ses troupes, sur les frontières de la Livonie. Il est vrai que, trompé par les assurances amicales du khan, le tzar avait licencié l'armée d'Ukraine, de sorte que Rezan, assiégée par Devlet-Ghireï, n'avait pour résister à ses attaques que le courage de ses propres citoyens. Cette ville dut son salut à l'héroïsme du boyard Alexis Basmanof et de son fils Féodor, favoris de Jean, qui se trouvaient alors dans leurs riches domaines, sur les rives de l'Oka. Les premiers, ils donnèrent avis de l'invasion de l'ennemi, prirent les armes, et, à la tête de leurs gens, mirent en déroute plusieurs détachemens tatars : ensuite ils se jetèrent dans Rezan, dont les antiques murailles tombaient en ruines, mais où leur zèle, leur intrépidité, secondée par les exhortations de l'évêque Philotée, enflammèrent les habitans d'un courage extraordinaire. Le jour, la nuit, les Tatars tentaient de continuels autant qu'inutiles

1564. assauts ; leurs cadavres étaient entassés au pied des remparts et l'artillerie de la ville portait le ravage jusque dans leur camp. Devlet-Ghireï apprit bientôt que le tzar était à Moscou ; que déjà le voïévode Féodorof et Yakovlef, à la tête de sa garde, campaient sur les bords de l'Oka, où de nouvelles troupes de Mikhaïlof et de Didilof devaient les joindre ; enfin que d'audacieux partisans russes battaient ses détachemens et s'approchaient même du gros de son armée ; de sorte que, sans attendre les Tatars détachés pour incendier le pays aux environs de l'Oka et de la Voja, il fit une retraite plus rapide encore que son invasion. On ne jugea pas à propos de le poursuivre : Mamaï, un des plus distingués parmi les princes de sa nation, ayant voulu piller les villages situés près de Pronsk, fut fait prisonnier avec 500 hommes : il en resta plus de 3,000 sur le champ de bataille, et, six jours après, le pays, débarrassé des Tatars, était rendu à la tranquillité. Jean, qui avait laissé la tzarine avec ses enfans dans le bourg d'Alexandrovsky, était sur le point de quitter sa capitale pour se rendre en personne à l'armée, lorsqu'un courrier des Basmanof vint lui annoncer la fuite de l'ennemi. La gloire personnelle de ses deux favoris ajoutait encore à sa

joie, et il leur envoya sur-le-champ des médailles d'or. 1564.

Toute l'attention du tzar se porta dès lors sur Polotsk, où les armées russes obtenaient également de brillans succès, à la honte du traître Kourbsky et du fier Radzivil, principal voïévode de Sigismond. Ils avaient établi leur camp à deux verstes de la ville, entre la Dvina et la Polota, espérant s'en rendre maîtres par l'effet de la crainte ou de la trahison; mais le prince Tchéniatef, voïévode de Polotsk, répondit à leurs propositions par des décharges d'artillerie, tandis que Siméon, ex-tzar de Kazan, les princes Pronsky et Obolensky, s'avançaient de Veliki-Louki sur les derrières de l'ennemi; car, prévoyant l'effet des conseils de Kourbsky, le tzar avait eu soin de renforcer ses troupes sur cette frontière. Par une suite ordinaire de la destinée des traîtres, Kourbsky n'inspirait aucune confiance à Radzivil, et, méprisant ses avis, celui-ci redoutait une bataille dans laquelle il pouvait se trouver pris entre deux feux. Il resta donc dix-sept jours dans l'inaction, perdant beaucoup de monde sous les batteries de la ville, et le 4 octobre il repassa la Dvina pour aller camper sur le territoire lithuanien : d'un autre côté, les voïé- 6 Novemb.
vodes moscovites, après avoir chassé les Polo-

1564. nais, enlevèrent Ozeritché à l'assaut, sans que l'illustre vainqueur de Schouïsky fît le plus léger mouvement pour sauver cette forteresse importante. Dans le cours du même automne, le prince Prosorovsky repoussa les troupes ennemies des environs de Tchernigof, et mérita la faveur du tzar en s'emparant de l'étendard de Sapieha, seigneur Polonais. Kourbsky à la tête de 15,000 Caréliens entra, pendant l'hiver, dans la province de Veliki-Louki; ses opérations militaires se bornèrent à ravager les villages et les monastères. « *Cela s'est fait contre ma volonté*, écri» vit-il au tzar, *il m'a été impossible d'arrêter* » *une soldatesque avide. J'ai porté la guerre* » *dans ma patrie, ainsi que David, persécuté* » *par Saül, en répandit les maux sur la terre* » *d'Israël.* »

Les entreprises des généraux polonais contre la province de Livonie entraient aussi dans les dispositions générales du roi, qui, pour faciliter les succès du khan et ceux de Radzivil, avait donné au prince Poloubensky, ainsi qu'à d'autres voïévodes, l'ordre de se porter sur Marienbourg, Dorpat, et la province de Pskof. Il y eut plusieurs affaires assez sérieuses, dans lesquelles les pertes et les avantages furent balancés. Un jour le valeureux Vechniakof, voïévode

moscovite, défit l'ennemi : une autre fois le prince Jean Schouïsky et Schérémétief le jeune cédèrent le champ de bataille aux Polonais ; mais ceux-ci ne purent ni s'emparer de Krasnoï, ni défendre les environs de Schmilten, Venden, Volmar, Ronnebourg : le brave Boutourlin enleva de ces diverses villes 3,200 prisonniers, exploit que le tzar récompensa par une médaille d'or. 1564.

Les forces polonaises se trouvaient divisées. Le roi en avait dirigé une partie contre les Russes et l'autre contre les Suédois, car ceux-ci l'attaquaient par terre, tandis que leur flotte faisait la guerre aux Danois, se déchirant entre eux pour la malheureuse province de Livonie. Jean, qui se regardait comme seul et légitime souverain de ce pays, éprouvait une secrète joie de leurs divisions et riait des efforts de ces différentes puissances : il espérait même attiser encore le feu de cette guerre, et trouver dans Volfgand, grand-maître de l'ordre Teutonique, un nouveau frère d'armes contre Sigismond. Cet ordre, anéanti en Prusse, avait été rétabli en Allemagne, plutôt dans ses titres et cérémonies, que sous le rapport de son esprit et de son caractère. Volfgand écrivit au tzar que, soutenu par les troupes de l'empereur, il pouvait faire la con-

Ambassade du grand-maître de l'Ordre Teutonique.

1564. quête de la Prusse; qu'il désirait l'alliance de la Russie, afin d'attaquer Sigismond avec leurs forces réunies, et que, pour ces négociations, il envoyait des ambassadeurs à Moscou. En effet, dans le mois de septembre 1564, ceux-ci y arrivèrent, porteurs des lettres de l'empereur Ferdinand et du grand maître; néanmoins leur contenu n'avait pour but que d'implorer la liberté de Fürstemberg, ce vieillard retenu en captivité, et ne parlait ni d'alliance, ni de guerre. Le tzar, peu satisfait, répondit avec humeur que le grand-maître changeait d'idée d'un jour à l'autre; qu'il voulait bien accorder Riga et Venden à Fürstemberg, dans le cas où Volfgand reprendrait ces villes à Sigismond; enfin que l'empereur lui ayant écrit par des envoyés étrangers, au lieu de lui adresser directement des ambassadeurs, n'obtiendrait de lui aucune réponse.

Ainsi la trahison de Kourbsky et les projets de Sigismond pour ébranler le trône de Russie n'eurent d'autre résultat qu'une alarme momentanée dans Moscou. Mais le cœur de Jean était en proie à de vives inquiétudes, qui ne lui laissaient aucun calme : de jour en jour son courroux s'enflammait davantage; de noirs soupçons l'agitaient sans cesse, et tous les seigneurs vertueux lui paraissaient autant d'ennemis se-

Départ mystérieux de Jean.

crets, partisans de Kourbsky. La tristesse de 1564.
leurs regards semblait lui cacher de perfides projets. Sa conscience coupable lui faisait interpréter leur silence même comme des menaces ou des reproches ; en un mot, il voulait des accusations et se plaignait d'en recevoir trop peu. Les délateurs les plus audacieux ne faisaient qu'irriter en lui la soif du sang ; cependant il semblait qu'une main invisible suspendît les effets de sa cruauté ; le tyran frémissait à l'aspect des victimes qu'il avait devant lui : il s'étonnait de les voir exister encore et ne cherchait qu'un prétexte à de nouvelles horreurs. Tout à coup, à l'entrée de l'hiver de 1564, le bruit se répand dans Moscou que, sans faire connaître le but de son voyage, le tzar allait partir, accompagné de sa famille, de ses gentilshommes, de ses gens de robe et de guerre, convoqués à cet effet des villes les plus éloignées, avec leurs femmes et leurs enfans (5). Le 3 décembre on voit arriver, de grand matin, sur la place du Kremlin, quantité de traîneaux dans lesquels on transporte aussitôt de l'or, de l'argent, des images, des croix, des vases précieux, des vêtemens, de la monnaie, etc. Le tzar se rend à l'église de l'Assomption, où il était attendu par le clergé et les boyards ; il ordonne au métropoli-

1564. tain de célébrer l'office, prie avec ferveur, reçoit la bénédiction d'Athanase et présente gracieusement sa main à baiser aux boyards, aux officiers et aux marchands. Ensuite il monte en traîneau avec la tzarine et ses deux fils, ainsi qu'Alexis Basmanof, Michel Soltikof, Viazemsky, Tcherbatof et d'autres fovorís; puis, escorté par un régiment de cavalerie, il part pour le village de Kolomensky: le mauvais état des chemins le força à s'y arrêter quinze jours, car à la suite d'un dégel extraordinaire et de fortes pluies, la débâcle des rivières s'était opérée. Le 17 décembre le tzar, suivi de tous ses bagages, se fit conduire dans le bourg de Taïninsky, de là au monastère de Troïtsky, et enfin il arriva, pour la fête de Noël, à la Slobode Alexandrovsky. Indépendamment du métropolitain, il se trouvait à Moscou un grand nombre d'évêques, ignorant, ainsi que les boyards et le peuple, ce que signifiait ce voyage insolite et mystérieux du souverain; ils se livraient à l'inquiétude, à la frayeur, et s'attendaient à quelque sinistre événement: un mois s'écoula de la sorte.

1565. Lettre de Jean au métropolitain et au peuple.

Le 3 janvier, l'officier Polivanof apporta au métropolitain une lettre du tzar, dans laquelle ce prince détaillait les séditions, les désordres, les crimes du gouvernement des boyards, pen-

dant sa minorité. Il cherchait à prouver qu'à cette époque, les grands et les dépositaires du pouvoir avaient dilapidé le trésor public, les terres et les fiefs de la couronne, ne songeant qu'à s'enrichir sans s'occuper du sort de la patrie, et que, toujours animés du même esprit, ils suivaient le cours de leurs criminelles intrigues. Il prétendait que les voïévodes refusaient de défendre les chrétiens, s'éloignaient du service, abandonnant la Russie aux dévastations des Tatars, des Polonais et des Allemands; « et » lorsque, ajoutait-il, prenant l'équité pour » guide, je témoigne mon ressentiment à ces » fonctionnaires indignes, le métropolitain et » le clergé prennent la défense des coupables, » pour nous déplaire et nous importuner : en » conséquence, ne voulant plus supporter vos » perfidies, le cœur cruellement ulcéré, nous » avons abandonné le gouvernement de l'État et » sommes parti pour suivre le chemin que nous » indiquera la Providence. » Les secrétaires Mikhaïlof et Vassilief lurent à haute voix, devant le peuple assemblé, une autre lettre adressée aux marchands et aux bourgeois. Le tzar y donnait aux bons Moscovites l'assurance de sa bienveillance, et terminait en disant que son mécontentement et sa colère n'avaient pas le peuple pour objet. 1565.

1565. Consternation générale dans Moscou.

A cette nouvelle une consternation générale se répandit dans Moscou, car l'anarchie paraissait plus terrible encore que la tyrannie. « *Le tzar nous a abandonnés!* s'écriaient les » habitans, *nous sommes perdus! qui nous dé-* » *fendra contre les attaques des étrangers?* » *Comment les brebis pourraient-elles rester* » *sans pasteur?* » Le clergé, les boyards, les grands officiers, les employés des tribunaux, supplièrent le métropolitain de tout employer pour fléchir le tzar. « Qu'il punisse, disait-on » d'une voix unanime, qu'il punisse les sédi- » tieux et les conspirateurs ! n'a-t-il pas sur » nous droit de vie et de mort? Mais l'État ne » peut rester sans chef! il est notre souverain » légitime, celui que Dieu nous a donné; nous » n'en reconnaissons pas d'autre. Nous vous sui- » vrons tous ; *nous lui porterons nos têtes; nous* » *nous prosternerons devant lui, la face contre* » *terre; nous le toucherons par nos larmes.* » Les marchands, les bourgeois tenaient les mêmes discours, auxquels ils ajoutaient encore : « que le » tzar nous désigne ceux qui le trahissent, nous » en ferons justice nous-mêmes. » Le métropolitain était décidé à partir sur-le-champ pour se rendre auprès du tzar; les membres du conseil furent d'avis que, dans un pareil moment, le chef

de l'Église ne devait pas abandonner la capitale livrée à un trouble inexprimable. Les affaires étaient suspendues, les tribunaux, les boutiques, les corps de garde se trouvaient abandonnés et déserts. On choisit pour principaux ambassadeurs Pimen, archevêque de Novgorod, et Levky, archimandrite de Tchoudof. Ils furent suivis par tous les autres évêques, et bientôt l'on vit partir aussi les princes Dmitri Belzky et Mstislavsky, tous les boyards, les grands officiers, les gentilshommes, les employés de la justice, qui se mirent en route en sortant du palais métropolitain sans prendre le temps de rentrer chez eux. Ils étaient accompagnés d'un grand nombre de marchands et de gens du peuple, qui allaient comme eux *pour se prosterner aux pieds du souverain et le fléchir par leurs larmes*. 1565.

Les prélats s'arrêtèrent à Slotina, d'où ils envoyèrent quelqu'un à Jean pour se faire annoncer. Il les fit escorter par ses gardes jusqu'au bourg d'Alexandrovsky, et, le 5 janvier, il les reçut dans son palais. Après avoir béni le tzar, au nom du métropolitain, les évêques le supplièrent, les larmes aux yeux, de rendre ses bonnes grâces aux Moscovites, de reprendre le timon de l'État, de régner et d'agir selon son

1565. bon plaisir; ils lui demandèrent enfin d'accepter les hommages que les boyards venaient rendre à leur souverain. Alors on fit entrer ceux-ci qui, pénétrés d'une semblable émotion, employèrent la même énergie pour conjurer le tzar d'avoir pitié de la Russie, agrandie par ses victoires, ses sages institutions, célèbre par la valeur de ses peuples nombreux, riche des trésors de la nature, plus illustre encore par sa piété. Les dignitaires ecclésiastiques et civils lui disaient à la fois : « Si vous méprisez les gran-
» deurs et les vanités de ce monde, souvenez-
» vous au moins qu'en quittant Moscou, vous
» abandonnez ces temples sacrés où se sont ac-
» complis sur vous les miracles de la gloire
» divine; où reposent les reliques des Saints :
» n'oubliez pas que vous êtes non-seulement
» le pasteur de l'État, mais encore celui de
» l'Église, le premier monarque de l'orthodoxie!
» Si vous vous éloignez, qui conservera la vérité
» et la pureté de notre religion? Qui sauvera des
» millions d'âmes de la damnation éternelle ? »
Le tzar leur répondit avec son abondance accoutumée. Il répéta aux boyards ses reproches ordinaires sur leur insubordination, leur négligence, leur esprit de révolte; après quelques citations historiques, il démontra que, de tout

temps, ils avaient été l'unique cause de l'effusion du sang et des guerres civiles en Russie, toujours ennemis des légitimes successeurs de Monomaque; enfin, leur adressant une accusation nouvelle, il prétendit qu'ils avaient voulu le faire périr, lui, son épouse et son fils.... Les boyards gardaient un profond silence. « Mais, » ajouta-t-il, par égard pour mon père, le mé» tropolitain Athanase, par considération pour » vous, vénérables intercesseurs, archevêques » et évêques, je veux bien consentir *à reprendre » mon sceptre*, sous des conditions que je vous » ferai connaître. » Ces conditions étaient que Jean serait entièrement libre de châtier les traîtres, par la disgrâce, par la mort, par la confiscation de leurs biens, sans avoir à supporter ni représentations, ni importunités de la part du clergé. Dans ce peu de mots, Jean venait de prononcer la sentence d'un grand nombre de ces mêmes boyards qui se trouvaient en sa présence; toutefois aucun d'eux ne semblait songer à sa vie, absorbés qu'ils étaient par le désir de rendre le souverain à l'État; à travers des larmes de joie et des bénédictions on entendait les seigneurs et le clergé vanter l'excessive bonté de Jean, bien que par cette décision il enlevât aux ecclésiastiques le droit antique et sacré d'inter- 1565.

1565. céder pour les innocens et même en faveur des coupables, encore dignes de clémence. Ce despote menaçant, comme s'il eût été touché de la soumission des victimes qu'il venait de dévouer, ordonna aux évêques de célébrer avec lui la fête de l'Epiphanie. Il retint dans la Slobode les princes Belzky et Tchéniatef, laissant retourner à Moscou les autres boyards ou fonctionnaires, afin de ne point interrompre le cours des affaires. La capitale impatiente attendit long-temps le retour du tzar : il s'occupait, disait-on, avec ses courtisans, d'une affaire secrète que l'on tremblait de deviner. Enfin, le 2 février, il fit son entrée solennelle; et, dès le lendemain, il convoqua le clergé, les boyards, tous les nobles et les magistrats : son aspect excita dans l'assemblée un profond étonnement. Nous allons décrire ici l'extérieur de Jean IV : ce prince, grand, bien fait, avait les épaules hautes, les bras musculeux, la poitrine large, de beaux cheveux, de longues moustaches, le nez aquilin; de petits yeux gris, mais brillans, pleins de feu, et au total une physionomie qui avait eu autrefois de l'agrément (6). A cette époque il était tellement changé, qu'à peine on pouvait le reconnaître. Une sombre férocité se peignait dans ses traits déformés. Il avait l'œil éteint, il était

presque chauve, et il ne lui restait plus que quelques poils à la barbe (7), inexplicable effet de la fureur qui dévorait son âme! Après une nouvelle énumération des fautes commises par les boyards, il répéta son consentement à garder la couronne, s'étendit longuement sur l'obligation imposée aux princes de maintenir la tranquillité dans leurs États et de prendre, à cet effet, toutes les mesures qu'ils jugent convenables; sur le néant de la vie humaine, la nécessité de porter ses regards au-delà du tombeau; enfin il proposa l'établissement de l'*opritchnina* (a), nom jusqu'alors inconnu (8). Jean dit à l'assemblée que pour sa propre sûreté, autant que pour celle de l'Empire, il voulait former auprès de sa personne une garde particulière. Cette idée n'étonna personne, on connaissait sa méfiance, ses craintes, inséparables d'une conscience coupable; mais on était surpris des circonstances et de l'organisation d'un établissement dont les résultats firent de nouveau trembler la Russie. 1565.

Établissement de l'opritchnina.

1°. Le tzar déclara que les villes de Mojaïsk, Viazma, Kozelsk, Péremychle, Bélef, Likhvin, Yaroslavetz, Soukhodrovi, Medin, Souzdal,

(a) C'est-à-dire *légion d'élus*.

1565. Schouïa, Galitch, Yourievetz, Balakna, Vologda, Oustiougue, Staraïa-Roussa, Kargopol, Vaga, lui appartenaient en toute propriété, ainsi que les dépendances de Moscou et autres villes, avec leurs revenus.

2°. Il annonça qu'il choisirait mille satellites parmi les princes, les gentilhommes et les enfans boyards, et qu'il leur donnerait, dans ces districts, des fiefs dont les propriétaires seraient transférés dans d'autres lieux.

3°. Il s'empara, dans Moscou même, de plusieurs rues d'où il fallut chasser tous les gentilshommes et employés qui ne se trouvaient pas inscrits dans le millier du tzar.

4°. Il désigna des officiers particuliers pour son service, tels que des trésoriers, un intendant, des sommeliers, et jusqu'à des cuisiniers, boulangers et artisans.

5°. Comme s'il eût pris en haine les augustes souvenirs du Kremlin et les tombeaux de ses ancêtres, il ne voulut pas habiter le magnifique palais de Jean III; en dehors des murs du Kremlin, il en fit construire un nouveau, entouré de remparts élevés ainsi qu'une forteresse. Cette partie de la Russie et de Moscou, ce *millier* du tzar, cette cour nouvelle formèrent ensemble une propriété particulière de Jean IV, placée

sous sa dépendance immédiate et reçut le nom d'*opritchnina*. Tout le reste, c'est-à-dire l'Empire entier, désigné sous celui de *communes*, fut confié aux boyards, aux princes Belzky, Mstislavsky et autres. Jean ordonna aux anciens dignitaires de l'État, au grand écuyer, à l'intendant du palais, aux trésoriers et secrétaires de rester dans leurs départemens respectifs, d'y décider toutes les affaires civiles et de s'en rapporter aux boyards pour celles d'importance. Il fut permis à ceux-ci d'adresser des rapports au monarque dans les cas extraordinaires, et surtout dans les affaires relatives à la guerre : c'est-à-dire que Jean semblait vouloir se débarrasser de l'Empire pour se renfermer dans le cercle étroit d'un prince apanagé. Et ce qui prouve que le monarque et l'État ne signifiaient plus la même chose en Russie, c'est qu'il réclama du trésor public une somme de 100,000 roubles pour les frais occasionnés par son voyage de Moscou au bourg d'Alexandrovsky. Personne n'osa contredire une volonté que l'on regardait comme une loi suprême, et la nouvelle organisation fut proclamée. 1565.

Le 4 février, Moscou vit remplir les conditions annoncées par le tzar, au clergé ainsi qu'aux boyards, dans le bourg d'Alexandrovsky. On commença les exécutions des prétendus traîtres ac- Seconde époque des proscriptions.

1565. cusés d'avoir conspiré, avec Kourbsky, contre les jours du monarque, de la tzarine Anastasie et de ses enfans. La première victime fut le célèbre voïévode, prince Alexandre Gorbati-Schouïsky, descendant de Saint-Vladimir, de Vsévolod-le-Grand et des anciens princes de Souzdal : cet homme, d'un *génie profond*, militaire habile, animé d'une égale ardeur pour la religion et la patrie; qui, enfin, avait puissamment contribué à la réduction du royaume de Kazan, fut condamné à mort ainsi que son fils Pierre, jeune homme de dix sept ans. Ils se rendirent tous deux au lieu du supplice avec calme et dignité, sans frayeur et se tenant par la main : afin de ne pas être témoin de la mort de l'auteur de ses jours, Pierre présenta le premier sa tête au glaive; mais son père le fit reculer en disant avec émotion : « *non, mon fils, que je ne te voie* » *pas mourir!* » Le jeune homme lui cède la place, et aussitôt la tête du prince est détachée du corps; son fils la prend entre ses mains, la couvre de baisers, et levant les yeux au ciel, il se livre d'un air serein entre les mains du bourreau. Le beau-frère de Gorbati, Pierre Khovrin, Grec d'origine; le grand-officier Golovin, le prince Soukhoï-Kachin, grand échanson, le prince Pierre Gorensky furent décapités le même jour. Le

prince Scheviref fut empalé; on rapporte que 1565.
cet infortuné supporta pendant un jour entier ses horribles souffrances, mais que soutenu par la religion, il les oubliait pour chanter le cantique de Jésus. Les deux boyards princes Kourakin et Némoï furent contraints d'embrasser l'état monastique : un grand nombre de gentilshommes et d'enfans-boyards virent leurs biens confisqués : d'autres furent exilés à Kazan, eux et leurs familles : Yakòvlef, l'un des seigneurs les plus marquans, proche parent de la vertueuse Anastasie, avait aussi encouru la disgrâce du tzar; mais, dans le cours de ses cruautés, celui-ci aimait à faire parade de sa prétendue clémence. Yakovlef reçut son pardon, moyennant un serment par écrit, revêtu de la signature des évêques, et par lequel il s'engageait à ne jamais fuir pour se rendre en Pologne, auprès du pape, de l'empereur, du sultan ou du *prince Vladimir Andréiévitch,* et à n'entretenir aucune relation avec ce dernier.

Nous avons parlé plus haut de l'exil du voïévode Vorotinsky, boyard de première classe. Privé de tous ses biens, il était resté quatre ans à Biélo-Ozéro, recevant, pour chacun, une centaine de roubles du trésor de Jean : ce prince se décida enfin à rappeler l'illustre exilé à la cour

1565. et au conseil ; il exigea, pour garantie de sa fidélité, un serment semblable à celui d'Yakovlef; ensuite il le nomma gouverneur de Kazan et seigneur de Novossilsk, ayant soin d'ajouter que cette faveur était due à l'intercession du métropolitain et des évêques. Comme le tzar avait défendu au clergé de s'intéresser au sort des condamnés, il cherchait à le flatter par cette gracieuse expression ; mais il n'existait plus d'intercesseurs ! Les prêtres se bornaient à arroser de larmes les autels du Très-Haut, à lui adresser de ferventes prières pour le salut des malheureux. D'autres boyards, Léon Soltikof, Serébrianoï, Akhliabinin, Plestchéïef, furent obligés de fournir des cautions pour garantie de leur inviolable fidélité au service du tzar. En cas de fuite, leurs répondans, nobles ou marchands, devaient verser au trésor une somme considérable : par exemple 25,000 roubles, c'est-à-dire environ 500,000 de notre monnaie actuelle, pour le prince Sérébrianoï ; précaution aussi inutile que honteuse pour un souverain ! Mais ce souverain n'était plus qu'un tyran !

Après les proscriptions, le tzar s'occupa immédiatement de la formation de sa nouvelle garde. Son conseil était composé d'Alexis Basmanof, de Maluta-Skouratof, du prince Via-

zemsky (9) et d'autres favoris. On leur amenait des jeunes gens, dans lesquels on ne recherchait pas la distinction du mérite, mais une certaine audace; cités pour leurs débauches et une corruption qui les rendait propres à tout entreprendre. Jean leur adressait des questions sur leur naissance, leurs amis, leurs protecteurs. On exigeait surtout qu'ils n'eussent aucune espèce de liaison avec les grands boyards : l'obscurité, la bassesse même de l'extraction était un titre d'adoption. Le tzar porta leur nombre jusqu'à 6,000 hommes, qui lui prêtèrent serment de le servir envers et contre tous; de dénoncer les traîtres, de n'avoir aucune relation avec les citoyens *de la commune*, c'est-à-dire avec tout ce qui n'était pas inscrit dans la *légion des élus*, de ne connaître ni parenté, ni famille, lorsqu'il s'agirait du souverain. En récompense, leur tzar leur abandonna non-seulement les terres, mais encore les maisons et les biens-meubles de douze mille propriétaires qui furent chassés, les mains vides, des lieux affectés à la légion, de sorte qu'un grand nombre d'entre eux, hommes distingués par leurs services, couverts d'honorables blessures, se trouvèrent dans la cruelle nécessité de partir à pied, pendant l'hiver, avec leurs femmes et leurs enfans, pour d'autres domaines 1565.

1565. éloignés et déserts. Les paysans furent également victimes de cet acte d'injustice; les nouveaux gentilshommes, naguères misérables, devenus tout à coup grands seigneurs, voulaient colorer leur bassesse à force de magnificence, et, pour subvenir à leurs dépenses, ils accablaient les laboureurs d'impôts et de travail. Dans peu de temps les villages furent ruinés, malheur de peu d'importance si on le compare à ceux dont il fut suivi : on s'aperçut bientôt que la Russie entière était une proie dévolue par Jean IV à ses satellites. Ils paraissaient toujours fondés en droit aux yeux des tribunaux et il n'existait contre eux ni lois, ni justice. Le légionnaire pouvait impunément opprimer, piller son voisin, et si celui-ci osait s'en plaindre, il s'en tenait offensé et l'imposait à une amende. Dans le nombre des crimes de cette époque désastreuse, les paisibles citoyens virent, avec effroi, s'introduire dans Moscou la coutume suivante. Un légionnaire faisait cacher son valet, muni de plusieurs effets, dans la maison d'un gentilhomme ou d'un marchand et publiait ensuite la fuite et le vol prétendu de ce domestique : il en appelait aux tribunaux, réclamait un officier de police, trouvait son fuyard, porteur des effets déclarés, et il exigeait du maître de la maison, entièrement innocent, cinq

cents et jusqu'à mille roubles, quelquefois même davantage. Il n'y avait pas moyen de s'en tirer: il fallait ou payer sur-le-champ, ou aller *à la correction*, c'est-à-dire qu'à défaut de satisfaction, l'acusateur avait le droit de traîner son débiteur sur la grande place et de le battre de verges jusqu'à ce qu'il eût acquitté sa dette. Souvent le légionnaire laissait lui-même quelqu'effet dans une riche boutique, d'où il sortait pour revenir ensuite accompagné d'un préposé de la police, et, sous le prétexte qu'on lui avait dérobé l'objet de sa réclamation, il ruinait le marchand; quelquefois il arrêtait un homme en pleine rue et le conduisait au tribunal où il se plaignait d'avoir été outragé ou injurié par lui; adresser une parole grossière à un opritchnik eût été insulter le tzar lui-même: en pareil cas, l'innocent accusé ne pouvait éviter les peines corporelles qu'en payant une forte somme: en un mot, depuis le gentilhomme jusqu'au bourgeois, tous les citoyens *de la commune* étaient attérés et muets devant un légionnaire. Les premiers, disent les annales du temps, étaient *le gibier;* les seconds, *les chasseurs*. Épouvantable état de choses toléré par Jean, qui voulait pouvoir compter sur le zèle de ses sicaires dans l'exécution des nouvelles cruautés qu'il méditait! Plus

1565. ils étaient détestés, plus il leur témoignait de confiance; cette haine générale était pour lui un gage certain de leur fidélité. Son esprit inventif lui fit trouver un symbole digne de ces dévoués serviteurs : toujours à cheval, ils portaient, attachés à leur selle, *des têtes de chiens* et *des balais*, pour annoncer qu'ils *mordaient* les ennemis du tzar et qu'ils *balayaient* la Russie (10).

Slobode Alexandrovski.

Le nouveau palais avait l'apparence d'une forteresse inexpugnable. Cependant le tzar ne s'y croyait pas encore en sûreté, et, prenant en aversion le séjour de Moscou, il fixa, depuis ce moment, sa résidence la plus ordinaire dans le bourg d'Alexandrovsky, qui devint une ville embellie d'églises, de maisons et de boutiques en pierre. Son célèbre temple de Notre-Dame resplendissait à l'extérieur de l'éclat des couleurs les plus vives, enrichies d'or et d'argent : sur chaque brique était représentée une croix (11). Le tzar habitait un grand palais entouré d'un fossé et d'un rempart : les officiers de la cour, fonctionnaires civils et militaires, occupaient des maisons séparées : les légionnaires avaient leur rue particulière, ainsi que les marchands. Il était expressément défendu d'entrer ou de sortir à l'insu de Jean, et, pour faire exécuter cette mesure de surveillance, on établit un corps-de-garde à trois

verstes de la Slobode. Dans ce château menaçant, 1566.
environné de sombres forêts, le tzar consacrait au service divin la plus grande partie de son temps, cherchant à calmer le trouble de son âme par de continuels exercices de dévotion : il imagina même de transformer son palais en monastère et ses favoris en moines. Il donna le nom de *frères* à 300 légionnaires choisis parmi les plus dépravés, prit le titre d'*abbé*, puis institua le prince Athanase Viazemsky, *trésorier*, et Maluta Skouratof, *sacristain*. Après leur avoir distribué des calottes et des soutanes noires, sous lesquelles ils portaient des habits éclatans d'or, garnis de fourrures de martre (12), il composa la règle du couvent et prêcha l'exemple dans son étroite observance. Voici la description de cette singulière vie monastique. A trois heures du matin, le tzar, accompagné de ses enfans et de Skouratof, allait au clocher pour sonner matines : aussitôt tous les frères se rendaient à l'église : celui qui manquait à ce devoir était puni par huit jours de prison. Pendant le service, qui durait jusqu'à six ou sept heures, le tzar chantait, lisait, priait avec tant de ferveur, que toujours il lui restait sur le front des marques de ses prosternations. A huit heures on se réunissait de nouveau pour entendre la messe, et à dix tout

Vie monastique de Jean.

1565. le monde se mettait à table, excepté Jean qui lisait, debout et à haute voix, de salutaires instructions (13). L'abondance régnait dans les repas : on y prodiguait le vin, l'hydromel, et chaque jour paraissait un jour de fête. Les restes du festin étaient portés sur la place publique pour être distribués aux pauvres. L'abbé, c'est-à-dire le tzar, dînait après les autres (14); il s'entretenait, avec ses favoris, des choses de la religion, sommeillait ensuite, ou bien allait dans les prisons pour faire appliquer quelques malheureux à la torture. Ce spectacle horrible semblait l'amuser : il en revenait chaque fois avec une physionomie rayonnante de contentement. Il plaisantait, il causait avec plus de gaîté que d'ordinaire (15). A huit heures on allait à vêpres; enfin à dix, Jean se retirait dans sa chambre à coucher où, l'un après l'autre, trois aveugles lui faisaient des contes, qui l'endormaient pour quelques heures. A minuit il se levait et commençait sa journée par la prière (16)! Quelquefois on lui faisait à l'église des rapports sur les affaires du gouvernement; quelquefois les ordres les plus sanguinaires étaient donnés au chant des matines ou pendant la messe (17)! Pour rompre l'uniformité de cette vie, Jean faisait ce qu'il appelait *des tournées*. Il visitait

alors les monastères voisins et éloignés, allait 1565. inspecter les forteresses sur les frontières, ou poursuivre les bêtes sauvages dans les forêts et les déserts, préférant à toutes la chasse de l'ours; mais dans tous les lieux, dans tous les instans, il s'occupait d'affaires; car, malgré leurs prétendus pouvoirs dans l'administration de l'État, les boyards de la commune n'auraient pas osé prendre la moindre décision sans sa volonté. Lorsqu'il arrivait en Russie des ambassadeurs étrangers de distinction, le tzar paraissait dans Moscou avec sa magnificence accoutumée, et les recevait solennellement au nouveau palais du Kremlin, près de l'église Saint-Jean; on l'y voyait aussi, mais rarement, dans d'autres circonstances importantes, et alors les légionnaires, vêtus de leurs habits dorés, remplissaient le château, sans fermer néanmoins le chemin du trône aux vieux boyards, mais les regardant d'un œil de dédain, enorgueillis, comme de vils esclaves, de leur indigne faveur.

Favoris étrangers du Tzar.

Jean témoignait encore une considération particulière à quelques prisonniers livoniens. Au mois de juin 1565, accusant les citoyens de Dorpat de secrètes négociations avec l'ex-grand-maître de l'Ordre (18), il les avait fait déporter à Vladimir, Ouglitch, Kostroma, Nijni-Nov-

1565. gorod, eux, leurs femmes et leurs enfans; mais il leur accorda une existence honnête et un pasteur de leur religion. Vettermann, ministre de Dorpat, eut la permission d'aller de ville en ville pour consoler ses frères dans leur exil. Le tzar, qui estimait singulièrement cet homme vertueux, le chargea de mettre en ordre sa bibliothèque, dans laquelle Vettermann trouva quantité de livres précieux, sans doute apportés de Rome par la princesse Sophie (19). Les Allemands Eberfeld, Kalb, Taube, Krause entrèrent au service du prince, dont ils parvinrent à gagner la confiance par d'adroites flatteries. On assure même qu'Eberfeld le sollicita à embrasser la confession d'Augsbourg, et lui en démontra la pureté par écrit et de vive voix (20). Ce qu'il y a de certain, c'est que le tzar permit aux luthériens d'avoir un temple à Moscou (21), et qu'il condamna le métropolitain à une forte amende pécuniaire, pour une insulte faite par lui à l'un de ces étrangers. Il vantait sans cesse leurs coutumes, se faisait gloire de son origine germanique, voulait former, en Allemagne, des alliances pour son fils et sa fille, afin de consolider ses relations d'amitié avec l'Empire. Dans ses entretiens particuliers avec ses favoris étrangers, il se plaignait à eux des boyards, du clergé,

et ne leur dissimulait pas son projet d'extermi- 1565.
ner les premiers (22), pour régner ensuite plus librement, entouré de la nouvelle noblesse qui lui était dévouée comme à un père, comme à un bienfaiteur, tandis que les boyards regrettaient le temps, où, protégés par Adaschef, ils vivaient en liberté et tenaient leur souverain en esclavage. Tels étaient les discours de Jean. Naturellement ennemis de la Russie, devenue redoutable pour les puissances voisines, et sans autre désir que celui de complaire au tzar, les étrangers ne songeaient pas, sans doute, à le tirer de sa funeste erreur, à changer le cours de ses sombres pensées, à s'exposer à son courroux par le langage de la vérité : ils pouvaient même voir avec un secret plaisir l'orage qui renversait les principales colonnes d'une grande monarchie, car le tzar était acharné à la perte de ses meilleurs généraux, de ses plus sages conseillers. Ils gardaient donc le silence ou bien encensaient le tyran; les Russes de distinction, privés d'un libre accès auprès du souverain, et sous la dénomination presque ignominieuse de *boyards de la commune*, se trouvaient impudemment offensés par les infâmes légionnaires, menacés de l'exil, de la mort; de sorte que ni eux, ni le clergé n'osaient élever la voix. Mais

1566. lorsque le vénérable Athanase, épuisé par une maladie de langueur, ou succombant sous le poids des souffrances de l'âme, eut abandonné la métropole, alors on vit paraître un homme qui, enhardi par ses vertus et l'amour de la patrie, entreprit, à l'exemple de Sylvestre, de convertir le tzar : moins heureux que lui, il ne put que mourir pour son pays avec la couronne du martyre.

Afin de faire preuve du zèle qui l'animait pour le bien de l'Église, Jean voulut lui donner un pasteur distingué par ses vertus chrétiennes et il fixa d'abord son choix sur Germain, archevêque de Rezan. Ce prélat refusa long-temps une dignité dangereuse dans de semblables circonstances et sous un tel prince ; cependant il se vit forcé de céder à sa volonté positive. Déjà les évêques étaient rassemblés à Moscou, l'acte d'élection était rédigé, et Germain, se préparant à la cérémonie du sacre, habitait depuis quelques jours le palais des métropolitains. Dans un entretien particulier avec le tzar, il voulut éprouver son coeur : il lui parla en pasteur de l'Église, avec calme, avec douceur, mais aussi avec une certaine énergie sur les péchés et le repentir du chrétien, lui traçant le tableau de la mort, du jugement dernier, des supplices éternels réservés

aux méchans. Le prince, tombé dans une profonde rêverie, le quitta d'un air farouche. Il fut rapporter à ses favoris les discours de l'archevêque et leur demanda ce qu'ils en pensaient. « *Seigneur,* » *nous sommes d'avis,* répondit Alexis Basmanof, *que Germain veut devenir un autre Sylvestre. Il cherche à effrayer votre imagination* » *et fait l'hypocrite, dans l'espoir de vous maîtriser. Mais pour nous, pour vous-même,* » *gardez-vous d'un pareil pasteur.* » Germain fut chassé du palais, et Jean chercha un autre métropolitain. 1566.

Grandeur d'âme du métropolitain Philippe.

Au milieu des glaces de la mer Blanche, dans l'île de Solovky, désert sauvage, mais célèbre par la sainteté de Sabatius et Sosime, ses premiers ermites, on voyait briller de l'éclat de ses vertus le prieur Philippe, fils du boyard Kolitchof. Il avait, dans les plus belles années de sa jeunesse, renoncé aux vanités du monde, et donnait aux religieux l'exemple de la vie la plus austère. Sa renommée parvint jusqu'au tzar, qui enrichit son monastère de vases précieux, de pierreries et par des concessions territoriales. Il lui fit parvenir de l'argent pour construire des églises en pierre, des digues, des hôtelleries; car ce prieur ne se bornait pas à être le sage pasteur de la communauté, il se montrait encore adminis-

1566. trateur zélé de cette île jusqu'alors inaccessible et sauvage, éclaircissant les forêts, perçant des chemins, desséchant les marais; il y introduisit des cerfs, du bétail, établit des pêcheries, des salines, en un mot employa tous ses moyens à embellir ce désert. Un air plus salubre tempéra bientôt l'âpreté du climat. C'est dans le couvent de Solovky que l'immortel Sylvestre, aimé, respecté de Philippe, avait terminé sa carrière (23). Il est vraisemblable que le déplorable changement de caractère du tzar avait été plus d'une fois le triste objet de leurs entretiens, et que l'exilé avait ouvert au prieur son âme, autrefois charmée de la conversion du jeune prince, heureuse de la tranquillité, du bonheur de l'État. Ces entretiens avaient pu préparer Philippe au grand exploit qui lui était réservé, bien que ce pieux anachorète, retiré à l'extrémité de l'univers, fût loin de pressentir une semblable gloire. Personne ne songeait à lui, à l'exception de Jean qui, après avoir rejeté Germain, imagina de donner la métropole à Philippe, de préférence à tous les évêques ou archimandrites, afin de témoigner par là le prix qu'il mettait aux vertus chrétiennes, afin de prouver que les déserts les plus reculés ne les dérobaient point à ses yeux. Le prieur de Solovky ayant reçu du tzar une

lettre flatteuse qui l'appelait à Moscou, pour 1566.
un conseil ecclésiastique, célébra l'office divin, donna la communion à tous ses frères, et quitta, en pleurant, sa solitude chérie, comme s'il eût prévu que son corps seul y retournerait un jour. A trois verstes de Novgorod, il fut accueilli par tous les habitans de cette ancienne capitale qui le comblèrent de félicitations, de présens, et le supplièrent d'intercéder pour eux auprès du tzar, car le bruit avait couru qu'il les menaçait de sa colère. Jean reçut Philippe avec des honneurs extraordinaires : il le fit dîner à sa table, et après un entretien rempli de bienveillance, il lui annonça qu'il le nommait chef de l'Église. Le pieux solitaire, saisi d'étonnement, fondit en larmes et refusa ce brillant fardeau, conjurant le souverain *de ne pas confier un poids si énorme à une aussi faible barque*; le tzar fut inflexible. Alors Philippe donna son consentement sous une condition. *Prince*, lui dit-il, *je me soumets à votre volonté; mais calmez ma conscience par la suppression de l'opritchnina! Qu'il n'y ait qu'une Russie! car, selon les paroles du Très-Haut, tout empire divisé deviendra désert. Il m'est impossible de vous bénir sincèrement lorsque je vois la patrie en deuil*. Jean avait de l'empire sur lui-même : il réprima à l'instant un

1566. mouvement de colère, et répondit avec calme : *Ignorez-vous donc que les miens veulent me dévorer? que mes proches préparent ma perte?* Il commença à démontrer la nécessité de sa nouvelle institution; mais impatienté bientôt par les courageuses objections du vieillard, il lui ordonna de se taire. Chacun pensa que Philippe serait, comme Germain, ignominieusement éloigné. On vit le contraire. Jean ne voulait point encore lui donner la gloire d'être persécuté pour sa vertu ; il désirait seulement l'engager au silence, le faire paraître faible aux yeux de la Russie, et le rendre, pour ainsi dire, complice des principes de son règne, projet dans l'exécution duquel les principaux prélats lui servirent d'instrumens. D'après ses ordres, ils supplièrent Philippe d'accepter, sans conditions, la dignité de métropolitain ; de ne songer qu'au bien de l'Église, et, au lieu d'irriter le monarque par son audace, de calmer, au contraire, son courroux ; d'employer la douceur pour le convertir. Ils prétendaient que, dans cette occasion, la fermeté de Philippe serait la preuve d'un orgueil incompatible avec l'esprit d'un véritable serviteur de Jésus-Christ; le devoir d'un prélat étant de prier et de guider le tzar sur la voie du salut, mais non pas de s'ingérer des affaires du

gouvernement. Plusieurs d'entre eux approuvaient intérieurement la hardiesse de Philippe, sans la posséder eux-mêmes; d'autres, particulièrement Pimen de Novgorod et Philothée de Rezan, ambitionnant les honneurs du monde, flattaient les passions de Jean. Leurs représentations ébranlèrent Philippe : il n'était pas plus intimidé par la colère du tzar, qu'ébloui par l'éclat de la tiare, comme la suite l'a prouvé; mais il fut troublé peut-être par la crainte que le refus de cette haute dignité ne fût en effet la suggestion d'un secret orgueil, une coupable obstination, un manque de confiance en celui qui règne sur les rois et ne leur permet pas d'outrepasser les limites de ses décrets suprêmes, dictés sans doute par la sagesse, bien qu'inexplicables pour l'esprit humain. Il répondit en conséquence : *Que la volonté du monarque et des pasteurs de l'Église soit accomplie.* 1566.

On dressa un acte dans lequel il fut stipulé que le métropolitain nouvellement élu donnait aux évêques, ainsi qu'aux archevêques, l'assurance formelle de ne se mêler en rien de ce qui concernait l'*opritchnina*; de ne pas abandonner la métropole sous prétexte que le tzar n'avait pas satisfait à ses demandes et lui avait défendu de s'occuper des affaires séculières. Les prélats

1566. ayant apposé leurs sceaux à ce traité, Philippe, l'ennemi déclaré des légionnaires, fut proclamé métropolitain, nomination qui excita une satisfaction générale parmi les Russes, et le mécontentement des vicieux favoris de Jean. Il semblait que le monarque eût remporté sur ses passions, une glorieuse victoire, en rendant hommage à la vertu. Le métropolitain avait cédé, il est vrai; mais il avait pu faire connaître aux Russes sa noble manière de penser: ils connaissaient le but de ses désirs, et, sous un tel pasteur, ils osaient fonder quelques espérances pour l'avenir. Tous les gens de bien entendirent avec enthousiasme le discours vraiment pastoral adressé à Jean par le nouveau chef de l'Église; ce discours avait pour objet, 1°. l'obligation imposée aux souverains de se regarder comme pères de leurs sujets, d'observer la justice, de récompenser les services rendus à l'État; 2°. les vils flatteurs qui se pressent autour du trône, s'emparent de l'esprit des princes en servant leurs passions et non pas la patrie, louent ce que l'on doit blâmer, ravalent ce qui est digne d'éloges; 3°. la fragilité des grandeurs humaines; 4°. les victoires d'un *amour sans armes* que les bienfais publics font remporter, et plus glorieuses encore que les *triomphes de la*

guerre. Jean lui-même paraissait écouter avec 1566.
attendrissement la voix du chef de l'Église retentir sous les voûtes de ce temple, abandonné depuis si long-temps au silence. On aurait dit que ces accens, jadis chers à son cœur, lui rappelaient des temps fortunés et lui faisaient goûter une douceur dont il avait perdu le souvenir. Pendant plusieurs mois, la paix et l'espérance régnèrent dans la capitale; les plaintes contre les légionnaires se calmèrent. Le monstre sommeillait!... Le tzar flattait le métropolitain, et ce vertueux vieillard, comme s'il eût craint d'oublier le désert de Solovky et l'austérité de ses premiers vœux, fit ériger dans Moscou une église en l'honneur de saint Sosime et saint Sabatius, vénérés dans cette île.

Ce calme, effet des remords ou de la dissimulation de Jean, était le précurseur d'un nouvel orage; du fond de son antre d'Alexandrovsky, le tyran portait sur Moscou un regard féroce. Lui qui avait voulu étonner la Russie par l'élection d'un métropolitain auquel personne ne songeait, ne tarda pas à regarder Philippe comme un instrument des boyards, objets de sa haine. Il se persuada que l'idée d'exiger l'abolition de l'*opritchnina* (24) lui avait été suggérée par eux, et qu'ils excitaient le peuple

1566. contre cette légion. En effet, les satellites qu'il envoyait comme espions dans la capitale, lui rapportaient que, dans les rues et les places publiques, on les fuyait comme la peste; que partout où l'on voyait paraître un opritchnik, les citoyens gardaient un profond silence. L'imagination de Jean se remplit bientôt d'intrigues et de complots qu'il croyait urgent de découvrir, de prouver, et la circonstance suivante donna
1567. lieu à de nouveaux massacres. Un jour on remit en secret, aux princes Belzky, Mstislavsky, Vorotinsky, ainsi qu'au grand écuyer Féodorof, principaux boyards moscovites, une lettre signée par le roi Sigismond et par Kotkévitch, hettmann de Lithuanie, dans laquelle on les engageait à abandonner un prince cruel pour entrer au service de Pologne, leur promettant de riches fiefs. Le roi et l'hettmann rappelaient aux deux premiers qu'ils étaient d'origine lithuanienne; au troisième que jadis il avait été prince souverain; enfin, à l'écuyer Féodorof que, dans plus d'une occasion, le tzar lui avait déjà fait pressentir son courroux. Les boyards s'empressèrent de présenter cette lettre à Jean; ensuite ils répondirent au roi qu'il était contre les lois de l'honneur d'exciter à la trahison de fidèles sujets, prêts à mourir pour un monarque

Troisième époque des massacres.

redoutable seulement pour des criminels. Que dans le cas où Sigismond désirerait les attirer à sa cour, il devait leur céder alors toute la Lithuanie, la Gallicie, la Prusse, la Russie blanche, la Volhynie et la Podolie. *Comment*, écrivait Féodorof à Sigismond, *avez-vous pu imaginer qu'ayant un pied dans la tombe, je voudrais perdre mon âme par une infâme trahison? Et qu'irai-je faire auprès de vous? Je ne suis plus en état de conduire vos légions; je n'aime point les festins, je n'ai pas appris vos danses et j'ignore l'art de vous amuser.* Dans sa lettre à Kotkévitch, il ajoutait: *par quoi avez-vous cru me séduire? je suis riche et respecté! Vous me menacez de la colère du tzar; je n'en reçois que des marques de faveur!* Il est vraisemblable que Jean se chargea lui-même de faire parvenir à Sigismond ces réponses écrites toutes dans le même style; toutefois on ignore s'il les expédia; du moins, lui qui se plaisait à accuser le roi de secrètes intrigues, ne parla jamais, dans ses relations avec la Pologne, de cette imprudente et déloyale invitation à nos boyards. Si, en fabriquant de semblables lettres au nom de Sigismond, le tzar avait pour but d'éprouver la fidélité des grands de sa cour, il en eut en cette circonstance une preuve suffi- 1567.

1567. sante à ses yeux, mais de peu d'importance pour la Russie; car un citoyen qui laisse aux ennemis l'espoir de l'engager un jour à la trahison, est en quelque sorte environné déjà des ombres du soupçon. Pour cette fois les princes Belzky, Mstislavsky et Vorotinsky furent épargnés; mais Féodorof, homme fidèle aux anciens usages, honoré pour ses exploits, blanchi dans l'administration de l'État, revêtu depuis dix-neuf ans de la dignité de grand-écuyer, seigneur généreux, magnifique, se vit tout à coup l'objet de la calomnie. Il faisait encore son service avec zèle, achevant ses jours auprès de *sa sainte* épouse, dont il n'avait pas eu d'enfant; il se préparait, en un mot, à rendre compte de sa vie au tribunal suprême, lorsque son juge terrestre le déclara chef de conspirateurs, croyant ou plutôt feignant de croire que ce débile vieillard songeait à détrôner le tzar pour régner sur la Russie. Jean eut l'air empressé de déjouer cette prétendue conjuration alarmante : en présence de toute sa cour (25), il revêtit Féodorof des ornemens royaux, plaça la couronne sur sa tête, le fit asseoir sur le trône, un sceptre dans la main; puis, se découvrant, il lui fit une profonde inclination et dit : *Salut, ô grand tzar de Russie! tu reçois de moi l'hon-*

neur que tu ambitionnais; mais si j'ai eu la puissance de te créer souverain, j'ai aussi celle de te précipiter du trône. A ces mots il lui enfonce un poignard dans le cœur. Ses satellites achèvent le vieillard, traînent hors du palais son corps défiguré et l'abandonnent aux chiens. La femme de cet infortuné fut également égorgée. Ensuite on punit de mort tous les prétendus complices de l'innocent Féodorof, tels que les princes Kourakin-Boulgakof, Dmitri Riapolovsky, illustre guerrier qui avait remporté plusieurs victoires sur les Tatars de Crimée, et trois princes Rostovsky, dont l'un était voïévode à Nijni-Novgorod (26). Trente légionnaires expédiés de Moscou vinrent le trouver au moment où il était en prières à l'église, et lui dirent : *Prince Rostovsky, au nom du tzar, vous êtes notre prisonnier.* Le voïévode, à ces mots, ayant jeté son bâton de commandement, se remet entre leurs mains. On le dépouille et on le conduit, entièrement nu, jusqu'à vingt verstes de la ville, sur les bords du Volga, où l'on s'arrêta. *Que voulez-vous faire?* demande-t-il de sang froid : *Nous allons abreuver nos chevaux*, lui répondent les opritchniks. *Ce ne sont pas les chevaux*, dit le malheureux, *c'est moi qui dois boire de cette eau!* Au même instant il est décapité, et on

1567. jette son corps dans le fleuve. On apporta sa tête à Jean, qui, la poussant du pied, dit, avec un sourire barbare : *Il aimait naguère à se baigner dans le sang des ennemis sur le champ de bataille; il s'est enfin baigné dans le sien propre* (27). Le prince Tchéniatef, capitaine distingué, crut pouvoir éviter la mort en se renfermant dans un monastère; il renonça au monde, à sa femme, à ses enfans; mais les assassins l'arrachèrent de sa cellule et le firent expirer au milieu d'affreux tourmens. Kourbsky rapporte qu'ils le grillèrent dans un poële et lui enfoncèrent des aiguilles sous les ongles. Le prince Tourontaï-Pronsky, qui avait servi le père de Jean, qui avait participé aux campagnes les plus glorieuses pour la Russie, voulut également se faire moine; il fut noyé (28)! Tutin, trésorier du prince, connu par ses richesses, fut haché en morceaux avec sa femme, ses deux jeunes filles, ses deux fils en bas âge, et cet horrible supplice fut exécuté par le prince Tcherkasky, frère de la tzarine!.... Kazarin Doubrovsky, chancelier du conseil, périt de la même manière : grand nombre de gentilshommes furent massacrés au moment où ils se rendaient à l'église et à leurs tribunaux, sans soupçonner aucun danger. Les opritchniks, ar-

més de longs poignards, de haches, parcouraient la ville pour chercher des victimes, immolant publiquement de dix à vingt personnes par jour. Dans les rues, sur les places, on voyait partout des cadavres auxquels personne n'osait donner la sépulture; car les citoyens craignaient de sortir de leurs maisons, et le lugubre silence qui régnait dans Moscou n'était interrompu que par les cris féroces des bourreaux du tzar. Le vertueux métropolitain lui-même était muet pour les citoyens et les boyards désespérés. Mais Dieu voyait son cœur! Dans ses secrètes exhortations au tzar, il lui adressait les plus sanglans reproches, malheureusement inutiles, car ce prince l'évitait et ne voulait plus le voir : les gens de bien venaient trouver Philippe; ils lui montraient en gémissant les rues teintes de sang, et ce vertueux prélat consolant les affligés au nom du Père céleste, leur promettait de ne pas épargner sa vie pour sauver celle de ses compatriotes, engagement sacré qu'il sut remplir. 1567.

Un dimanche, à l'heure de la messe, Jean, accompagné de quelques boyards et d'une foule de satellites, se présente dans la cathédrale de l'Assomption, couvert, lui et sa suite, de soutanes noires et de bonnets élevés : le métropoli- 1568.

1568. tain occupait sa place ordinaire; le tzar s'approche de lui et attend sa bénédiction; mais sans proférer une parole, le prélat avait les yeux fixés sur l'image du Sauveur. *Saint père!* lui dirent alors les boyards, *voici le prince, donnez-lui votre bénédiction.* Alors Philippe jetant un regard sur Jean, répondit: *non! dans cet appareil, sous ces étranges vêtemens, je ne puis reconnaître le tzar orthodoxe. Je ne le reconnais pas davantage dans le gouvernement de l'Empire... O prince! nous offrons en ces lieux des sacrifices au seigneur, et derrière l'autel le sang de chrétiens innocens coule à grands flots: jamais, depuis que le soleil luit aux yeux des mortels, on n'a vu un monarque, éclairé de la vraie foi, déchirer aussi cruellement ses propres États* (29)! *Chez les païens eux-mêmes, dans les pays infidèles, on trouve des lois, de la justice, de la compassion pour les hommes; il n'en existe point en Russie! Les biens, la vie des citoyens n'ont plus de garanties: on ne voit que meurtres, que brigandage, et tous ces crimes se commettent au nom du tzar! Vous êtes élevé sur le trône, mais il est un être-suprême, notre juge et le vôtre. Comment paraîtrez-vous devant son tribunal couvert du sang des justes! étourdi de leurs cris de douleur! car les pierres que vous*

foulez aux pieds crient vengeance au ciel ! O prince, je vous parle comme pasteur des âmes, et je ne crains que Dieu seul. Jean, frémissant de rage, frappe de son bâton le pavé du temple, et s'écrie d'une voix terrible : *Moine audacieux ! jusqu'ici je vous ai trop épargnés, rebelles que vous êtes ! à dater de ce jour, je serai tel que vous me représentez....* A ces mots il sort de l'église, le regard menaçant, et dès le lendemain les assassinats recommencent. Au nombre des grands on vit périr le prince Pronsky (30). Les principaux officiers du métropolitain furent tous arrêtés, torturés, mis à la question à l'effet de leur faire avouer les secrets desseins de Philippe ; tourmens inutiles qui ne produisirent aucune découverte. Jean n'osait pas encore porter la main sur le prélat lui-même, plus que jamais chéri, respecté par le peuple : il suspendait le coup qu'il voulait lui porter. En attendant que faisait-il ? Voici, à ce sujet, le rapport de témoins oculaires. 1568.

Au mois de juillet 1568 (31), à minuit, les favoris du prince, Viazemsky, Maluta-Skouratof, Griaznoï, à la tête de la légion des élus, enfoncent les maisons d'un grand nombre de seigneurs, de négocians, enlèvent les femmes connues par leur beauté, et les conduisent hors de la ville.

1568. Au lever du soleil, ils sont rejoints par le tzar en personne, escorté de mille satellites. On se met en route : à la première couchée on lui présente les femmes, parmi lesquelles il en choisit quelques unes, abandonnant les autres à ses favoris. Ensuite il fait avec eux le tour des murs de Moscou, brûlant les métairies des boyards disgraciés, mettant à mort leurs fidèles serviteurs, exterminant jusqu'aux bestiaux; surtout dans les villages de Kolomna qui appartenaient au grand écuyer Féodorof (32); rentré dans Moscou, il fit reconduire chez elles les femmes enlevées, dont plusieurs moururent de honte et de douleur.

Jean fuyait le métropolitain, mais il le voyait quelquefois à l'église. Un jour (le 28 juillet) Philippe officiait dans le couvent de Novodiévitchié, et faisait le long des murailles une procession où se trouvait le tzar avec ses opritchniks. Le métropolitain s'étant aperçu qu'un de ceux-ci avait eu l'effronterie de se mettre une calotte sur la tête, s'arrêta, et saisi d'indignation, il en avertit le monarque; mais déjà le soldat avait enlevé et caché sa calotte. On persuada au tzar que cette accusation était un conte forgé à plaisir pour exciter le peuple contre ses favoris, et ce prince oubliant toute bienséance, insulta publi-

quement le métropolitain, le traita d'imposteur, de séditieux, de scélérat; il protesta qu'il saurait prouver ce qu'il avançait, et, sans tarder davantage, il fit procéder à l'instruction de la procédure, d'après les conseils de l'artificieux Eustache, son confesseur, ennemi secret de Philippe. Aussitôt on expédia à Solovky, Paphnutius, évêque de Souzdal, Théodose, archimandrite du couvent d'Andronik, et le prince Temkin, jadis illustre guerrier, mais devenu depuis, ainsi que les Basmanofs et autres, serviteur zélé de la tyrannie. Fallait-il aller aussi loin pour trouver d'infâmes calomniateurs? On pouvait s'en dispenser; mais c'était à la source même où elle avait brillé avec tant d'éclat, que le tzar voulait ternir la vertu. C'est dans cette île éloignée où Philippe s'était rendu illustre par sa sainteté, qu'il prétendait mettre au jour l'hypocrisie, l'impureté de son âme, idée qui paraissait à Jean un admirable artifice. Ses envoyés employèrent tour à tour les caresses et les menaces pour engager les moines à calomnier impudemment leur ancien prieur; tous répondirent que Philippe était saint de fait et de cœur: un seul osa soutenir le contraire. C'était Payssi, leur nouveau directeur, guidé par l'espoir de devenir évêque. On fit un recueil de délations supposées; 1568.

1568. de faux témoignages; on le présenta au tzar, et le métropolitain reçut l'ordre de comparaître devant son tribunal, composé du souverain, des évêques et des boyards. Le plus profond silence régnait dans cette assemblée, et le prieur Payssi, faisant l'office d'accusateur, calomniait le saint homme avec une inconcevable audace. Au lieu d'entrer dans une justification devenue inutile, le métropolitain se contenta de dire tranquillement à Payssi que le mauvais grain qu'il semait ne lui rapporterait point d'heureux fruits; ensuite s'adressant au tzar : *prince*, lui dit-il, *vous pensez que je vous crains ou que je redoute la mort : désabusez-vous! Parvenu avec honneur à une vieillesse avancée; étranger pendant ma vie solitaire aux passions tumultueuses, aux intrigues du monde, je n'ai d'autre ambition que celle de remettre, dans le même état, mon âme entre les mains du Très-Haut, mon souverain maître et le vôtre : mieux vaut périr, martyr innocent, que de souffrir en silence, dans la dignité de métropolitain, les horreurs, les impiétés de ce malheureux temps. Agissez comme il vous plaira à mon égard. Voici le bâton pastoral, voici la mitre blanche et le manteau, marques d'honneur dont vous m'avez revêtu. Et vous, prélats, archimandrites, abbés, serviteurs*

des autels, paissez avec zèle le troupeau du 1568.
Christ : préparez-vous à en rendre compte et redoutez le juge céleste plus encore que celui de ce monde (33). Après ces mots, il allait s'éloigner, lorsque le tzar s'y opposa et lui dit que ne pouvant être son propre juge, il devait attendre sa sentence; il le força de reprendre les ornemens de métropolitain et d'officier encore le 8 novembre jour de Saint-Michel-Archange : mais au moment où Philippe, revêtu de ses habits sacerdotaux, disait la messe dans le temple de l'Assomption, on voit paraître le boyard Basmanof, tenant un papier à la main, accompagné d'une troupe d'*opritchniks* armés. A son aspect le peuple est frappé de stupeur. Basmanof fait lire à haute voix l'écrit dont il était porteur, et l'on apprend que, par décision de l'assemblée du clergé, Philippe est dépouillé du rang de chef de l'Église. Aussitôt les soldats pénètrent dans le sanctuaire, saisissent le métropolitain, lui arrachent les marques de sa dignité, le revêtent d'une soutane grossière, le chassent de l'église *à coups de balais*, et le conduisent en traîneau au couvent de l'Épiphanie. Le peuple en larmes courait après son pasteur qui, d'un air serein, bénissait les citoyens et leur disait, *priez le Seigneur!* Le lendemain il fut amené, pour entendre

1568. sa sentence, à un tribunal présidé par Jean lui-même. Elle portait que, convaincu de délits graves et de sortiléges, Philippe devait terminer ses jours en prison : alors il fit au monde de magnanimes et touchans adieux, sans adresser aucun reproche à ses juges. Néanmoins il conjura pour la dernière fois le tzar d'avoir pitié de la Russie, de ne pas déchirer son peuple; mais, pour son bonheur et celui de ses États, de se rappeler comment avaient régné ses aïeux, et lui-même dans sa jeunesse. Le prince, au lieu de lui répondre, fait un signe à ses soldats qui se saisissent de Philippe, l'entraînent et le jettent dans un cachot, chargé de fers. Il y resta huit jours. On le transféra ensuite dans le monastère de Saint-Nicolas, au bord de la Moskva, où on le laissa dans un entier dénûment, souffrant et n'ayant, pour se soutenir, d'autre ressource que la prière. Dans le même temps le tzar exterminait l'illustre famille des Kolitchef : il envoya à Philippe la tête de Jean Borissovitch, son neveu, et lui fit dire, *voilà les restes de ton parent chéri ; tes enchantemens n'ont pu le sauver!* Philippe se lève à ces mots : il prend la tête, la bénit et la remet à l'envoyé de Jean. Cependant ce prince craignit bientôt les suites de l'attachement des Moscovites pour le métro-

politain déposé : il apprit que du matin au soir 1568.
ils se portaient en foule autour du couvent de Saint-Nicolas, et que là, les yeux fixés sur la cellule de l'illustre captif, ils se racontaient mutuellement les miracles opérés par sa sainteté. Il prit le parti de faire conduire le prisonnier au monastère d'Otrotch, situé dans le gouvernement de Tver et fit procéder sur-le-champ à l'élection d'un nouveau métropolitain. Cette dignité fut accordée à Cyrille, archimandrite de Troïtzky, en dépit de Pimen qui nourrissait l'espoir de succéder à Philippe.

Délivré d'un pasteur sévère, inflexible, qu'il venait de faire remplacer par un homme honnête, à la vérité, mais faible et sans caractère, Jean se trouva libre de s'abandonner désormais à sa férocité; jusque-là il avait fait périr des individus, il commença à exterminer des villes entières! Torjek fut le premier théâtre de ces meurtres. Dans un jour de foire une querelle s'étant élevée entre les opritchniks et les habitans, le tzar déclara aussitôt ceux-ci coupables de rébellion et les fit mettre à la torture ou précipiter dans la rivière. Les mêmes scènes se renouvellèrent à Kolomna, ville dans l'arrondissement de laquelle se trouvaient les propriétés de l'infortuné Féodorof; l'affection qu'ils lui por-

1568. taient, était aux yeux de Jean un motif suffisant pour les traiter en traîtres et en rebelles.

En un mot, la tyrannie avait atteint son plus haut période; mais combien de temps elle devait durer encore!.... Rien ne pouvait désarmer le barbare! ni la résignation, la générosité de ses victimes, ni les fléaux qui, à cette époque, affligeaient la Russie. En proie aux horreurs de la persécution, elle était dévastée en même temps par une peste qui y avait pénétré de l'Esthonie et de la Suède. Au mois de juin 1566, l'épidémie commença à exercer ses ravages dans la province de Novgorod, le mois suivant à Novgorod même ainsi qu'à Polotsk, à Ozéritché, à Nevle, à Veliki-Louki, à Toropetz et à Smolensk. Les hommes mouraient subitement, d'un *signe*, disent les chroniques; ce qui signifie sans doute une tache ou un abcès. Bientôt un grand nombre de villages, et, dans les villes, des rues entières devinrent un désert : les églises ne retentissaient plus du chant des prêtres qui s'immolaient à la sainte obligation de secourir les citoyens, et, pour les remplacer, il fallut faire venir des pasteurs des autres villes. En général il mourait plus d'ecclésiastiques et de gens du peuple que de militaires : la peste étant parvenue jusqu'à Mojaïsk, le tzar y fit établir un cordon de troupes

Peste.

chargées de veiller à ce qu'aucune personne arrivant des lieux infestés de la contagion, ne pût pénétrer dans la capitale. La communication entre plusieurs villes fut également interrompue. La crainte, la faim, une cherté excessive augmentaient les souffrances générales, et, pour comble de malheur, la récolte manqua dans plusieurs provinces. Dans celle de Kazan et autres environnantes, on vit paraître tout à coup une innombrable quantité de rats qui, sortant des forêts par nuées, rongeaient le blé sur pied, en gerbes, et dans les greniers. Les laboureurs faisaient d'inutiles efforts pour arrêter les dégâts de ces animaux destructeurs. La peste commença à diminuer au retour du printemps, mais elle se renouvela plusieurs fois encore. 1568.

Pendant le cours de ces calamités intérieures de l'État, au milieu de l'abattement des grands et du peuple, Jean ne négligeait pas les affaires de la guerre ou de la politique extérieure, et, dans ses relations avec les puissances étrangères, il se montrait encore avec éclat, avec grandeur : les Polonais n'avaient obtenu aucun succès dans leurs attaques contre la Russie, car le boyard Morozof qui se trouvait à Smolensk, et le prince Nogtef, commandant à Polotsk, annoncèrent au tzar que de légers détachemens de l'armée russe 1565—1569. Opérations militaires et négociations.

1565—1569. battaient l'ennemi sur tous les points. La Russie désirait vivre en bonne intelligence avec la Tauride; mais le prince Spat, Yamgourtchey-Azi, Oulan-Achmet, transfuges kazanais, en faveur à la cour du khan, lui persuadèrent qu'il était la dupe des protestations du tzar, qui, tout en parlant de paix, donnait aux cosaques l'ordre de construire une ville sur le Don, et de préparer des barques sur la Psla, sur le Dniéper, dans l'intention de prendre Azof et de s'ouvrir une route jusque dans la Tauride. Ils ajoutaient que Jean était plus habile, plus heureux et par conséquent plus à redouter que tous les princes de Moscou, ses prédécesseurs; car, malgré la guerre qu'il avait eue avec la Tauride, il avait su conquérir Kazan, Astrakhan, la Livonie, Polotsk; qu'il s'était emparé du pays des Tcherkesses, et dominait encore sur les Nogaïs. Enfin que si Devlet-Ghireï abandonnait Sigismond, le tzar serait en moins d'un an maître de la Pologne, et qu'après l'avoir écrasé il ne manquerait pas la première occasion favorable pour détruire le dernier royaume de Bâti. Ces représentations produisirent un effet d'autant plus certain qu'elles étaient appuyées d'un présent de 30,000 ducats envoyés aux avides Tatars par Sigismond. Aussitôt le khan se mit en campagne, ayant écrit

au tzar : *rappelle-toi que tes ancêtres se contentaient de leur pays et respectaient le territoire musulman : si tu veux la paix, rends-moi Kazan et Astrakhan :* mais Jean avait fait ses dispositions et se tenait sur ses gardes. Les cosaques parcouraient les déserts du Don à l'effet de découvrir les premiers mouvemens de l'ennemi ; les villes frontières étaient garnies de troupes, et le principal corps d'armée, commandé par les princes Belzky et Mstislavsky, était campé sur le bord de l'Oka. Au mois de septembre de l'année 1565, le khan passa le Donetz, conduisant de la grosse artillerie sur des chariots, et, le 7 octobre, il forma le siége de Bolkhof, qui fut valeureusement défendue par les voïévodes Zolotoï et Kachin. Dans une sortie vigoureuse, ils firent un grand nombre de prisonniers et empêchèrent les Tatars de brûler le faubourg : en même temps l'armée russe s'approchait. Le khan intimidé profita de la nuit pour battre en retraite, se plaignant des Polonais dont le roi avait promis, en l'engageant à porter la guerre en Russie, d'agir activement de son côté, et n'avait pas tenu parole. 1565 — 1569.

Cependant Nagoï, ambassadeur russe, restait en Tauride où il déployait une constante activité. Il soudoyait les Juifs, gagnait par ses

1565—1569. largesses les officiers du khan; entretenait de nombreux espions; réfutait les faux bruits que l'on faisait courir sur la mort de Jean; de sorte qu'instruit de tout ce qui se passait, il donna avis à ce prince des intelligences que Devlet-Ghireï entretenait avec les tatars de Kazan, les Mordviens et les Tchérémisses. « De secrets émis-
» saires de ces traîtres, écrivait-il, assurent aux
» Tatars qu'en entrant dans leur pays, ils trouve-
» ront soixante-dix mille auxiliaires zélés et qu'à
» Kazan comme à Sviajsk, on massacrera les Rus-
» ses jusqu'au dernier. » Devlet-Ghireï voulut forcer Nagoï à quitter la Tauride; mais, en sujet dévoué aux intérêts de son maître, celui-ci répondit: *je mourrai ici ou je n'en sortirai qu'après l'arrangement des affaires*, voulant parler de la paix qu'il conservait l'espoir de conclure; car le parti de la Russie ou celui de la Pologne avaient tour à tour le dessus dans le conseil du khan. Par exemple en 1567, Devlet-Ghireï ravagea, sous l'autorisation du sultan, une partie des possessions du roi, pour n'avoir pas payé *le tribut* avec exactitude: toutefois il ne se déterminait pas, pour cela, à ratifier la paix avec les Russes. Il demandait à Jean de plus riches dons, de la valeur de ceux que Moscou envoyait jadis à Mahmed-Ghireï, et lui faisait défense de

s'emparer du pays des Tcherkesses. A la suite 1565—1569.
de plusieurs conseils tenus avec ses boyards, le tzar, éludant les demandes du khan, lui proposa en mariage, pour son fils ou son petit-fils, la fille du tzar Schih-Aleï, qui lui apporterait en dot la ville de Kassimof, apanage de son père (celui-ci venait de mourir presqu een même temps que les deux princes de Kazan, Alexandre et Siméon) : mais Devlet-Ghireï hésita; il fit des réflexions dont le résultat fut de nouvelles et inadmissibles demandes en restitution de Kazan et d'Astrakhan.

Les négociations avec la Pologne se continuaient également. Sigismond semblait désirer la fin d'une guerre onéreuse pour lui, et, de son côté, le tzar paraissait aspirer au repos; ce qui apportait dans les prétentions réciproques de ces deux princes une modération rare. Ce fut uniquement pour se conformer à l'ancien usage qu'à leur arrivée à Moscou, les ambassadeurs du roi revendiquèrent Smolensk et que les boyards russes réclamèrent Kief, la Russie Blanche et la Volhynie. Personne, dans le fait, ne songeait sérieusement à ces restitutions devenues impossibles. Sigismond consentait même à céder Polotsk aux Russes, et Jean fit dire aux ambassadeurs : *désirant par dessus tout le re-*

1565 — 1569. *pos des chrétiens, je n'exige plus du roi le titre de tzar : il suffit que les autres souverains me l'accordent.* Le point le plus litigieux était la Livonie ; les propositions de Sigismond tendaient à conserver cette province sous la domination des deux puissances, qui, réunissant leurs forces pour chasser les Suédois de l'Esthonie, auraient ensuite partagé celle-ci, par portion égale, entre la Pologne et la Russie. A ces conditions, il s'engageait à devenir l'ami sincère de Jean et à lui donner le titre de tzar. Mais celui-ci exigeait Riga, Venden, Volmar, Ronnebourg, Kokenhausen; en échange desquelles villes il cédait au roi Ozeritché, Loukomle, Drissa, la Courlande avec douze petites villes en Livonie, consentant à rendre, sans rançon, tous les prisonniers lithuaniens et à racheter les siens. Les ambassadeurs faisaient au sujet de Riga et de Venden de fortes objections; enfin ils dirent aux boyards que les deux souverains concluraient plus facilement la paix dans une conférence personnelle sur la frontière, et cette idée sourit d'abord à Jean : on fit choix d'un lieu convenable. Le tzar et le roi, escortés chacun de cinq mille gentilshommes, devaient se rendre, le premier à Smolensk, le second à Orscha; mais les ambassadeurs ne voulurent pas prendre sur eux

d'arrêter le cérémonial de l'entrevue. Par exemple, Jean voulait, le premier jour, recevoir dans sa tente et traiter le roi Sigismond; ce qui paraissait aux envoyés polonais incompatible avec la dignité de leur souverain, de sorte que deux mois se passèrent en inutiles pourparlers. 1565—1569.

Au mois de juillet 1566, Jean offrit à la Russie un spectacle extraordinaire. Il réunit en conseil général, non-seulement le haut clergé, les boyards, officiers de la couronne, trésoriers, secrétaires, gentilshommes des première et seconde classes; mais encore les bourgeois, les marchands et les propriétaires des provinces. Il soumit à leur examen les négociations entamées avec la Pologne, et les consulta avant de se décider à la paix ou à la guerre. L'avis unanime de trois cent trente-neuf membres de cette assemblée, fut que le tzar ne pouvait montrer une plus grande condescendance, sans nuire essentiellement aux intérêts de la Russie; que Riga, Venden, étaient indispensables pour protéger Dorpat, ainsi que Pskof, et même Novgorod, dont le commerce souffrirait ou s'anéantirait peut-être entièrement, si ces villes livoniennes restaient entre les mains du roi. Ils ajoutaient que les deux souverains étaient les maîtres de se voir sur la frontière, pour assurer la tranquillité des chrétiens, mais

Assemblée des États.

1565— qu'à en juger par les apparences, Sigismond ne
1569. cherchait qu'à gagner du temps pour arranger, dans cet intervalle, les affaires difficiles de son royaume, faire sa paix avec l'empereur et grossir son armée en Livonie. *Prince*, dit le clergé, *vous êtes libre d'agir selon que Dieu vous l'inspirera. Notre devoir est de prier pour le tzar et il ne nous convient pas de lui donner des conseils!*..... Les militaires s'écrièrent qu'ils étaient tous prêts à verser leur sang dans les combats : les citoyens offrirent le sacrifice de tout ce qu'ils possédaient pour subvenir aux frais de la guerre, si le fier Sigismond refusait les conditions de paix qui lui étaient proposées. Mais, dans cette assemblée nationale, les opinions étaient-elles libres? La franchise régnait-elle dans sa réponse? Voilà ce qu'il serait difficile de déterminer : au moins ce conseil avait quelque chose de solennel, et le peuple pénétré de vénération voyait son souverain, non pas au milieu de ses odieux satellites, mais dans la vraie splendeur d'un monarque, écoutant la voix de la patrie par la bouche de tout ce qu'elle avait de plus illustre. Spectacle digne d'une autre époque de ce règne!

L'assemblée ayant confirmé sa décision par un acte authentique, les seigneurs polonais reçurent pour réponse que le tzar s'expliquerait avec

le roi, par le moyen de ses ambassadeurs, consentant, jusque-là, à suspendre les hostilités, de même qu'à échanger les prisonniers. Ainsi se termina cette importante affaire. Après le départ des grands de Pologne (1567) le boyard Kolitchef et Nagoï, intendant du palais, furent expédiés à Sigismond, en qualité de plénipotentiaires chargés de conclure la paix, ce qui ne s'était jamais vu; car, jusque-là, tous les traités avec la Pologne avaient été signés à Moscou. Sigismond reçut les boyards russes à Grodno: à leur entrée chez lui, tous les seigneurs polonais se levèrent; mais les ambassadeurs, qui avaient aperçu le prince Kourbsky parmi eux, détournèrent la face d'un air de dédain. Il leur était ordonné de demander la tête de ce traître. Ils eurent neuf conférences avec les grands officiers du roi, sans pouvoir s'accorder sur aucun point; Jean exigeait impérativement la cession de la Livonie entière, aussitôt qu'il en aurait chassé les Suédois et les Danois, abandonnant la Courlande à Sigismond. Le roi avait un désir sincère de faire la paix; cependant il crut devoir rejeter ces propositions et refusa de livrer Kourbsky; on résolut alors de continuer la guerre. *Je vois*, écrivit-il à Jean, *que vous voulez l'effusion du sang. Vous parlez de paix et vous mettez vos*

1565 — 1569.

1565—1569. *armées en mouvement; j'espère que le Seigneur bénira mes armes dans une indispensable et juste défense.*

En effet les troupes russes, parties de Viazma, Dorogobouge et Smolensk, se portaient sur Veliki-Louki, ayant pour but l'occupation de la Livonie. Après avoir fait construire, sur les frontières de Lithuanie, les nouvelles forteresses d'Ousviat, Oula, Sokol, Kopié, le monarque, accompagné du tzariévitch Jean, sortit de Moscou pour se rendre à l'armée. Le 5 octobre on lui présenta, près de Medno, l'ambassadeur de Sigismond, Youry Bonikovsky, qui lui remit la lettre du roi, dont nous venons de citer un passage. Jean était dans sa tente au milieu de ses boyards armés, comme lui, de pied en cap. *Youry*, dit-il à l'envoyé, *nous avons envoyé à notre frère Sigismond nos plus illustres boyards, avec des propositions modérées. Il a fait arrêter nos ambassadeurs, il les a outragés, déshonorés! Ne soyez donc pas surpris de nous voir armés de la sorte, car vous venez de la part de notre frère avec des traits empoisonnés.* Après ces mots il s'informa de la santé du roi, ordonna à Youry de s'asseoir, sans lui donner sa main à baiser; puis ayant fait sortir de sa tente tous les officiers, à l'exception des conseillers, des

grands boyards et des secrétaires, il écouta le 1565—
discours de l'ambassadeur. Ensuite il le fit trai- 1569.
ter magnifiquement dans une autre tente et partir immédiatement après pour les prisons de Moscou : violation du droit des gens que ne sauraient excuser, ni les grossières expressions de la lettre de Sigismond, ni les plaintes que les boyards Kolitchef et Nagoï, arrivés en même temps qu'Youry au camp du tzar, lui avaient portées sur les mauvais traitemens qu'ils avaient essuyés en Pologne.

Indépendamment d'une multitude d'officiers, de gardes-du-corps, qui formaient la suite de Jean, l'évêque de Souzdal, Paphnuti, l'archimandrite Théodose, le prieur Nicon, l'accompagnèrent encore jusqu'à Novgorod où il resta huit jours, priant avec assiduité dans l'ancienne église de Sainte-Sophie, et s'occupant de la disposition des troupes destinées à se porter contre les villes frontières de la Livonie. Tout à coup son ardeur guerrière parut se ralentir. Il se présenta des embarras, des dangers que le tzar n'avait pas prévus et au sujet desquels il convoqua un conseil des boyards. Le 12 novembre, ils se réunirent dans le village d'Orchansky, près de Krasnoï, et délibérèrent avec le souverain s'il était à propos d'entamer le siége des

1565—1569. villes ennemies ou de différer la campagne. Plusieurs considérations faisaient pencher pour ce dernier parti : le mauvais état des chemins arrêtait la marche de la grosse artillerie, en faisant périr les chevaux ; la désertion se mettait parmi les troupes ; il fallait, en attendant les opérations militaires, camper dans des lieux sans ressources et pauvres en grains. On savait aussi que le roi rassemblait, dans Borissof, une armée à la tête de laquelle il avait le dessein de se porter, pendant l'hiver, sur Polotsk et Veliki-Louki : on craignait de fatiguer les troupes en assiégeant les forteresses, tandis que, d'un autre côté, l'ennemi pouvait faire une irruption dans nos propres frontières : enfin, comme le bruit courait qu'un grand nombre d'habitans de la Livonie périssaient de maladies contagieuses, on redoutait pour l'armée la communication d'une épidémie. Il fut donc décidé que le tzar retournerait dans sa capitale, tandis que les voïévodes resteraient à Veliki-Louki et à Toropetz pour observer l'ennemi.

Ce ne fut pas sans éprouver un secret mécontentement que Jean reprit le chemin de Moscou. Toutefois son amour-propre eut lieu d'être consolé par la conduite postérieure du roi, qui suivit son exemple. Après avoir, en 1568, ras-

semblé une armée forte de plus de soixante mille hommes, il se vantait de surprendre Moscou, marchant ainsi sur les traces d'Olgerd; mais, s'étant mis en campagne avec une cour brillante, Sigismond resta plusieurs semaines dans la province de Minsk, sans rien entreprendre; ensuite il licencia son armée principale et s'en retourna à Grodno, se contentant d'envoyer quelques troupes contre la Russie occidentale. Les travaux de la nouvelle forteresse de Kopié étaient dirigés par les princes Serébrianoï et Paletsky. Celui-ci périt dans une attaque inopinée des Lithuaniens, et le premier parvint à peine à se sauver dans Polotsk. Aux environs de Vélige les troupes ennemies firent prisonnier le grand officier Golovin, détruisirent dans le gouvernement de Smolensk un grand nombre d'habitations, et, au commencement de 1569, s'emparèrent d'Izborsk par surprise : mais les Russes les en ayant chassés aussitôt, saccagèrent la Livonie polonaise et brûlèrent une partie de Vitebsk. Malgré la continuation des hostilités, l'échange des prisonniers s'opérait sur la frontière. Sigismond renvoya le prince Temkin, et Jean accorda la liberté au voïévode Dovoïna, dont l'épouse était morte à Moscou. Le tzar consentit à rendre son corps

1565—1569.

1565 — 1569. aux Polonais, à condition que le roi renverrait à Moscou celui du prince Pierre Schouïsky, vivement réclamé par les fils de cet infortuné voïévode.

Les boyards étaient d'avis de ne point interrompre les négociations entamées avec la Pologne : docile à leurs conseils, Jean fit élargir et amener en sa présence l'envoyé de Sigismond, qui était resté sept mois en prison : *Youry*, lui dit-il d'un ton de bonté, *vous étiez porteur d'une lettre si injurieuse, que vous auriez dû perdre la vie; mais nous n'aimons pas le sang. Allez en paix retrouver votre maître qui vous a oublié dans le malheur. Nous sommes prêts à le voir; nous désirons mettre un terme aux maux de la guerre. Salut de notre part à notre frère Sigismond Auguste!* Les négociations ayant dès lors repris leur cours, les courriers se succédaient de part et d'autre. En parlant aux boyards ceux de Sigismond donnaient à Jean le nom de *tzar*, et, comme on leur demandait l'explication de cette nouveauté, ils répondirent : *nous en avons reçu l'ordre des grands polonais*. Les courriers moscovites avaient également des instructions pacifiques. La suivante est surtout remarquable : « Si vous avez, en Pologne, occasion de parler au prince Kourbsky ou à un autre transfuge russe *de considération*, dites-

lui : « *vos infâmes trahisons ne portent aucune* 1565 —
» *atteinte ni à la gloire, ni à la prospérité du* 1569.
» *grand tzar de Moscovie. Dieu le rend victo-*
» *rieux, tandis qu'il vous punit par la honte*
» *et le désespoir.* Mais avec un transfuge de la
» classe ordinaire, ne dites pas un seul mot ;
» crachez-lui seulement à la figure et tournez-lui
» le dos.... Si l'on vous demande ce que c'est
» que les opritchniks de Moscou, répondez :
» *Nous ne connaissons pas les opritchniks :*
» *celui auquel le tzar ordonne de demeurer*
» *près de lui, y demeure : celui auquel il donne*
» *l'ordre de s'éloigner, s'éloigne : tous les*
» *hommes dépendent de Dieu et du tzar.* »

Enfin Jean et Sigismond convinrent de cesser les hostilités. Les ambassadeurs polonais devaient se rendre à Moscou pour y conclure une paix sincèrement désirée par les deux puissances, désirs que les circonstances du temps rendent faciles à expliquer. Sigismond n'avait point d'enfans : guidé par un profond amour pour sa patrie, il voulait consolider la puissance de la Pologne et de la Lithuanie en les unissant par d'indissolubles liens, craignant que chacune de ces deux puissances ne se choisît, à sa mort, un souverain particulier. Ce projet était louable, utile, mais de difficile exécution, les seigneurs

Trêve avec la Lithuanie.

1565 — 1569. polonais et lithuaniens vivant entre eux dans une inimitié continuelle. L'autorité du roi était seule capable de mettre un frein à leurs passions. Ce prince ambitionnait la paix afin de pouvoir consommer le grand œuvre de la réunion proposée alors à la diète de Lublin, et le tzar portait ses vues sur la couronne de Sigismond, car le bruit courait que les seigneurs polonais songeaient à choisir pour leur roi, le fils d'un prince de Moscou, c'est-à-dire le tzarévitch Jean. En conséquence les courriers russes avaient ordre de prendre, à ce sujet, des informations précises en Lithuanie et de flatter les grands de Pologne. Le tzar cessait les hostilités pour étouffer les sentimens d'inimitié des Lithuaniens contre les Russes.

Affaires de Suède. Le changement survenu dans les relations de la Suède avec la Russie contribua puissamment aux dispositions pacifiques de Jean à l'égard de Sigismond. Le roi Erik qui voulait conserver l'Esthonie, en dépit du Danemarck et de la Suède, avait besoin non-seulement de la paix, mais encore de l'alliance du tzar, et, pour réussir dans ce projet, tous les moyens lui semblaient bons : il fut même sur le point de commettre un crime infâme. Catherine, sœur de Sigismond, princesse vertueuse autant que belle,

demandée en mariage par le tzar, et qui, peut-être, aurait épargné de grands malheurs à lui et à la Russie, avait, en 1562, épousé Jean, duc de Finlande, fils favori de Gustave Vasa. Depuis long-temps l'envieux, l'insensé Erik avait conçu pour ce frère une haine que vint augmenter encore l'alliance contractée par celui-ci avec le roi de Pologne, et, forgeant des calomnies, il le fit emprisonner. Cet événement fournit à Catherine l'occasion de déployer sa générosité. On lui donna le choix de renoncer au monde ou à son époux ; pour toute réponse, elle montra son anneau nuptial sur lequel étaient gravés ces mots : *rien que la mort* (34) ! et pendant quatre ans, renfermée avec l'infortuné Jean dans la prison de Gripsholm, elle fut pour lui un ange consolateur. Elle ignorait que deux tyrans lui préparaient un sort bien plus affreux ! Sur une proposition du tzar, communiquée d'abord par une correspondance secrète, suivie d'un traité officiel, Erik consentit à lui livrer Catherine comme l'objet d'un étrange amour ou comme victime du ressentiment qu'il conservait d'un refus injurieux. Au mois de février 1567, le chancelier Nils Gillenstiern, accompagné de quelques officiers suédois, arriva directement au bourg d'Alexandrovsky : ils y furent traités 1565—1569.

1565–1569. avec magnificence et signèrent l'alliance entre la Suède et la Russie. Dans la rédaction de l'acte, le tzar nommait Erik son frère et son ami, lui cédant à perpétuité la province d'Esthonie, s'engageant à le secourir dans la guerre par lui entreprise contre Sigismond, ainsi qu'à lui procurer la paix avec le Danemarck et les villes anséatiques; de son côté, Erik promettait d'envoyer sa belle-sœur à Moscou (35). Ces dispositions étant faites, le boyard Voronzof et le gentilhomme Naoumof, porteurs du traité, se rendirent à Stockholm; les boyards Morosof, Tchibatof, Soukin furent choisis pour aller recevoir la princesse à la frontière; mais la Providence ne permit pas le triomphe des coupables projets de Jean. Accueillis à Stockholm avec les plus grands honneurs, les ambassadeurs russes y restèrent une année entière sans obtenir aucun résultat de leurs négociations. Erik, les ayant un jour invités à dîner avec lui, se trouva mal au moment du repas et ne put se mettre à table. Depuis lors les ambassadeurs ne virent plus le roi. On leur disait qu'il était malade ou absorbé par les travaux de la guerre avec les Danois. Les conseillers d'Erik, chargés seuls de suivre les négociations entamées, déclarèrent à Voronzof qu'ils regardaient comme contraire à toutes les lois

divines et humaines de livrer Catherine au tzar, d'enlever une femme à son époux, une mère à ses enfans. Il ajoutaient que, par une action aussi opposée aux préceptes de la religion chrétienne, le tzar se déshonorerait à jamais, et qu'Erik pouvait *procurer* à Jean une autre sœur de Sigismond, encore à marier. *Enfin*, disaient-ils, *c'est à l'insu du roi que les ambassadeurs suédois ont conclu le traité relatif à Catherine*. Le boyard moscovite ne ménagea dans ses réponses, ni les conseillers, ni leur maître. Il leur démontra qu'ils étaient des imposteurs, des parjures, et sollicita vivement une entrevue avec Erik. Ce malheureux roi se trouvait dans une déplorable situation. Plusieurs actes cruels, insensés, avaient excité contre lui la haine générale. Il craignait également le peuple et la noblesse; déchiré de remords, sa raison s'égarait, et il venait à peine de rendre la liberté à son frère que déjà il songeait à l'emprisonner de nouveau. Dans le trouble qui l'agitait, livré à une terreur pusillanime, tantôt il déclarait aux ambassadeurs russes qu'il allait se rendre à Moscou; tantôt il voulait envoyer Catherine au tzar (36). Enfin l'orage amoncelé sur sa tête vint à éclater: le 29 septembre 1568, les envoyés moscovites aperçurent, dans la capitale, une

1565 — 1569.

1565—1569. effrayante agitation, dont ils ne furent pas longtemps passibles spectateurs. Des soldats armés de fusils ou l'épée à la main se précipitent dans la maison qu'ils habitaient, brisent les serrures, s'emparent de tout ce qu'ils trouvent, argent, fourrures, etc., et poussent l'audace jusqu'à dépouiller les ambassadeurs et les menacer de la mort : au même instant paraît le prince Charles, le plus jeune des frères du roi. Voronzof, en chemise, lui dit d'un ton ferme que l'on en agissait ainsi dans un repaire de brigands et non pas dans un royaume chrétien : aussitôt Charles, ayant fait sortir les soldats furieux, expliqua au boyard l'événement qui venait de renverser du trône un tyran insensé. Il lui dit que Jean, son frère, devenu roi, désirait conserver la paix avec le tzar, et que l'offense faite aux ambassadeurs, suite du désordre inséparable d'un changement de gouvernement, ne resterait pas impunie. Les envoyés demandèrent leur congé et quittèrent Stockholm; mais ils restèrent huit mois à Abo, gardés en prisonniers, et n'arrivèrent à Moscou qu'au mois de juillet 1569. C'est alors que le tzar apprit le sort de son *frère* et *ami*, Erik, solennellement condamné par les États du royaume à mourir en prison pour divers crimes (portait la sen-

tence) et pour un traité avec la Russie, déshonorant autant que contraire au christianisme (37). Il est facile de se représenter le dépit du tzar; cependant il sut cacher son ressentiment et permit aux ambassadeurs suédois, Paul Just, évêque d'Abo, et autres dignitaires, de se rendre à Moscou; mais ils furent *pillés* et retenus prisonniers dans Novgorod, par représailles du traitement que Voronzof et Naoumof avaient essuyé en Suède. Cet acte qui lui parut une juste vengeance ne le satisfaisait pas entièrement. Il songeait à en obtenir une plus éclatante encore en chassant les Suédois de la Livonie, et ce fut là un des motifs qui le déterminèrent à conclure une trève avec Sigismond, afin de n'avoir pas à combattre deux ennemis à la fois. 1565 — 1569.

Dans le même temps il fallut songer à détourner un autre danger qui menaçait la Russie, mais qui n'alarma le tzar que passagèrement et ajouta, sans victoire, un nouvel éclat militaire à son règne. Le faible Sélim voulut exécuter ce que le grand Soliman avait médité contre la Russie. Il entreprit de rétablir la domination ottomane sur les bords du Volga, à l'instigation de quelques princes nogaïs, khiéviens et boukhares qui lui avaient représenté le monarque Importante entreprise du Sultan.

1565 — 1569. russe comme détruisant la religion de Mahomet et leur fermant le chemin de la Mecque. « Astrakhan, disaient-ils, principal port de la » mer Caspienne, est rempli des vaisseaux de » tous les peuples de l'Asie, et le trésor du tzar » en retire journellement environ mille ducats. » Ces raisons étaient vivement appuyées par les ambassadeurs polonais qui se trouvaient à Constantinople. Devlet-Ghireï soutenait, seul, qu'on ne pouvait arriver à Astrakhan ni en été, ni en hiver. Dans cette dernière saison à cause du froid que les Turcs ne pourraient pas supporter, dans l'été à raison du manque d'eau; qu'il était donc beaucoup plus avantageux d'attaquer l'Ukraine russe. Sans avoir égard aux conseils du khan, Sélim envoya à Caffa quinze mille spahis et deux mille janissaires (*a*), au printemps

(*a*) Les Spahis, cavalerie permanente, soudoyée par l'État, forment aujourd'hui chez les Turcs un corps d'environ douze mille hommes, divisés en six boulouks ou régimens, dont le premier, fort de près de huit mille hommes, se distingue des autres par la cornette rouge.

Le second boulouk marche sous la cornette jaune. C'est aux spahis de ce régiment, qui formaient la principale force d'Osman I[er]., qu'on doit attribuer les premiers succès des Osmanlis et la fondation de l'Empire. Ils jouissent de très-grands priviléges, et tous les cavaliers de ce boulouk sont traités comme officiers. Ils sont cinq cents.

de 1569; il avait donné à Kassim, pacha de cette ville, l'ordre de se rendre sur la Pérévoloka, d'établir des canaux pour joindre le Don au Volga et conséquemment la mer d'Azof à la mer Caspienne; de s'emparer d'Astrakhan, ou au moins de fonder, aux environs de cette ville, une forteresse qui attestât la puissance du sultan. Le 31 mai, le pacha se mit en marche. Le khan, à la tête de cinquante mille cavaliers, suivit son exemple, et ils se réunirent dans la plaine de Katchalinsk, pour attendre les bâtimens qui arrivaient d'Azof en remontant le Don. Ces bâtimens chargés de canons de gros calibre et de beaucoup d'or n'avaient à bord que cinq cents soldats et deux mille cinq cents rameurs, pour la plupart esclaves chrétiens enchaînés. Dans les passages où l'eau était basse, les Turcs débarquaient leur artillerie et la traînaient le long du rivage avec une peine incroyable. Deux mille

1565 — 1569.

Le troisième, de la cornette verte, est fort d'environ mille hommes.

Le quatrième, de la cornette blanche, est de la même force que le précédent.

Les cinquième et sixième, qui ont des cornettes mi-partie rouge et jaune, verte ou blanche, forment ensemble un effectif d'environ quinze cents cavaliers.

(*Note du Traducteur*.)

1565 — 1569. Russes auraient pu, sans effusion de sang, s'emparer facilement et des canons et de la caisse. Les esclaves attendaient leur arrivée avec autant d'espoir qu'elle inspirait d'effroi aux Turcs, mais personne ne paraissait. Effrayés de la marche des Turcs, les Cosaques du Don s'étaient réfugiés au fond de leurs déserts, de sorte que le 15 août, les barques arrivèrent, sans accident, à la Pérévoloka. Alors commença un travail pénible autant que ridicule. Kassim entreprit de faire creuser un canal du Don au Volga; en ayant reconnu l'impossibilité, il donna l'ordre de faire traîner les barques par terre. Les Turcs refusèrent d'obéir, en disant qu'il fallait que le pacha eût perdu la raison pour entreprendre des travaux que tous les ouvriers de l'empire Ottoman ne pourraient exécuter dans l'espace d'un siècle. Le khan était d'avis de reprendre le chemin de la Tauride, lorsqu'à la satisfaction de Kassim des ambassadeurs d'Astrakhan arrivèrent sur ces entrefaites. *Quel besoin avez-vous de vaisseaux?* lui dirent-ils : *nous vous en fournirons autant que vous voudrez : délivrez-nous seulement de la puissance des Russes.* Le pacha fit cesser les murmures de l'armée et, le 2 septembre, il renvoya les canons à Azof : ensuite, avec douze pièces d'artillerie légère, il se mit en

marche pour Astrakhan, dont les habitans se 1565—1569.
préparaient à le recevoir comme un libérateur : leur espérance fut déçue.

Nagoï, ambassadeur de Russie en Tauride, avait écrit au tzar pour lui annoncer le projet du sultan, et, malgré des retards considérables, ses lettres parvenaient à Moscou. Une guerre contre la Turquie n'offrait à Jean que des dangers certains : il s'occupa donc de rassembler une armée nombreuse à Nijni-Novgorod : en même temps il faisait partir le prince Sérébrianoï à la tête d'un corps de troupes pour occuper Astrakhan et il envoyait de riches présens au pacha de Caffa pour l'intéresser à la paix. Le pacha accepta ces présens; il baisa avec respect la lettre de Jean, rendit, pendant trois jours, les plus grands honneurs aux courriers moscovites, et le quatrième il les fit mettre en prison; mais les inquiétudes du tzar cessèrent aussitôt qu'il eut été instruit du petit nombre des Turcs et du peu de zèle que Devlet-Ghireï montrait pour cette expédition. Il en prévit les suites et ne se trompa point dans son calcul.

Le 16 septembre, le khan et le pacha vinrent camper à peu de distance d'Astrakhan sur des ruines qui étaient vraisemblablement celles de l'ancienne capitale des Khozars. C'est là que nos

1565—1569. traîtres les attendaient, les Astrakhanais avec des vaisseaux et les Nogaïs prêts à servir ceux-ci. Kassim, après avoir donné aux derniers l'ordre de rapprocher leurs campemens du Volga, commença la construction d'une nouvelle forteresse sur les ruines, et les Turcs apprirent avec un extrême étonnement, que le pacha avait l'intention d'hiverner sous les murs d'Astrakhan, dont une poignée de Russes contenait la population. Cette faible garnison lui paraissait si redoutable qu'il n'osait pas tenter l'assaut. L'armée devait regarder le projet du pacha comme une mesure insensée. En effet, il donnait aux Russes le temps de se préparer à la défense; il laissait au tzar la facilité d'envoyer une armée au secours d'Astrakhan, tandis qu'il épuisait ses troupes par des travaux forcés et par la disette, les habitans de cette ville ne pouvant lui fournir une suffisante quantité de blé. Les murmures se changèrent bientôt en révolte ouverte, à la nouvelle qu'aussitôt après la construction de la nouvelle forteresse le khan devait retourner en Tauride. Les Turcs déclarèrent avec fermeté que nul d'entre eux ne consentirait à hiverner en pays ennemi. Kassim s'obstinait à l'exécution de ses plans; il menaçait les mécontens; mais tout à coup, le 26 septembre, il fit mettre

le feu aux ouvrages en bois nouvellement élevés 1565—1569.
et s'éloigna d'Astrakhan avec Devlet-Ghireï. On peut attribuer cette résolution subite à la présence du prince Sérébrianoï, arrivé dans la ville avec un corps de troupes, que l'on annonçait devoir être suivi bientôt par un autre plus considérable. Les Turcs et les Tatars de Crimée, fuyant jour et nuit, rencontrèrent sur le Biélo-Ozéro, à soixante verstes d'Astrakhan, un courrier du sultan et un autre de Lithuanie. Les dépêches de Sélim ordonnaient au pacha de tenir jusqu'au printemps sous les murs de la ville assiégée. Il lui annonçait un renfort de troupes fraîches qu'il allait lui envoyer de Constantinople, ajoutant que, l'été prochain, la Russie verrait au sein de ses provinces flotter les étendards ottomans, sous lesquels le khan devait aussi s'avancer sur la route de Moscou, après avoir conclu alliance et amitié avec la Pologne (38). Cette lettre n'arrêta point la fuite de Kassim, auquel Devlet-Ghireï servait de guide; celui-ci, qui avait ses motifs, conduisait les Turcs par des déserts où l'on ne trouvait ni eau, ni vivres. Les hommes et les chevaux périssaient d'épuisement, et les Tcherkesses, placés en embuscade, n'avaient qu'à se montrer pour faire prisonniers les hommes harassés de

1565—1569. fatigue et à demi-morts. Il eût été facile aux Russes d'anéantir entièrement cette déplorable armée, s'ils ne s'étaient conformés au principe d'abandonner à lui-même un ennemi en fuite. Les Turcs désespérés maudissaient le pacha et n'épargnaient pas le sultan qui les avait envoyés dans un pays inconnu, *dans l'affreuse Russie*, pour y trouver, au lieu de la victoire, la famine et une mort ignominieuse. Après un mois de marche, Kassim, à la tête d'une troupe d'ombres livides et décharnées, arriva à Azof, où il ne put se soustraire qu'à force d'or au fatal cordon, persuadé que l'unique cause de sa disgrâce était d'avoir trop tardé à se mettre en campagne; Devlet-Ghireï démontra au sultan l'impossibilité de prendre et de garder Astrakhan, trop éloigné des États de Turquie. Puis s'adressant à l'ambassadeur moscovite en Crimée: *Votre maître*, lui dit-il, *doit me savoir gré de ma conduite : j'ai ruiné l'armée du sultan; je n'ai consenti ni à assiéger Astrakhan, ni à construire une nouvelle forteresse sous les murs de cette ville, d'abord pour être agréable au tzar, ensuite parce que je ne veux pas voir les Turcs maîtres des anciens camps tatars.* Pour compléter, de ce côté, la tranquillité de la Russie, le feu ayant pris aux magasins à

poudre d'Azof, les fit sauter avec la forteresse, 1565—1569.
et dans un incendie allumé, dit-on, par les Russes, une grande partie de la ville fut réduite en cendres, ainsi que le port avec les vaisseaux de guerre qu'il contenait.

La description de cette campagne désastreuse de l'armée de Sélim est conforme au rapport d'un témoin oculaire, Siméon Maltzof, officier du tzar, dont le nom mérite d'être signalé à la postérité. Il venait du pays des Nogaïs, lorsque, sur les bords du Volga, il fut surpris, entouré par une troupe d'ennemis et n'eut que le temps de cacher dans un arbre de l'île de Tsaritzine les instructions du tzar, qu'il considérait comme un dépôt sacré. Il ne se rendit que couvert de blessures et à demi-mort. Enchaîné sur un canon, expirant de souffrances, de soif et de faim, menacé de la mort à chaque instant, il songeait encore à être utile aux intérêts de son maître. Il épouvantait les Turcs par ses récits ; il leur persuadait que les habitans d'Astrakhan et les Nogaïs les attiraient dans un piége ; que le schah de Perse était allié du tzar qui lui avait envoyé cent pièces de canon et cinq cents pierriers pour attaquer Kassim ; que le prince Sérébrianoï, à la tête de trente mille hommes, voguait vers Astrakhan, tandis que le prince Belzky s'y ren-

1565— dait par terre avec des forces innombrables.
1569. Maltzof engageait aussi les autres prisonniers à appuyer, de leur témoignagne, ses diverses assertions; il proposait aux Grecs, ainsi qu'aux Valaques qui se trouvaient avec Kassim, de passer du côté des Russes dans le cas où on donnerait une bataille; enfin, il invitait les fils de Devlet-Ghireï à prendre du service en Russie. *Votre père*, leur disait-il, *a une famille nombreuse. Il vous enverra de côté et d'autre. Votre position n'est pas ce qu'elle devrait être, car vous errez en Nomades, de déserts en déserts. A Moscou, au contraire, vous trouverez des honneurs, des richesses, et votre père lui-même enviera votre sort*. Ainsi, sans espérance de revoir jamais la Russie, sans songer en aucune manière à la gloire ou à des récompenses, ce zélé citoyen voulait, avant de mourir, être utile encore à son prince et à sa patrie. Voilà quels étaient les serviteurs de Jean le Terrible, et ce souverain s'abreuvait du sang de ses sujets!... La Providence sauva Maltzof: racheté dans Azof par Nagoï, notre ambassadeur, il revint à Moscou et fit savoir au tzar que la Russie n'avait rien à redouter de la part des Ottomans.

Ainsi, les opérations extérieures ou les relations de la Russie avec les puissances étrangères

étaient assez heureuses : en attendant la paix 1565 — 1569.
avec la Pologne, elle conservait ses nouvelles et importantes conquêtes dans ce pays et méprisait la Suède affaiblie. Elle avait vu la fuite et la ruine de l'armée du sultan. La connaissance des mauvaises dispositions du khan à l'égard des Turcs éloignait toute inquiétude à son sujet et laissait espérer de conclure la paix avec lui. Jean avait une armée considérable, des frontières fortifiées ; sur les bords éloignés du Terek, il venait de faire construire une ville destinée à protéger Temrouk, son beau-père, prince des Tcherkesses, autant qu'à consolider la domination russe dans ces contrées. Thamas, schah de Perse, ambitionnait l'amitié de Jean, qui, jaloux de conclure avec ce prince un traité d'alliance contre le sultan, envoya, à cet effet, l'officier Khoznikof, en Perse, au mois de mai 1569. La Sibérie était tributaire de Moscou ; son nouveau prince, Édiger, tzarévitch de Schiban, ayant, vers l'année 1563, fait mettre à mort l'officier russe chargé de percevoir le tribut, le tzar, par représailles, avait donné l'ordre d'arrêter à Moscou l'ambassadeur de Sibérie ; mais bientôt il lui avait rendu la liberté à la sollicitation d'Ismaël, prince des Nogaïs, et, en 1569, un traité solennel conclu avec

Relations avec la Perse.

1565—1569. Koutchoum, nouveau *tzar* de Sibérie, garantit à la Russie la soumission de ce pays. Jean *prit* Koutchoum *sous sa protection*, à condition que celui-ci lui donnerait chaque année mille martres zibelines et qu'il fournirait mille écureuils à l'envoyé moscovite chargé de recevoir le tribut. Ce traité, muni d'un sceau d'or, fut porté en Sibérie par l'officier Tchaboukof. La peste, la famine, la tyrannie avaient épuisé la Russie; mais son commerce était florissant. Les tzars de Schamakha, de Boukharie, de Samarcande et de Khiva firent parvenir des présens à Moscou, afin d'obtenir pour leurs sujets la liberté d'exercer le commerce à Astrakhan, à Kazan, ainsi que dans les autres villes de la Russie. Malgré l'inimitié bien connue du sultan, les négocians russes continuaient leurs opérations dans les villes de Caffa et d'Azof, ainsi que les Turcs et les Arméniens le faisaient à Moscou : le tzar lui-même envoyait au-delà de la mer Caspienne des fourrures précieuses tirées des magasins de la couronne et les marchands moscovites en expédiaient à Anvers, à Londres et même à Ormus. La ligue anséatique, dont le principal commerce avec les Russes avait lieu à Narva, mettait tout en usage pour attirer sur elle la bienveillance de Jean, jalouse

Commerce

des Anglais (39) qui jouissaient des bonnes grâces du tzar et de priviléges exclusifs dans ses États, surtout depuis l'avénement d'Élisabeth au trône, cette illustre reine, douée d'un génie extraordinaire et des plus séduisantes qualités, ayant su gagner l'amitié de Jean. La société russe de Londres offrait à ce prince des diamans d'un grand prix; Élisabeth lui écrivait des lettres flatteuses. 1565 — 1569.

Ambassade d'Angleterre.

Djenkinson, son ambassadeur, fit trois fois le voyage de Moscou, d'où il se rendit en Perse, chargé pour le schah, de la part du tzar, d'une commission secrète dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle (40). En récompense, les marchands anglais obtinrent, en 1567 et 1569, de nouveaux priviléges en Russie. On leur accorda le passage pour se rendre en Perse, avec la permission d'établir une colonie sur la Vouitchegda, de chercher des mines de fer et de fondre ce métal, sous la condition qu'ils enseigneraient cet art aux Russes, et paieraient une *denga* de droit par livre de fer exportée en Angleterre (41). De leur côté, les Anglais s'engageaient à montrer toutes leurs marchandises au trésorier du tzar, et à vendre en Angleterre ou en Perse celles qui leur seraient confiées par le souverain russe. Du reste, ils avaient pleine faculté de commer-

1565 — 1569. cer en tous lieux, sans payer aucuns droits; ils étaient libres de construire, où bon leur semblait, des magasins, des maisons, enfin de battre monnaie pour leur propre compte. Ils relevaient du tribunal de l'*opritchnina*, qui avait l'inspection de leur quartier à Moscou. Long-temps les négocians anséatiques firent d'inutiles efforts pour nuire aux Anglais dans l'esprit de Jean. En vain les rois de Pologne et de Suède tâchaient de persuader à la reine Élisabeth qu'il était contre ses intérêts de contribuer, par les avantages du commerce, à la puissance de la Russie (42); il ne résultait de ces tentatives que des mécontentemens mutuels de peu d'importance, qui se terminaient toujours à l'amiable. Par exemple, en 1568, Thomas Randolph, ambassadeur d'Élisabeth, resta quatre mois à Moscou sans voir le tzar (43), alors indisposé contre les marchands anglais, parce qu'ils haussaient tous les ans le prix de leurs marchandises. Enfin il ordonna à Randolph de paraître en sa présence; mais il ne lui fit pas donner de chevaux. La suite de l'ambassadeur fut obligée de se rendre à pied au palais, où aucun des officiers du tzar ne salua le représentant d'Élisabeth. Le fier Anglais, offensé de cette injure, se couvrit sur-le-champ. A cet acte de vigueur, on s'atten-

dait à voir éclater le courroux du tzar ; il accueillit au contraire Randolph avec bonté, l'assura de l'amitié qu'il portait à sa chère sœur Élisabeth, et rendit ses bonnes grâces aux marchands anglais. Une autre fois il eut avec lui, pendant la nuit, une entrevue de trois heures, à la suite de laquelle il expédia à la reine un gentilhomme nommé Savin, chargé d'une mission secrète, dont nous ne connaissons l'objet que par la réponse d'Élisabeth, conservée dans nos archives. Cette mission est fort curieuse et sert à démontrer toute la pusillanimité de Jean. Sans avoir encore essuyé de revers, ce prince, qui effrayait les puissances environnantes, éprouvait une secrète terreur, redoutait un châtiment, ne rêvait que révolte, bannissement; il ne rougit pas d'écrire à Élisabeth pour lui communiquer ses craintes et lui demander, en cas d'événement, un refuge dans son royaume : humiliation digne d'un tyran! Guidée par la prudence, Élisabeth lui répondit qu'elle formait des vœux pour le voir régner avec gloire sur la Russie; mais qu'elle était prête à le recevoir en Angleterre, avec sa femme et ses enfans, si, par suite d'une *secrète conspiration*, des séditieux ou ses ennemis extérieurs le forçaient de quitter sa patrie. Elle ajoutait qu'il serait libre de vivre dans telle

1565—1569.

Le tzar forme le projet de fuir en Angleterre.

1565—1569. partie de l'Angleterre qu'il jugerait à propos de choisir, d'y observer toutes les cérémonies du culte grec, d'avoir des gens à lui, de voyager selon son bon plaisir et de retourner en Russie quand il le désirerait (44). Pour gage de la sincérité de ses promesses, Élisabeth lui donnait *sa parole de souveraine chrétienne*, ainsi qu'un acte autographe écrit par elle en présence de tous les grands officiers de la couronne, du grand chancelier Bacon, des lords North, Russel, Arundel et autres, déclarant que l'Angleterre serait toujours prête à réunir ses forces à celles de la Russie contre leurs ennemis communs. Cependant, malgré le bon accueil que Savin avait reçu en Angleterre, ses rapports au tzar ne furent pas très-favorables aux Anglais : il lui dit que les avantages du commerce de Londres étaient l'unique objet des pensées de la reine (45); mais ce qui surtout irrita le monarque fut de recevoir la réponse de cette princesse par son propre ambassadeur, et non par un envoyé anglais; toutefois il ménagea son amitié, car il avait réellement formé le projet de s'enfuir en Angleterre en cas de nécessité, idée qui lui avait été suggérée par un médecin hollandais, nommé Elisée Bomélius. Ce misérable aventurier, chassé d'Allemagne, ayant trouvé accès auprès du tzar,

avait réussi à lui plaire par ses intrigues : il 1565—1569.
nourrissait dans son âme la crainte, les soupçons; noircissait à ses yeux les boyards et le peuple; annonçait des révoltes, des séditions, afin d'alimenter la fureur de Jean (46). Dans le mal ainsi que dans le bien, les souverains ont toujours de zélés serviteurs, et Bomélius a mérité d'être placé en tête de cette première catégorie, c'est-à-dire, parmi les ennemis de la Russie. Le ciel, à la vérité, leur réservait un châtiment; mais le festin sanglant de la tyrannie n'était pas encore terminé, et nous allons voir s'ouvrir un nouveau théâtre d'horreurs.

CHAPITRE III.

Suite du règne de JEAN LE TERRIBLE.
1569 — 1572.

Mort de la Tzarine. — Quatrième époque des meurtres, et la plus terrible. — Désolation de Novgorod. — Pskof sauvé. — Supplices à Moscou. — Bouffons du Tzar. — Famine et Peste. — Relations avec la Pologne. — Royaume de Livonie. — Faveur de Magnus auprès du Tzar. — Ambassade à Constantinople. — Invasion du camp de Tauride. — Incendie de Moscou. — Nouvel hymen de Jean. — Cinquième époque des meurtres. — Mort de la Tzarine. — Voyage de Jean à Novgorod. — Affaires de Suède. — Quatrième mariage de Jean. — Alliance avec Élisabeth. — Négociations avec le Danemarck et la Pologne. — Séjour du Tzar à Novgorod. — Invasion des Tatars. — Célèbre victoire du prince Vorotynsky. — Lettre au roi de Suède.

1569. Mort de la tzarine.

MARIE, seconde épouse de Jean, mourut le 1er. septembre 1569, sans doute peu regrettée par le tzar lui-même, bien que, par respect pour les convenances, la Russie entière dût faire paraître une profonde affliction (47) : le cours des

affaires fut interrompu; les boyards, les gens de 1569.
robe, se revêtirent d'habits de deuil, qui consistaient alors en pelisses de velours ou de damas, *sans ornemens d'or*. On célébrait dans toutes les villes des services funèbres; on distribuait de riches aumônes aux pauvres, aux couvents, aux églises; on faisait parade d'une feinte douleur qui cachait la consternation générale excitée par la tyrannie de Jean. Dix jours étaient à peine écoulés que déjà il donnait des audiences aux ambassadeurs des cours étrangères, dans le palais de Moscou; mais il se hâta bientôt de retourner dans l'affreuse solitude d'Alexandrovsky, pour forger de nouvelles conspirations, pour inventer de nouveaux supplices. La mort de ses deux épouses, si différentes l'une de l'autre par les qualités de l'âme, produisit des résultats également funestes. Anastasie avait emporté dans la tombe les vertus de Jean IV; Marie semblait lui avoir légué la faculté de se surpasser encore dans la carrière des cruautés. Il fit répandre le bruit que cette princesse avait, comme Anastasie, été empoisonnée par de secrets ennemis, voulant ainsi préparer l'Empire aux nouveaux transports de sa rage.

Quatrième époque des meurtres, et la plus terrible.

Tandis qu'on avait fait périr les innocens, un vrai coupable vivait tranquille à la cour

1569. du tyran. Celui qui, au mépris des lois, avait voulu monter sur le trône; qui, lors de la maladie du tzar, avait refusé de lui obéir, s'était réjoui à l'idée de sa mort prochaine, avait soudoyé les grands et les soldats pour les exciter à la révolte; le prince Vladimir enfin existait encore! Seize ans s'étaient écoulés depuis ses fautes, mais le tzar en conservait le souvenir et se défiait toujours de lui. Aucun boyard n'osait entretenir des relations d'amitié avec ce prince. Il n'était entouré que d'espions chargés de l'observer et de rapporter la moindre parole indiscrète qui lui serait échappée. Quel puissant motif pouvait donc sauver ce malheureux du trépas? serait-ce l'horreur naturelle que l'on éprouve à tremper ses mains dans le sang d'un de ses proches? Il faut le supposer, car il est des momens où le tyran le plus endurci se trouve comme arrêté dans ses fureurs : il est homme quelquefois encore; il n'aime plus le bien, mais il craint l'excès dans le mal; troublé par sa conscience, il croit l'apaiser par l'idée qu'il existe des forfaits dont il s'est abstenu; mais ce frein offre de faibles garanties! Le crime précipite dans le crime, et, malgré le pardon qui lui avait été annoncé en 1563, malgré l'hypocrisie de Jean, qui lui témoignait constam-

ment de la déférence, de l'amitié, le prince 1569.
Vladimir devait prévoir le sort qui lui était réservé. En témoignage de bienveillance, le tzar lui avait assigné un emplacement considérable dans le Kremlin, pour y faire construire un palais magnifique; il lui avait accordé les villes de Dmitrof, Borovsk et Zvinigorod, ayant repris en échange ses anciens fiefs de Vereja, Alexin et Staritza, sans doute parce que le pouvoir de ce prince lui semblait moins redoutable avec de nouveaux fiefs, qu'appuyé sur des propriétés héréditaires où se conservait encore l'ancien esprit du système féodal. Au printemps de l'année 1569, ayant rassemblé à Nijni-Novgorod une armée destinée à la défense d'Astrakhan, Jean la confia, sans hésiter, à son valeureux cousin; mais cette prétendue confiance causa sa disgrâce et la perte de celui-ci. Le prince s'était rendu à Nijni par Kostroma, où il avait été reçu en grande cérémonie par le clergé et les citoyens, empressés de lui offrir l'expression de leur dévouement à sa personne. Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Moscou, le tzar donna des ordres pour y faire amener les commandans de Kostroma qu'il envoya au supplice. En même temps il écrivit affectueusement à son cousin pour l'engager à se rendre auprès de lui.

1569. Vladimir se mit en route sur-le-champ avec ses enfans et son épouse et s'arrêta au village de Stotin, situé à trois vertes d'Alexandrovsky. Ayant donné connaissance de son arrivée, il attendait les ordres du tzar, lorsque tout à coup il aperçoit une troupe de cavaliers arrivant au grand galop, le sabre à la main comme pour un combat. On entoure le village. Jean qui était au milieu de la troupe descend de cheval et entre dans la maison d'un paysan. Alors Vassili Griaznoï et Maluta Skouratof viennent trouver le prince Vladimir pour lui annoncer qu'il avait conspiré contre les jours du monarque. Le cuisinier du tzar, soudoyé à cet effet, se présente comme accusateur, déclarant que Vladimir lui avait donné de l'argent et du poison pour attenter à la vie de Jean (48). Après cette scène préparée, on l'amène devant le tzar avec sa femme et ses deux jeunes fils : ils tombent à ses pieds, protestent de leur innocence et demandent à entrer dans un couvent. « *Traîtres*, s'écrie-t-il, » *vous m'aviez préparé du poison; eh bien,* » *vous allez le boire!* » Aussitôt on apporte la coupe fatale. Vladimir, prêt à quitter la vie, hésitait cependant à se donner la mort de sa propre main, lorsqu'Eudoxie, son épouse, femme d'esprit et de mérite, voyant qu'il n'est

point de salut pour eux, qu'il n'existe plus de pitié dans le cœur de leur meurtrier, essuie ses larmes et dit à son mari avec fermeté : *Notre mort n'est pas un suicide, c'est le tyran qui nous empoisonne : mieux vaut encore mourir de la main du tzar que de celle du bourreau.* Vladimir fait ses adieux à son épouse, bénit ses fils, prend la coupe d'une main assurée et la vide. Eudoxie et ses enfans ayant suivi son exemple, ils se mettent à prier ensemble; le poison commençait à opérer : Jean fut témoin de leurs convulsions, de leur mort (49)!... Il fit appeler les dames et les suivantes de la princesse Eudoxie et leur dit : « *Voilà les cadavres de mes ennemis! vous étiez à leur service, mais je veux bien user de clémence envers vous et je vous fais grâce de la vie.* » Saisies d'horreur à la vue des corps inanimés de leurs maîtres, elles s'écrient d'une voix unanime : « *Monstre sanguinaire, nous ne voulons point de ta miséricorde! Nous t'avons en exécration! fais-nous mettre en pièces, nous méprisons la vie et les tourmens.* » Dans les transports de leur juste indignation ces jeunes femmes bravaient la mort et la honte même. Jean donna l'ordre de les dépouiller de leurs vêtemens et de les fusiller. Euphrosine, mère de Vladimir, princesse autre- 1569.

1569. fois ambitieuse, mais qui, alors, sous l'humble habit monastique, ne songeait plus qu'au salut de son âme, suivit le sort de son fils : elle fut noyée dans la rivière de Cheksna ainsi qu'une autre religieuse, la vertueuse Alexandrine, belle-soeur de Jean. Son crime était sans doute d'avoir versé des larmes sur les victimes de la fureur du tzar !

La destinée de l'infortuné Vladimir excita une compassion générale : on oublia la crainte ; on le pleurait dans les maisons et dans les temples. Personne sans doute n'ajoutait foi à l'attentat supposé contre la vie du monarque ; on ne voyait qu'un odieux fratricide, inspiré par la haine plutôt que par des soupçons. Si Vladimir ne possédait pas d'éminentes qualités, il en avait de louables : il aurait pu régner sur la Russie et il n'en eût point été le tyran ! Depuis longtemps sa disgrâce était évidente ; cependant sa fermeté ne se démentit jamais : il attendait sa perte inévitable avec la résignation d'un chrétien, inspirant à tous les gens de bien une sorte d'attendrissement qui lui conciliait leur amour. Jean entendait sinon les reproches, du moins les gémissemens des généreux Russes, et il voulut par la découverte d'un complot prétendu prouver la nécessité de ses actes de rigueur pour

réprimer l'audace des traîtres, de ceux qu'il accusait d'être complices du prince Vladimir. Cette calomnie contre les morts et les vivans était-elle une chimère enfantée par l'esprit bourrelé du tzar? Etait-ce une ruse infernale de ses compagnons d'homicides, qui voulaient par là faire preuve de leur zèle et lui fournir une nouvelle occasion d'exercer sa cruauté? Jean croyait-il pouvoir en imposer à ses contemporains, ainsi qu'à la postérité, par un mensonge grossier, ou cherchait-il à se tromper lui-même par sa crédulité? Les annalistes adoptent cette dernière hypothèse, comme pour alléger le fardeau des actions atroces qui pèsent sur sa mémoire; mais la crédulité même dans une semblable conjoncture ne crie-t-elle pas vengeance au ciel? Peut-elle diminuer l'horreur qu'inspirent des massacres inouis? 1569.

Novgorod et Pskof, autrefois républiques florissantes, domptées depuis par l'autocratie, privées de leurs anciens droits et de leurs principaux habitans, peuplées, en partie, de citoyens étrangers, avaient perdu leur antique esprit national: cependant elles conservaient encore une ombre de splendeur, basée sur le souvenir des temps écoulés et sur quelques débris de leur existence civile. Novgorod portait comme jadis

Désolation de Novgorod.

1569. le titre de *grande;* elle concluait des traités avec les rois de Suède et choisissait, ainsi que Pskof, ses propres *jurés*. Une secrète inimitié contre Moscou y était comme un héritage de famille : on racontait encore dans la première de ces villes la bataille de la Chélona, et il existait à Pskof des témoins oculaires de la dernière assemblée nationale. On avait oublié les inconvéniens de la liberté, sans perdre le souvenir de ses avantages. Quoique ces dispositions de deux villes affaiblies ne fussent, en aucune façon, dangereuses pour la puissante autocratie, elles irritaient, elles alarmaient le tzar : de sorte qu'au printemps de l'année 1569, imitant l'exemple de son père et de son aïeul, il fit transporter à Moscou cinq cents familles de Pskof et cent cinquante de Novgorod. Ceux qu'on arrachait à leur patrie versaient des larmes amères; ceux qu'on y laissait tremblaient dans l'attente des événemens qu'annonçaient ces premières mesures.

A cette époque un vagabond, nommé Pierre, natif de Volhynie, ayant reçu à Novgorod le châtiment de sa mauvaise conduite, résolut de s'en venger sur ses habitans : certain que Jean était fortement prévenu contre eux, il fabriqua sous le nom de l'archevêque et des habitans de

cette ville, une lettre pour le roi de Pologne; il la cache derrière l'image de la Vierge dans l'église de Sainte-Sophie, puis il se réfugie à Moscou et va déclarer au tzar que Novgorod trahissait la Russie. Comme une accusation de cette nature exigeait des preuves, le tzar fait accompagner ce misérable par un homme de confiance, et celui-ci, arrivé à Novgorod, trouve, à la place indiquée, la lettre où il était dit que l'archevêque, le clergé, les chefs de la ville, enfin la population entière se soumettaient à la Pologne. Sans exiger d'autres témoignages, considérant cette absurde accusation comme une vérité reconnue, le tzar prononce la condamnation de Novgorod, et avec elle celle de tous les hommes devenus l'objet de ses soupçons ou de sa haine. 1569.

Au mois de décembre 1569, le tzar, accompagné de son fils Jean, de toute sa cour et de sa légion favorite, quitta le bourg d'Alexandrovsky. Sans passer par Moscou ils se rendirent à Klin, première ville de l'ancienne principauté de Tver. Croyant, sans doute, que les habitans de cette province, soumise par son aïeul, étaient tous des ennemis secrets de la souveraineté de Moscou, Jean donne à sa légion d'exterminateurs le signal de la guerre, des meurtres, du

1569. pillage, dans ces lieux où personne ne songeait à l'ennemi; où des sujets paisibles, n'ayant aucun crime à se reprocher, accueillaient leur monarque comme un père, comme un défenseur. Aussitôt les maisons, les rues se remplissent de cadavres. On massacre même les femmes et les enfans. Depuis Klin jusqu'à Gorodnia, et même au delà de ce bourg, ces monstres marchèrent le glaive nu, couverts du sang des infortunés habitans, et arrivèrent ainsi jusqu'à Tver. Là, dans une étroite cellule du monastère d'Otrotch, respirait encore le saint vieillard Philippe, conjurant en vain le ciel d'adoucir le cœur de Jean. Le tyran n'avait point oublié ce prélat, banni pour sa généreuse fermeté, et il lui envoya Maluta Skouratof, sous le prétexte de lui demander sa bénédiction. Le vieillard répondit qu'il ne bénissait que les gens de bien et pour de bonnes oeuvres; devinant le motif de la mission du favori, il ajouta avec douceur : « *depuis » long-temps j'attends la mort : que la volonté » du souverain soit accomplie!* » Elle le fut : l'odieux Skouratof étouffa le saint homme; mais afin de cacher cet assassinat, il déclara à l'abbé et aux moines que Philippe était mort dans sa cellule, asphyxié par la chaleur. Les religieux, saisis d'effroi, creusèrent une tombe derrière le

maître-autel, où, en présence de son meurtrier, ils déposèrent cet illustre chef de l'Église russe, orné de la glorieuse couronne du martyre. Mourir pour la vertu est le plus haut degré de la vertu humaine, et l'histoire, ancienne ou moderne, ne nous offre pas d'exemple d'un héros plus justement illustre. Quelques années après (en 1584) ses reliques furent transportées au monastère de Solovky, et rapportées, en 1652, dans l'église de l'Assomption à Moscou, où jusqu'à présent elles sont l'objet de la vénération des fidèles. 1569.

Ce crime secret fut suivi de crimes publics. Jean, au lieu d'entrer à Tver, resta pendant cinq jours dans un couvent du voisinage, tandis que ses soldats forcenés pillaient la ville, en commençant par le clergé, et ne laissaient pas une maison entière. Ils emportaient les objets légers et précieux, livraient aux flammes ce qu'ils ne pouvaient pas enlever, et s'amusaient à torturer, à mettre en pièces, à pendre les habitans. En un mot, ils rappelèrent aux infortunés Tvériens l'époque terrible de 1327, où le khan Usbek exerçait sa vengeance sur leurs ancêtres. Les prisonniers de guerre polonais, détenus dans les prisons de cette ville, furent égorgés ou noyés dans des trous faits à la glace du Volga:

1569. Jean assistait à ce spectacle!.... Quittant enfin ces lieux fumans de sang humain, il alla exercer de pareilles fureurs à Mednoïé, à Torjek, où l'on tenait renfermés dans des tours les prisonniers tatars et livoniens, chargés de fers : ils furent égorgés ; mais les premiers, en défendant leur vie, blessèrent grièvement Maluta-Skouratof, et peu s'en fallut que Jean ne fût blessé lui-même. Vouichny-Volotchok et toute la contrée qui s'étend jusqu'au lac Ilmen furent mis à feu et à sang. Tous ceux que l'on rencontrait sur la route étaient massacrés, sous le prétexte que l'expédition de Jean devait être *un secret* pour la Russie.

1570. Le 2 janvier, la nombreuse avant-garde du tzar entra dans Novgorod; elle avait eu soin d'entourer la ville de fortes barrières afin qu'il ne pût s'en échapper un seul homme. On commenca par fermer les églises et les couvens, par garrotter les moines et les prêtres, exigeant d'eux vingt roubles par tête. Celui qui se trouvait hors d'état de payer cette amende était battu, fustigé publiquement du matin jusqu'au soir. On mit sous scellé les maisons des plus riches citoyens, en même temps que l'on chargeait de fers les négocians, les marchands, les gens de robe, dont les familles étaient mises en

surveillance dans leurs habitations. Le silence 1570.
de la terreur régnait dans Novgorod. Ne pouvant deviner la cause ou le prétexte de ce châtiment, les citoyens tremblans attendaient l'arrivée du tzar.

Le 6 du même mois, jour de l'Épiphanie, Jean s'arrêta avec sa troupe à Goroditché, bourg situé à deux verstes de Novgorod (50). Le lendemain on mit à mort tous les religieux qui n'avaient point payé l'amende : ils furent assommés à coups de massue et transportés ensuite dans leurs monastères respectifs pour y être enterrés. Le 8, le tzar, accompagné de son fils et de sa légion, fit son entrée à Novgorod. L'archevêque Pimen avec le clergé et les images miraculeuses l'attendaient sur le grand pont : il voulut lui donner sa bénédiction ; Jean refusa de la recevoir et lui dit d'un ton menaçant : *Homme impie, ce n'est pas la croix vivifiante que je vois entre tes mains, c'est une arme meurtrière que tu veux m'enfoncer dans le cœur. Je connais tes perfides projets et ceux de cette vile population. Je sais que vous êtes prêts à vous livrer à Sigismond Auguste ! Dès ce moment tu n'es plus à mes yeux le pasteur des Chrêtiens, mais un ennemi de l'Église et de Sainte-Sophie, un loup carnassier, destructeur ; un misérable, acharné contre la couronne de Monomaque* (51). Après

1570. ces invectives, il lui ordonna de reporter le crucifix et les images dans l'église de Sainte-Sophie, où il fut entendre la messe; il pria avec ferveur, se rendit ensuite au palais épiscopal, se mit à table avec tous ses boyards, commença à dîner : tout à coup il se lève et pousse un cri effroyable (52)!.... A ce signal ses satellites paraissent; ils saisissent l'archevêque, ses officiers, ses gens de service. Le palais, les cellules, sont, à l'instant, livrés au pillage. Léon Soltikof, maître de la cour, et Eustache, confesseur du tzar, osèrent même dévaster l'église de Sainte-Sophie, enlevant le trésor, les vases sacrés, les images, les cloches; ils dépouillèrent également les églises des riches monastères; après ces sacriléges, commencèrent les jugemens...... Ils étaient rendus par Jean et son fils, de la manière suivante : tous les jours on amenait devant eux cinq cents et jusqu'à mille novgorodiens, qui étaient aussitôt assommés, torturés ou brûlés au moyen d'une composition combustible. Quelquefois ces malheureux attachés à des traîneaux, par la tête ou les pieds, étaient traînés sur la rive du Volkhof, à l'endroit où cette rivière ne se couvre pas de glace en hiver. Là, de la hauteur du pont, on les précipitait dans l'eau par familles entières, les femmes avec leurs maris, les mères avec

leurs enfans à la mamelle, tandis que les hommes d'armes moscovites, armés de pieux, de lances et de haches, se promenaient en bateaux sur le Volkhof, perçant, mettant en pièces ceux des infortunés qui surnageaient à la surface de la rivière. Ce massacre dura cinq semaines et se termina par un pillage général. Jean, suivi de sa légion, visita tous les monastères des environs; partout il fit enlever les trésors des églises, dévaster les bâtimens, détruire les chevaux, le bétail, brûler les grains; Novgorod fut également pillée de fond en comble. Le tzar, en personne, parcourait les rues, regardant ses avides soldats assiéger les maisons et les magasins, enfoncer les portes, escalader les fenêtres, se partager les étoffes de soie et les pelleteries, brûler le chanvre et les cuirs, jeter dans la rivière la cire et le suif. Des bandes de ces brigands furent aussi envoyés dans les domaines de Novgorod pour y piller et exterminer les habitans, sans distinction, sans examen. *Ce fléau dévastateur, ce bouleversement, cette désolation de Novgorod-la-Grande, dura*, dit l'annaliste, *six semaines entières*. 1570.

Le 12 février, lundi de la seconde semaine du grand carême, au lever du soleil, le tzar fit appeler devant lui ceux des novgorodiens de dis-

1570. tinction qui restaient encore vivans, un par chaque rue. Ils parurent, semblables à des spectres, pâles, exténués par le désespoir et la terreur, attendant le coup de la mort : mais Jean *jeta sur eux un regard de clémence et de bonté :* la fureur qui, jusqu'alors, avait brillé dans ses yeux s'était éteinte comme un effrayant météore. Il leur dit avec douceur : *Habitans de Novgorod, qui avez conservé la vie, priez Dieu pour qu'il nous accorde un règne heureux : priez pour nos soldats, fidèles serviteurs de Jésus-Christ, afin que nous triomphions de nos ennemis, visibles et invisibles! Que le Tout-Puissant juge votre archevêque, le traître Pimen et ses abominables complices; c'est sur eux que doit retomber le sang qui a coulé dans ces lieux! Maintenant que les pleurs et les gémissemens cessent! que la douleur et les regrets se calment! Vivez et prospérez dans Novgorod. Je vous laisse, pour me représenter, mon boyard et voïévode le prince Pronsky, en qualité de gouverneur. Retournez en paix dans vos habitations.* Le sort de l'archevêque n'était pas encore décidé : on le fit monter sur une jument blanche, couvert de haillons, tenant dans les mains une musette et un tambour de basque, affublé comme un vil histrion (53); on le promena de rue en rue; en-

suite on le fit partir pour la capitale, sous une forte escorte. 1570.

Jean quitta sans délai Novgorod et se dirigea sur Pskof, après avoir expédié à Moscou la proie acquise par le sacrilége et le pillage. Il n'y avait plus personne pour regretter ces richesses : ceux des habitans qui avaient conservé la vie, rendaient grâce au Seigneur, ou bien se trouvaient dans une espèce de délire. On assure qu'il périt, tant à Novgorod qu'aux environs, jusqu'à soixante mille hommes (54). Le Volkhof était encombré de cadavres, de membres mutilés, et ses flots, teints de sang, furent long-temps à les charrier jusqu'au lac Ladoga. La famine (55) et les maladies vinrent achever la vengeance de Jean; pendant six à sept mois les prêtres ne pouvaient suffire à donner la sépulture aux morts : on les jetait dans une fosse commune, sans aucune cérémonie funèbre. Cependant Novgorod parut enfin se réveiller de sa morne stupeur : le 8 du mois de septembre, les débris de la population se rassemblèrent pour célébrer une messe des morts dans un champ situé près de l'église de la Nativité, vaste cimetière où se trouvaient dix mille cadavres chrétiens, enfouis sans funérailles! On voyait à la première place, dans cette touchante cérémonie, un pauvre mendiant, nommé Jean

1570. Igaltzo, qui, seul, pendant la terreur, avait enterré les morts et prié sur eux. Novgorod-la-Grande n'était plus qu'un désert. Une partie considérable du quartier des marchands, jadis si populeux, fut convertie en une grande place; après avoir démoli tous les bâtimens devenus inhabités, on y jeta les fondemens d'un palais pour le souverain.

Jean réservait à Pskof le sort de Novgorod, croyant que ses habitans avaient également formé le dessein de trahir la Russie. Cette ville avait alors pour gouverneur le prince Youry Tokmakof, homme vertueux et bon; elle renfermait dans ses murs un ermite célèbre par sa piété, nommé Nicolas, qui par humilité chrétienne contrefaisait l'insensé. Les prudens conseils du premier et l'heureuse audace du second arrachèrent Pskof à sa perte. Le tzar passa la nuit du samedi dans le couvent de Saint-Nicolas à Lubatof. De là il découvrait cette ville dont les citoyens, effrayés à l'approche de la tempête, étaient loin de songer au repos; ils couraient de tous côtés, s'encourageant les uns les autres, ou faisant leurs adieux à la vie. A minuit, le son des cloches de toutes les églises de Pskof retentit aux oreilles du tzar : son cœur, au rapport des contemporains, s'attendrit d'une

manière miraculeuse (56). Son imagination lui 1564. représenta vivement avec quel sentiment douloureux les citoyens allaient aux matines prier pour la dernière fois le Très-Haut de les sauver du courroux de leur souverain ; avec quelle ferveur ils se prosternaient, baignés de larmes, au pied des autels ! L'idée que Dieu entend la voix des affligés toucha cette âme si endurcie !.... Dans un inexplicable élan de pitié, il dit à ses généraux : *Émoussez vos glaives sur la pierre ; que les meurtres cessent !*.... Le lendemain il entra dans la ville et vit avec étonnement devant toutes les maisons, des tables dressées et couvertes de mets, d'après le conseil du prince Tokmakof. Les citoyens, à la tête de leurs familles, présentant au prince du pain et du sel, fléchissaient les genoux devant lui, le bénissaient. « Seigneur, disaient-ils, recevez de » nous, vos fidèles sujets, le pain et le sel que » nous vous offrons avec amour ; disposez de » notre vie et de nos biens, car tout ce que » nous possédons est à vous, aussi bien que nos » personnes. » Cette soumission inattendue fut agréable à Jean. Cornélius, abbé du monastère de Petchersky, à la tête du clergé, le reçut sur la grande place. Après le *Te Deum* chanté dans le temple de la Trinité, le prince salua le tom-

Pskof sauvée.

1570. beau de Saint-Vsevolod, examina avec étonnement la pesante épée de cet ancien prince de Pskof et voulut ensuite visiter la cellule du solitaire Nicolas. Celui-ci, sous l'égide de sa prétendue démence, ne craignit point de reprocher au tyran ses actions sanguinaires et ses sacriléges (57). On assure qu'il offrit à Jean un morceau de viande crue et que le prince lui ayant dit : « *Je suis chrétien et je ne mange point de » viande au grand Carême*, » l'anachorète lui répondit : « *Tu fais pis : tu te nourris de sang » et de chair humaine, oubliant non-seulement » le Carême, mais Dieu lui-même!* » Alors d'un ton menaçant, il prédit au tzar d'épouvantables malheurs et parvint à lui inspirer un tel effroi qu'il sortit incontinent de Pskof; il demeura pendant quelques jours dans les faubourgs, permettant à ses soldats de piller les propriétés des habitans les plus riches; mais il avait défendu de toucher aux biens des prêtres et des moines; il n'enleva que les trésors des couvens, quelques vases sacrés, des images, des livres. Ayant épargné, comme malgré lui, l'antique patrie d'Olga, il reprit le chemin de Moscou, pour assouvir dans de nouveaux carnages son insatiable soif du sang.

L'archevêque Pimen et quelques uns des plus

notables prisonniers de Novgorod, transportés 1570.
avec lui au bourg d'Alexandrovsky, y attendaient leur sentence de mort. Cinq mois se passèrent sans qu'il fût rien décidé à leur égard. On ordonnait de scrupuleuses investigations; on recueillait des délations pour établir un corps de délit; on cherchait à Moscou des complices de l'archevêque Pimen parmi ceux qui, jusque-là, s'étaient soustraits à la vengeance du tzar; les uns siégeaient à la haute cour de justice et au conseil souverain; d'autres jouissaient même de la faveur particulière de Jean. Viskovaty, garde des sceaux, homme habile dans les affaires d'État; le trésorier Founikof qui, depuis sa jeunesse jusque dans un âge avancé, avait servi avec fidélité son maître et son pays; le boyard Yakovlef, les secrétaires Stépanof et Vassilief, hommes de mérite, furent mis en état d'arrestation. Mais quel fut l'étonnement général, lorsqu'avec eux l'on vit arrêter aussi les principaux favoris de Jean : Alexis Basmanof, voïévode intrépide, mais impudent serviteur de la tyrannie; Théodore, son fils, grand échanson, dont la belle physionomie cachait une âme noire, compagnon nécessaire au tzar dans ses débauches comme dans ses cruautés; enfin, le scélérat qu'il affectionnait le plus, le prince Athanase Viazemsky.

1570. Ils étaient accusés d'avoir concerté avec Pimen, le projet de livrer les villes de Novgorod et Pskof aux Polonais, et d'attenter à la vie du tzar pour élever au trône le prince Vladimir Andréiévitch. S'ils accordaient une juste pitié aux dignes fonctionnaires qui avaient bien mérité de la Russie, les Moscovites devaient éprouver une secrète satisfaction en voyant la vengeance divine s'accomplir sur les confidens du prince, sans doute innocens envers lui, mais criminels envers la patrie et l'humanité. Ces cruels courtisans reconnurent trop tard que la faveur d'un tyran est aussi dangereuse que sa haine même, car il ne peut pas avoir une longue confiance dans des hommes dont la perversité lui est connue. Le plus léger soupçon, le moindre mot, une seule pensée suffit pour causer leur perte : en brisant les instrumens de sa tyrannie, l'exterminateur éprouve le sentiment interne de sa justice, jouissance rare pour un cœur avide de sang, endurci au crime, mais encore troublé par la conscience! Long-temps calomniateurs, ils périrent eux-mêmes victimes d'une calomnie. Jean accordait une confiance sans bornes au grand officier Athanase Viazemsky; il ne prenait que de la main de ce favori les remèdes prescrits par Arnolphe Lensey, son mé-

decin (58); lui seul était le confident des projets secrets du tzar, qui les lui communiquait, dans sa chambre à coucher, pendant le silence des nuits. Un jeune enfant boyard, nommé Féodorof Lovtchikof (59), comblé de bienfaits par le prince Athanase, l'accusa d'avoir prévenu les Novgorodiens de la colère du tzar, et par conséquent de complicité dans leur crime; il n'en fallut pas davantage pour le perdre. Jean dissimula quelques jours; puis, tout à coup, ayant fait appeler Viazemsky, pour lui parler des affaires de l'État avec sa confiance accoutumée, il donna ordre d'assassiner, pendant ce temps, tous les serviteurs dévoués au prince. En rentrant chez lui, celui-ci aperçoit leurs cadavres ensanglantés. Sans laisser paraître ni émotion, ni surprise, il passe dans son appartement, espérant calmer le courroux du tzar par cette preuve de soumission. Mais à l'instant il est arrêté et jeté dans un cachot où se trouvaient déjà les Basmanof, accusés, comme lui, de haute trahison. On fit subir la question à tous les prévenus: celui qui n'avait point la force d'en supporter les douleurs, faisait des aveux mensongers qui le compromettaient ainsi que ses compagnons, torturés également, pour découvrir des secrets qu'ils ignoraient eux-mêmes. 1570.

1570. Les procès-verbaux, contenant les déclarations de ces malheureux, formèrent un acte d'accusation énorme qui fut présenté au tzar et à son fils. Aussitôt les prétendus traîtres sont condamnés à mort. Leur supplice devait offrir aux regards des habitans de Moscou, déjà habitués aux horreurs, un spectacle capable de les étonner encore!

Le 25 juillet on vit dresser dix-huit potences au milieu de la grande place du marché (dans le quartier de Kitaï-Gorod); étaler des instrumens de torture, allumer un énorme bûcher, au-dessus duquel était suspendue une grande cuve remplie d'eau (60). A ces épouvantables apprêts, les Moscovites furent persuadés que leur dernier jour était arrivé, et que le tzar allait exterminer à la fois la capitale et ses habitans. Éperdus de terreur, ils fuient et se cachent partout où ils le peuvent, abandonnant, dans les boutiques ouvertes, leurs marchandises, leur argent. Bientôt la place est déserte; on n'y voyait qu'une troupe d'opritchniks rangés autour des gibets et du bûcher embrâsé, dans un profond silence. Tout à coup l'air retentit du roulement des tambours : on aperçoit le tzar à cheval avec son fils aîné, objet de son affection. Il était accompagné des boyards, des

princes et de sa légion, marchant dans le plus 1570.
grand ordre, suivie des condamnés, au nombre de plus de trois cents, semblables à des spectres, meurtris, déchirés, ensanglantés, pouvant à peine se traîner. Arrivé au pied des gibets, Jean promène ses regards autour de lui : étonné de n'apercevoir aucuns spectateurs, il ordonne aux légionnaires de rassembler les habitans et de les amener sur la place. Impatienté de leur lenteur, il court lui-même sur leurs pas, appelant les Moscovites au spectacle qu'il leur avait préparé, leur promettant grâce et sûreté. Les citoyens n'osèrent point désobéir : ils sortent des caves, des souterrains où ils s'étaient cachés et se rendent, tremblans de frayeur, sur la place des exécutions, qu'ils remplissent en peu d'instans; les murailles, les toits étaient couverts de spectateurs : alors élevant la voix, le tzar leur dit : *Peuple de Moscou, vous allez voir des tortures et des supplices; mais je punis des traîtres. Répondez-moi! mon jugement vous paraît-il juste?* A ces mots de bruyantes acclamations partent de tous côtés : *Vive le tzar, notre seigneur et maître! périssent ses ennemis!* Jean fit retirer de la foule des condamnés cent quatre-vingt personnes auxquelles il accorda la vie, comme aux moins coupables; ensuite le secré-

1570. taire du conseil privé, déployant un rouleau de parchemin, publia les noms des victimes. Puis il fit avancer Viskovaty et lut à haute voix ce qui suit : *Jean Mikhaïlof, ex-conseiller intime du tzar! vous avez servi votre souverain d'une manière déloyale et vous avez écrit au roi Sigismond, voulant lui livrer Novgorod : voilà votre premier crime!* Il le frappe à la tête (61) et continue : *Voici un second délit de moindre importance : ingrat et perfide, vous avez écrit au sultan pour l'engager à s'emparer d'Astrakhan et de Kazan.* Après l'avoir frappé une seconde et une troisième fois, il ajoute : *Vous avez aussi invité le khan de Tauride à ravager la Russie, et c'est votre troisième crime!* Ici, Viskovaty, humble, mais magnanime, répondit, en levant les yeux au ciel : *Je prends à témoin celui qui lit au fond des cœurs, celui qui connaît les plus secrètes pensées, que j'ai toujours servi avec fidélité le tzar et la patrie. Tout ce que je viens d'entendre est un tissu d'atroces calomnies : il est inutile que je cherche à me justifier, car mon juge terrestre est sourd aux accens de la vérité; mais celui qui règne aux cieux voit mon innocence : et vous aussi, prince, vous la reconnaîtrez devant le trône du Tout-Puissant.* Les sicaires s'élancent sur lui, lui

ferment la bouche, le pendent par les pieds et le taillent en pièces : Maluta-Skouratof, descendu de cheval, coupa, le premier, une oreille au martyr (62). 1570.

La seconde victime fut le trésorier Founikof, ami de Viskovaty, accusé, avec aussi peu de fondement, des mêmes trahisons : *C'est pour la dernière fois*, dit-il au tzar, *que je te salue sur la terre, et je prie Dieu qu'il t'accorde, dans l'éternité, un prix digne de tes actions!* On versait alternativement de l'eau bouillante et de l'eau glacée sur le corps de ce malheureux, qui expira dans d'horribles souffrances. Les autres furent égorgés, pendus ou hachés en morceaux. Le tzar lui-même, à cheval, d'un air tranquille, perça un vieillard de sa lance : dans l'espace de quatre heures on mit à mort environ deux cents hommes! Enfin, ayant terminé cette horrible expédition, les meurtriers baignés de sang, brandissant leurs épées fumantes, vinrent se ranger devant le tzar en poussant leur cri de joie, *hoïda! hoïda* (*a*)! et glorifiant sa justice. Jean, parcourant la place, examina les amas de cadavres; mais, rassasié de meurtres, il ne l'était pas encore du désespoir de ses sujets. Il

(*a*) Cri des Tatars pour animer leurs chevaux.

1570. voulut voir les malheureuses épouses de Founikof et de Viskovaty; il se rend chez elles, rit de leurs larmes et fait torturer la première, lui demandant des trésors. Il voulait aussi faire donner la torture à sa fille, âgée de quinze ans, qui poussait des cris de désespoir, lorsque changeant de résolution, il la donna à son fils, le tzarévitch Jean. Elle fut, par la suite, enfermée avec sa mère et la femme de Viskovaty, dans un couvent où toutes les trois moururent de chagrin (63).

Les habitans de Moscou, témoins de cette horrible journée, n'avaient vu dans le nombre des victimes, ni le prince Viazemsky, ni Alexis Basmanof: le premier était expiré au milieu des tortures (64); quant à la fin du second, malgré les atrocités sans exemple dont nous venons de tracer le tableau, elle nous semble encore invraisemblable; puisse cet épouvantable récit être une calomnie inspirée par la haine que l'on portait au tyran! Les contemporains rapportent que Jean força le jeune Féodor Basmanof à tuer son père! Il avait aussi fait assassiner, à cette même époque ou précédemment, le prince Basile Prazorovsky, par son frère Nicétas (65)! Au moins ce fils dénaturé ne sauva point sa vie par le parricide: il fut supplicié avec les autres.

On confisqua leurs biens au profit du trésor. 1570.
Plusieurs personnes de distinction furent exilées à Biélo-Ozéro; l'archevêque Pimen, dépouillé de sa dignité, fut déporté à Toula et enfermé dans le monastère de Saint-Nicolas. Cependant on rendit la liberté à quelques uns des accusés, sous la garantie de leurs parens ou amis; d'autres obtinrent même des gratifications du tzar.

Le tyran se reposa pendant trois jours, car il était indispensable d'inhumer les cadavres; mais le quatrième on amena, sur la place, de nouvelles victimes que l'on mit à mort. Maluta Skouratof, chef des bourreaux, dépeçait à coups de hache les corps des suppliciés, et ces sanglantes dépouilles, privées de sépulture, restèrent huit jours exposées à la voracité des chiens qui se les disputaient. (C'est là, auprès des fossés du Kremlin, que sur le sang et les ossemens des hommes, on construisit dans la suite plusieurs églises, monumens expiatoires de ces meurtres.) Les femmes des gentilshommes égorgés, au nombre de quatre-vingts, furent noyées dans la rivière (66).

En un mot, Jean avait atteint le plus haut période de son insensée tyrannie. Il pouvait encore exterminer des hommes, mais il ne lui était plus possible d'étonner la Russie par de nou-

1570. veaux raffinemens de férocité. Fatigués d'horreurs, nous aurons encore le courage de décrire quelques uns des crimes innombrables de cette époque désastreuse.

Il n'existait alors de sécurité pour personne, et bien moins encore pour les hommes que leur mérite ou leurs richesses mettaient en exposition : le tyran haïssait la vertu, autant qu'il était avide de butin. Le célèbre voïévode, devant lequel la nombreuse armée de Sélim avait pris la fuite ; celui qui, depuis vingt ans, n'était pas descendu de cheval, combattant tantôt les Tatars, tantôt les Polonais ou les Allemands, le prince Pierre Obolensky-Sérébrianoï, rappelé dans la capitale, ne recevait du tzar que des faveurs et des marques de bienveillance. Tout à coup il voit la légion des opritchnicks fondre sur l'hôtel qu'il habitait au Kremlin ; on enfonce les portes, et, sous les yeux, aux pieds de Jean, on tranche la tête à cet illustre voïévode, qui n'était accusé d'aucun crime (67). On exécuta à la même époque, le conseiller d'État Zacharie Pletchéïef ; Dobrynsky, l'un des plus riches dignitaires ; Jean Vorontzof, fils de Théodore, l'ami de jeunesse du tzar ; Vassili Razladin, descendant du boyard Kvachnin, célèbre dans le quatorzième siècle ; le voïévode Tyrkof,

également illustre par l'angélique pureté de ses 1570.
mœurs, son habileté dans les affaires d'État, et son brillant courage dans les combats, où il avait été couvert de glorieuses blessures; André Kachkarof, l'héroïque défenseur de Laïs; Michel Lykof, gouverneur de Narva (dont le père avait mieux aimé périr dans les flammes que de livrer la ville aux ennemis, en 1534); qui, dans son jeune âge, ayant été fait prisonnier en Lithuanie, y avait appris la langue latine et acquis d'autres connaissances; qui se distinguait par la noblesse de son âme et l'agrément de son esprit; et, enfin, un de ses parens du même nom, beau jeune homme que le tzar avait envoyé en Allemagne afin de s'instruire dans les sciences, et qui en était revenu pour servir sa patrie avec une âme ardente et un esprit éclairé. Le voïévode Nicétas Golokvastof, attendant la mort, avait quitté la capitale et pris la tonsure dans un monastère situé sur les rives de l'Oka. A la nouvelle que le tzar avait expédié ses satellites pour s'emparer de lui, il alla à leur rencontre et leur dit: *Je suis celui que vous cherchez.* Jean le fit sauter en l'air sur un baril de poudre à canon, et dit en plaisantant: *Les cénobites sont des anges qui doivent s'envoler au ciel.* Le dignitaire Miassoïédof avait une épouse char-

1570. mante : elle fut saisie, violée et pendue aux yeux de son mari, auquel on trancha la tête (68).

La fureur du tyran, retombant sur les familles entières, exterminait non-seulement les enfans avec leurs pères, les femmes avec leurs époux, mais souvent même jusqu'au dernier parent du prétendu criminel. C'est ainsi que, sans compter les dix Kolytschef, périrent plusieurs princes d'Yaroslavle (l'un d'eux, Jean Schakovsky, fut tué de la propre main du tzar, d'un coup de masse d'armes); plusieurs princes Prazorovsky, Ouchaty; plusieurs boyards des familles Zabolotsky, Boutourlin, subirent le même sort. Quelques Russes de distinction prévinrent leur supplice par une fin glorieuse : deux frères, les princes André et Nicétas Metchersky, en défendant avec valeur la nouvelle forteresse du Don, tombèrent sous les coups des Tatars de Crimée. Les corps de ces deux guerriers, arrosés des pleurs de leurs braves compagnons d'armes, n'étaient point encore inhumés, lorsque les sicaires de Jean se présentèrent pour les égorger : on leur montra les dépouilles inanimées ! Il en arriva autant à l'égard du prince André Olenkin : les assassins expédiés de Moscou le trouvèrent mort au champ d'honneur; loin d'en être touché, le tzar accomplit sa vengeance sur les

enfans de ce généreux guerrier; il les fit mourir 1570.
dans l'exil.

Mais la mort n'était plus aux yeux des victimes dévouées, qu'une peine légère qu'elles demandaient comme une grâce. Il est impossible de lire, sans frémir, dans les mémoires contemporains, le détail des infernales inventions de la tyrannie, la description de tous les moyens imaginés pour tourmenter les hommes. Outre les poëles ardens dont nous avons déjà fait mention (69), on construisit, pour la torture, des fourneaux d'une espèce particulière; on fabriqua des tenailles, des griffes de fer, de longues aiguilles. On coupait aux malheureux patiens les membres, l'un après l'autre; on les sciait, pour ainsi dire, en deux parties au moyen de cordeaux; on les écorchait tout vifs; on leur tailladait la peau du dos par longues tranches!... Et lorsqu'au milieu des horreurs du carnage, la Russie était comme pétrifiée par la terreur, le palais de Jean retentissait du bruit de joyeux festins. Ce prince s'y livrait au plaisir, entouré de ses satellites et d'histrions qu'on lui envoyait avec des ours de Novgorod et autres provinces. Il se servait de ces animaux pour la chasse aux hommes dans ses momens de fureur, ou comme simple divertissement. Quelquefois, apercevant

1570. près du palais une troupe de citoyens paisiblement rassemblés, il faisait lâcher deux ou trois ours et riait aux éclats de l'épouvante, des cris de cette multitude en fuite, poursuivie par les bêtes féroces, qui déchiraient quelques malheureux. Il est vrai que pour récompense ou dédommagement, il donnait à ceux qui restaient estropiés une petite pièce d'or (denga) et quelquefois davantage (70). L'un des principaux amusemens du tzar était une nombreuse troupe de bouffons dont les fonctions étaient de le faire rire avant et après les meurtres. Souvent ils payaient de leur vie un bon mot hasardé! On distinguait parmi eux le prince Gvozdef, qui occupait un rang élevé à la cour. Un jour, mécontent d'une de ses plaisanteries, le tzar lui versa sur la tête une écuelle de soupe bouillante : le malheureux, poussant un cri de douleur, veut prendre la fuite; mais Jean lui porte un coup de couteau, et Gvozdef, baigné dans son sang, tombe sans connaissance. On appelle sur-le-champ le docteur Arnolphe : *Sauvez mon bon serviteur*, lui dit le tzar; *j'ai plaisanté avec lui un peu trop rudement! Si rudement*, répondit Arnolphe, *que Dieu seul et votre majesté pourraient le rendre à la vie. Il ne respire plus!* Le tzar fit un geste de mépris, donna au mort

l'épithète de chien et continua de s'amuser. 1570.

Un autre jour, au moment où il était à table, Boris Titof, voïévode de Staritza, se présente devant lui, s'incline jusqu'à terre et lui adresse les complimens accoutumés : *Dieu te conserve, mon cher voïévode!* lui dit le tzar; *tu mérites une grâce de ma part;* et prenant un couteau, il lui coupe une oreille! Titof, sans laisser paraître la moindre douleur, sans changer de visage, remercia le tzar de sa *gracieuse punition*, et lui souhaita un heureux règne (71). Quelquefois le tyran, bien que plongé dans la sensualité, semblait en oublier les plaisirs; il repoussait soudain les mets et les liqueurs, abandonnait les festins, puis, d'une voix de tonnerre, appelant sa légion, il s'élançait sur un cheval et courait se baigner dans le sang. C'est ainsi que quittant un dîner somptueux, il sortit un jour de son palais pour aller massacrer les prisonniers de guerre polonais enfermés dans Moscou. On rapporte que l'un d'entre eux, le gentilhomme Bykovsky, arracha la lance des mains du tyran et allait l'en percer lui-même, lorsqu'il reçut la mort d'un coup porté par le tzarévitsch Jean; car dans de semblables occasions ce jeune prince secondait son père avec ardeur, comme pour enlever aux Russes jusqu'à l'espoir d'un règne

1570. plus doux dans l'avenir !..... Après avoir assassiné plus de cent personnes, le farouche exterminateur s'en retourna triomphant dans son palais, aux cris ordinaires de ses satellites, *Hoïda! Hoïda!* et se remit à table (72)!... Cependant, à cette époque même, le cri de l'humanité se faisait quelquefois entendre, et au milieu de ces sanguinaires orgies, des paroles d'une généreuse audace échappaient aux opprimés. Le tzar ayant voulu forcer un nommé Mitkof à vider une coupe d'hydromel vineux, cet homme courageux s'écria avec l'accent de la douleur : *O tzar! tu nous ordonnes de boire avec toi de l'hydromel mêlé au sang des chrétiens, nos frères!* A ces mots, Jean lui assène un coup de son bâton ferré et l'étend à ses pieds! Mitkof, ayant fait un signe de croix, expira en récitant des prières.

Tels étaient et le tzar et ses sujets! Qui de lui ou d'eux doit nous étonner davantage? S'il ne fut pas le plus grand des tyrans, ils furent les plus résignées des victimes, parce qu'ils regardaient le pouvoir souverain comme celui de Dieu même, et toute résistance comme une impiété. Cette tyrannie leur paraissait un effet du courroux céleste, en punition de leurs péchés, et, pénétrés de foi, d'espérance, ils attendaient le jour de la miséricorde; mais ils ne redoutaient

pas la mort, consolés par l'idée d'une autre vie 1570.
où la vertu reçoit sa récompense et à laquelle celle de ce bas monde doit servir d'épreuve.....

Terminons le tableau des malheurs de ce temps : la peste et la famine aidaient le tyran à dépeupler la Russie. Il semblait que la terre eût perdu sa fertilité, et le froid ou la sécheresse, détruisant les faibles récoltes dont elle se couvrait, occasionnèrent dans le prix des denrées une cherté si excessive, que le tchetvert de seigle se payait, à Moscou, environ 9 roubles d'argent de notre monnaie actuelle. Les marchés étaient encombrés d'une foule de pauvres, qui s'informaient avec effroi du prix des grains et poussaient des cris de désespoir; la ressource des aumônes diminuait tous les jours, et l'on voyait même recourir à la charité d'autrui, ceux qui avaient, jusqu'alors, nourri les indigens. Semblables à des ombres, les hommes se traînaient dans les rues, sur les grandes routes, où ils tombaient épuisés de faim et de misère. Il n'y avait pas de révolte ouverte, mais il se commettait quantité de crimes épouvantables : dans des accès de frénésie, poussés par le besoin, des malheureux assassinaient leurs semblables pour se repaître de leur chair (73). L'affaiblissement des forces vitales, une nourriture si peu naturelle

Famine et peste.

1570. à l'homme, occasionnèrent bientôt, sur plusieurs points, une maladie contagieuse et mortelle. Le tzar donna l'ordre d'intercepter les communications, et des patrouilles de cavalerie arrêtaient ceux qui arrivaient sans passe-ports ou par des chemins détournés. Il était même enjoint aux soldats de brûler ces voyageurs ainsi que leurs chevaux et bagages (74). Cette calamité dura jusqu'en 1572.

Mais ni le destin, ni le tyran n'étaient encore rassasiés de victime! Nous ne terminerons pas ici, nous suspendrons seulement le tableau des malheurs de la Russie pour fixer nos regards étonnés sur Jean IV, qui paraissait y être indifférent, et pour le suivre dans les rapports de son activité politique.

Relations avec la Pologne. Au printemps de l'année 1570, les ambassadeurs de Sigismond arrivèrent à Moscou, à l'effet de conclure la paix et dans l'espoir de la procurer également, par leur médiation, au roi de Suède (75). Mais ceci n'entrait en aucune façon dans les vues de Jean. Reçus par ce prince en audience secrète, les envoyés lui dirent qu'à la mort de Sigismond, événement peu éloigné selon toute apparence, les grands de Pologne songeaient à offrir la couronne royale au tzar, comme à un prince de race slavonne, monarque

chrétien et puissant. Jean reçut ces ouvertures 1570.
avec les dehors de l'indifférence et sans donner un aveu formel. Il répondit froidement : *par la grâce de Dieu et les prières de nos ancêtres, la grandeur de la Russie est assurée. Qu'ai-je besoin de la Lithuanie et de la Pologne? Toutefois, si cette pensée vous occupe réellement, vous devez éviter de nous déplaire en suscitant des difficultés dans la sainte entreprise de la paix des Chrétiens*. Malgré ces dispositions réciproques, les négociations n'eurent d'autre résultat qu'une trève de trois ans, que Sigismond sanctionna à Varsovie, en présence de nos ambassadeurs. A leur retour, ceux-ci annoncèrent au tzar que les grands de Pologne le considéraient comme leur futur maître et désiraient lui faire épouser la princesse Sophie, sœur du roi; qu'ils ne voulaient se soumettre, ni à l'empereur, faible défenseur de ses propres États, ni aux autres souverains plus ou moins inférieurs en puissance au tzar de Moscovie, ennemi terrible, mais dont la protection offrait le plus de garantie : l'ambitieux Jean ajoutait foi à ces discours et croyait déjà porter sa main sanguinaire sur la couronne des Jagellons!

En attendant, il s'occupait avec ardeur des affaires de la Livonie. Taube et Kruse, ses fa- Royaume de Livonie

1570. voris, élevés par lui à la dignité de membres du conseil, lui inspirèrent l'idée de former, au moyen des ci-devant domaines de l'Ordre Teutonique, un royaume particulier sous la dépendance immédiate de la Russie : ils lui donnaient l'assurance que, dans le cas où il prendrait ce parti, les Livoniens se déclareraient en sa faveur, chasseraient de leur pays les Suédois et les Polonais, et deviendraient, eux et leur roi, les plus fidèles sujets du tzar. Dès l'année 1565, Jean avait, si l'on en croit les rapports contemporains, proposé la couronne de Livonie, sous le titre de vassal, à Fürstemberg, son illustre prisonnier. Ce vieillard magnanime avait répondu à cette proposition qu'il aimait mieux terminer ses jours dans la captivité que de trahir sa conscience et les vœux sacrés de son Ordre (76). En 1569, Taube et Kruse, qui possédaient l'entière confiance du tzar, entrèrent en relations avec les habitans de Revel, qu'ils engageaient à reconnaître sa domination, leur promettant *l'âge d'or*, la liberté et la paix. *Contemplez*, disaient-ils, *le sort de la Livonie; depuis douze ans, elle offre une suite non interrompue d'épouvantables calamités, de carnage et de désolation. Il n'y a de garantie ni pour la vie, ni pour la fortune des citoyens. Nous servons le*

puissant tzar de Moscovie ; mais, loin d'avoir trahi notre première, notre véritable patrie, son bien-être et son salut sont l'objet de nos désirs. Nous savons que ce prince a formé le dessein de fondre, avec toutes ses forces, sur la Livonie pour en chasser les Suédois, les Polonais et les Danois. Où sont vos défenseurs ? L'Allemagne ne songe pas à vous secourir : vous connaissez l'indolence, la faiblesse de l'Empereur. Le roi de Danemarck n'oserait pas adresser au tzar un mot téméraire. Sigismond décrépit a perdu sa fierté, et tandis qu'il demande la paix à Moscou, il opprime ses sujets de Livonie. La Suède attend la vengeance de Jean, prêt à la châtier. Vous-mêmes seriez déjà assiégés si une peste cruelle, ravageant la Russie, n'avait jusqu'à ce jour empêché le tzar de s'occuper de la guerre. Il aime les Allemands ; il est issu de la maison de Bavière (77), et il vous donne parole que, sous sa domination, Revel sera la plus heureuse des villes. Choisissez un souverain parmi les princes d'Allemagne : ce n'est pas vous, mais seulement ce souverain qui dépendra de Jean, ainsi que les princes d'Allemagne dépendent de l'empereur, et pas autrement. Jouissez des douceurs de la paix, de la liberté, de tous les avantages du commerce, sans payer d'im- 1570.

1570. *pôts, sans être exposés aux fatigues du service militaire. Le tzar ne veut être que votre bienfaiteur.* En même temps ils offraient, au nom de leur maître, le titre de roi de Livonie à Gothard, duc de Courlande. On n'ajouta aucune foi à deux hommes regardés comme d'odieux émissaires du tyran de la Moscovie. Revel ne voulut pas trahir la Suède et Gothard resta fidèle à Sigismond. Alors les agens du tzar s'adressèrent à Magnus, prince danois, souverain de l'île d'OEsel, et, séduit par eux, ce jeune homme crédule consentit à devenir l'instrument de la politique de Jean, à l'insu du roi de Danemarck, son frère (78).

Pour témoigner sa confiance dans les brillantes promesses qu'on lui avait faites, Magnus résolut de se rendre en personne auprès du tzar. Il apprit à Dorpat le sort de Novgorod (79): frappé de terreur, il fut au moment de s'en retourner; toutefois l'ambition l'emporta sur toute autre considération, et, continuant son voyage, il arriva à Moscou avec une extrême magnificence, suivi de deux cents chevaux et d'un grand nombre d'officiers ou de gens de service (80). Il fut accueilli avec une bienveillance toute particulière; on lui donna des fêtes, et bientôt l'entreprise projetée reçut son exécution. Le tzar

Bienveillance du tzar pour Magnus.

nomma Magnus, roi de Livonie : celui-ci le re- 1570.
connut pour son père et souverain maître; ensuite il obtint l'honneur d'être choisi pour l'époux d'Euphémie, fille de l'infortuné prince Vladimir et nièce du souverain. Cependant la noce fut différée jusqu'à de plus favorables circonstances. Jean promit à la fiancée une dot de cinq tonneaux d'or; par égard pour son futur allié, il rendit la liberté aux prisonniers de Dorpat et lui donna une armée destinée à chasser les Suédois de l'Esthonie. Magnus, à la tête des troupes russes, ayant à sa suite un grand nombre d'Allemands, entra en Livonie. Il annonçait à la fois aux habitans sa royauté, la faveur de Jean, la réunion des domaines de l'ordre, enfin l'aurore de la tranquillité et du bonheur public. De leur côté, Taube et Kruse, munis des pleins-pouvoirs du tzar, garantissaient solennellement sa bonne foi et sa sincérité : ils donnaient par écrit et de vive voix l'assurance que la Livonie resterait puissance indépendante, n'ayant à payer qu'un léger impôt à la Russie; que les fonctionnaires moscovites y seraient remplacés par des Allemands, chargés seuls de gouverner le pays, au nom du roi et des lois. Quelques personnes, séduites par ces protestations, se livraient à la joie; leur

1570. illusion ne tarda pas à s'évanouir ! Victime de son ambition et de sa crédulité, Magnus attira sur la malheureuse Livonie de nouvelles calamités.

Ce prince suivait en tous points les avis de Taube et de Kruse : ce fut d'après leurs conseils que, le 23 août, il se porta sur Revel à la tête de vingt-cinq mille Russes et d'une nombreuse troupe d'Allemands, espérant soumettre cette ville sans effusion de sang ; mais les habitans rejetèrent toutes ses propositions. « Nous con-» naissons, dirent-ils, l'hypocrisie du tzar : le » tyran de son peuple ne saurait devenir le » bienfaiteur d'une nation étrangère. Magnus, » jeune et sans expérience, est sans doute en-» touré de conseillers perfides ou insensés, et » doit s'attendre, en Russie, au sort du prince » Michel Glinsky ; mais Revel ne veut pas avoir » celui de Smolensk (81). » Le siége commença, et avec lui des maladies contagieuses et mortelles se déclarèrent, tant dans la ville que dans le camp des Russes, qui montraient plus de patience que de bravoure et d'habileté. Les travaux du siége les fatiguaient inutilement ; l'effet de leur artillerie était presque nul. Ayant occupé des hauteurs vis-à-vis la porte de Revel, ils construisirent des tours de bois, du

haut desquelles ils lançaient dans la place des boulets et des grenades, sans causer de notables dommages à l'ennemi. Cependant les froids de l'hiver commençaient. Les généraux moscovites Yakovlef, Lykof et Krapotkin, incapables de s'emparer de Revel, se contentaient de la dévastation des villages d'Esthonie. Au mois de février ils expédièrent en Russie deux mille traîneaux chargés de butin (82). Ils espéraient que la famine forcerait sous peu les assiégés à ouvrir leurs portes; mais la flotte suédoise les avait approvisionnés abondamment en munitions de guerre et de bouche. L'armée laissait éclater son mécontentement; Magnus, au désespoir, accusait de ses revers les conseillers du tzar, et ne savait quel parti prendre. Il tenta d'envoyer encore à Revel son confesseur Schraffer pour faire de nouvelles propositions aux habitans. Ce ministre éloquent leur assurait avec effronterie « que Jean était un monarque vrai- 1570.
» ment chrétien; qu'il préférait l'Église latine
» à la grecque et se déciderait facilement à em-
» brasser la confession d'Augsbourg; que, sé-
» vère par nécessité, mais seulement à l'égard
» des Russes, il était le véritable ami des Alle-
» mands; enfin que, par une résistance hors de
» propos, Revel ne faisait que retarder l'âge

1570. » d'or dont la Livonie avait un gage certain » dans la personne de son jeune roi. » Pour toute réponse on lui ordonna de se retirer, et le 16 mars, après être resté plus de sept mois sous les murs de Revel, Magnus leva le siége, mit le feu à ses travaux, et se retira à la tête de sa troupe allemande à Oberpalen, que le tzar lui avait donné par anticipation sur sa future royauté. L'armée russe prit ses cantonnemens dans la Livonie orientale (83).

L'inutilité de cette première tentative était faite pour irriter le tzar; instruit, dans le même temps, que les rois de Suède et de Danemarck venaient de conclure entre eux un traité d'alliance, il en témoigna à Magnus le plus vif mécontentement, accusant son frère d'avoir rompu l'amitié qui l'unissait à la Russie, pour rechercher celle d'un ennemi de Moscou (84). Un autre événement inattendu vint augmenter encore l'inquiétude du tzar et de Magnus. Taube et Kruse, redevables au premier de leur liberté, de leur élévation et de leur opulence, ayant perdu après le siége infructueux de Revel la confiance du nouveau roi de Livonie, et craignant de perdre aussi celle de Jean, oublièrent leurs sermens et l'honneur, entrèrent en relations secrètes avec les Suédois, avec les Polonais, et

formèrent le dessein de s'emparer de Dorpat 1570.
pour le livrer ensuite à l'une de ces puissances. Ce projet leur paraissait de facile exécution, car ils pouvaient disposer des Allemands à la solde du tzar qui, ne le servant que pour la paye, n'hésitaient pas à le trahir. D'un autre côté, les habitans les plus considérables de Dorpat, ayant été long-temps prisonniers en Russie, détestaient, plus encore que les autres Livoniens, la domination moscovite : on pouvait donc supposer, de leur part, une coopération active dans l'entreprise projetée. Pleins de cette idée, les factieux pénètrent dans la ville de vive force; ils égorgent les premières sentinelles, appellent leurs amis, leurs frères, criant que l'heure de la liberté et de la vengeance est enfin arrivée. Mais les habitans surpris restèrent tranquilles spectateurs de ce qui se passait, et, aucun d'eux ne s'étant rangé du côté des traîtres, en peu d'instans les Russes en vinrent à bout. Ils sabrèrent les uns, chassèrent les autres, et dans leur colère, accusant les citoyens de complicité, ils mirent à mort plusieurs innocens.

Taube et Kruse (85) se hatèrent de prendre la fuite. Repoussés par les habitans de Revel qui ne voulaient ni les voir, ni les entendre, ils furent chercher un asyle dans les États de Pologne.

1570. Le roi, et plus particulièrement le duc de Courlande, firent un honorable accueil à ces insensés, dans l'espoir d'en tirer des secrets importans sur les affaires de Russie; toutefois ils n'apprirent que le détail des horreurs enfantées par la tyrannie de Jean (86). Ces hommes qui, l'année précédente, avaient, dans leurs dépêches à l'empereur Maximilien, présenté Jean comme seul prince en état de chasser les Turcs d'Europe, ayant une armée innombrable, expérimentée, invincible (87), maintenant qu'ils avaient trahi la Russie, assuraient Maximilien, ainsi que plusieurs autres souverains, de la faiblesse de notre patrie et de la possibilité, sinon de la soumettre, au moins de l'affaiblir. Magnus, bien qu'étranger à ces odieuses intrigues, craignit d'en devenir la victime et d'éprouver les effets du courroux de Jean; il se hâta donc de quitter Oberpalen et de s'en retourner à l'île d'Œsel.

Mais le tzar, inébranlable dans ses desseins, savait dissimuler son dépit, et supporter, avec une apparente tranquillité, les revers les plus graves. Il essayait de dissiper les inquiétudes de Magnus par de nouvelles protestations de bienveillance; et, lui ayant annoncé avec chagrin la mort subite de la jeune Euphémie, sa fiancée, il lui proposa, aux mêmes conditions et avec la

même dot (88), la main de Marie, sœur de cette 1570.
princesse, encore en bas âge, lui renouvelant la promesse de conquérir, à son profit, la province d'Esthonie. Magnus, consolé, accepta de nouveau le titre de fiancé d'une parente du tzar, s'attendant à recevoir à la fois sa main et une couronne. Il écrivit à son frère, à l'Empereur, aux princes, qu'en recherchant l'alliance de la Russie, il n'était pas guidé par une vaine ambition; mais qu'animé d'un véritable zèle pour les intérêts de la chrétienté, il désirait devenir médiateur entre l'Empire et cette grande puissance, dont les forces, réunies à celles des autres souverains de l'Europe, pourraient arrêter les progrès des armes musulmanes. Effrayée des projets ambitieux du Sultan, toute l'Allemagne et l'Empereur lui-même avaient, à la vérité, conçu cette espérance; néanmoins, comme nous le verrons bientôt, le tzar songeait moins à la défense de l'Europe chrétienne contre les infidèles qu'aux intérêts de sa politique particulière. Il cherchait la manière la plus sûre de soumettre la Livonie, et d'abaisser l'orgueil des habitans de Revel, qui osaient le traiter de tyran, et qui, fiers de leur victoire remportée sur les Russes, avaient institué une fête annuelle en commémoration de leur triom-

1570. phe (89). L'affreuse calamité qui désolait Moscou et toute la Russsie occidentale avait retardé jusqu'alors la vengeance éclatante qu'il méditait contre cette ville.

Ambassade à Constantinople.

Fidèle au principe de ne pas augmenter le nombre des ennemis de la Russie, Jean voulut éviter une guerre infructueuse avec le Sultan, dont les bonnes intentions pour l'Empire étaient propres à tenir en respect le khan de Tauride. A cet effet, un officier nommé Novossilzof se rendit en 1570 à Constantinople, pour complimenter Selim à l'occasion de son avénement au trône. Dans une lettre affectueuse, Jean rappelait à ce prince toutes les relations d'amitié qui avaient existé entre la Russie et la Turquie depuis le règne de Bajazet; il lui témoignait son étonnement de l'invasion de l'armée ottomane dans les États russes, sans préalable déclaration de guerre, et lui offrait paix, alliance et amitié. *Mon maître,* disait Novossilzof aux pachas, *n'est pas l'ennemi de la religion de Mahomet. Plusieurs de ses vasssaux professent hautement le culte du prophète et l'adorent dans leurs mosquées : tels sont le tzar Sahim-Boulat à Kassimoff, le tzarévitch Kaïboula à Yourieff, Ibak à Sourogik, les princes Nogaïs à Romanof; car en Russie tout étranger vit en liberté dans sa croyance; à*

Kadom, dans la province de Metschéra, plusieurs fonctionnaires publics du tzar suivent la foi musulmane. Il est vrai que Siméon, défunt tzar de Kasan, et le tzarévitch Mourtoza, ont embrassé le christianisme; mais ce sont eux qui l'ont désiré, qui ont demandé le baptême. Novossilzof eut lieu d'être satisfait du gracieux accueil du Sultan; il remarqua seulement que ce prince ne s'était pas informé de la santé de Jean, et que, contre l'usage ordinaire, il ne l'avait pas invité à dîner avec lui. 1570.

Cette ambassade, et une autre partie en 1571, ne produisirent pas les résultats heureux que l'on en attendait, bien que, pour complaire à Selim, le tzar eût consenti à la démolition de la nouvelle forteresse construite dans le pays de Kabarda. Le fier Sultan voulait qu'on lui abandonnât Astrakhan et Kazan, ou du moins il exigait que, conservant ces deux villes sous sa domination, le tzar se reconnût tributaire de l'Empire ottoman; proposition absurde qui resta sans réponse. On apprit bientôt à Moscou que Selim demandait à Sigismond de lui céder Kief, propre à faciliter une invasion en Russie; qu'il avait donné l'ordre de construire des ponts sur le Danube, et de former des approvisionnemens dans la Moldavie; qu'à l'instigation des Turcs, le 1571.

1571. khan se préparait à attaquer les Russes; enfin, qu'un tzarévitch de Crimée avait battu Temgrouk, beau-père du tzar, et fait ses deux fils prisonniers. Devlet-Ghireï, dans ses relations immédiates avec Moscou, recommençait ses menaces, exigeant, avec un tribut, la restitution des royaumes de Bâti, c'est-à-dire Kazan et Astrakhan. Le tzar avait reçu, de Donkof et de Pontivle, la nouvelle que l'armée du khan s'était mise en mouvement, et que les éclaireurs russes avaient aperçu, dans les stepps, des nuages de poussière, ainsi que des feux pendant la nuit, et les traces d'une cavalerie nombreuse, dont le bruit et les hennissemens des chevaux se faisaient entendre au loin. Les généraux moscovites étaient cantonnés sur les rives de l'Oka, et Jean, accompagné de son fils, alla deux fois visiter son armée à Kolomna et à Serpoukof. Déjà quelques escarmouches avaient eu lieu aux environs de Rezan et de Koschira; mais, sur tous les points, les Tatars de Crimée se montraient en petit nombre et disparaissaient aussitôt : de sorte que le tzar finit par se tranquilliser. Il déclara que les rapports des hetmans, chargés de la surveillance des frontières, étaient dénués de fondement, et dans le courant de l'hiver il congédia une grande partie de son armée.

Ses inquiétudes ne tardèrent pas à renaître; car, à l'approche du printemps, le khan, qui avait rassemblé toutes ses hordes, envahit, à la tête de plus de cent mille hommes, et avec une incroyable promptitude, les contrées méridionales de la Russie. Là, il rencontra quelques enfans-boyards fugitifs, bannis de Moscou par la terreur. Ces traîtres lui annoncèrent que, dans l'espace de deux années, la famine, la peste et de continuelles exécutions avaient détruit la plus grande partie de l'armée de Jean, dont les restes se trouvaient en Livonie, ou en garnison dans des forteresses. *Le chemin de Moscou*, disaient-ils, *est ouvert : à peine le tzar pourra-t-il, par point d'honneur, feindre de se mettre en campagne avec ses opritchniks peu nombreux, et bientôt il s'enfuira dans les déserts du nord. Nous répondons sur nos têtes de la sincérité de ces rapports, et nous serons les guides fidèles de l'armée tatare.* Malheureusement ces perfides avaient dit la vérité. Le nombre des voïévodes, ainsi que des troupes disciplinées, était considérablement diminué. Les princes Belzky, Mstislavsky, Vorotynsky; les boyards Morozof et Chérémétief firent de promptes dispositions pour occuper les rives de l'Oka; elles devinrent inutiles (90); car les Tatars, évitant leur rencontre,

1571. Invasion du khan.

1571. s'approchèrent par un autre chemin de Serpoukof, où se trouvait Jean lui-même avec sa légion. Dans une telle circonstance il fallait de la résolution, de la grandeur d'âme. Que fit le tzar? Il prit la fuite!.... Arrivé en toute hâte à Kolomna, il se rendit aussitôt à la Slobode Alexandrovsky, évitant de traverser sa capitale, et partit ensuite pour Yaroslavle, afin d'échapper à l'ennemi et aux traîtres, car il s'imaginait que ses généraux voulaient le livrer aux Tatars. La ville de Moscou, abandonnée, se trouvait sans troupes, sans chef, sans aucune ressource, et le khan n'en était plus qu'à trente verstes!... Dans ce pressant danger, les voïévodes arrivèrent à marches forcées des bords de l'Oka, et assez à temps pour la défendre. Mais au lieu d'aller à la rencontre des Tatars, pour les combattre en rase campagne, ils prirent le parti d'occuper les faubourgs, encombrés par une innombrable foule de fugitifs des villages environnans. Ils résolurent de s'y défendre au milieu d'édifices pressés et faciles à détruire. Chacun des voïévodes, à la tête d'un détachement, occupait une rue particulière. Le lendemain, jour de l'Ascension (24 mai), le khan fit sa première attaque contre Moscou, et, comme on aurait dû le prévoir, il fit mettre le feu aux faubourgs. Le temps était calme et

serein (91). Dès le matin, les Russes s'étaient 1571.
courageusement préparés au combat; tout à Incendie de Moscou
coup ils se virent entourés de flammes : les maisons de bois et les chaumières étaient en feu sur dix points différens. Une épaisse fumée, agitée par un vent impétueux, obscurcissait le jour, et, dans peu d'instans, la ville fut entourée d'une mer de flammes qu'aucune force humaine n'aurait pu arrêter. Le bruit, l'épouvantable mugissement de l'incendie, répandaient la terreur dans la capitale, et les habitans, les soldats éperdus, cherchant à se sauver, périssaient sous les ruines des maisons embrâsées, ou dans la foule qui se précipitait dans l'intérieur de la ville, à Kitaï-Gorod; partout repoussés par les flammes, ils se jetaient dans la rivière, où ils trouvaient la mort. Personne ne songeait ni à commander, ni à obéir. On parvint seulement à murer la porte du Kremlin, refusant à tout le monde l'entrée de ce dernier asyle de salut, protégé par de hautes murailles. Les malheureux habitans étaient consumés ou étouffés par la chaleur et la fumée, dans les églises de pierre. Les Tatars essayèrent en vain de piller les faubourgs; le feu les en chassa : le khan lui-même, effrayé à l'aspect de cet enfer, se retira à Kolomensky. Dans l'espace de trois heures, la ville,

1571. les faubourgs, tout fut détruit, et Moscou n'existait plus!.... Le Kremlin seul avait échappé au désastre; c'était là, dans l'église de l'Assomption, que s'était enfermé le métropolitain avec les objets du culte et le trésor. Le palais favori de Jean, situé à l'Arbath, n'offrait plus que des ruines. Le nombre d'hommes qui périrent dans cette fatale journée est incroyable, car il fut de plus de cent vingt mille soldats ou citoyens, sans compter les femmes, les enfans, et les habitans des campagnes réfugiés à Moscou; ce qui, en total, s'éleva jusqu'à huit cent mille âmes (92). Le prince Belzky fut trouvé mort dans une cave de son hôtel; le boyard Michel Voronoï, Arnolphe Linsey, premier médecin de Jean, ainsi que vingt-cinq négocians anglais, subirent le même sort; des cadavres d'hommes et de chevaux à demi-brûlés étaient amoncelés sur les cendres. *Celui*, rapporte un témoin oculaire, *qui a vu cette catastrophe, s'en souvient toujours avec un nouvel effroi, et prie Dieu de lui épargner à jamais un aussi affreux spectacle* (93).

Devlet-Ghireï était satisfait! il ne jugea pas à propos d'assiéger le Kremlin, et, après avoir contemplé, du sommet des montagnes de Vorobief, un espace de trente verstes (94) couvert de cendres fumantes, triste monument de son

triomphe, il reprit le chemin de la Tauride, 1571.
effrayé par la fausse nouvelle que le duc ou roi Magnus s'avançait à la tête d'une armée formidable. Jean apprit à Rostof la retraite de l'ennemi; il ordonna aussitôt au prince Vorotynsky d'aller à la poursuite du khan; mais, malgré la célérité de ce voïévode, les Tatars eurent le temps de ravager la plus grande partie des provinces situées au sud-est de Moscou et d'entraîner en Tauride plus de cent mille prisonniers. S'il était resté dans l'âme de Jean la moindre étincelle de générosité, il serait devenu, après cette affreuse calamité, le consolateur de son peuple : au lieu de cela, fuyant un théâtre de terreur et de larmes, il s'éloigna des ruines de sa capitale et retourna à la Slobode, donnant l'ordre de déblayer Moscou des cadavres qui infectaient l'atmosphère. Comme on manquait de bras pour les enterrer, on n'inhuma avec les cérémonies religieuses que les gens distingués par leur rang ou leurs richesses. Le reste fut jeté dans la Moskva, en telle quantité que son cours se trouva interrompu : ces monceaux de corps empoisonnaient l'air et les eaux; les puits étaient ou desséchés ou comblés, de sorte que les débris de la population succombaient à l'ardeur de la soif. Enfin, on fit venir les habitans des villes

1571. voisines ; on retira de la rivière les cadavres qui l'encombraient et on leur donna la sépulture. C'est ainsi que le courroux céleste vint frapper la Russie. Que manquait-il encore à ses infortunes après la famine, la peste, le fer, le feu, la captivité, enfin un tyran pour maître ?

Nous verrons maintenant l'extrême lâcheté de ce tyran dans un revers, le premier et le plus funeste de son règne. Le 15 juin, il se rapprocha de Moscou et s'arrêta à Bratovtchina, où il trouva deux envoyés de Devlet-Ghireï qui, sortant de la Russie en triomphateur, désirait s'expliquer avec lui. Le tzar, les boyards et les officiers de la cour étaient vêtus simplement, en signe de deuil ou par mépris pour le khan. Jean demanda à l'envoyé des nouvelles de son maître : « *Voici,* » répondit celui-ci, *ce que notre tzar te fait* » *dire.* Nous nous donnions réciproquement le » titre d'amis ; aujourd'hui nous sommes en» nemis ; mais les frères se querellent et se ré» concilient. Rends-nous Kazan et Astrakhan » et j'irai de bon cœur faire la guerre à ceux » qui te veulent du mal. » A ces mots l'envoyé présenta le présent de Devlet-Ghireï ; c'était un poignard monté en or : *Mon maître*, ajouta-t-il, *l'a porté à sa ceinture; fais comme lui. Il voulait aussi t'envoyer un cheval ; mais tous les*

siens sont fatigués de la course qu'ils ont faite dans ton pays. Jean refusa ce présent peu convenable et se fit lire la lettre de Devlet-Ghireï, dont voici la teneur : *Je brûle, je ravage la Russie, sans autre motif que celui de venger Kazan et Astrakhan; sans songer à l'argent, aux richesses, que je regarde comme de la poussière. Je t'ai cherché partout, à Serpoukhof, à Moscou même : je voulais ta couronne et ta tête; mais tu as fui de ces deux villes et tu oses te vanter de ta grandeur, prince sans courage et sans honte! Je connais maintenant le chemin de tes États : j'y retournerai bientôt si tu ne rends pas la liberté à mon ambassadeur, que tu retiens inutilement en captivité; si tu ne fais pas ce que j'exige de toi, si tu te refuses enfin à me jurer fidélité pour toi, tes enfans et tes descendans.* Quelle fut en cette circonstance la conduite de Jean? lui qui montrait tant de hauteur dans ses relations avec les monarques chrétiens de l'Europe! Il adressa au khan une *humble supplique* renfermant la promesse de lui céder Astrakhan, après la conclusion solennelle de la paix. Il le conjurait de ne pas troubler, jusques-là, le repos de la Russie, et ne répondait rien aux injures, aux ironies amères de Devlet-Ghireï, consentant à mettre en liberté l'ambassadeur de

1571.

1571. Crimée, si le khan voulait laisser Athanase Nagoï retourner en Russie, et envoyer à Moscou un de ses grands dignitaires pour entamer des négociations définitives. Prêt, en effet, à se désister, au besoin, de sa brillante conquête, Jean écrivit à Nagoï, détenu alors en Tauride, que, de concert avec le khan, la Russie devait au moins confirmer les tzars d'Astrakhan sur leur trône, c'est-à-dire qu'il voulait conserver une ombre de domination sur ce royaume. Trahissant ainsi l'honneur et les intérêts de ses États, il n'hésita point à abandonner également les principes de notre Église; pour complaire à Devlet-Ghrireï, il lui livra, à la même époque, un illustre captif de Crimée qui, de son propre gré, avait embrassé le christianisme à Moscou et que cette extradition exposait à être martyrisé ou forcé à changer de religion; affreux scandale pour l'orthodoxie !

Courbant ainsi son orgueil devant les Tatars, Jean semblait se réjouir d'une nouvelle occasion d'arroser de sang son malheureux pays. Les ruines de Moscou étaient encore fumantes; les Tatars dévastaient nos provinces, et déjà le tzar donnait à ses sujets la torture et la mort! Nous avons vu plus haut que des traîtres avaient conduit Devlet-Ghireï vers la capitale. Jean pou-

vait attribuer à cette trahison les succès de 1571.
l'ennemi : elle lui paraissait suffisante pour justifier le délire de sa rage ; cependant il l'appuya bientôt sur un prétendu crime dont l'importance était aussi grave à ses yeux. Ennuyé de son veuvage, bien que peu scrupuleux sur les lois de la chasteté, il cherchait, depuis long-temps, une troisième épouse, affaire que l'invasion des Tatars avait interrompue et qui fut reprise dès que le danger fut passé. On amena au tzar, dans la Slobode Alexandrovsky, des jeunes filles de toutes les villes de l'Empire, sans distinction de naissance, et au nombre de plus de deux mille. Chacune lui ayant été présentée séparément, il en choisit d'abord vingt-quatre, et parmi celles-ci, douze que le médecin et les sages femmes eurent l'ordre de visiter. Il compara long-temps leur beauté, leurs grâces, leur esprit, et donna enfin la préférence à Marfa Sabakin, fille d'un marchand de Novgorod. Il choisit en même temps pour épouse à son fils aîné Eudoxie Sabourof. Les pères de ces beautés heureuses furent élevés, de simples roturiers, au rang de boyards : les oncles de la future tzarine reçurent la dignité d'okolniks, et son frère celui de grand échanson. Avec ces titres on leur donna pour richesses, *le butin des exécutions*, biens considérables dont

Nouveau mariage de Jean.

1571. on avait dépouillé d'anciennes familles de princes et boyards. Tout à coup la fiancée du tzar tomba malade et commença à maigrir d'une manière surprenante. On répandit le bruit qu'elle avait été ensorcelée par de secrets ennemis, jaloux du bonheur domestique de Jean. Les soupçons se portèrent aussitôt sur les proches parens des défuntes tzarines, Anastasie et Marie. On ordonna une enquête, c'est-à-dire que les menaces et les promesses furent prodiguées pour obtenir des aveux ou des calomnies. Sans avoir sur cet événement des détails circonstanciés, nous connaissons au moins les noms des victimes de cette cinquième époque des meurtres et le genre de leur mort. Le prince Michel Temgroukovitsch, beau-frère de Jean, farouche asiatique, qui s'était quelquefois conduit en général illustre, et souvent comme le plus odieux des bourreaux, comblé tour à tour de faveurs ou d'humiliations à plusieurs reprises, enrichi et dépouillé par le bon plaisir du tzar, était chargé de poursuivre Devlet-Ghireï avec le corps des opritchniks. Il se mit en marche; mais tombé tout à coup en disgrâce, il fut empalé! Le boyard Jean Yakovlef, qui, en 1566, avait échappé à la mort; Basile son frère, par qui avait été élevé l'aîné des tzarévitchs; Sabourof, neveu de l'in-

Cinquième époque des meurtres.

fortunée Salomonie, première épouse du père de Jean, périrent par le *knout*. Le boyard Léon Soltikof, enfermé d'abord dans le monastère de la Trinité, fut bientôt mis à mort. On imagina alors un nouveau genre de supplice. Elisée Bomélius, cet exécrable calomniateur, cet indigne médecin dont nous avons déjà fait mention, proposa au tzar d'employer le poison pour exterminer ses ennemis, et composa, dit-on, un breuvage mortel avec un art si infernal, que l'homme empoisonné expirait précisément à l'instant indiqué par le tyran. C'est ainsi que Jean fit périr Griasnoï, l'un de ses favoris, le prince Gvosdof-Rostovsky et plusieurs autres seigneurs accusés de complicité dans l'empoisonnement de sa fiancée, ou d'avoir trahi leur souverain en ouvrant aux Tatars le chemin de Moscou (95). Cependant, le 28 octobre, le tzar épousa la malade, espérant, comme il le disait lui-même, l'arracher à la mort par cet acte d'amour et de confiance dans la miséricorde du Tout-Puissant. Six jours après son mariage, il ordonna celui de son fils avec Eudoxie; mais le banquet nuptial fut terminé par des funérailles! Marfa expira le 13 novembre, peut-être victime de la méchanceté des hommes, peut-être aussi cause infortunée de la perte de tant d'innocens. Dans l'une et l'autre hypothèse, son cercueil,

1571.

Mort de la tzarine.

1571. placé au couvent des religieuses de l'Ascension, à côté de ceux des deux premières épouses de Jean, est, pour la postérité, un objet d'attendrissement et de pénibles réflexions.

Consolé par la vengeance, Jean chercha de nouvelles distractions dans les affaires de l'État. Il craignait une seconde invasion du khan et voulut prendre des mesures propres à garantir la sécurité de Moscou. En conséquence, il décida que cette capitale n'aurait plus de faubourgs, et, transférant dans l'intérieur de la ville les marchands et les bourgeois, il défendit de construire des maisons de bois élevées, toujours dangereuses en cas d'incendie. Il passa la revue et fit la répartition de ses troupes; ensuite il donna à Sahim-Boulat, tzar de Kassimof, l'ordre de marcher contre les Suédois, se dirigeant sur Oréchek avec l'avant-garde de l'armée russe. Lui-même se disposa à partir pour Novgorod, laissant paraître de la répugnance à visiter ce théâtre de supplices barbares, affreux monument de sa fureur; ces lieux où, au milieu d'un lugubre silence, les pierres semblaient élever la voix contre le destructeur des hommes; cette cité de douleur, livrée au désespoir, à la misère, et dévastée encore par des maladies contagieuses. Les lieutenans du tzar à Novgorod donnèrent

ordre à tous les habitans de se réunir devant le palais épiscopal, alors inhabité et désert. Là, on leur fit lecture d'une lettre de Jean, dans laquelle il les engageait à être sans crainte et à préparer, conformément aux anciens usages, des vivres pour son arrivée. Aussitôt on lui arrangea une maison; on plaça dans l'église de Sainte-Sophie un nouveau dais, au-dessus duquel on suspendit une colombe d'or, en signe de paix et de réconciliation, et l'on restaura le siége du métropolitain dans ce temple orphelin de son pasteur. Les mesures les plus sévères furent prises pour la conservation de la santé du tzar. Il y eut défense d'enterrer en ville les hommes morts de maladies contagieuses et l'on destina à leur sépulture un cimetière situé au bord du Volkhof, aux environs du monastère de Khoutyn. Du matin au soir des patrouilles parcouraient les rues, visitant les maisons, fermant celles où la maladie s'était déclarée. Il était interdit aux prêtres eux-mêmes d'approcher des malades, sous peine, en cas de désobéissance, de se voir les uns et les autres condamnés à être brûlés vifs. Cette excessive sévérité produisit néanmoins un résultat avantageux, car elle arrêta les progrès du mal, et, à l'entrée de l'hiver, le clergé annonça solennellement à l'en-

1571. voyé du tzar que la mortalité avait cessé à Novgorod. Le 23 décembre, les habitans eurent la satisfaction de voir arriver Léonidas, leur nouvel archevêque, qui avait été sacré à Moscou. Le lendemain, le tzar fit son entrée à Novgorod avec ses enfans et les grands officiers de sa couronne. Malgré la perte d'un si grand nombre de dignitaires, la cour moscovite paraissait encore brillante et magnifique. On voyait encore autour du trône des hommes respectables par leurs cheveux blancs et par les services qu'ils avaient rendus à leur patrie. Le conseil militaire était composé de douze boyards ou princes, de plusieurs grands officiers et des deux secrétaires André et Basile Chtelkalof, principaux hommes d'État depuis la mort de l'infortuné Viscovaty. L'armée se rassemblait à Oréchek et à Dorpat, afin d'attaquer en même temps la Finlande et l'Esthonie, pour se venger du roi de Suède qui n'avait pas exécuté le traité conclu par Érik, autant que pour réparer la honte de l'infructueuse tentative de Magnus sur Revel.

Affaires de Suède. Toutefois les cendres de Moscou, l'appauvrissement de la Russie et les nouvelles craintes qu'inspirait le khan, faisaient pencher le tzar pour une paix que, seulement, il voulait honorable. Les ambassadeurs suédois, exilés à Mourom,

furent amenés à Novgorod où on leur fit con- 1571.
naître les conditions auxquelles leur grâce était accordée. Jean exigeait du roi une somme de 10,000 écus pour l'offense que Voronzof et Naoumof avaient reçue à Stockholm; il demandait en outre la cession de toute l'Esthonie et des mines d'argent de la Finlande : il voulait que la Suède conclût avec la Russie un traité d'alliance offensive contre la Pologne et le Danemarck, et s'obligeât à lui fournir mille hommes de cavalerie et cinq cents d'infanterie: enfin que, dans ses dépêches, le roi lui accordât le titre de *maître de la Suède* et qu'il envoyât à Moscou les armes de son royaume pour être gravées sur le sceau du tzar! Épuisés par une cruelle captivité, les ambassadeurs craignirent d'irriter Jean, autant pour leur propre compte que pour les intérêts de la Suède, affaiblie et menacée d'une invasion formidable; en conséquence, ils implorèrent l'intercession des tzarévitchs et des boyards, les suppliant d'engager le tzar à user de modération; à leur laisser la liberté de retourner auprès de leur maître et à attendre, en paix, sa réponse. Ils ajoutaient que la Finlande ne contenait point de mines d'argent et que la Suède était un pays pauvre, absolument hors d'état de nous fournir des troupes. Au moment où ils fu-

1571. rent présentés à Jean, ils se prosternèrent devant lui ; mais ce prince leur ordonna de se relever. « Je suis, dit-il, un monarque chrétien » et je ne souffrirai pas que l'on se prosterne en » ma présence. » Ayant fait alors la récapitulation des torts du roi, il renouvela ses prétentions et continua ainsi : « *S'il n'exécute pas* » *notre volonté, nous verrons qui de nous deux* » *a l'épée mieux aiguisée* (96). » Ensuite il leur déclara que lorsqu'il avait demandé à Érik de lui livrer Catherine, il l'avait crue veuve et sans enfans ; que, par conséquent, il n'avait point transgressé les lois divines, n'ayant d'autre but que d'obtenir un otage capable d'imposer à Sigismond. Les ambassadeurs lui donnèrent l'assurance que le roi *répareraìt ses torts* et *en demanderait pardon* au tzar. Admis à la table de Jean, ils signèrent après dîner un acte où il était stipulé que le monarque russe, faisant succéder la miséricorde à la colère dans ses rapports avec la Suède, consentait à ne pas attaquer ses provinces jusqu'à la Pentecôte, sous la condition que le roi lui enverrait à Novgorod de nouveaux ambassadeurs, avec 10,000 écus pour dédommagement de l'insulte faite à Voronzof et Naoumof, deux cents hommes de cavalerie armés *à la manière des Allemands* et quelques métal-

lurgistes habiles ; qu'il permettrait l'exporta- 1571.
tion, en Russie, de diverses marchandises, comme cuivre, étain, plomb, naphte, soufre, et qu'il laisserait librement passer pour s'y rendre des médecins, des artistes et des hommes de guerre. Dans une conversation amicale avec l'évêque d'Abo, les boyards lui demandèrent des renseignemens sur l'âge, l'esprit et l'extérieur de la jeune sœur du roi, témoignant le désir d'avoir son portrait et donnant à entendre que le tzar pourrait se décider à l'épouser (97) : enfin, on laissa partir les ambassadeurs pour Stockholm, munis d'une lettre adressée au roi. *Je serai implacable*, lui écrivait Jean, *si vous ne renoncez pas à la Livonie. Vous espérez en vain des secours de l'empereur, et vous pourrez dire ce qu'il vous plaira, vous ne défendrez pas votre pays avec de belles paroles.* Alors le tzar fit savoir à son armée que, par égard pour les supplications des Suédois, les hostilités étaient suspendues. Après un mois de séjour à Novgorod, pendant lequel il ne fut commis aucune violence,
il quitta cette ville le 18 janvier ; il avait aupa- 1572.
ravant rétabli, selon le vœu des habitans, l'ancienne coutume des duels judiciaires et nommé les princes Mstislavsky et Pronsky lieutenans de Novgorod.

1572. La première affaire dont il s'occupa après son retour à Moscou ou à la Slobode Alexandrovsky, causa un scandale jusqu'alors inoui dans l'Église russe, c'est-à-dire qu'ayant choisi pour femme Anne Koltovskoï, d'une naissance obscure, il se maria pour la quatrième fois, ne jugeant pas même nécessaire de demander la bénédiction épiscopale; cependant, touché de repentir, il convoqua bientôt les évêques et les conjura de confirmer ce mariage. A cette époque, Cyrille étant décédé, le concile était présidé par Léonidas, archevêque de Novgorod, prélat avide de richesses, complaisant et vil. Lorsque les évêques furent solennellement réunis dans l'église de l'Assomption, Jean leur parla en ces termes : *Des méchans ont fait périr, par leurs sortiléges, Anastasie, ma première épouse : la seconde, princesse tcherkesse, également empoisonnée, a expiré au milieu de douloureuses convulsions. J'ai long-temps hésité avant de me décider à un troisième mariage, commandé par mon tempérament et par la position de mes enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de raison; leur jeunesse m'empêchait de quitter le monde, et y vivre sans femme me paraissait scandaleux. Béni par le métropolitain Cyrille, j'ai cherché long-temps une épouse, que j'ai enfin*

choisie après un mûr examen. Mais la haine et l'envie ont fait périr Marpha qui, réellement, n'a été tzarine que de nom. A peine fiancée, elle a perdu la santé, et, quinze jours après son hymen, elle est morte vierge. Désespéré, abattu par le chagrin, je voulais me consacrer à la vie monastique; mais ayant reporté mes regards sur la jeunesse de mes enfans et la détresse de mes États, j'ai osé me marier une quatrième fois. Je supplie les saints évêques de m'accorder l'absolution et leur bénédiction. Cet acte d'humilité d'un souverain puissant (disent les actes de ce concile) toucha profondément l'assemblée des prélats qui versaient des larmes sur la faute et sur le coupable. On fit lecture des canons œcuméniques, on en discuta l'application et il fut décidé que le mariage serait confirmé *en faveur du fervent, de l'humble repentir du monarque*, et en lui intimant défense d'entrer dans l'église avant le jour de Pâques, comme de s'approcher, jusque-là, de la sainte table et de ne manger de pain béni que les jours de fête. Il lui était également ordonné de se placer à l'église, pendant une année, avec les *pénitens*, et une autre avec les *fidèles*. Mais, en cas de guerre, on le relevait de cette pénitence, dont les prélats se chargeaient eux-mêmes, s'enga-

1572.

1572. geant en même temps à prier pour la tzarine Anne. Afin que l'action illégale du tzar ne trouvât point d'imitateurs parmi le peuple, ils menacèrent d'un anathême fulminant celui qui 29 Avril. oserait convoler en quatrièmes noces. L'acte d'absolution fut signé par trois archevêques, seize évêques, plusieurs archimandrites et les prieurs des couvens les plus respectés. Ayant ainsi tranquillisé la conscience de Jean, ils s'occupèrent d'une autre affaire importante, l'élection Mai. d'un métropolitain. Antoine, archevêque de Polotsk, fut honoré de ce titre.

Cependant le tzar, bien qu'il désirât la paix, faisait des préparatifs de guerre : il appelait au service tous les enfans-boyards, faisait fortifier Bolkhof, Orel, villes du midi, fondées depuis peu de temps dans un désert, entrait en négociations avec plusieurs puissances de l'Europe, et renouvelait l'alliance de la Russie avec l'Angleterre. L'indifférence qu'avait montrée la reine Élisabeth, lors de la confidence du projet de chercher un asyle en Angleterre, avait vivement excité le mécontentement du tzar, et peu s'en fallut qu'il ne chassât de ses États tous les marchands de Londres, accusés d'une avidité déloyale. Afin de l'apaiser, Élisabeth lui envoya, pour la quatrième fois, Jenkinson, chargé

de lui porter les assurances d'une amitié sincère 1572.
et inaltérable. Jean répondit : « Pourquoi donc
» la reine, uniquement occupée des avantages
» du commerce anglais, ne m'a-t-elle pas té-
» moigné le moindre intérêt dans des circons-
» tances décisives pour mon sort ? Je sais que le
» négoce est d'une grande importance pour un
» État ; mais les affaires particulières des sou-
» verains doivent passer avant celles des mar-
» chands. » Jenkinson cherchait à justifier Élisabeth, en rejetant tout le tort sur l'ignorance des interprètes qui avaient mal rendu ses expressions animées d'une vive amitié pour le tzar. Il s'informa des griefs reprochés aux marchands anglais, et, récapitulant les services qu'ils avaient rendus à la Russie, il s'efforça de prouver que, conformément à la volonté de leur reine, ils avaient contribué aux succès de nos armes en Livonie, en s'opposant aux entreprises des puissances du Nord, dont l'intention était d'intercepter la communication maritime de Narva, afin de priver la Russie des avantages du commerce de la Baltique. Satisfait de ces explications, Jean déclara qu'il faisait grâce à tous les Anglais, sans vouloir expliquer leur délit. Il ajouta :
« Je n'accuse pas ceux à qui je pardonne. Soyons
» amis comme auparavant. Le secret que j'ai

1572. » confié à la Reine ne doit jamais être divulgué. » A la vérité les circonstances sont changées » aujourd'hui; toutefois, en cas de besoin, j'ou- » vrirai mon âme à Élisabeth, ma bien-aimée » sœur, avec une confiance absolue. » C'est-à-dire qu'après la destruction de ses prétendus ennemis domestiques, il ne songeait plus à se réfugier à Londres. Jenkinson, ayant donc obtenu pour les marchands de sa nation une autorisation nouvelle de commercer en Russie, proposa d'établir à Astrakhan un comptoir pour les échanges de marchandises avec la Perse et de construire des magasins à Kolmogore. Il demanda ensuite,

1°. Qu'on laissât aux artistes et ouvriers anglais qui se trouvaient à Moscou pleine liberté de retourner dans leur patrie;

2°. Qu'il fût tenu compte aux négocians anglais de la valeur des marchandises par eux fournies à crédit à plusieurs gentilshommes du tzar *suppliciés*;

3°. Que le montant des pertes à eux occasionnées par l'incendie de Moscou, leur fût également remboursé.

Il paraît que ces diverses réclamations furent désagréables au tzar. Il répondit que les étrangers étaient maîtres d'habiter ou de quitter la

Russie : au sujet des dettes, il promit de faire 1572.
prendre des informations sur leur validité, ajoutant que dorénavant il ne voulait plus en entendre parler; enfin qu'il ne pouvait être responsable des dommages de l'incendie et des effets du courroux céleste, qui avaient réduit en cendres la ville de Moscou. Jenkinson, muni d'une lettre amicale pour Élisabeth, fut congédié avec honneur.

Négociations avec le Danemarck et la Pologne

Dans ses nouvelles relations avec le Danemarck et la Pologne, Jean, fidèle aux anciennes maximes, se conduisait avec une orgueilleuse opiniâtreté. Frédéric, roi de Danemarck, qui ne lui avait pas donné connaissance de son alliance avec la Suède, ne paraissait prendre aucun intérêt à la destinée de Magnus; mais il donnait au tzar de continuelles assurances de son amitié inaltérable : il se plaignait de ce que les Russes enlevaient aux Norvégiens leurs terres, leurs pêcheries, et demandait *des lettres de sauvegarde* pour les ambassadeurs de Maximilien, qu'une affaire importante appelait à Moscou. « Frédéric fait très-bien, répondit le » tzar, de vouloir être notre ami fidèle jusqu'à » la mort; mais ce que je n'approuve pas, c'est » que, sans notre permission, il contracte al- » liance avec l'ennemi de la Russie. Il faut qu'il

1572. » change de système; qu'il embrasse la même » cause que nous, et persuade aux Suédois de » se soumettre à nos volontés. Quant aux affaires » de la Norvége, nous prendrons à ce sujet » d'exactes informations, afin de lui en rendre » satisfaction dans un court délai. Nous attendons les ambassadeurs de notre frère Maximilien. La route est libre pour leur arrivée » ici, comme pour leur retour en Allemagne. » Harabourda, envoyé de Pologne, déclara à Jean que, dans plusieurs villes d'Allemagne, on faisait circuler sous son nom des lettres injurieuses pour Sigismond, remplies de mensonges et d'absurdités. Il demandait que le tzar désavouât hautement ces calomnies répandues par la haine. « Le duc Magnus, disait-il, envahit les domaines royaux avec le secours des Russes, et, au » mépris des articles du traité, ceux-ci ont occupé Tarvast. Enfin Sigismond serait disposé » à céder à la Russie plusieurs villes de la Livonie, en échange de Polotsk. » Chelkalof, secrétaire du tzar, fut chargé de répondre à ces diverses demandes. Selon lui, les libelles répandus contre le roi avaient été forgés par les Allemands, Taube et Kreuse, pour réfuter les choses indiscrètes avancées par Sigismond. *Ces deux vagabonds s'étant réfugiés en Pologne, le roi*

doit les envoyer à Moscou pour y subir la peine qu'ils ont méritée et « alors, ajoutait-il, le tzar » déclarera incessamment à tous les souverains » de l'Europe que ces lettres, offensantes pour » Sigismond, sont apocryphes : quant à la ville » de Tarvast, elle est occupée par nos troupes » parce qu'elle nous appartient. Magnus n'at- » taque point les domaines de la Pologne, mais » seulement ceux de la Suède. Si le roi veut aban- » donner toute la Livonie à la Russie, nous lui » céderons Polotsk et la Courlande : et au sur- » plus, pour terminer une affaire de cette im- » portance, Jean attendra à Pskof les ambassa- » deurs du roi 1572.

En effet, le tzar se disposait à faire un nouveau voyage à Novgorod pour conclure la paix ou continuer la guerre avec la Suède, qu'il méprisait; et dans quelles circonstances!..... au moment où, ne recevant pas de nouvelles de la Tauride, il lui était facile de deviner les intentions hostiles du khan! lorsque, déjà, des bruits, avant-coureurs du danger, annonçaient une nouvelle invasion des Tatars, et que la sûreté de Moscou, celle de la Russie, nécessitaient la présence du souverain dans une capitale à peine sortie de ses cendres, faible, encore effrayée par l'affreux souvenir de ses derniers malheurs! Ce projet de

Départ de Jean pour Novgorod.

1572. Jean semblait n'avoir d'autre but que celui de chercher sa sûreté personnelle dans une contrée éloignée. Il fit expédier sur Novgorod quatre cent cinquante chariots chargés de trésors et partit, emmenant avec lui sa jeune épouse, ses deux fils, le tzarévitch Michel, fils de Kaïboula; Étienne, voïévode de Moldavie; Radoul, voïévode de Valachie; les frères de la tzarine, Grégoire et Alexandre Koltovsky, un petit nombre de boyards, ses favoris, ses secrétaires et sa troupe d'élite. La preuve qu'il prévoyait le siége de Moscou, c'est qu'il en confia la défense aux princes Takinatof et Dolgorouky. Il laissa aussi un corps d'armée en campagne. Le plus illustre de ses capitaines, le prince Michel Vorotinsky, le boyard Schérémétief, les princes Odoïevsky et Khovansky, ses dignes compagnons d'armes, étaient campés sur les rives de l'Oka pour attendre et repousser les Tatars. Le tzar leur donna son bataillon allemand composé de sept mille hommes et commandé par Georges Fahrensbach; mais lui-même était déjà loin de sa capitale!

A son arrivée à Novgorod, il envoya des renforts à Dorpat, à Fellin; il attendait des nouvelles du roi de Suède, et il écrivait à Sigismond que le succès des affaires d'État dépendant du

choix des hommes par qui elles étaient traitées, 1572.
le Castellan Trotzky, Eustache Volovitch et le secrétaire Harabourda lui paraissaient, plus que tous les autres grands de Pologne, habiles à procurer à leur patrie une paix solide avec la Russie : le Roi ne jugea à propos d'acquiescer aux désirs de Jean, car il lui répondit que ses ambassadeurs seraient des dignitaires aussi estimés que Volovitch et Harabourda. Cette lettre de Sigismond fut sa dernière au tzar. Il mourut le 18 juillet, laissant aux grands de son pays le conseil d'offrir la couronne des Jagellons au monarque moscovite. Ils s'empressèrent d'annoncer au tzar la mort de Sigismond, promettant d'entamer bientôt avec lui des négociations d'une haute importance. Une perspective nouvelle, favorable à l'ambition de Jean, s'ouvrait devant lui..... Néanmoins, à cette époque, le désir de conquérir de nouveaux États occupait moins sa pensée que les moyens de conserver les siens.

Devlet-Ghireï semblait, depuis quelque temps, livré à une complète inaction. Il se reposait, mais *sans desseller ses chevaux*. Peu satisfait d'avoir désolé la Moscovie, d'avoir abaissé l'orgueil de Jean, il conservait l'espoir de s'enrichir, une autre fois encore, de butin et de pri-

1572. sonniers, sans livrer bataille; il se croyait certain d'atteindre notre capitale, de détrôner, même d'expulser le tzar sans rencontrer d'obstacles et n'ayant qu'à tuer des hommes désarmés. Un jour il dit à ses houlans, aux princes, aux grands de sa cour, « au lieu de perdre son » temps à une correspondance *fallacieuse*, il » faut décider, avec le tzar de Moscovie en » personne, l'affaire d'Astrakhan et de Kazan. » Aussitôt il se précipite, par une route qui lui était déjà connue, vers le Don et l'Ongra, traversant, sans aucun danger, des stepps, des villes incendiées, des villages en ruine, et à la tête d'une armée telle que les khans n'en avaient point rassemblée depuis Mamaï, Tokhtamouich et Akmet. Il s'y trouvait des Nogaïs, des Janissaires du Sultan et un train d'artillerie considérable. Les Russes, peu nombreux, se tenaient renfermés dans leurs forteresses; rarement voyait-on en campagne quelques cavaliers; encore y paraissaient-ils comme éclaireurs, et non pas pour combattre. Bientôt le khan découvrit l'Oka, et, sur la rive gauche de ce fleuve, à trois verstes de Serpoukhof, il aperçut l'armée moscovite dans des retranchemens, garnis de fortes batteries. Cet endroit était regardé comme le plus propre au passage; le khan, trompant

l'attention des Russes par une vive canonnade, 1572.
trouva un gué moins défendu, de sorte que le jour suivant il était sur la rive gauche de l'Oka et sur la route de Moscou......

Cette nouvelle parvint à Novgorod le 31 juillet. Le tzar, dissimulant le trouble intérieur dont son âme était agitée, donnait des fêtes et des banquets à l'occasion des noces de son beau-frère Koltovsky, et faisait noyer des enfans-boyards dans le Volkhof. Il avait encore des troupes, mais il n'était plus temps de les envoyer à la défense de la capitale. Il attend donc, dans l'inaction, des nouvelles décisives, tandis que Moscou, livrée à la frayeur, apprenait que déjà le khan désignait dans son enceinte les maisons que devaient habiter les grands de Crimée. C'était le moment de décider si le tzar courroucé avait raison d'accuser les généraux russes de lâcheté, d'insousiance, de froideur pour le bien-être et la gloire de leur patrie.

Vorotinsky, abandonnant d'inutiles retranchemens, se jeta à la poursuite de l'ennemi, parvint à l'atteindre, le força de s'arrêter et de combattre, le 1er. août, près de Molody, à cinquante verstes de Moscou. L'armée du khan s'élevait à cent-vingt mille hommes, celle des Russes était bien inférieure en nombre : la vic-

1572. toire devait procurer aux Tatars Astrakhan et Kazan, et leur faciliter une libre retraite ; les Russes combattaient pour tout ce qui pouvait les attacher à la vie, pour la religion, la patrie, leurs familles. Moscou délaissée par son souverain leur causait un vif attendrissement, augmenté encore par l'idée qu'elle ne s'était relevée de ses cendres que pour subir une nouvelle destruction. Bientôt commença *un combat à mort*, et les rives de la Lopasnia et du Rojaï furent inondées de sang. Outre les ravages de l'artillerie, les combattans, acharnés l'un contre l'autre, s'égorgeaient à l'arme blanche et cherchaient, au milieu de la mêlée, à l'emporter d'audace et d'opiniâtreté. Vorotinsky combattait et observait en même temps les mouvemens de l'ennemi : il faisait manoeuvrer, il encourageait ses troupes ; il inventait des ruses de guerre et attirait les Tatars dans des positions où ils se trouvaient exposés au feu des batteries cachées, qui en enlevaient, à la fois, des files entières. Au moment où les deux armées fatiguées de mouvemens rapides dans tous les sens, commençaient à faiblir, à désirer la fin de l'action, Vorotinsky, couvert de sang et de sueur, se fraie un passage par un vallon étroit et tombe sur les derrières de l'ennemi.... Cette habile manoeuvre fixa la victoire

et décida du sort de la bataille. Le khan, profitant de la nuit, s'enfuit dans les déserts, abandonnant aux Russes ses bagages, ses tentes et son propre drapeau; selon le rapport des contemporains, il ne ramena en Tauride qu'environ vingt mille cavaliers. Les plus illustres de ses princes restèrent sur le champ de bataille, et Divi-Mourza, le héros des infidèles, le fléau, l'exterminateur des chrétiens, se rendit prisonnier au brave Alatykin de Souzdal. Dans cette journée, l'une des plus mémorables de nos annales, les Russes sauvèrent et leur capitale et leur honneur; ils affermirent leur domination sur Astrakhan et Kazan, vengèrent l'incendie de Moscou, et, sinon pour toujours, au moins pour long-temps, ils imposèrent respect aux Tatars de Crimée. La terre engloutit leurs cadavres entre la Lopasnia et le Rojaï, à l'endroit où l'on voit encore de nos jours de hautes élévations, monumens de cette célèbre victoire, ainsi que de la gloire du prince Vorotinsky. 1572. Célèbre victoire du prince Vorotinsky.

Le 6 d'août, cette nouvelle parvint à Novgorod. Le dignitaire Davidof et le prince Nogtef, témoins d'un triomphe auquel ils avaient coopéré, en apportèrent les trophées au tzar. C'était deux arcs et deux sabres de Devlet-Ghireï, qu'ils lui remirent avec l'expression d'une joie à laquelle

1572. ils n'étaient plus habitués. Ils le félicitèrent au nom de ses vaillans voïévodes qui, après Dieu, lui attribuaient toute leur gloire. Étranger au sentiment de la reconnaissance il ne vit, dans cet événement, que le bonheur d'être délivré de ses inquiétudes; il combla de faveur les messagers et les voiévodes, fit sonner les cloches, chanter un *Te Deum* jour et nuit, pendant une semaine entière; et signalant lui-même sa pusillanimité, comme pour prouver que la crainte seule de l'invasion du khan, et non pas les affaires de Livonie ou de Suède, lui avait fait abandonner sa capitale, il se hâta d'y retourner avec son épouse, ses fils et toute sa cour, afin de recevoir les actions de grâce du peuple pour le salut de la patrie.

Lettre au roi de Suède. Avant de quitter Novgorod, Jean écrivit une lettre fulminante au roi de Suède. « J'avais » pensé, lui disait-il, que toi et ton pays, châtiés » par notre colère, vous étiez revenus de vos or» gueilleuses prétentions, et j'attendais tes am» bassadeurs; ils ne viennent pas et tu fais courir » le bruit que *je te demande* la paix !.... Je » vois que le sort de la Suède ne t'inspire au» cune pitié et que tu comptes sur tes richesses. » Informe-toi comme le khan de Crimée a été » traité par nos voïévodes. Nous allons partir

» pour Moscou; mais nous reviendrons à Nov- 1572.
» gorod au mois de décembre, et tu verras alors
» comment le tzar de Russie et son armée *de-*
» *mandent* la paix aux Suédois. »

CHAPITRE IV.

Suite du règne de JEAN LE TERRIBLE. 1572—1577.

Licenciement de l'*opritchnina*. — Godounof. — Affaires de Crimée. — Guerre en Esthonie. — Révolte dans la province de Kazan. — Mariage de Magnus. — Trève avec la Suède. — Affaires de Pologne. — Alliance avec l'Autriche. — Batory, élu roi de Pologne. — Guerre de Livonie. — Trahison de Magnus. — Lettre de Kourbsky. — Sixième époque des meurtres. — Disputes sur la primauté. — Exemple de fidélité. — Cinquième et sixième mariages de Jean.

1572. JEAN rentra triomphant à Moscou. La fortune semblait le favoriser ! Les désastres, les dangers, les ennemis, les maladies mortelles, la famine, tout avait disparu : le khan était dompté ; le Sultan ne songeait plus à la guerre : la Lithuanie et la Pologne, sans roi, recherchaient sincèrement l'amitié de la Russie : la Suède n'avait dans son gouvernement ni forces, ni régularité, et le tzar, qui avait laissé une armée nombreuse

en Livonie, trouvait à Moscou soixante-dix mille vainqueurs prêts à de nouveaux triomphes; mais sans tirer le glaive, sans effusion de sang, il lui était facile d'exécuter une grande œuvre, d'accomplir l'important projet de son père, et de replacer sous la domination de la Moscovie, en vertu d'une élection paisible et volontaire, les pays perdus dans les temps désastreux de Bâti, en y ajoutant encore l'ancien patrimoine des Piastes, c'est-à-dire de devenir roi de Pologne. Le trouble intérieur d'une âme haineuse pouvait seul l'empêcher de jouir d'une perspective si favorable à son ambition. Toutefois il semblait qu'en délivrant la Russie de la peste et de la famine, le Ciel eût voulu aussi adoucir le cœur d'un souverain qui avait éprouvé, par les horreurs d'une tyrannie sans exemple, l'inébranlable fidélité de ses sujets. Il n'apercevait plus l'ombre d'une résistance, le moindre danger pour sa personne : il avait exterminé ce qu'il appelait les *ambitieux*, les *fiers* amis d'Adaschef, vertueux et principaux agens de la première époque de son règne : leurs rangs, leurs richesses étaient devenus le partage de nouveaux dignitaires, muets complaisans de sa cruauté. Rassuré de la sorte, il abolit tout à coup, au joyeux étonnement de ses sujets, l'odieuse légion des

1572.

Licenciement de l'opritchnina.

1572. opritchniks, jusqu'alors *le bras droit* de l'exterminateur; qui, depuis sept années, couvraient la Russie de sang, de ruines, et déchiraient l'État. Ce nom terrible disparut avec son hideux symbole; ainsi que l'extravagante division des provinces, des villes, de la cour, des tribunaux et de l'armée. *La commune* méprisée reprit le nom de Russie. Les élus, dépouillés de leur uniforme, se rangèrent parmi les courtisans ordinaires, ou au nombre des fonctionnaires d'État, des militaires, n'étant plus soumis à un chef de bandes sanguinaires, mais à un souverain qui paraissait disposé à n'établir aucune différence entre ses sujets. Les Russes osèrent penser que le terme des meurtres, des pillages était arrivé! que la mesure de leurs maux était comblée! Ils osèrent espérer que la patrie affligée trouverait enfin le repos sous l'égide d'un pouvoir légal.

Quelques actes de justice exercés par Jean, à cette époque, servaient à entretenir ces espérances. Ayant déclaré que les ennemis du magnanime Philippe étaient d'impudens calomniateurs, il exila dans l'île de Valam l'artificieux Païssy, prieur de Solovky; l'évêque de Rezan, l'indigne Philothée, fut dépouillé de son rang. L'officier Robylin, cruel et farouche surveillant

de Philippe, fut renfermé dans le monastère de 1572.
l'île Kameny : plusieurs autres complices du crime furent chassés avec ignominie de la présence du tzar. Le peuple satisfait voyait, dans leurs revers, la preuve que la Providence n'avait point abandonné la Russie à une aveugle fatalité ; qu'il existait un vengeur éternel, et une justice céleste.

Le principal satellite de la tyrannie existait encore ! Maluta Skouratof, pour qui la faveur de Jean ne se démentit jamais, semblait, ainsi que son royal ami, réservé à un autre tribunal que celui des hommes. Par affection pour lui (si toutefois les tyrans peuvent en avoir pour personne) le monarque commençait alors la fortune d'un jeune homme, gendre de Maluta, et parent de la première épouse de Jean. Boris Godounof, Godounof.
qui déjà nourrissait le germe des vertus d'un grand homme et d'une criminelle ambition, était comblé de tous les dons de la nature : il avait une taille majestueuse, une belle physionomie, un esprit pénétrant, et, dans ces temps de terreur, il se tenait auprès du trône ensanglanté, sans se souiller par une odieuse participation aux meurtres, funeste solidarité qu'il savait éviter avec adresse ! Il attendait une époque plus fortunée, et brillant au milieu des féroces oprit-

1572. chniks, autant par la douceur de son caractère que par la beauté de son physique, complaisant en apparence, inébranlable dans la profondeur de ses vues, courtisan plutôt que guerrier, Godounof ne paraissait sous les drapeaux de la patrie, que près de la personne du monarque et au nombre de ses écuyers. Bien qu'il n'eût encore aucun rang distingué, il figura parmi les premiers officiers de la cour aux noces de Jean avec Marpha, et sa femme y remplit une charge que l'on donnait ordinairement à la première dame; témoignage de l'extrême faveur dont il jouissait auprès du monarque! Peut-être cet ambitieux adroit, désirant acquérir des titres à la reconnaissance de la patrie, contribua-t-il à la suppression de l'*opritchnina?* Sans faire entendre au tzar le langage de la vertu, que ce monarque détestait, il lui parla, sans doute, avec cette politique indulgente qui ne rebute pas les mauvais princes et qui, fermant les yeux sur une infinité de choses réprouvées par la conscience, mais qu'elle considère comme essentielles pour leur bien-être personnel, ne rejette que le mal inutile dans ce sens : car, ainsi que nous le verrons bientôt, le tzar ne corrigea point ses mœurs, et quoiqu'il eût brisé l'instrument de la tyrannie pour lequel il avait, jusque-là, mon-

tré tant de prédilection, il n'en continua pas moins à vivre en tyran !.... 1572.

Il était satisfait des dispositions du peuple reconnaissant : il se trouvait affranchi de la honte, débarrassé de la crainte, et, à son retour dans la capitale, il reçut avec hauteur le messager du khan. Les dépêches de Devlet-Ghireï assuraient qu'il n'avait pas eu la moindre intention d'envahir la Russie et que le désir de conclure la paix l'avait, seul, conduit à Moscou. « Vos voïévodes, disait-il, se vantent d'une prétendue » victoire : je ne me suis décidé à retourner sur » mes pas qu'entraîné par les instantes prières » des Nogaïs, dont les chevaux étaient harassés » de fatigue; et, d'ailleurs, les petites escar- » mouches qui ont eu lieu prouvent assez la su- » périorité de courage des Tatars sur les Russes. » Nous faudra-t-il donc réclamer toujours As- » trakhan et Kazan les armes à la main? Ren- » dez-nous ces villes et nous devenons amis à » jamais : cette concession de votre part me sau- » vera d'un péché ; car, d'après notre loi, nous » ne pouvons laisser les royaumes musulmans » entre les mains des infidèles. Nous n'ambi- » tionnons pas vos richesses : nous avons pour » voisins, d'un côté les Polonais, de l'autre les » Tcherkesses ; nous ferons la guerre aux uns Affaires de Crimée.

1572. » et aux autres et ne manquerons pas de butin. » Il finissait par prier le tzar de lui céder au moins Astrakhan; mais Jean lui répondit en vainqueur : « Afin d'éviter l'effusion du sang, nous avons, » jusqu'ici, tâché de contenter notre frère Dev- » let-Ghireï, sans pouvoir y parvenir. Ses pré- » tentions sont insensées ! Nous n'avons aujour- » d'hui que la Crimée pour ennemi ; tandis que » si nous cédions au khan le fruit de nos con- » quêtes, bientôt Kazan, Astrakhan et les No- » gaïs tireraient le glaive contre nous. » Devlet-Ghireï ayant enfin rendu la liberté à l'ambassadeur russe, Nagoï sollicita du tzar la même faveur pour celui de Crimée, Yan-Boldouï, qui, depuis dix-sept ans, languissait dans la captivité. Elle lui fut accordée; mais ce dignitaire du khan n'eut pas le temps d'en jouir : il mourut à Dorogobouge. Devlet-Ghireï avait en son pouvoir Vassili Griaznoï, l'un des favoris de Jean, fait prisonnier par les Tatars, dans une reconnaissance près de Moloschniévody; il offrait de l'échanger contre le mouzza Divy, proposition que le tzar ne voulut pas accepter, bien qu'il plaignît le sort de Griaznoï et qu'il lui écrivît des *lettres amicales*, dans lesquelles, selon son caractère, il ridiculisait les services de ce favori. « Tu as cru, lui disait-il, qu'il était aussi facile

» de faire la guerre aux Tatars que de plaisan- 1572.
» ter à ma table : ils ne sont pas comme vous
» autres ! Ils ne s'endorment pas en pays ennemi
» et ne répètent pas sans cesse : *il est temps de*
» *retourner chez nous*. Quelle singulière idée
» t'est venue de te faire passer pour un homme
» de marque? Il est vrai qu'obligé d'éloigner
» les perfides boyards qui nous entouraient,
» nous avons dû rapprocher de notre personne
» des esclaves, comme toi, de basse extraction;
» mais tu ne dois pas oublier ton père et ton
» aïeul! Oses-tu t'égaler à Divy? La liberté te
» rendrait un lit voluptueux, tandis qu'elle lui
» mettrait un glaive à la main contre les chré-
» tiens. Il doit suffire que protégeant ceux de
» nos esclaves qui nous servent avec zèle, nous
» soyons prêt à payer une rançon pour toi. »
Griaznoï, vraiment esclave de cœur et d'âme, vil autant que fanfaron, lui répondit : « Non,
» seigneur, je n'ai pas dormi en pays ennemi.
» J'exécutais tes ordres, je recueillais des rensei-
» gnemens pour la sûreté de ton empire, ne me
» fiant à personne et veillant jour et nuit. J'ai
» été pris couvert de blessures, au moment de
» rendre le dernier soupir, abandonné de mes
» lâches compagnons d'armes. J'exterminais au
» combat les ennemis du nom chrétien, et, pen-

1572. » dant ma captivité, j'ai fait périr les traîtres
» russes qui ont voulu te perdre; ils ont été se-
» crètement immolés de ma main, et il n'en reste
» plus dans ces lieux un seul au nombre des
» vivans. Je plaisantais à la table de mon sou-
» verain pour l'égayer; aujourd'hui je meurs
» pour Dieu et pour lui. C'est par une grâce
» particulière du Très-Haut que je respire en-
» core. C'est l'ardeur de mon zèle pour ton ser-
» vice qui me soutient, afin que je puisse re-
» tourner en Russie pour recommencer à divertir
» mon prince. Mon corps est en Crimée, mais
» mon âme est avec Dieu et ta majesté. Je ne
» crains pas la mort, je ne crains que ta dis-
» grâce! » C'étaient des misérables de cette espèce qu'il fallait à Jean pour son amusement et, à ce qu'il croyait, pour sa sécurité. Il racheta Griaznoï au moyen d'une rançon de 2,000 roubles, et Divy mourut prisonnier à Novgorod. Cet événement causa de vifs regrets au tzar, car, pour obtenir la liberté de cet illustre captif, le khan était prêt à sanctionner un traité d'alliance avec la Russie, abandonnant ses prétentions sur Astrakhan. Toutefois on expédiait de Moscou en Crimée des lettres bienveillantes, moins relatives à la paix que pour obtenir sur ce pays des renseignemens qui contribuèrent fortement à la

tranquillité de la Russie. En effet, une famine désastreuse désolait la Tauride ; les cosaques du Don et du Dniéper y faisaient de continuelles invasions. Les premiers s'étaient même emparés d'Azof, et, bien qu'ils n'eussent pu s'y maintenir, ils n'en avaient pas moins étonné Constantinople par leur audace. Le khan, livré à des inquiétudes sans cesse renouvelées, redoutait à la fois le courroux du Sultan, une révolte intestine, et l'accroissement de puissance que la Russie devait obtenir d'un projet dont il entendait parler, c'est-à-dire celui formé par les grands de Pologne de placer Jean sur le trône de leur pays. 1572.

Relations avec la Pologne.

Les circonstances, garantissant la sûreté des frontières sud-est de l'Empire, laissaient au tzar entière faculté de s'occuper d'autres affaires importantes de politique extérieure. Les grands de Pologne et ceux de Lithuanie le suppliaient d'avoir pitié de leur patrie en deuil et de ne troubler, par aucun acte d'hostilité, ni le royaume, ni même la Livonie, au moment où une paix éternelle était sur le point de se conclure. Le tzar fit appeler en sa présence Voropaï, ambassadeur de Pologne, et lui manifesta ouvertement le désir d'être nommé successeur de Sigismond : puis faisant parade de sa puissance, de ses richesses, il s'accusa franchement de ses

1572. cruautés, cherchant, comme à l'ordinaire, à les excuser par la perfidie des boyards. Son discours, remarquable par une feinte naïveté, par une condescendance, une modération bien éloignées de son naturel, est un des traits caractéristiques de l'esprit de Jean. « Théodore, dit-il à l'am-
» bassadeur, tu m'as annoncé, au nom des
» grands de Pologne, la mort de mon frère Si-
» gismond Auguste. J'avais déjà appris cette
» nouvelle, mais sans y ajouter foi; car, nous
» autres monarques chrétiens, on nous fait sou-
» vent passer pour morts, tandis que par la
» grâce de Dieu nous vivons et prospérons
» maintenant; j'y donne confiance, et m'en
» afflige d'autant plus qu'il ne reste de Sigis-
» mond, ni fils, ni frère pour avoir soin du sa-
» lut de son âme et veiller à la conservation de
» sa mémoire. Il n'a laissé que deux sœurs dont
» l'une est mariée; mais comment se conduit-
» elle en Suède? Malheureusement cela est connu
» de tout le monde! L'autre vierge, sans défen-
» seurs, sans protecteur, n'a que Dieu pour
» appui! Dans ce moment vos grands sont sans
» chef; car, bien que vous ayez beaucoup *de*
» *têtes*, vous n'en avez pas de celles supérieures
» capables de réunir toutes les pensées, toutes
» les conceptions élevées d'un homme d'État,

» ainsi qu'on voit l'Océan réunir toutes les sour- 1572.
» ces...... Long-temps ennemis, mon frère Si-
» gismond et moi, avions vu enfin nos haines
» apaisées, l'amitié commençait à s'établir
» entre nous; chaque jour l'aurait vue raffermir,
» et Sigismond n'est plus!..... L'impiété lève la
» tête et le christianisme est abaissé! Si vous
» vous décidiez à me reconnaître pour votre sou-
» verain, vous verriez que je sais être un *Mo-*
» *narque défenseur!* L'impiété cesserait de se
» réjouir, et ni Constantinople, ni la superbe
» Rome, ne nous feraient plus supporter d'hu-
» miliations. On m'a décrié dans votre patrie,
» me signalant comme un prince irascible et
» cruel : je ne démens pas cette assertion; mais
» si l'on me demande contre qui se déploie ma
» rigueur, je répondrai *contre les méchans.*
» Quant aux bons, je leur donnerais, sans hé-
» siter, jusqu'à la chaîne d'or, jusqu'aux vête-
» mens que je porte..... » Ici le dignitaire Ma-
luta Skouratof, interrompant le discours de Jean,
lui dit : « Tzar autocrate! vos trésors ne sont
» point épuisés; vous avez de quoi faire des lar-
» gesses à vos serviteurs fidèles. — A Vilna,
» comme à Varsovie, poursuivit le tzar, l'on
» n'ignore pas l'opulence dont jouissaient mon
» père et mon aïeul. Je suis deux fois plus riche

1572. » et plus fort qu'eux, soit dit en passant. Est-il » étonnant que vos rois aient de l'attachement » pour des sujets qui les aiment ? Les miens ont » voulu me livrer entre les mains du khan : » placés entre lui et moi, ils ont refusé de com- » battre, tandis que sans remporter la victoire, » ils m'auraient au moins ménagé le temps de me » préparer à une nouvelle bataille. J'aurais reçu » avec reconnaissance, comme un témoignage » de leur zèle, une seule flèche, un seul fouet des » Tatars! Je n'avais auprès de ma personne que » six mille guerriers : toutefois le nombre su- » périeur de l'ennemi ne m'a point intimidé ; » mais voyant la mauvaise foi de ceux chargés » d'exécuter mes ordres, je me suis éloigné de » ma capitale, qu'un seul millier de braves au- » rait pu sauver. Qu'auraient fait l'armée et le » peuple, lorsque les hommes de distinction ne » voulaient pas se défendre? Le khan a incendié » Moscou et l'on ne m'a pas même instruit de » cet événement. Voilà les actions de mes » boyards! J'ai fait périr les traîtres, mais les » traite-t-on mieux à Vilna? Le scélerat Vic- » torin n'y a-t-il pas été mis à mort, convaincu » du projet d'attenter à la vie de notre frère » Sigismond? On a répandu le bruit que j'avais » pris part à ce complot, calomnie atroce autant

» qu'absurde! » (Ce Victorin avait été écartelé 1572.
à Vilna en 1563, comme coupable d'avoir entretenu une correspondance secrète avec le tzar de Moscovie.) « Qui peut me noircir aux yeux » de vos compatriotes? Mes ennemis! des traîtres! Kourbsky et ses pareils...... Kourbsky! » cet homme a privé mon fils (montrant le » tzarévitch Jean) de sa mère : il m'a enlevé » une épouse chérie, et, j'en appelle Dieu à témoin, je ne pensais pas à le punir de mort, » mais seulement à le priver pour quelque temps » de la dignité de boyard et des biens qu'il tenait de ma libéralité. En un mot, voulez-vous » savoir si je suis bon ou méchant? Envoyez-moi vos enfans pour me servir avec fidélité : » comblés de mes faveurs, ils pourront apprécier » la vérité!.. Si, par la volonté du Tout-Puissant, » je suis appelé à régner sur vous, je promets » d'observer scrupuleusement vos lois, de respecter vos franchises et priviléges, de les » étendre même s'il en est besoin. Dans le cas où » les grands songeraient à choisir pour roi un » des deux tzarévitchs, dites-leur que je ne consentirai jamais à me séparer de mes enfans. » Enfin, si vous ne jugez pas à propos de me » reconnaître pour votre souverain, vos grands » ambassadeurs pourront convenir avec moi des

1572. » conditions de la paix. Je ne tiens pas à Polotsk : » je consentirai même à joindre à la cession de » cette ville quelques-uns de mes domaines hé- » réditaires, pourvu que vous m'abandonniez » la Livonie entière jusqu'à la Dvina. Alors moi » et mes enfans, nous nous engagerons, par un » serment solennel, à ne jamais porter la guerre » en Pologne, tant que notre maison régnera sur » la Russie. En attendant je ne violerai point la » trève convenue entre nous, et j'attendrai vos » ambassadeurs pour lesquels je vous donne des » lettres de sûreté. Mais songez que le temps est » précieux. »

Guerre en Esthonie.

Quelques jours après cette conférence, Jean quitta Moscou, avec ses deux fils, pour aller organiser ses troupes à Novgorod, et tenir parole au roi de Suède. L'automne était très-avancé. Le tzar ayant trouvé l'armée prête à marcher, lui fit faire un mouvement sur Narva et en prit lui-même le commandement. Il avait auprès de lui ses principaux boyards ainsi que le roi Magnus, enlevé de vive force à Arensbourg et amené à Jean plutôt comme prisonnier que comme son futur neveu. En un seul jour quatre-vingt mille Russes pénètrent en Esthonie, où personne ne s'attendait à leur arrivée. De paisibles gentilshommes passaient la semaine de Noël à se ré-

jouir dans leurs châteaux; de sorte que les dé- 1572.
tachemens de l'avant-garde russe trouvaient partout des banquets, de la musique et des bals. Comme l'ordre avait été donné de n'épargner personne, les soldats pillent les maisons, égorgent les habitans, violent les jeunes filles, sans rencontrer aucun obstacle jusqu'à la forteresse de Vittenstein : là, cinquante Suédois, secondés par les habitans de la ville et de la campagne, essayèrent de s'opposer à l'armée de Jean. Vit- 1573.
tenstein fut emportée d'assaut, mais le tzar y perdit son ami. Maluta Skouratof trouva une mort honorable sur les remparts de cette forteresse, comme pour prouver que ses crimes avaient outre-passé la mesure des châtimens terrestres ! A cette nouvelle, Jean, au lieu d'exhaler de douloureux regrets, laissa éclater une violente fureur : après avoir fait transporter, accompagné d'une riche aumône, le corps de Maluta au monastère de Saint-Joseph de Volotzk (son père, sa mère et son fils y étaient enterrés), il fit élever un bûcher où furent brûlés vifs tous les prisonniers suédois et allemands : holocauste digne des mânes d'un mortel qui n'avait respiré qu'homicides !

Maître de cette place importante, Jean écrivit au roi de Suède une nouvelle lettre remplie d'in-

1573. jures : « Nous te châtions, lui disait-il, toi et la
» Suède. Les justes triomphent toujours! trompé
» par le faux bruit du veuvage de Catherine, j'a-
» vais voulu l'avoir entre mes mains, sans autre
» dessein que de la remettre au roi de Pologne,
» afin d'obtenir en échange et sans effusion de
» sang, la province de Livonie. En dépit de vos
» calomnies, voilà l'exacte vérité. Qu'ai-je à faire
» de ta femme? Vaut-elle qu'on entreprenne une
» guerre pour elle? On a vu des filles de rois
» de Pologne mariées à des palefreniers : in-
» forme-toi auprès des gens instruits qui était
» Svoïdilo, du temps de Jagellon? Crois-tu que
» je fasse plus de cas du roi Érik? Il est ridi-
» cule d'imaginer que l'idée me soit venue de
» lui restituer une couronne pour laquelle vous
» n'êtes nés ni l'un ni l'autre. Dis-moi : de qui
» ton père était-il fils? comment s'appelait ton
» aïeul? Fais-moi parvenir ta généalogie pour
» me convaincre d'erreur, car jusqu'aujour-
» d'hui je suis persuadé que tu es issu de race
» roturière. De quels *anciens rois de Suède* nous
» as-tu parlé dans ta missive? Vous n'avez eu
» *qu'un seul roi*, et c'était Magnus; encore
» avait-il usurpé ce titre, puisqu'il aurait dû se
» contenter de celui de prince : ce n'est pas gra-
» tuitement que j'ai voulu obtenir ton sceau et

» le titre de maître de la Suède, mais bien 1573.
» pour prix de l'honneur que tu ambitionnais
» de traiter directement avec moi, sans l'en-
» tremise de mes lieutenans de Novgorod. Choi-
» sis maintenant, selon ton bon plaisir, ou
» d'avoir affaire à eux, comme cela s'est tou-
» jours pratiqué, ou de te soumettre à notre
» puissance. Ta nation a servi mes ancêtres de
» temps immémorial : dans les anciennes chro-
» niques on fait mention de Varègues qui se
» trouvaient parmi les troupes d'Yaroslaf Geor-
» ges, souverain autocrate; ces Varègues n'é-
» taient que des Suédois, et par conséquent tes
» sujets. Tu dis que j'emploie le sceau de l'Em-
» pire romain, tu te trompes; c'est le mien et
» celui de mes aïeux. D'ailleurs, le sceau ro-
» main ne m'est point étranger, puisque je des-
» cends de César-Auguste. Je ne dis pas ceci
» pour me vanter et te ravaler, mais pour te
» faire rentrer en toi-même. Veux-tu la paix?
» ordonne à tes ambassadeurs de paraître en ma
» présence. »

Jean retourna à Novgorod, laissant ses boyards, Magnus, avec l'armée, pour continuer la guerre en Esthonie. Les troupes russes s'emparèrent de Néihof et de Karkus; mais le général suédois Ackesson défit complétement un de leurs dé-

1573. tachemens près de Lodé, s'empara de ses bagages, de ses canons et de ses drapeaux. Si l'on en croit les annalistes livoniens, les Suédois avaient à peine deux mille hommes, tandis que le nombre des Russes s'élevait jusqu'à seize mille, et, ils ajoutent que cette glorieuse victoire, ayant prouvé la supériorité des premiers dans l'art de la guerre, avait décidé Jean à conclure la paix; du moins le tzar, après avoir entendu les rapports de ses voïévodes et consulté l'opinion du conseil des boyards, écrivit au roi une lettre pacifique autant que la dernière était injurieuse, lui annonçant qu'il avait ordonné aux voïévodes de suspendre les hostilités, jusqu'à l'arrivée à Novgorod des ambassadeurs Suédois, qu'il attendait avec impatience pour établir une sincère alliance entre les deux États. Ce changement subit dans les dispositions de Jean s'explique moins par les succès du général Ackesson que par une autre circonstance impérieuse qui vint inopinément troubler le tzar et la capitale.

Révolte dans la province de Kazan.

Les farouches Tchérémisses, tant de la plaine que des montagnes, ayant des intelligences secrètes avec Devlet-Ghireï, avaient tout-à-coup causé une révolte dans la province de Kazan et secoué le joug de la Russie, ce qui mit le tzar dans l'obligation d'envoyer sur-le-champ une forte

armée sur les bords du Volga. Heureusement les rebelles reconnurent bientôt leur imprudence. Le khan ne pouvait leur fournir des troupes, et déjà celles de la Russie, prêtes à punir leur sédition, le fer et la flamme à la main, se trouvaient à Mouron. Ils déposèrent les armes et firent acte de soumission. 1573.

Mariage de Magnus 12 Avril.

A cette époque, le tzar, ayant suspendu les hostilités en Livonie, célébrait à Novgorod les noces de Magnus avec la jeune princesse Marie, fille de Vladimir; il donnait des banquets, se livrait à la joie avec les Allemands pour lesquels il avait une prédilection toute particulière; il arrangeait lui-même les danses et chantait des cantiques sacrés avec les moines. Comblé de grâces et d'honneurs, déjà Magnus se regardait comme roi, s'imaginant qu'outre la riche dot promise, le tzar lui céderait toutes les villes de Livonie occupées par les Russes; mais au lieu des *cinq tonneaux d'or* sur lesquels il comptait, l'on n'apporta chez lui que quelques coffres remplis de linge et d'habits de parade pour sa jeune épouse. Loin de lui céder toute la Livonie, le tzar n'accorda à son neveu que la petite ville de Karkus: « Roi Magnus, lui dit-il, rendez-» vous avec votre épouse dans l'apanage qui » vous a été assigné. J'avais voulu, selon mes

1573. » promesses, vous confier, dès aujourd'hui » même, la domination des autres villes de la » Livonie, ainsi qu'une riche dot en numéraire, » lorsque je me suis souvenu de la trahison de » Taube et de Kruse que j'avais comblés de » bienfaits!... A la vérité, vous êtes fils de roi » et fait pour m'inspirer plus de confiance que » de vils esclaves; mais enfin vous êtes homme!.. » Si vous formiez un jour le dessein de me tra- » hir, vous pourriez, avec l'or de ma caisse, » soudoyer des soldats pour agir de concert avec » mes ennemis, et je serais forcé de reconquérir » la Livonie au prix de mon sang. Méritez ma » faveur par une fidélité constante, à toute » épreuve. » Ainsi, Magnus, le cœur navré, partit pour Karkus, d'où il se rendit à Oberpålen. Là, malgré un royaume en expectative, il vivait dans l'indigence, *n'ayant que trois plats pour son repas* (comme le disait son frère, Frédéric, roi de Danemarck, dans une lettre au duc de Mecklenbourg), *amusant avec des joujoux son épouse âgée de treize ans; la nourrissant de friandises, et, au grand mécontentement des Russes, la faisant s'habiller à l'allemande*. Ce duc de Mecklenbourg était Jean Albert, alors en relations avec le tzar: il avait envoyé à Novgorod le docteur Féling, l'un des

grands de sa cour, pour demander que la Russie confirmât les droits de son fils sur la ville de Riga, qui lui avait été promise par Sigismond-Auguste, roi de Pologne. Féling présenta à Jean, au nom du duc, un lion d'or enrichi de diamans et de rubis, avec cette explication, *le lion est la terreur des animaux, et le tzar de Moscovie l'effroi de ses ennemis.* « Je suis, répondit le tzar » très-reconaissant de ce message flatteur; mais » il m'est impossible de donner ce que je ne » possède pas encore, bien que la Livonie et la » ville de Riga soient mon patrimoine et non » pas celui du roi de Pologne. J'ai l'intention » d'envoyer une ambassade à l'empereur d'Allemagne afin de conclure avec lui une alliance » contre les infidèles et pour traiter des affaires » de la Livonie; je conseille au duc de s'armer » de patience; je pourrai lui céder Riga lorsque je l'aurai repris par un traité, ou l'épée » à la main. »

1573.

Cependant le roi de Suède, si méprisé du tzar, commençait à montrer de la fermeté. On fut long-temps sans recevoir de nouvelles de Stockholm; enfin le roi répondit que jamais ambassadeurs ne se rendraient dans un pays où l'on ignorait le droit des gens, où ils étaient exposés à se voir dépouiller, emprisonner. « Si le tzar,

1573 — 1575. Trève avec la Suède.

1573 — 1575. » ajoutait-il, désire réellement la paix, il peut » m'envoyer les siens, ou du moins sur la fron- » tière ; des plénipotentiaires suédois s'y trou- » veront aussi ; d'ailleurs on aurait dû parler de » trève trois ans plus tôt et ne pas attendre que » l'armée suédoise fût entrée en campagne. » Cette réponse vigoureuse n'était pas le seul motif propre à exciter le courroux du tzar : son envoyé à Stockholm y avait essuyé des insultes inouies dans les États policés. Voici un extrait de son rapport. « Les grands voulaient connaître sur- » le-champ le contenu de votre dépêche, pré- » tention dont je leur ai démontré l'absurdité. » Aussitôt, l'un d'entre eux m'a frappé à la poi- » trine en me tenant les plus injurieux propos. » Votre très-humble sujet a répondu à cet ef- » fronté Suédois : *Si j'étais à cheval, muni de* » *mes armes, tu n'aurais pas eu l'audace de* » *m'insulter ainsi, ni de lever la main, ni d'ou-* » *vrir ton odieuse bouche; mais nous ne sommes* » *pas ici pour combattre*. Au moment où je m'ap- » prochais du trône, un autre voulut m'arrêter » et me dit : *Donne ta lettre et ne pose pas ton* » *pied sur le tapis du trône*. Sans lui répondre, » j'ai marché sur le tapis et remis la lettre au » Roi........ Le lendemain matin, Christophe » Fléming, l'un des dignitaires de la cour,

» m'a dit : *apprends qu'hier tu n'as pas vu le roi ;* 1573—1575.
» *c'est moi qui étais à sa place, tandis qu'il se*
» *tenait parmi les grands ; car il ne voulait pas*
» *recevoir la missive de votre tzar, pensant*
» *qu'elle pouvait contenir encore des injures,*
» *que même un simple bourgeois ne saurait*
» *lire.* En me congédiant le roi m'a adressé la
» parole : *le tzar,* m'a-t-il dit, *est devenu paci-*
» *fique ; mais moi je ne veux point de paix avec*
» *lui et je ne le crains pas.* » En un mot, la Suède avait retrouvé de l'énergie. Elle avait pris à sa solde trois mille Écossais et deux mille Anglais, et le tzar, qui naguères traitait cette puissaace avec tant de hauteur, le tzar qui avait plus de cent mille hommes de troupes en Livonie et à Novgorod, témoigna la plus grande condescendance, ne dit pas un mot de l'insulte faite à son envoyé, supporta les railleries qu'excitait cet oubli de toute dignité et fit ce que désirait le roi, c'est-à-dire, qu'il envoya ses boyards, le prince Sitzky et autres, sur les rives de la Sestra qui formait alors la limite entre la Finlande et la Russie, pour traiter de la paix avec l'amiral Klass Fléming. De longues discussions eurent lieu avant de convenir du lieu de l'entrevue ; Fléming demandait que l'on dressât des tentes sur le pont, mais le prince

1573 Sitzky contraignit à la fin les Suédois à passer
1575. sur la rive russe. Ces conférences n'eurent pas de grands résultats. Le tzar voulait reprendre l'Esthonie et, sous cette condition, il consentait à accorder au roi le droit d'avoir avec lui des relations directes, droit que le roi réclamait, sans concession aucune, présentant la longue généalogie de l'illustre maison de Vasa, pour prouver à Jean l'ancienneté de son illustration. Enfin on conclut une trêve, à partir du 20 juillet 1575 jusqu'en l'année 1577, entre la Finlande et nos possessions septentrionales. La Russie s'engageait à ne pas envahir cette province, et la Suède à ne point inquiéter les domaines de Novgorod, la Carélie, Oretchek et autres places. Il ne fut pas question de la Livonie, qui continua à être le théâtre de la guerre. Satisfait de la promesse que les ambassadeurs du roi arriveraient bientôt à Moscou pour conclure un nouveau traité de paix, Jean s'engagea solennellement à leur faire un honorable accueil, à ne les priver ni de leur liberté, ni de leurs biens; à ne les insulter ni de fait, ni de paroles. A dater de cette époque les rois de Suède cessèrent tout rapport d'affaires avec Novgorod, obligation qu'ils avaient toujours regardée comme humiliante : en effet, dérivée du peu de considé-

ration qu'avaient pour eux les monarques moscovites, elle était devenue jusqu'alors une loi constante de l'orgueilleuse politique du cabinet russe. 1573 — 1575.

Si la condescendance du tzar lui avait laissé échapper les avantages de sa position, elle n'en produisit aucun de quelque importance dans les affaires du Roi. Les hostilités continuaient en Livonie. Les Suédois dirigèrent, de concert avec les Écossais à leur solde, une infructueuse attaque contre Vesemberg, tandis que les Russes dévastaient les environs de Revel, et s'emparaient de Pernau, après avoir perdu sept mille hommes sous les murs de cette place. En cette circonstance, Yourief, voïévode de Jean, surprit les habitans par sa générosité. Il leur laissa 1576.
le choix de prêter serment de fidélité au tzar ou 12 Février.
de se retirer avec leurs biens. Cette politique, dictée par l'humanité et la prudence, eut pour résultat la reddition, sans résistance, des châteaux de Helmet, Ermis, Ruen, Purgel, Léal, Lodé et de Fickel. Peu de temps après, cet exemple fut suivi par l'importante forteresse de Habsal où se trouvait quantité de munitions de toute espèce, ainsi qu'un grand nombre de soldats et de gentilshommes qui aimaient auparavant à se vanter de leur courage. On rapporte

1576. que ces paisibles héros, auxquels le voïévode russe avait garanti une entière sécurité, étaient occupés à se divertir au moment même où les Russes entraient dans leur ville, et qu'à l'aspect de leurs réjouissances, un de nos jeunes princes dit à un Allemand de sa connaissance : « Si nous » eussions cédé, vivans, une place de cette im-» portance à l'ennemi, qu'aurait fait notre sou-» verain? Qui de nous aurait osé regarder en » face un vrai chrétien? Et vous autres, Alle-» mands, vous célébrez votre honte! » Ils la célébraient entourés de tombeaux et de ruines! Il semblait que, déchirée par toutes les calamités d'une longue guerre, victime de l'ambition des peuples voisins, la Livonie eût épuisé la coupe du malheur. Les châteaux ainsi que les chaumières étaient en proie à la famine et à la misère. Selon le rapport des annalistes, la femme d'un illustre chevalier, nommé de Tedven, qui possédait naguères un palais magnifique dont la richesse causait l'étonnement des gens les plus opulens eux-mêmes, mourut alors sur la paille, à Habsal, et fut enterrée nue!.... Toutefois le destin préparait de nouvelles horreurs à cette malheureuse province. Jean retenait encore son bras armé pour sa conquête ou sa perte, car, bien qu'il ne craignît plus Devlet-Ghireï, il se

défiait toujours de lui et devait, pour le tenir en respect, rassembler de temps en temps des troupes sur les bords de l'Oka. Lui-même ayant quitté Novgorod, pendant l'été de 1574, passa la revue d'une nombreuse armée rassemblée à Serpoukhof; il envoyait aussi des détachemens dans les steppes où se montraient quelquefois des bandes de Tatars; mais il s'occupait surtout des événemens dont Varsovie était le théâtre et qui, flattant d'abord son ambition, eurent des suites inattendues, humiliantes pour le tzar et nuisibles aux intérêts de la Russie. 1576.

Au commencement de l'année 1573, une diète s'ouvrit à Varsovie pour l'élection d'un roi de Pologne : les principaux compétiteurs étaient : 1573—1577. Affaires de Pologne.

1°. Le jeune Ernest, fils de l'empereur Maximilien;

2°. Le duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France;

3°. Le roi de Suède et son fils Sigismond;

4°. Le monarque de Moscovie.

Le premier de ces princes avait, pour appuyer ses prétentions, les ambassadeurs d'Espagne et de Maximilien; le second, celui de France; et le troisième celui de Suède. Jean n'y était pas représenté, car il s'attendait à voir arriver à Moscou une ambassade de la part de la

1573 — 1577. diète. « *Ce sont eux*, disait-il, *qui ont besoin de moi!* Malgré cet orgueil, quelques grands de la couronne, et particulièrement ceux de Lithuanie, songeaient à le choisir pour roi, afin de consolider par ce moyen l'alliance de la Pologne avec la Russie puissante et dangereuse, idée inspirée par une politique sage autant que prévoyante! Ils connaissaient sans doute la cruauté de Jean; mais ils espéraient que les lois de leur république deviendraient un frein pour le tyran; ils pouvaient se tromper! Au reste, le destin leur épargna cette épreuve. Les conditions réciproquement proposées se trouvèrent également exagérées, également inadmissibles, et, après avoir entendu à Novgorod Harabourda, ambassadeur de Pologne, Jean lui donna, le 23 février 1573, la réponse suivante : « Le silence prolongé » des grands de votre pays, dans une affaire de » cette importance, excitait ma surprise, car » il n'est pas bon qu'un État reste sans souverain. Vous alléguez pour excuse la peste qui » désolait votre patrie. Je plains sincèrement la » Pologne, mais telle était la volonté de Dieu!.... » Aujourd'hui vous m'offrez de régner moi-même sur la Lithuanie et la Pologne, ou de » vous donner pour roi le tzarévitch Féodor, » exigeant de nous le serment d'observer avec

» fidélité tous vos statuts. Vous demandez, en 1573 — 1577.
» outre, qu'en vous accordant mon fils pour roi,
» je restitue au duché de Lithuanie les villes
» de Smolensk, Polotsk, Ousviat et Ozéritché;
» que je donne enfin à Féodor quelques villes
» particulières, prises parmi les anciennes pos-
» sessions de la Russie. La première de ces de-
» mandes est naturelle, l'autre est inconve-
» nante. Il est juste que chaque pays conserve
» ses coutumes, ses institutions, ses lois, et nous
» pourrons, sans doute, confirmer vos privi-
» léges par un serment. Mais est-il raisonnable
» de réclamer Smolensk, Polotsk et même des
» villes héréditaires de Moscovie, pour en doter
» le prince Féodor? Est-il donc une jeune fille,
» une fiancée? Il est glorieux d'agrandir et non
» pas de diminuer les États. Ceux de Pologne
» et de Lithuanie ne manquent pas de villes
» propres à une résidence royale. D'ailleurs il
» m'appartient plus qu'à vous de demander des
» restitutions. Si vous désirez avoir mon fils
» pour souverain, voici les articles auxquels
» vous devez consentir.

» 1°. Écrire mon titre tout entier, ainsi qu'il
» est institué par Dieu, et m'appeler tzar, car
» ce rang est un héritage de mes ancêtres et je
» ne m'approprie pas celui d'autrui;

1573 — 1577. » 2°. Dans le cas où le Tout-Puissant rappellerait à lui mon fils, les siens devront régner sur vous par droit d'*hérédité* et non pas » d'élection. S'il ne laissait point d'enfans mâles, » la Lithuanie et la Pologne seront *indivisibles » de la Russie* et deviendront propriété de mes » descendans dans les siècles des siècles, mais » sans aucune altération des droits et priviléges » nationaux de ces pays, *avec le nom particulier » de royaume de Pologne et de grand duché de » Lithuanie, dans les titres des monarques » russes*. Est-il convenable au fils d'un roi de » ne pas lui succéder au trône? Le bien-être » commun de ces trois puissances exige qu'elles » soient gouvernées par un seul souverain. Je » sais que l'Autriche et la France montrent plus » de condescendance dans leurs négociations » avec vous; mais elles ne peuvent servir d'exemple à la Russie, car nous savons pertinemment » qu'excepté nous et le Sultan il n'existe point en » Europe de souverain dont la dynastie ait deux » cents ans d'antiquité. Les uns descendent de » simples princes, les autres sont issus d'étrangers et il est tout simple que la royauté les séduise : mais pour nous *tzars d'origine*, nous » descendons de César Auguste, ce qui est connu » de tout le monde;

» 3°. En cas de mort, dans votre pays, de » l'un de mes descendans, son corps sera transporté à Moscou pour y être inhumé; 1573—1577.

» 4°. La ville de Kief, le plus ancien des apanages de la Russie, devra être réunie à nos » domaines. Pour prix de cette cession, et par » amour pour la paix, pour l'union des chré» tiens, nous ne formerons plus aucune récla» mation sur nos anciennes possessions en Li» thuanie, jusqu'à la rivière de Bérézina;

» 5°. La Livonie deviendra, sans partage, la » propriété de la Russie.

» Voilà les conditions auxquelles je puis vous » accorder mon fils bien aimé; mais il est encore » trop jeune pour résister à ses ennemis et aux » nôtres. Je sais, en outre, que la plupart de vos » grands désirent m'avoir moi-même pour roi » au lieu du tzarévitch. S'ils vous disent autre » chose ils ne sont pas sincères. J'ai entendu » dire aussi que vous songez à me tromper en » m'arrachant mon fils, que vous avez l'inten» tion de livrer aux Turcs, pour conclure la » paix avec eux. Cela est-il vrai ou faux? Je l'i» gnore; mais, dans une conférence intime, je » ne puis vous cacher mes préventions. »

Le prudent ambassadeur s'aperçut que le tzar ambitionnait la couronne de Pologne pour lui-

1573— même plutôt que pour son fils : « *Seigneur*, lui
1577. » répondit-il, nous voudrions tous avoir pour » souverain un prince aussi puissant, aussi sage » que Votre Majesté ; mais Moscou est trop éloi- » gnée de Varsovie, où la présence du Roi est » indispensable, tant pour la sûreté de l'État, » au dehors, que pour le maintien intérieur de » l'ordre et de la justice. Ce n'est pas l'usage en » Pologne que les rois s'absentent du royaume, » en se faisant remplacer par des lieutenans. » *D'ailleurs vous ne pourriez pas être couronné* » *sans embrasser la religion catholique ro-* » *maine.* » Jean ordonna à l'ambassadeur de se retirer.

Le jour suivant, l'ayant fait rappeler, il lui dit : « Après de mûres réflexions, il me paraît » que je pourrais gouverner trois États à la fois, » en me transportant de l'un à l'autre, et qu'il » serait facile d'éloigner les obstacles dont vous » m'avez parlé. Je demande seulement la cession » de Kief, sans autres villes ou districts. Je res- » tituerai Polotsk et la Courlande à la Lithuanie, » prenant la Livonie jusqu'à la Dvina, avec le » titre suivant : *par la grâce de Dieu, seigneur,* » *tzar et grand-duc de toute la Russie, de Kief,* » *Vladimir, Moscou, roi de Pologne et grand-* » *duc de Lithuanie.* Les noms des autres pro-

» vinces seront placés dans le titre en proportion 1573—1577.
» de leur rang; celles de Pologne et de Lithuanie
» pourront y figurer plus haut que celles de la
» Russie. J'exige du respect pour la religion
» grecque, le pouvoir de construire des églises
» orthodoxes dans tous mes États, et *je demande*
» *d'être sacré par un métropolitain russe et non*
» *par un archevêque latin*.... D'ailleurs je ne
» toucherai en rien à vos droits ou priviléges,
» promettant de ne distribuer ni rangs, ni
» places, sans le consentement du conseil de
» Pologne et de Lithuanie; et quand, épuisé par
» l'âge dans mes forces morales et physiques,
» je penserai à quitter le monde et le trône
» pour vivre en prières dans la retraite, vous
» choisirez pour souverain celui de mes fils que
» vous préférerez; mais jamais un prince étran-
» ger. Les grands de votre pays prétendent que
» la Lithuanie et la Pologne sont indivisibles;
» cela dépend d'eux; toutefois j'aurais préféré
» être seulement grand-duc du premier de ces
» deux États. Confirmant alors toutes ses lois par
» serment, je n'aurais restitué à la Russie que
» la seule ville de Kief, tandis que par mes armes
» ou par des négociations, la Livonie aurait re-
» couvré toutes ses anciennes possessions enle-
» vées par les Polonais, et je prendrais, dans les

1573— » actes diplomatiques, le titre de grand-duc de
1577. » Moscovie et de Lithuanie. Écoutez encore! Je » puis me transporter d'un pays à l'autre, mais » non pas sans peine, car j'approche de la vieil- » lesse, et un monarque doit tout voir de ses » propres yeux; ainsi, ne feriez-vous pas mieux » d'élire pour votre roi le fils de l'Empereur, et » de conclure avec nous un traité de paix et » d'alliance aux conditions suivantes :

» 1°. Kief et la Livonie seront l'apanage de la » Russie; Polotsk et la Courlande resteront à la » Lithuanie;

» 2°. Moi, l'Empereur et son fils, nous pren- » drons l'engagement de nous aider réciproque- » ment de troupes et d'argent contre nos ennemis » communs.

» Alors la Lithuanie et la Pologne partage- » raient la sollicitude qui m'anime pour le bien » de mes États. Que nous resterait-il à craindre » dans cette liaison intime! Tous les autres sou- » verains de l'Europe ne voudront-ils pas pren- » dre part à cette alliance pour s'armer en masse » contre les ennemis de la chrétienté? Quelle » gloire! que d'avantages pour tous!.... Enfin, » recommandez à vos grands de ne pas donner » la couronne au prince français, car il serait » plutôt l'ami des infidèles que celui des chré-

» tiens, et sachez que s'il obtenait vos suffrages, 1573—1577.
» je ne resterais point tranquille spectateur de
» votre imprudence. Déclarez encore aux grands
» de Pologne que plusieurs d'entre eux m'ont
» adressé des dépêches secrètes pour me con-
» seiller d'entrer à main armée en Lithuanie,
» et d'obtenir la royauté par la terreur. D'au-
» tres m'ont demandé de l'or et des fourrures
» pour prix de l'élection de mon fils. Je désire
» que votre conseil d'État ait connaissance de
» ces faits. »

Ce fut avec cette réponse que Harabourda partit pour Varsovie. Il est probable que les seigneurs lithuaniens n'avaient revendiqué Smolensk et d'autres villes de Russie que pour observer les *convenances*, et que s'attendant peu à une si grande condescendance de la part de Jean, ils auraient, sans beaucoup d'opiniâtreté, renoncé à leurs prétentions. Cette pensée rendit le tzar inflexible dans ses conditions; mais elles furent rejetées d'une voix unanime par la diète, qui, sur-le-champ, le raya de la liste des prétendans. Ici se présentent plusieurs questions à résoudre. Les idées de Jean étaient-elles changées? Avait-il reconnu l'impossibilité de gouverner la Pologne et la Lithuanie *selon son bon plaisir*, ou craignait-il pour l'humble Russie

1573 — 1577. l'exemple d'une noblesse fière de ses droits? Avait-il réfléchi que cette union intime, loin d'être utile à notre patrie, n'aurait d'avantages réels que pour ces deux puissances, auxquelles il faudrait fournir, et non pas demander, des secours en hommes ou en argent, au cas d'une guerre avec la Turquie, l'Autriche ou la Tauride; que le titre de roi avec un pouvoir incertain et limité ne valait pas une augmentation de dangers et de dépenses pour le monarque héréditaire d'une grande puissance, destinée par le ciel à devenir redoutable par ses propres forces? Pouvait-il espérer qu'acceptant ces dures propositions, la diète voudrait anéantir les lois fondamentales de la république, renoncer volontairement à l'élection de ses rois, instituer en Pologne une souveraineté héréditaire, restituer Kief à la Russie, et confier aux mains d'un prélat hétérodoxe la couronne des Jagellons, pour la poser sur la tête de Jean? Il serait difficile d'imaginer que la vanité l'eût aveuglé à ce point; il paraîtrait plus naturel de croire qu'après avoir témoigné d'abord un vif désir de succéder à Sigismond-Auguste, il était devenu ensuite plus indifférent à cet honneur, ayant sainement calculé l'importance de la position politique des deux pays.

Cependant l'élection de l'archiduc, approuvée

par le tzar, ne menaçait-elle pas la Moscovie du voisinage dangereux de l'Autriche? Cette considération avait d'autant plus de poids, que l'envoyé de l'Empereur, en intercédant pour Ernest, promettait solennellement aux seigneurs polonais une part active de la part de son maître dans leurs guerres avec la Russie. N'était-il pas plus à propos que Jean favorisât les prétentions de la France qui, par son éloignement, ne pouvait, en aucune façon, être à craindre pour lui? Nous ne pouvons néanmoins condamner entièrement sa politique : connaissant les rapports d'amitié qui existaient entre la cour de France et la Porte ottomane, il pensait, sans doute, que lorsqu'Henri d'Anjou aurait à sa disposition les forces de la Turquie, il les dirigerait contre la Russie; et, sans parler même de la religion de Mahomet, les Sultans lui paraissaient plus redoutables que les Empereurs, d'après les nombreuses victoires des armées turques. En dépit du tzar et de Maximilien, la diète de Varsovie élut Henri d'Anjou, séduite par les intrigues de Montluc, ambassadeur de France, qui, dans un discours pompeux, avait prodigué des éloges effrontés aux grands de Pologne et de Lithuanie. Il les comparait aux anciens Romains, les appelait la terreur des tyrans, les citait comme des

1573 — 1577.

1573—1577. héros de vertu, leur promettant, avec un million de florins, une armée nombreuse pour expulser les Russes de la Livonie; enfin, une entière soumission de leur futur roi aux décisions du conseil d'État.

Cette *désobéissance* de la diète, selon l'expression de Jean, allia les vues de la politique russe à celles de l'Autriche. L'Empereur se hâta de profiter des bonnes dispositions du tzar. Dans une lettre amicale qu'il lui écrivit, il se plaignit du crime de Charles IX, « qui avait fait » périr plus de cent mille de ses fidèles sujets » le jour de la Saint-Barthélemy, sans autre » motif que leur croyance particulière. » Il s'indignait de la ligue des Français et du Sultan, par l'intercession duquel on donnait à Henri la couronne des Jagellons. Il engageait Jean à défendre les chrétiens, lui proposant d'ajouter la Lithuanie aux États russes, de céder la Pologne à l'Autriche, et de conclure avec l'Empire une alliance offensive contre les Turcs. Le tzar expédia sur-le-champ un envoyé à Maximilien, pour lui conseiller d'employer tous les moyens possibles à l'effet d'arrêter Henri dans son voyage à Varsovie. Il témoignait le désir de voir au plus tôt à Moscou les ambassadeurs de l'Empereur, chargés de ratifier un traité d'amitié

entre l'Autriche et la Russie. « Nous réunirons 1573 — 1577.
» nos efforts, ajoutait-il, pour que le royaume
» de Pologne et la Lithuanie ne se détachent
» pas de nos États. Il m'est indifférent que ce
» soit mon fils ou le vôtre qui occupe ce trône.
» Vous déplorez, mon frère, l'horrible massacre
» de tant d'innocens dans la journée de la Saint-
» Barthélemy. Tous les monarques chrétiens
» doivent s'affliger de cet acte cruel, inhumain,
» du roi de France, qui, sans aucune nécessité,
» a fait verser tant de sang! »

Cependant, fidèle à son système pacifique, Jean ne voulut pas d'abord se déclarer l'ennemi du nouveau roi de Pologne. Ayant appris au contraire l'arrivée de ce prince et son sacre solennel dans l'ancienne capitale des Piastes, il se préparait à lui envoyer un dignitaire de marque pour le complimenter, lorsqu'il fut prévenu par Henri, qui, en lui annonçant son avénement au trône, le suppliait de ne pas rompre la trêve avec la république avant l'année 1576. Il ajoutait que, plongé dans l'affliction par la mort du roi de France, il était indispensable qu'il se rendît à Paris; mais que cette absence momentanée n'empêcherait pas le tzar de traiter d'affaires avec les grands du royaume. « *Mon frère*, répondit
» Jean, je me réjouis de votre avénement au

1573—1577. » trône et je prends part à votre douleur. La » mort des monarques chrétiens est un malheur » pour les chrétiens et un sujet de joie pour les » infidèles. Voulant vivre en paix avec vous, » mes ambassadeurs se rendront à Varsovie aus- » sitôt votre retour. J'attends les vôtres à Mos- » cou; toutefois pendant votre absence, il ne » me paraît pas convenable à ma dignité d'être » en rapport d'affaires avec les grands de votre » royaume. Quant à la trêve, j'ai donné à mes » voïévodes l'ordre de l'observer. » Mais déjà Henri avait abandonné la Pologne! il n'avait recherché cette couronne que pour complaire à sa mère, Catherine de Médicis, dont la conduite, en cette circonstance, était le résultat des intrigues, des insinuations d'un aventurier, le nain Jean Krassovsky. Pendant trois mois, étranger aux affaires de la politique, adonné aux festins, à la mollesse, au plaisir de la chasse, Henri, prince indolent et voluptueux, s'était dégoûté de son royaume ainsi que d'un pouvoir limité. Il fit donc en secret des préparatifs de départ, et, profitant de la nuit, il déserta le trône de Pologne pour aller occuper celui de France : il se hâta d'aller hériter du sceptre de son frère, mais en même temps de ses infortunes, destiné à régner comme lui dans un temps

de troubles, de trahisons et de crimes; il se montra lâche et parjure; toutefois il mourut en prononçant une parole à jamais consacrée par l'histoire, et digne du meilleur des princes. 1573—1577.

Surpris de la fuite du roi, les grands se trouvèrent dans l'obligation de lui donner un successeur. Alors, plusieurs d'entre eux, l'archevêque de Gnesne, le Castellan de Minsk, etc., s'adressèrent de nouveau au tzar; ils lui conseillaient 1°. d'envoyer à Varsovie quelques boyards de mérite porteurs de conditions semblables à celles sous lesquelles Henri avait été élu; 2°. d'écrire au clergé, à la noblesse et à chacun des grands en particulier pour les prier de le choisir pour roi, ayant soin d'assurer dans ses dépêches qu'il n'était pas un hérétique, mais un chrétien baptisé au nom de la Sainte-Trinité; 3°. de leur rappeler que les Polonais et les Russes, issus de même race Slavonne ou Sarmate, devaient, en qualité de frères, avoir le même père, le même souverain. Dans une lettre très-amicale, Jean les remercia de leurs bonnes intentions et promit d'envoyer ses boyards à la diète; mais il ne répondit pas positivement à l'article des conditions, attendant d'un instant à l'autre les ambassadeurs de l'Empereur qui devaient arriver à Moscou.

1573 — 1579. L'envoyé russe, Skobeltzin, revenu de Vienne, au mois d'août 1574, n'en avait rapporté aucune réponse annonçant que l'Empereur voulait expédier au tzar un de ses propres dignitaires, singularité dont on ne tarda pas à avoir l'explication. En effet, ce nouvel envoyé de Maximilien était chargé de se plaindre de Skobeltzin, que l'on accusait de n'avoir pas voulu se charger de la lettre de l'Empereur, sous le prétexte que tous les titres du tzar ne s'y trouvaient pas relatés; ensuite d'être parti de sa propre autorité après s'être conduit à Vienne d'une manière peu convenable, se permettant même de dire du mal de l'Empereur. Maximilien renouvelait au tzar l'assurance de son amitié et de sa reconnaissance. Celui-ci lui donna avis que pour punir Skobeltzin il l'avait disgracié. Bientôt on vit arriver à Moscou de nouveaux dignitaires autrichiens chargés d'excuser Maximilien, *accablé d'occupations*, du retard qu'il apportait à terminer, de concert avec Jean, les affaires de Pologne. Pour faire preuve de dévouement, un de ces envoyés rapporta aux boyards que, par de secrètes manœuvres, les grands de Pologne excitaient Magnus à trahir la Russie, lui promettant la ville de Riga pour récompense. Enfin, dans le courant de janvier 1576, Jean de Kobentzel et Daniel Printz, grands

Alliance avec l'Autriche.

ambassadeurs d'Autriche, arrivèrent à Moscou. 1573—1577.
Le tzar les reçut à Mojaïsk avec une extrême magnificence. Il était assis sur son trône, en habit russe destiné aux grandes cerémonies, la couronne en tête, le sceptre à la main, entouré des boyards et gentilshommes de la cour vêtus de drap d'or. A l'entrée des ambassadeurs Jean et le tzarévitch s'étant levés, s'informèrent de la santé de l'Empereur. Ce prince envoyait *à son frère et allié*, une chaîne d'or enrichie de pierres précieuses, et sur laquelle était gravé le nom de Maximilien, présent que l'on estimait 8,000 écus : l'Empereur suppliait Jean de l'aider de tous ses moyens, par son éloquence et son épée, à placer Ernest sur le trône de Pologne, et surtout de ne pas envahir la Livonie, province qui, *de temps immémorial, avait appartenu à l'empire romain.* « Alors, dirent les ambassadeurs, » toute l'Europe chrétienne se joindra à vous » pour détruire d'un seul coup, par mer et par » terre, l'orgueilleuse puissance des Ottomans. » Voilà un exploit digne de couvrir d'une gloire » éternelle et votre nom et la Russie : repous- » sons les Turcs de Constantinople; reléguons-les » en Arabie; extirpons la religion de Mahomet » pour arborer l'étendard de la croix dans la » Thrace, dans la Grèce, et que l'ancien empire

1573— » d'Orient tombe sous vos lois, ô grand tzar !
1577. » Voilà les voeux que forment l'Empereur, notre » Saint-Père le pape et le roi d'Espagne. » Jean écouta froidement ce discours, sans se laisser séduire par l'idée de régner sur les rives du Bosphore et de l'Hellespont. Il répondit que sa parole était inviolable ; que n'ayant point changé de projets relativement au royaume de Pologne, il le laissait à Ernest, arrangement au sujet duquel il écrivait de nouveau aux grands de la couronne. « Quant à la Lithuanie et à Kief, ajou-» tait-il, elles doivent-être, à jamais, réunies » à la Russie. Il en est de même de la Livonie » qui lui appartient et lui appartiendra toujours. » Personne jusqu'alors n'avait songé à cette pro-» vince, mais depuis nos conquêtes dans ce pays, » l'Empereur, le Danemarck, la Suède et la » Pologne ont imaginé de produire à ce sujet de » prétendus droits. Pour conclure une alliance » contre les infidèles, il faut que les ambassa-» deurs du roi d'Espagne, de celui de Dane-» marck, des princes d'Allemagne et des autres » souverains, se rendent à Moscou. La Russie » n'ignore pas le sort de Louis de Hongrie » qui s'est mis en campagne, plein de con-» fiance dans les promesses de l'Empereur, » et qui, bientôt, totalement abandonné, a

» perdu la vie dans un combat inégal contre les » Turcs. » 1573 — 1577.

Les ambassadeurs autrichiens, d'accord sur la cession à la Russie de la Livonie et de Kief, cherchaient à démontrer l'impossibilité de détacher la Lithuanie de la Pologne, ces deux pays désirant être gouvernés par un même souverain. « Savez-vous, dirent-ils aux boyards moscovites, » qu'il existe parmi les turbulens polonais, un » secret projet de choisir pour roi un tributaire » des Ottomans, le prince de Transylvanie, afin » de complaire au Sultan, et au préjudice des in» térêts de la chrétienté. — *Cela ne sera pas*, » répondit le tzar. Il exigea des ambassadeurs qu'ils confirmassent, par serment, le traité en ce qui concernait la Livonie; mais Kobentzel et Printz déclarèrent qu'en témoignage de son estime particulière pour Jean, leur souverain enverrait, à cet effet, à Moscou, *d'autres personnes revêtues des plus hautes dignités, des princes régnans*, assurant que, d'ailleurs, tout se ferait au gré du tzar. Ils donnèrent parole que l'Empereur engagerait le roi de Suède à la soumission. Jean satisfait donna aux ambassadeurs un dîner au palais et les étonna par sa magnificence. Il était assis avec son fils à une table particulière, en habit de velours amarante, parsemé de

1573 — 1577. pierres précieuses et de perles fines, la tête couverte d'un bonnet pointu sur lequel on voyait briller uu rubis d'une grosseur extraordinaire. Les deux couronnes (celles du tzar et de son fils) étaient posées près d'eux resplendissante de gros diamans, de rubis et d'émeraudes. L'or et l'argent étaient entassés par monceaux dans les appartemens. Kobentzel écrivit aux ministres d'Autriche : « Chaque palais a son garde-meuble par» ticulier rempli de même argenterie, mais » celui du Kremlin surpasse tous les autres en » richesses : en un mot, j'ai vu les trésors de » Sa Majesté l'Empereur, ceux des rois d'Espa» gne, de France, de Hongrie, de Bohême, » du grand-duc de Toscane, aucuns ne peuvent » égaler ceux de Jean.... Lorsque nous nous ren» dions en Russie, les grands de Pologne nous » parlaient, avec indignation, de l'intolérable » insolence de la cour de Moscou. Au lieu de » cela qu'avons-nous trouvé ? Un accueil si » honorable qu'il n'aurait pu être meilleur » ni à Rome ni en Espagne, car le tzar sait » parfaitement comment il doit se comporter, » selon les personnes qui ont affaire à lui. En » humiliant les Polonais et les Suédois, il ho» nore cenx qu'il estime et qu'il aime. » Jean fit remettre aux ambassadeurs pour présent à

Maximilien, des fourrures de zibeline estimées 1573 — 1577.
700 roubles et lui envoya le prince Sougorsky et le secrétaire Artzbaschef, chargés de faire sentir à la cour de Vienne l'urgente nécessité de conclure au plutôt un traité solennel et positif entre la Russie et l'Autriche. Il écrivit également aux grands de Pologne qu'il fallait élire Ernest, s'ils tenaient à conserver l'alliance du puissant empire de Moscovie, et surtout ne pas accepter un souverain *de la main du Sultan*, soumission qui les rendrait responsables devant Dieu d'une guerre terrible. En même temps, une de ses dépêches aux seigneurs Lithuaniens exprimait le désir de devenir leur grand-duc ou de leur donner à sa place le tzarévitch Féodor. « Si vous ne » jugez pas à propos, ajoutait-il, d'avoir un » souverain particulier, réunissez-vous à la » Pologne pour choisir le fils de Maximilien. »

Il est certain que Jean et l'Empereur auraient pu dicter des lois à la diète, si, manifestant leurs prétentions d'une manière décisive, ils les avaient appuyées d'un mouvement combiné de leurs armées respectives, ainsi que l'avaient conseillé ceux des grands de Lithuanie qui favorisaient les projets de la Russie et qui connaissaient la disposition des esprits à Vilna et à Varsovie; mais les facultés physiques et morales de Maxi-

1573 — 1577. milien s'affaiblissaient de jour en jour : il se montrait irrésolu, et tout en comblant d'égards nos ambassadeurs à Ratisbonne, il n'envoyait pas les siens à Moscou : de nouvelles et inutiles relations entretenues avec Jean, par courriers, excitaient le mécontentement de celui-ci, étonné d'abord des difficultés que faisait la cour de Vienne de lui accorder le titre d'empereur ou de *tzar de Russie*, se bornant à l'appeler *tzar de Kazan et d'Astrakhan*; ensuite, de ses continuelles réclamations au sujet de la misérable Livonie, qu'elle s'obstinait à regarder toujours comme une province germanique. Toutefois les réponses de Jean à Maximilien ne contenaient rien que de poli et d'amical; mais son zèle pour faire donner à Ernest la couronne de Pologne se refroidissait à tel point qu'il apprenait sans colère l'opposition que les grands de l'État éprouvaient de la part des chevaliers de la petite noblesse relativement à cette élection. La diète présenta alors comme candidats : 1°. Ernest; 2°. Ferdinand, frère de Maximilien; 3°. le roi ou le prince de Suède; 4°. Alphonse, duc de Modène. Il n'était, en aucune façon, question du tzar; car il n'avait pas voulu se désister formellement des propositions par lui faites en 1574 et entièrement incompatibles avec les lois de la république : en

second lieu, il n'avait pas jugé à propos d'envoyer ses plénipotentiaires à Varsovie, et il se contentait de menaces, de secrètes intelligences avec quelques seigneurs polonais. Cependant de fréquens courriers le tenaient au courant de tous les mouvemens de la diète. De son palais de la Slobode il voyait le jeu et la lutte des passions sur ce bruyant théâtre, où l'esprit et l'éloquence excitaient de vifs applaudissemens, tandis que l'or et la force y décidaient de tout; tumultueuse assemblée où l'on ne se bornait pas à de violentes discussions, mais dans le sein de laquelle on allait jusqu'à tirer le glaive; après avoir enfin rejeté tous les candidats, elle choisit deux souverains à la place d'Ernest, c'est-à-dire l'Empereur lui-même et Étienne Batory, nom peu connu jusqu'alors et destiné, dans l'histoire de Russie, à une célébrité honteuse pour Jean. 1573 — 1577.

En 1574 le sultan Sélim, instruit de la fuite de Henri, avait fait entendre aux grands de Pologne que l'élection du prince d'Autriche, élevé dans des sentimens de haine contre l'empire Ottoman, deviendrait pour les deux États une inévitable source de guerre et de calamités. Celle du prince de Russie lui paraissait également funeste. Selon lui, il était préférable de

1573 — 1577. placer la couronne sur la tête du plus vertueux des seigneurs polonais, ou d'appeler au trône le roi de Suède ; que s'ils voulaient mieux encore, ils devaient élire Batory, prince de Transylvanie, illustre par ses grandes qualités, et dont les liaisons d'amitié avec la sublime Porte garantiraient le bonheur et la gloire de l'État. Cette proposition frappa les esprits, car le Sultan était regardé comme le plus redoutable ennemi du royaume de Pologne ; et bientôt Varsovie, Cracovie retentirent du nom d'Étienne : il ne devait à ses ancêtres ni l'honneur d'être prince souverain, ni sa puissance, mais uniquement à son génie, à son noble caractère, au choix des autorités et du peuple de Transylvanie : il avait rétabli la paix, la sécurité, la tolérance dans ce pays demi-sauvage et inculte, peuplé d'hommes grossiers, turbulens, différens d'origine ainsi que de croyance. Bien que professant la religion catholique romaine, sa modération lui avait concilié l'amour des Luthériens et des Calvinistes. Il avait su acquérir la confiance du Sultan et rendre en même temps d'importans services à l'Empereur. Également distingué par sa bravoure, son esprit éclairé, son éloquence, son extérieur plein de majesté, il conservait, à l'âge de 42 ans, une beauté mâle; en un mot

ceux des Polonais qui songeaient à la prospérité 1573 — 1577.
de l'État ne pouvaient désirer un plus digne monarque. Leur parti se grossissait à la voix de Samuel Zborovsky, homme d'un haut rang, qui avait été exilé en Transylvanie et comblé des bienfaits d'Étienne. Ainsi, d'un côté, l'amour de la patrie, de l'autre l'or de Batory agissaient de concert en faveur de ce prince, moyens appuyés encore par la haine nationale et invétérée des Polonais contre la maison d'Autriche. Cependant le sénat était dévoué à l'Empereur et à Ernest; mais au moment décisif de l'élection, une voix retentit dans la diète : « Nous voulons Batory. Il » nous donnera la paix avec les Turcs et la vic» toire sur tous nos ennemis. » Aussitôt la noblesse répète à grands cris *Batory! Batory!* En vain quelques membres de l'assemblée voulurent représenter qu'il était tributaire des infidèles, et que choisir un esclave des sultans pour chef d'une république chrétienne, serait une chose honteuse; le prince de Transylvanie n'en fut pas moins proclamé roi par Jean Zamoïsky, maréchal de la couronne, l'évêque de Cracovie et une partie considérable de la noblesse de Pologne. De leur côté, le Primat et les Sénateurs réunirent leurs voix pour l'élection de Maximilien, prince valétudinaire, comme pour complaire,

Batory est élu roi de Pologne.

1573 — 1577. par la perspective peu éloignée d'une nouvelle élection, à une séditieuse noblesse avide de dicter des lois dans les diètes. Chacun des deux partis informa l'objet de son choix de l'honneur qui lui était fait, et Maximilien, déjà au lit de la mort, écrivit à Moscou qu'il était roi de Pologne. *Je m'en réjouis*, répondit le tzar : *mais Batory est à Cracovie!* En effet il venait d'y arriver avec le drapeau du Sultan et sous le titre de roi.

Cet événement était de nature à contrarier les vues de plusieurs grands polonais qui désiraient Féodor pour souverain, dans l'espérance que ce jeune tzarévitch, innocent des cruautés de son père, fixerait son séjour en Lithuanie; qu'il adopterait leurs moeurs, leurs usages et qu'aimant comme seconde patrie un pays qui professait la même religion que lui, il assurerait l'intégrité de l'État par une paix solide avec les Russes et lui ferait recouvrer non-seulement Polotsk, mais peut-être aussi Smolensk et toute la contrée de Seversk. *Pourquoi*, disaient-ils à Bastanof, envoyé de Jean, *votre maître a-t-il montré aussi peu de zèle pour sa gloire et notre prospérité? Comment ses ambassadeurs ne sont-ils pas venus proposer à la diète des conditions compatibles avec les vrais intérêts des deux*

États! Nous n'aimons pas l'Empereur et nous haïssons Batory, comme un vassal de Sélim. 1573—1577.
Quelques uns d'entre eux pensaient même qu'il était encore temps d'agir et qu'il serait possible d'annuler l'élection illégale des deux rois, si Jean voulait adresser aux grands de Pologne des lettres flatteuses et des présens, et si une armée russe entrait sans délai en Lithuanie..... Mais sur ces entrefaites Maximilien mourut, le 12 octobre 1576, et Batory fut couronné à Cracovie, après avoir solennellement juré d'observer l'engagement consenti par Henri, ainsi que les lois de la république. Il promettait également d'épouser la sœur de Sigismond-Auguste, âgée alors de 50 ans; de conclure une alliance avec l'empire Ottoman; de réprimer l'audace du khan de Tauride; de délivrer, les armes à la main, tous les captifs chrétiens; de garantir la sûreté de l'État par la construction de nouvelles forteresses, de commander toujours les armées en personne, enfin de rendre à la Lithuanie les provinces que les tzars de Moscovie lui avaient enlevées, si le sénat et la nation voulaient faire la guerre aux Russes. *Loin de nous*, disait-il, *toute crainte pusillanime! j'ai une garde aguerrie, de la force dans le bras et du courage dans le cœur!* Cette noble assurance fit cesser toute

1573 — 1577. espèce de dissensions; elle imposa silence aux mécontens, et d'une voix unanime on s'écria en Pologne, comme en Lithuanie, *vive le roi Batory!*

La contenance de Jean offrait les dehors de l'indifférence et de la tranquillité. Ayant appris que des ambassadeurs d'Étienne étaient en route pour se rendre auprès de lui, il ordonna de les recevoir avec les honneurs dûs à leur rang. Curieux de connaître l'extraction de Batory et quel titre lui accordait, dans leurs dépêches, le Sultan, l'Empereur et les autres souverains, les boyards adressèrent à ce sujet diverses questions aux ambassadeurs, dont la réponse se borna à ces mots : « *Le tzar verra le titre d'Étienne* » *dans la lettre que nous lui apportons.* » Les envoyés polonais furent présentés à Jean; il les reçut, assis sur son trône, la couronne en tête, ayant à ses côtés l'aîné des tzarévitchs. Les boyards étaient placés sur des banquettes dans la salle de réception, les gentilshommes et les sécrétaires dans le vestibule; les enfans boyards se tenaient debout, sur l'escalier et dans les corridors qui conduisaient aux appartemens du tzar, donnant sur la Moskva : le quai, jusqu'à l'église de l'Annonciation, était couvert d'une foule de marchands, de fonctionnaires publics, *tous vêtus de drap d'or*, et on apercevait, sur

la place, les strélitz sous les armes. Le tzar ayant pris la lettre de Batory, s'informa de la santé du Roi; mais il n'invita point les envoyés à dîner. Cette lettre dictée par la politesse et la modestie renfermait la promesse d'Étienne d'observer, jusqu'au terme convenu, *la trève avec ses voisins*, et demandait un *passeport* ou une lettre de *sûreté* pour le libre passage des *grands* ambassadeurs de Pologne jusqu'à Moscou, assurant le tzar de son sincère amour de la paix: il se plaignait de Maximilien qui, animé de haine contre lui, osait le calomnier et l'appeler tributaire des Turcs, tandis que lui-même payait au Sultan des sommes dix fois plus fortes et s'humiliait devant la puissance ottomane beaucoup plus que ne l'avaient jamais fait les princes de Transylvanie. Les boyards répondirent, au nom du tzar, que le roi Étienne provoquait évidemment la guerre, parce que, 1°. sa lettre ne donnait pas à Jean le titre de tzar, ni celui de prince de Smolensk et de Polotsk, titre généralement reconnu et que les insensés polonais lui refusaient seuls, tandis qu'ils accordaient le nom de roi à *Gustave* de Suède, bien qu'il ne fût pas une tête couronnée; 2°. il osait traiter le tzar de frère, lui simple voïévode de Transylvanie, sujet du roi de Hongrie, et conséquem-

1573 — 1577.

1573 — 1577. ment tout au plus l'égal des princes Ostrovsky, Belzky, ou Mstislavsky; 3°. il s'arrogeait le titre de souverain de la Livonie. On congédia les envoyés en leur annonçant que si le roi voulait établir avec Jean des liens de fraternité, il fallait qu'il renonçât à ses prétentions sur la Livonie, et que, dans ses dépêches, il nommât celui-ci *tzar, grand duc de Smolensk et de Polotsk* : toutefois on accorda la lettre de *sûreté* demandée pour les ambassadeurs.

Ceci se passait au mois de novembre 1576. Jean, qui avait deviné le caractère de son antagoniste, dont la fermeté, l'inflexibilité lui enlevaient l'espoir d'arriver au but désiré par de simples menaces, et d'obtenir, par ce moyen, la cession volontaire de la Livonie, résolut d'attaquer, avec toutes ses forces, les possessions suédoises et polonaises dans cette province. Les circonstances semblaient favoriser ses projets. Le roi de Suède, pour complaire à la reine, son épouse, s'entourait de Jésuites, introduisait de nouveau la religion latine dans ses États, s'aliénait l'affection de ses sujets, excitait des révoltes, des schismes, et se trouvait hors d'état d'opposer une vigoureuse résistance aux entreprises des Russes. Étienne, engagé dans une guerre contre la Prusse, s'occupait du siége de la ville de Dantzig

révoltée. Devlet-Ghireï, craignant d'encourir le mépris des Russes par un état d'inaction prolongée, avait osé, dans le courant de l'année 1576, se mettre en campagne avec cinquante mille cavaliers; mais bientôt il était retourné sur ses pas, à la nouvelle que les troupes moscovites campaient sur les bords de l'Oka; que Jean lui-même était à Kalouga, et que, dans une audacieuse incursion, les cosaques du Don s'étaient emparés d'Islam-Kirmen. Décidé à la guerre, le tzar fit, en conséquence, les dispositions que commandait la sûreté de l'État: il augmenta la garnison des places fortes au sud-est et à l'occident de la Russie pour s'opposer aux incursions du khan et des Polonais. Il établit sur le Volga une force navale considérable formée des habitans des bords de la Dvina, de ceux de Perme et de Souzdal, destinée à tenir en respect les séditieux Tchérémisses, Astrakhan et les Nogaïs, ainsi qu'à se réunir aux cosaques du Don pour agir contre la Tauride même. Ensuite il se prépara à décider du sort de la Livonie. 1573 — 1577.

On était alors au commencement de l'année 1577, époque funeste pour ce malheureux pays et dont la multitude croyait trouver le présage dans les phénomènes de la nature. L'automne 1577.

1577. avait produit d'effroyables ouragans : pendant l'hiver, la fureur des vents enlevait les neiges et formait des tourbillons tels qu'on n'en avait jamais vus, de sorte que la Baltique était couverte de débris des vaisseaux submergés : les rivages et les grandes routes étaient bordés de cadavres humains engloutis dans les ondes, ou dans les neiges également orageuses : ce fut dans ce moment que cinquante mille russes, partis de Novgorod, s'avancèrent sur Revel. Les habitans de cette ville attendaient en vain des secours, par mer, de la Finlande, de la Suède et de Lubek; les vaisseaux qui leur apportaient des vivres et des troupes avaient péri dans la tempête, ou, cédant à la violence des vents contraires, s'étaient vus forcés de retourner dans les ports d'où ils étaient partis. L'anxiété, la terreur régnaient dans Revel, et le roi de Suède écrivait à Jean, comme par ironie, qu'ils n'avaient réciproquement aucun motif pour se faire la guerre : *la Suède*, disait-il, *a pris des arrangemens avec l'empereur d'Allemagne au sujet de la cession de Revel, et si vous ambitionnez la possession de cette ville, c'est à l'héritier de Maximilien qu'il faut vous adresser pour l'obtenir.*

Guerre de Livonie.

Cependant le courage des habitans de Revel

était soutenu par le souvenir des événemens de 1577.
1571, époque où ils avaient vu, du haut de leurs murailles, la fuite de Magnus; en conséquence, sous le commandement du général suédois Horn, ils reçurent les Russes avec une prudente valeur. Les principaux voïévodes du tzar étaient le jeune prince Féodor Mstislavsky et Jean Schérémetief, le plus ancien des capitaines moscovites, qui avait juré à son maître de prendre Revel ou de périr dans cette entreprise. L'artillerie des assiégeans, sous les ordres du prince Nicétas Rostovsky, avait dans ses rangs plusieurs canonniers allemands et écossais. On ouvrit le siége le 23 janvier, et quatre jours après toutes les batteries d'attaque commencèrent un feu qui dura environ six semaines, sans aucun résultat décisif. Le feu prenait aux églises, aux maisons, les citoyens l'éteignaient aussitôt: ils entretenaient une canonnade continuelle et faisaient de fréquentes sorties, dans lesquelles ils avaient quelquefois l'avantage sur les Russes, de sorte que le nombre de ceux-ci se trouva considérablement diminué par suite des combats, du froid et des maladies. Schérémetief tint sa parole. Il ne prit pas Revel, mais il fut tué d'un coup de canon des remparts. Les restes de ce valeureux voïévode furent transportés à Moscou avec le butin

1577. enlevé et les prisonniers esthoniens ou *finlandais*, car, au mépris de la trève de deux ans conclue avec la Finlande, le prince Mstislavsky envoyait la cavalerie tatare dévaster ce pays, en traversant le golfe sur la glace. Dans l'intention d'effrayer les assiégés, et pour encourager leurs propres troupes, les généraux moscovites faisaient courir le bruit de l'arrivée prochaine du tzar devant la place; inutile subterfuge! Les habitans de Revel savaient par le traître Mourza Boulat, déserteur du camp russe, que le tzar n'avait pas quitté Moscou: ils savaient aussi que nos généraux découragés n'inspiraient plus aucune confiance aux soldats; ils repoussèrent donc avec fierté toutes les propositions d'accommodement qui leur furent faites par Mstislavsky, ce qui décida les Russes à lever le siége. Le 13 mars, ils mirent le feu à leur camp, encombré de cadavres, et s'éloignèrent après avoir fait dire aux habitans *qu'ils leur disaient adieu pour peu de temps*.

Ce nouveau triomphe de Revel occasionna la dévastation des domaines du tzar en Livonie. Les Russes, en petit nombre, se trouvèrent attaqués et vivement poursuivis non-seulement par les Suédois ou les Allemands, mais encore par les paysans de l'Esthonie. Dans cette occasion, Yve

Schenkenberg, fils d'un monnoyeur de Revel et surnommé Annibal à cause de son audace, parvint à s'illustrer. On le vit paraître à la tête des laboureurs armés, à l'aide desquels il prit Vittenstein, incendia Pernau, et livra au pillage plusieurs petites villes ou châteaux du pays d'Erven en Virlandie. Il torturait, il massacrait impitoyablement les prisonniers russes; il excitait partout une vengeance inhumaine qui ne tarda pas à retomber sur son pays; car les troupes qui avaient fait le siége de Revel avec si peu de succès, n'étaient que l'avant-garde de l'armée du tzar. 1577.

Aux premiers jours du printemps, ce prince se rendit, avec ses deux fils, à Novgorod. Cette ville fut désignée avec Pskof comme point de réunion des forces militaires de son vaste empire. Bientôt on vit y arriver des contrées du midi ou du nord, chrétiennes ou infidèles, des soldats partis des bords de la mer Caspienne, d'autres des côtes de l'Océan septentrional, les Circassiens, les Nogaïs, les Mordviens, les Tatars, princes, mourzas, hetmans, enfin tous les voïévodes, à l'exception de ceux à qui était confiée la garde des frontières, depuis le Dniéper jusqu'au Voronège. Immédiatement après le tzar, l'armée était sous les ordres de Sahim-Boulat,

1577. ex-tzar de Kassimof, et qui, devenu chrétien, s'appelait *Siméon, grand-duc de Tver*. Des princes commandaient différens corps détachés. Depuis long-temps les Russes n'avaient pas vu d'armée aussi formidable. On croyait généralement qu'elle se précipiterait sur Revel. Les habitans de Riga envoyèrent à cette ville plusieurs vaisseaux chargés de blé et de munitions de guerre : *armez-vous d'un nouveau courage*, écrivaient-ils; *préparez-vous à un troisième orage, le plus terrible de tous. Puisse le Tout-Puissant vous protéger cette fois encore contre les efforts d'un tyran impie!*.... Le tzar quitta Novgorod le 15 de juin : il s'arrêta environ un mois à Pskof, où il fut rejoint par Magnus, tremblant à l'approche du parjure dont il allait se rendre coupable, ainsi que nous le verrons bientôt : le tzar, qui ignorait encore ses projets perfides, lui donna l'ordre de marcher sur Venden avec sa troupe allemande; ensuite il pénétra lui-même, le 25 juillet, dans la Livonie méridionale, au grand étonnement des Polonais qui occupaient cette province et qui se croyaient en paix avec la Russie. C'est ainsi que commença entre Jean et Batory, une guerre si importante par ses résultats! Étienne Chodkévitch, général en chef, n'étant pas préparé à la défense, prit la

fuite et fut bientôt suivi de tous les autres voïévodes; de sorte que, dans quelques jours, Jean se rendit maître de Marienhausen, Luitzen, Rositten, Dunebourg, Kreutzbourg, Laudon, dont les défenseurs, Allemands et Polonais, demandaient merci sans tirer l'épée. Ceux qui se soumettaient spontanément étaient remis en liberté, la moindre hésitation de la part des autres les faisait rester prisonniers. Le tzar, ayant fait raser la forteresse de Laudon et placé des garnisons russes dans les autres, détacha le voïévode Thomas Boutourlin contre la place de Zesvéghen, commandée par le frère du traître Taube. Les Russes s'emparèrent d'abord du faubourg. Alors Boutourlin écrivit à Jean que les assiégés, rejetant le pardon qu'on leur offrait, étaient décidés à se défendre jusqu'à la mort : aussitôt ce prince arriva en personne devant la place, qu'il fit battre en brèche par toute son artillerie. A l'aspect de leurs murailles écroulées, les Allemands tombèrent à ses pieds; mais l'heure de la miséricorde était passée! Les plus distingués d'entre eux furent empalés; on vendit les autres aux Tatars. Berson, Kaltzenau, se soumirent sans capitulation et il fut permis à tous les Allemands qui s'y trouvaient de se retirer en Courlande, avec leurs femmes et leurs enfans.

1577.

21 Août.

1577. De son côté, Magnus prenait des villes sans coup férir. *Voulez-vous*, écrivait-il aux Livoniens, *sauver votre existence, votre liberté, vos biens? soumettez-vous à moi. Autrement vous verrez les Moscovites apporter chez vous la mort et l'esclavage.* Tous s'empressèrent de le reconnaître pour roi, sous les conditions qu'exigeait leur sûreté, et dans l'espoir d'échapper par ce moyen au courroux de Jean. En conséquence Magnus occupa, à l'insu du tzar, les villes de Kokenhausen, Ascheraden, Lehnvard, Ronnebourg et plusieurs autres forteresses ; enfin Venden et Volmar où les citoyens lui livrèrent le prince Poloubensky, voïévode de Batory. Aussitôt, avec un orgueil inconsidéré, il instruisit Jean de ces succès, exigeant que les Russes n'inquiétassent plus les Livoniens devenus sujets fidèles de leur roi légitime : au nombre des villes soumises à sa domination, il allait jusqu'à nommer Dorpat. Il est facile d'imaginer, à cette occasion, l'extrême surprise de Jean! Nous avons vu qu'en choisissant Magnus pour instrument de sa politique, il ne s'était point aveuglé jusqu'à lui accorder une confiance illimitée. Le souvenir de la trahison de Taube et de Kruse était encore présent à sa pensée; il savait que les liens de parenté sont une faible garantie du dévouement d'un ambitieux, et

il ne pouvait avoir oublié les bruits qui s'étaient 1577.
répandus au sujet des secrètes intelligences de Magnus avec les grands de Pologne; mais, dissimulant ses soupçons, il avait jusqu'alors gardé le silence. En apprenant la conduite de Magnus il frémit de colère, et se précipita sur Kokenhausen, où il fit mettre à mort cinquante Allemands de la troupe du traître et vendre tous les habitans comme esclaves : ensuite il écrivit la lettre suivante à son neveu. « *A notre vassal » le roi Magnus :* Je t'ai permis, à ton départ » de Pskof, d'occuper la seule ville de Venden... » et toi, docile aux avis de gens mal intentionnés, » ou entraîné par ta propre imprudence, tu » élèves de ridicules prétentions. Oublies-tu » que nous sommes près l'un de l'autre? Il m'est » facile de te mettre à la raison; j'ai des sol- » dats et du pain, il ne me faut rien de plus. » Obéis sur-le-champ! toutefois si tu n'es pas » satisfait des villes que je t'ai données en par- » tage, traverse la mer et retourne dans ton » pays. Je puis aussi t'envoyer à Kazan. Quant » à la Livonie, je saurai bien la faire évacuer » sans ton entremise. » Alors, ayant expédié ses voïévodes sur Ascheraden, Lehnvard, Svanenbourg, Tirsen et Pebalghe, le tzar se reposa trois jours à Kokenhausen; là, se livrant

1577. à son goût pour les discussions théologiques, il eut de paisibles conférences avec le principal pasteur, sur la religion évangélique ; il s'en fallût peu cependant qu'il ne l'envoyât au supplice, pour une comparaison indiscrète de Luther avec l'apôtre Saint-Paul. Comme les places fortes de la Livonie méridionale ne faisaient aucune résistance, il marcha contre Erla dont il fit les habitans prisonniers, pour les punir de ne s'être pas rendus sur-le-champ ; ensuite il se hâta d'aller attaquer Venden. En même temps Bogdan Belzky, avec des tirailleurs moscovites, cernait la ville de Volmar, commandée par George Vilke, l'un des officiers de Magnus, place regardée comme une des plus importantes de la Livonie et dans laquelle il ne voulait pas laisser entrer les Russes, répondant à leurs sommations qu'elle avait été soumise *par le sabre de son roi*. Toutefois, à l'aspect des préparatifs d'un assaut, il vint trouver le voïévode moscovite et lui dit : *Je sais que mon roi a prêté serment de fidélité au tzar. Je m'abstiens donc de verser du sang : prenez la ville, et moi je vais rejoindre Magnus.* Mais on s'empara de lui et on l'envoya au tzar avec vingt Allemands ; les autres soldats de Magnus, au nombre de soixante-dix, furent mis en pièces. Les marchands, tous les habitans chargés

de fers, virent sequestrer leurs biens et leurs maisons. Satisfait de cette expédition, Jean fit présent d'une chaîne d'or à Belzky et donna des médailles aux gentilshommes qui l'avaient faite avec lui. 1577.

Magnus se trouvait alors à Venden : il ne jugea pas à propos d'aller au-devant du tzar ; cependant, pour obéir à ses ordres, il lui envoya le voïévode polonais, prince Poloubensky, avec deux officiers de marque, porteurs de ses excuses. On rapporte que Jean ayant fait au premier l'accueil le plus flatteur, en obtint la confidence d'un secret d'une haute importance qui lui dévoila la perfidie de son vassal. Il apprit que Magnus entretenait de secrètes relations avec le duc de Courlande ; qu'il avait le projet de se soumettre à Batory avec toutes les villes de la Livonie ; enfin qu'il détestait intérieurement et les Russes et leur tzar. On ne peut deviner le motif qui décida ce voïévode à trahir ainsi la confiance de Magnus. Doit-on le rapporter au désir de se venger sur lui de la révolte des habitans de Volmar ? Faut-il l'attribuer à une basse crainte, ou bien aux bontés inattendues de Jean ? Quoi qu'il en soit, le tzar pouvait légalement punir un traître et s'abandonner à un courroux juste autant que naturel ; mais il savait par fois se dompter

31 Août. Trahison de Magnus

1577. lui-même. Il donna donc, de sang froid, l'ordre de fustiger les deux envoyés de Magnus et lui fit dire de se rendre sans délai au camp des Russes. Saisi de terreur, et n'osant pas désobéir, Magnus vint se présenter à ce redoutable tribunal, accompagné de vingt-cinq Allemands de sa suite. En approchant du tzar, il descendit de cheval et tomba à ses pieds. Jean le releva, et, le regardant plutôt avec mépris qu'avec colère, il lui parla ainsi : « Insensé! tu as donc eu l'audace » de songer à te faire roi de Livonie! toi, un » vagabond, un mendiant que j'ai reçu dans ma » famille! que j'ai marié avec une nièce bien » aimée; que j'ai vêtu, chaussé; à qui j'ai donné » des richesses et des villes! et tu m'as trahi, » moi ton souverain, ton père, ton bienfaiteur? » Ose répondre; combien de fois n'ai-je pas entendu parler de tes desseins odieux? Cependant je ne voulais pas y ajouter foi et je gardais le silence. Maintenant tout est dévoilé. » Tu as voulu envahir la Livonie par intrigues » et par ruses pour te rendre esclave des Polonais; mais, dans sa miséricorde, Dieu m'a » sauvé et te livre entre mes mains. Sois donc » victime de ta déloyauté : rends-moi ce qui » m'appartient et retourne ramper dans le » néant! » Magnus fut, avec toute sa suite,

enfermé dans une maison inhabitée et délabrée 1577.
où il passa plusieurs jours sur la paille. Portons maintenant nos regards sur ce qui se passait alors à Venden.

Les Russes, entrés dans la ville sans résistance, avaient reçu des voïévodes Gallitzin et Soltikof la défense expresse d'en inquiéter les habitans. On avait placé de nombreuses sentinelles, préparé des maisons pour le souverain et sa cour; en un mot, tout présentait l'apparence de la tranquillité : mais les Allemands de Magnus, redoutant la cruauté du tzar, s'étaient renfermés dans le château avec leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, et refusaient obstinément d'en ouvrir les portes. Les Russes ayant essayé de l'enlever de vive force furent reçus par un feu de mousqueterie qui tua plusieurs enfans-boyards et blessa le voïévode Soltikof. Ces Allemands étaient sourds à la voix de Magnus, qui leur criait lui-même de se rendre; alors le tzar furieux donna sur-le-champ l'ordre d'empaler le prisonnier George Vilke, de détruire le château à coups de canon et de passer toute la garnison au fil de l'épée. Pendant trois jours entiers l'artillerie foudroya les murailles : elles s'écroulaient et leur destruction enlevait aux assiégés tout espoir de salut. Dans cette terrible

1577. position l'un d'entre eux s'écrie ; « *Mourons,* » *puisque telle est la volonté du Très-Haut ;* » *mais ne nous rendons pas au tyran, qui nous* » *ferait périr au milieu de tourmens affreux.* » *Faisons sauter le château!* » Cette courageuse proposition, accueillie d'une voix unanime, est approuvée même par les pasteurs qui se trouvaient avec les soldats. A l'instant on transporte la poudre sous les voûtes de l'antique habitation des grands maîtres. Ces malheureux, dévoués au trépas, reçoivent la sainte communion et se mettent à genoux, rangés par familles, les maris avec leurs femmes, les mères avec leurs enfans : ils adressent au ciel de ferventes prières, et à l'aspect des Russes qui se précipitaient sur la brèche, ils donnent le funeste signal! Aussitôt un officier de Magnus, nommé Henri Boïsmann, lance une mèche enflammée sur le tas de poudre! L'édifice sauta avec une épouvantable détonation. Tout périt, excepté Boïsmann, qui étourdi par l'explosion, mutilé, mais existant encore, fut trouvé parmi les ruines. Il expira quelques instans après et son cadavre fut empalé..... Une effroyable vengeance retomba également sur les paisibles et malheureux habitans de Venden. On les torturait, on les fustigeait, on les brûlait vifs : leurs femmes, leurs filles étaient déshono-

rées en pleine rue, la ville était entourée de cadavres privés de sépulture. En un mot *ce châtiment de Venden* peut être classé au nombre des actes les plus atroces de la tyrannie de Jean. Il augmenta la haine que les Livoniens portaient aux Russes. 1577.

De Venden, le tzar marcha sur Ronnebourg, Triekau et Smilten, forteresses occupées par les Polonais : elles ne firent aucune résistance. Les chefs lui en ouvraient paisiblement les portes, satisfaits de la liberté qui leur était accordée de s'en retourner dans leur pays, sans armes et sans biens; les Allemands, avec leurs familles, étaient faits prisonniers. Il ne restait plus qu'à s'emparer de Riga; mais prévoyant que cette entreprise nécessiterait un siége difficile et sanglant, le tzar se hâta de revenir à Volmar, pour s'y réjouir du succès de ses armes. Il donna un grand banquet aux généraux de son armée, ainsi qu'aux prisonniers polonais de distinction rendus à la liberté. Le prince Alexandre Poloubensky fut particulièrement comblé de marques de bienveillance. Après leur avoir fait présent de pelleteries et de coupes d'or ou d'argent, il leur dit avec fierté : *retournez auprès du roi Étienne; persuadez-lui de conclure la paix avec moi aux conditions qu'il me plaira*

1577. *lui imposer, car mon bras est puissant, vous en avez eu la preuve; qu'il l'apprenne aussi!....*
Volmar ranima dans l'âme de Jean le souvenir
Lettre à Kourbsky. du déserteur Kourbsky; il lui écrivit une lettre qu'il chargea Poloubensky de lui faire parvenir; elle était ainsi conçue: « *Nous, grand souverain » de toute la Russie, à notre ci-devant boyard.* » Que l'humilité soit dans mon cœur ainsi que » dans mes paroles. Je connais mes iniquités; » mais la miséricorde divine est infinie; c'est » elle qui me sauvera, selon cette expression de » l'Évangile: *le Seigneur se réjouit à la vue d'un » pécheur repentant, plus qu'à celle de dix » justes.* Cet abîme de bonté engloutira les pé- » chés d'un tyran, d'un adultère! Je ne me » vante pas de ma gloire: cette gloire n'est pas » à moi, mais à Dieu seul..... Voyez, prince, » l'effet des volontés du Très-Haut et nos des- » tinées respectives; vous autres amis d'Adaschef » et de Sylvestre, vous avez voulu régner sur » mes États..... où êtes-vous aujourd'hui? Ra- » baissés par la suprême justice, transportés » de rage, vous avez proclamé partout qu'il » n'existait plus d'hommes de mérite en Russie; » que, privée de vous, elle se trouverait sans » force, sans appui. Cependant vous avez dis- » paru, et les remparts des Germains sont tom-

» bés devant la puissance de la croix vivifiante ! 1577.
» Nous voici où vous n'êtes jamais venus.... Que
» dis-je? on t'a vu, toi, à Volmar, sinon comme
» un glorieux vainqueur, au moins comme un
» lâche déserteur, te croyant déjà bien loin de
» la Russie, dans un asile sûr pour un traître
» et inaccessible à ceux qu'il a offensés. Ici tu
» vomissais des injures contre ton maître ; et
» ton maître se trouve en ce moment dans cette
» ville, domaine de la Russie !.... De quoi suis-
» je donc coupable envers vous? N'est-ce pas
» vous-même qui, en me privant d'une épouse
» chérie, êtes devenus les véritables causes de
» mes faiblesses humaines? Il vous sied bien de
» parler de la cruauté de votre souverain, vous
» qui avez voulu lui enlever le trône avec la vie !
» Est-ce par la guerre, est-ce par le sang que
» j'ai acquis ce trône, qui, dès mon berceau,
» était ma propriété? Parjures ! ce prince Vla-
» dimir, objet de votre affection, possédait-il
» quelques droits à la couronne, par son ori-
» gine ou par ses qualités personnelles? Insensé
» autant qu'ingrat, il avait été jeté en prison
» par ordre de vos pères..... C'est moi qui lui
» ai rendu la liberté ! J'ai dû m'occuper du
» soin de ma propre défense, et l'acharnement
» de mes ennemis réclamait une implacable

1577. » justice..... Mais je ne veux pas devenir diffus » et ce que je viens de dire est suffisant. Admire » la providence divine! rentre en toi-même, ré» fléchis sur tes actions! Ce n'est pas l'orgueil » qui me porte à t'écrire; c'est la charité chré» tienne, afin que ce souvenir serve à te cor» riger et que tu sauves ton âme. » Certainement cette prétendue *humilité* ne pouvait ni corriger, ni tromper le traître; mais elle était de nature à rouvrir la plaie de son cœur : c'était là le but du vindicatif monarque. Kourbsky, également avide de vengeance, attendait, pour lui répondre, un moment favorable et ce moment allait arriver.

Jusqu'à présent nous avons vu le tzar s'emparer de ce qui lui convenait; exercer, sans obstacle, sa cruauté sur la Livonie; se riant de la faiblesse de ses ennemis; pensant avec orgueil à la terreur, au désespoir des rois de Suède et de Pologne; il croyait que tout était décidé par le triomphe de ses armes et qu'il ne restait plus qu'à consentir un traité du fort avec les faibles. Ayant donc détaché une partie de sa cavalerie sur Revel, pour dévaster de nouveau les possessions suédoises, il répartit son armée dans différentes villes, en confia le commandement général à Siméon, prince de Tver, à Jean

Schouïsky et à Basile Sitzky, et partit pour Dorpat. On conduisait à sa suite le traître Magnus avec ses principaux officiers, attendant, d'heure en heure, un arrêt de mort ; mais Jean, qui bravait à toute occasion les lois de la morale et de la justice, savait être indulgent pour la trahison, selon les intérêts de sa politique. C'est ainsi que se trouvant à Dunebourg, il s'abaissa jusqu'à correspondre *gracieusement* avec les déserteurs Kruse et Taube, lâches intrigans qui, à la nouvelle de ses succès, avaient eu l'audace de lui offrir une seconde fois leurs services : guidé par les mêmes motifs, il excita une surprise générale en pardonnant aussi à Magnus, pendant son séjour à Dorpat. Il exigea de lui, outre un serment de fidélité, l'engagement de payer à la Russie 40,000 florins de Hongrie ; lui rendit avec la liberté Oberpalen et Kharkus, et ajouta même à ces possessions les villes de Helmet, Zighesvalde, Rosemberg, etc. Il laissa à Magnus le titre de roi, se réservant celui de souverain maître de Livonie et fit tracer dans les églises de cette province l'inscription suivante, en mauvais vers allemands, composés, à ce que l'on assure, par lui-même. *Je suis Jean, souverain d'un grand nombre de pays, dont la désignation se trouve dans mes titres : je confesse la religion*

1577.

1577. *de mes pères, véritablement chrétienne, selon la doctrine de l'apôtre saint Paul, de même que les bons Moscovites. Je suis leur tzar naturel, titre que je n'ai ni recherché, ni acheté, et mon tzar est Jésus-Christ.* Jean quitta Dorpat pour se rendre à Pskof, où il passa en revue tous les prisonniers livoniens. Quelques-uns obtinrent leur liberté; d'autres furent expédiés à Moscou, chargés de fers: ensuite, comme s'il eût été fatigué de ses grands exploits, il se hâta d'aller prendre du repos dans la solitude d'Alexandrovsky.

Nous sommes arrivés au terme de nos succès militaires en Livonie. Bien que d'une faible importance pour la postérité, à cette époque ils n'en étaient pas moins brillans et glorieux pour les Russes, qui se vantaient de la prise de vingt-sept villes en deux ou trois mois. Nous verrons bientôt, par un fatal revers du destin, les infortunes de la patrie et la honte du tzar!... Nous acquerrons une nouvelle preuve que la lâcheté est naturelle à un tyran; les coups du sort sont pour lui un châtiment plutôt qu'une épreuve et son cœur est aussi incapable de s'abandonner à la providence que de se confier au dévouement de la nation qu'il gouverne!.... Mais avant de décrire une guerre, dont les fastes de la Russie

n'offraient pas d'exemple, faisons paraître une dernière fois Jean IV, comme l'ange des ténèbres, comme l'exterminateur de la Russie, baigné dans le sang de l'innocence. 1577.

Sixième époque des meurtres.

Le nom d'*opritchniks* n'existait plus; toutefois la tyrannie n'était pas rassasiée de victimes; seulement elles tombaient plus rarement et en petit nombre : c'était le crime fatigué de ses excès, endormi de lassitude, qui se réveillait de temps en temps! il restait encore un nom illustre à porter sur l'immense liste des meurtres de ce règne sanguinaire, le premier des voïévodes russes, *le premier serviteur du monarque*, celui qui, au plus beau moment de l'existence du tzar, lui avait envoyé dire : *Kazan est à nous!* qui proscrit, disgracié, déshonoré par l'exil et la prison, mais incapable de vulgaires ressentimens, avait détruit l'armée des Tatars de Crimée sur les rives de la Lopasnia, et forcé le tzar à lui témoigner encore la reconnaissance de la patrie pour le salut de Moscou; le prince Michel Vorotinsky, enfin, fut livré aux supplices, dix mois après son triomphe; il était accusé, par un de ses esclaves, de sortiléges et de secrètes entrevues avec des magiciennes dans le dessein d'attenter à la vie du tzar. Délation absurde, trop commune à cette époque et toujours agréable au

1577. tyran ! Ce grand homme, chargé de fers, fut amené devant le tzar. A l'aspect du délateur, à la lecture de l'accusation, Vorotinsky dit avec douceur : « Seigneur ! mon aïeul et mon père » m'ont appris à servir avec zèle Dieu et mon » souverain; à recourir, dans mes chagrins, » aux autels du Très-Haut et non pas aux sor- » cières. Ce calomniateur est mon esclave; il » est fugitif et convaincu de vol. Pourrais-tu » ajouter foi au témoignage d'un scélérat? » Jean voulait y croire, car, jusque-là, c'était contre sa volonté qu'il avait épargné les jours du *dernier* des fidèles amis d'Adaschef, et comme pour conserver au moins un des voïévodes illustrés par leurs victoires, au cas d'un péril extraordinaire. Mais les dangers étaient passés, et le héros sexagénaire, couché, lié sur une bûche, fut placé entre deux brâsiers ardens !....... Jean lui-même se servait de son bâton ensanglanté pour approcher des tisons enflammés du corps de ce martyre : brûlé, respirant à peine, on voulut le transporter à Biélo-Ozéro, il expira en route, et ses restes reposent dans le couvent de Saint-Cyrille. « Homme illustre ! écrit » Kourbsky, homme extraordinaire par la force » de ton âme et de ton esprit, que ta mémoire » soit à jamais sacrée dans ce monde ! Puisse-t-

» elle survivre à une longue suite de siècles! 1577.
» Tu as servi une patrie ingrate où la vertu est
» un crime, où la gloire est funeste. Mais tu
» auras pour toi la postérité. Ton nom a retenti
» en Europe! On sait partout que ton courage,
» que ton génie ont anéanti l'armée des infidèles
» dans les plaines de Moscou, à la consolation
» des chrétiens, à la honte de l'orgueilleux Sul-
» tan! Reçois donc ici, à la face de l'univers,
» l'hommage dû à tes grandes actions, et dans le
» ciel, auprès du Christ, notre souverain maî-
» tre, la béatitude éternelle réservée à un in-
» nocent martyre!... » Depuis long-temps l'illustre race des princes Vorotinsky, descendans de saint Michel de Tchernigof, est éteinte en Russie : le nom du prince Michel est demeuré l'héritage et la gloire de nos annales.

On fit périr en même temps que lui le boyard et voïévode prince Nicétas Odoïevsky, frère de la malheureuse Eudoxie, belle-sœur de Jean. Depuis long-temps il était dévoué au supplice, pour les prétendus crimes de sa sœur et de son beau-frère; mais quelquefois le tyran trouvait du plaisir à différer les exécutions, faisant parade de sa clémence et comme pour jouir de la terreur, des angoisses prolongées de ses victimes. Le vieux boyard Morosof eut le même sort

1577. qu'Odoïevsky. Il fut mis à mort avec ses deux fils et Eudoxie, son épouse, fille du prince Dmitri Belzky, renommée pour sa piété et la sainteté de ses mœurs. Ce dignitaire avait traversé, sans en être atteint, tous les orages de la cour de Moscou; il avait résisté aux nombreuses vicissitudes du gouvernement des boyards, également aimé des Schouïsky, des Belzky et des Glinsky; en 1547 il avait figuré au premier mariage de Jean, en qualité de principal officier, et, par conséquent, comme un des seigneurs les plus rapprochés du trône. Continuant à s'élever sous Adaschef, sans autre appui que son propre mérite, il s'était distingué comme guerrier et comme diplomate. C'était lui qui avait dirigé l'artillerie au siége de Kazan. Il n'avait point fait partie de la légion des Opritchniks, de sorte qu'on ne l'avait pas vu figurer avec les Basmanof et Maluta aux sanglans festins du tzar; mais il avait continué à servir l'État par son esprit, par ses travaux; enfin il succomba à son tour et fut sacrifié comme un reste odieux, un détestable monument de temps plus fortunés. Ainsi avait péri, en 1575, un autre vieux boyard, le prince Pierre Kourakin, qui, pendant vingt-cinq ans, avait été parmi les voïévodes un modèle d'activité; ensuite le boyard Jean Boutourlin. Celui-

ci avait survécu à ses nombreux parens; il était même parvenu à se concilier la faveur particulière du tzar; cependant ni ses services, ni son habileté dans l'art de la cour ne purent détourner sa disgrâce. Cette année et les deux suivantes, on supplicia les grands officiers dont les noms suivent: Pierre Zaïtzof, l'un des plus zélés *opritchniks*; Grégoire Sabakin, oncle de la feue tzarine Marpha; le prince Touloupof, voïévode de la cour, et par conséquent favori du tzar; Nicétas Borissof, l'échanson Calliste Sabakin, beau-frère du tzar, et l'écuyer prince Jean Dévételevitsch. Nous ignorons la nature de leurs délits ou plutôt le prétexte de leur supplice. Ce que nous pouvons seulement apercevoir, c'est que, dans ses meurtres, Jean suivait constamment son *système de fusion*. S'il achevait d'exterminer les anciens seigneurs condamnés par sa politique, il n'épargnait pas davantage les nouveaux qu'il proscrivait *impartialement*. Les hommes vertueux ou les méchans étaient également exposés à sa fureur. C'est à peu près à cette époque qu'il fit mettre à mort un saint homme nommé Cornélius, abbé de Pskof, avec Vassian Mouromtzef, son humble disciple, et Léonidas, archevêque de Novgorod, prélat indigne, dévoré d'une basse cupidité! Les deux premiers furent écrasés au 1577.

1577. moyen d'un instrument de torture. Ayant fait coudre l'archevêque dans une peau d'ours, on lâcha contre lui des chiens qui le mirent en pièces. Rien alors ne pouvait plus surprendre les Russes. La force de la tyrannie avait émoussé toute espèce de sentiment!..... On rapporte que Cornélius a écrit, pour la postérité, l'histoire de son temps, où il retrace les calamités de la patrie, les troubles, les divisions intestines, enfin l'anéantissement de la population par la barbarie de Jean, par la famine, la peste et les invasions étrangères.

En cette circonstance Kourbsky nous apprend encore la fin du vertueux archimandrite Théodorite, ex-religieux du monastère de Solovky. Il avait été l'ami de saint Alexandre Svirzky et de Porphyre, cet illustre vieillard proscrit par le père de Jean, pour la généreuse hardiesse avec laquelle il avait défendu l'infortuné prince Schémiakin. Un grand nombre de sauvages lapons avaient reçu le baptême des mains de Théodorite. Loin de s'effrayer d'immenses déserts de neiges, pénétrant au fond de leurs froides et ténébreuses forêts, il avait annoncé le Sauveur du monde sur les rives de la Touloma. Après avoir étudié la langue des habitans, il leur expliqua l'Évangile, inventa pour eux des caractères d'écriture, fonda un monastère à l'embouchure de

la Kola ; en un mot, il les instruisit, leur fit du bien à l'exemple de Saint-Étienne de Perme, et vit, avec attendrissement, le zèle que ces gens simples et débonnaires témoignaient pour la vraie religion. En 1560, il fit, d'après les ordres de Jean, un voyage à Constantinople et lui apporta, de la part du clergé grec de cette métropole, *la bénédiction sur sa dignité de tzar*, avec l'ancien livre du sacre des empereurs de Byzance. Il se fixa ensuite à Vologda, dans le monastère de Saint-Dmitri de Prilouki, et, malgré son âge avancé, il allait souvent visiter son couvent chéri sur les bords de la Kola, ainsi que ses néophytes lapons. Pour passer d'un désert à l'autre, il voyageait par eau en été, et avec un atelage de rennes en hiver; partout il était accueilli avec des témoignages d'amour pour sa personne, avec attention et respect pour sa doctrine. Généralement estimé des Russes et du tzar lui-même, Théodorite attira sur lui la colère de son souverain par son attachement au prince Kourbsky, dont ce zélé pasteur avait été le confesseur. Il eut le courage de rappeler à Jean la déplorable destinée de cet illustre fugitif, aussi malheureux que coupable. Il osa parler de pardon!.. Suivant quelques rapports, Théodorite fut noyé dans une rivière. D'autres assurent que, 1577.

1577. nonobstant la disgrâce qu'il avait encourue, il termina ses jours en paix dans une solitude.

Abus du droit de prééminence.

Ce monarque qui n'épargnait ni la vertu, ni la sainteté, qui exigeait en tout une obéissance passive, tolérait avec une inexplicable indifférence les disputes sans cesse renaissantes entre les voïévodes russes au sujet du droit de primauté, disputes dans lesquelles ceux-ci ne craignaient pas de montrer l'opiniâtreté la plus audacieuse. Ils voyaient sans murmurer le supplice de leurs proches; ils courbaient la tête sous la hache des bourreaux, mais ils osaient désobéir au tzar lorsqu'il leur conférait, dans l'armée, des emplois qui ne répondaient pas à l'ancienneté de leur naissance. Ainsi, par exemple, celui dont le père ou l'aïeul avait été voïévode du *centre*, ne voulait pas dépendre d'un voïévode dont l'aïeul ou le père n'avait commandé que *l'avant* ou *l'arrière-garde*, *l'aile droite* ou *l'aile gauche*. Le mécontent renvoyait au tzar son ordre de service, accompagné d'une plainte, et demandait justice. Alors le prince consultait les registres et prenait l'ancienneté pour base de sa décision. Lorsqu'il se présentait des cas graves, il répondait quelquefois : « *Les voïévodes* » *ne disputeront point sur leurs places; chacun* » *gardera la sienne jusqu'à plus ample exa-*

» *men.* » En attendant, le temps s'écoulait dans 1577.
une inaction préjudiciable à l'État, et le coupable jouissait de l'impunité. Ces querelles de prééminence avaient également lieu dans le service de la cour : Boris Godounof, nouvel échanson et favori de Jean, eut à ce sujet, en 1578, un procès avec le prince Bazile de Sitzky. Le fils de celui-ci refusait de servir à la table du tzar, de pair avec Boris, et, bien que le prince Basile fût revêtu de la dignité de boyard, Godounof fut déclaré, par une lettre-patente du souverain, plus élevé que lui *de plusieurs rangs*, parce que l'aïeul de Godounof était inscrit dans les anciens registres avant les Sitzky. Mais s'il fermait les yeux sur les disputes des voïévodes à l'occasion de la primauté, il ne leur pardonnait jamais de fautes dans leur conduite militaire: par exemple, le prince Michel Nozdrovaty, officier de haut rang, *fut fouetté dans les écuries* pour avoir mal disposé le siége de Smilten.

« Toutefois ni les supplices, ni le déshon-
» neur, écrit un annaliste livonien, ne pouvaient
» affaiblir le dévouement de ces hommes à leur
» souverain. Nous allons en citer un mémorable
» témoignage. Le prince Sougorsky, envoyé vers
» l'empereur Maximilien en 1576, tomba ma-
» lade au moment où il traversait la Courlande.

1577. » Par respect pour le tzar, le duc fit demander » plusieurs fois des nouvelles de cet envoyé par » son propre ministre, qui l'entendait répéter » sans cesse : *ma santé n'est rien, pourvu que » celle de notre souverain prospère*. Le ministre » étonné lui dit : *comment pouvez-vous servir » un tyran avec autant de zèle? Nous autres*

Exemple de fidélité. » *Russes*, répondit le prince Sougorsky, *nous » sommes toujours dévoués à nos tzars, bons ou » cruels*. Pour preuve de ce qu'il avançait le » malade raconta que, quelque temps aupa- » ravant, Jean avait fait empaler un de ses » hommes de marque pour une faute légère; » que cet infortuné avait vécu vingt-quatre heu- » res, dans des tourmens affreux, s'entretenant » avec sa femme et ses enfans et répétant sans » cesse, *grand Dieu, protège le tzar!* » C'est-à-dire que les Russes se faisaient gloire de ce que leur reprochaient les étrangers, d'un dévouement aveugle et sans bornes à la volonté du monarque, lors même que, dans ses écarts les plus insensés, il foulait aux pieds toutes les lois de la justice et de l'humanité.

Ce fut à cette époque que la licence effrénée de Jean étala un nouveau scandale, en transgressant d'une manière inouie les lois sacrées de l'Église. La tzarine Anne n'avait pas tardé à perdre

la tendresse de son époux, soit en raison de sa stérilité, soit uniquement parce que ce prince, oubliant ses devoirs et sa conscience, s'abandonnait au déréglement de ses mœurs. Telle qu'autrefois Salomonie, cette infortunée princesse fut obligée de se retirer du monde; elle s'enferma dans le couvent de Tivkin, où elle vécut, sous le nom monastique de Darie, jusqu'en 1626. Aussitôt après sa retraite, sans observer la plus légère bienséance, sans demander aucune absolution ecclésiastique, le tzar se maria pour la cinquième fois avec Anne Vassiltchikof (1575). Nous ignorons s'il lui accorda le titre de tzarine et s'il reçut solennellement la bénédiction nuptiale, car celui-ci ne se trouve pas dans la description de ses mariages, et nous ne voyons ni à la cour, ni dans les places éminentes, aucun des parens de cette princesse. Elle mourut bientôt et fut enterrée au couvent des religieuses de Souzdal, où reposaient les restes de Salomonie. La sixième épouse de Jean fut une veuve nommée Vassilissa Mélentief, distinguée par sa beauté. Sans s'astreindre à aucune cérémonie religieuse, il se contenta d'une *simple bénédiction* de son confesseur pour vivre avec elle. Ce n'était pas encore là le terme des mariages illicites du tzar, insatiable dans les meurtres comme dans les voluptés.

1577.

Cinquième et sixième mariages de Jean

CHAPITRE V.

Suite du règne de JEAN LE TERRIBLE.

1577 — 1582.

Négociations avec l'Autriche. — Traité avec le Danemarck. — Affaires de Crimée. — Négociations et guerre avec Batory. — Action admirable des canonniers moscovites. — Prise de Polotsk et de Sokol. — Lettre de Kourbsky. — Concile à Moscou. — Ambassade à l'Empereur et au Roi. — Conquête de Véliki-Louki. — Malheurs de la Russie. — Septième mariage de Jean. — Humiliation inouie. — Lettre à Batory et sa réponse. — Ambassade du Pape. — Glorieux siége de Pskof. — Prise de Narva par les Suédois. — Négociations. — Trève. — Infanticide. — Jean veut fuir le monde. — Médecin Strogonof. — Entretiens de Jean avec l'ambassadeur de Rome.

1577 — 1578. Négociations avec l'Autriche.

Au milieu des fêtes par lesquelles Jean célébrait à Moscou ses conquêtes en Livonie, il paraît que, méprisant Batory et la Suède, il ne prévoyait pas de grands dangers pour la Russie. Toutefois il cherchait des alliés, et, en réponse à une lettre de Rodolphe, nouvel empereur d'Al-

lemagne, dans laquelle ce prince lui annonçait la mort de Maximilien, il lui témoigna le désir de conclure avec lui un traité d'*amitié* et de *fraternité*. Le gentilhomme Kvaschnin fut envoyé à Vienne pour essayer de déterminer l'Empereur à déclarer la guerre à Étienne, leur ennemi commun, afin de partager la Pologne et la Lithuanie, et à prendre ensuite les armes avec toute l'Europe contre le Sultan; idée dominante à cette époque, inspirée aux empereurs par les papes! Il se trouvait alors à la cour de Vienne un illustre fugitif, Albert Lasko, voïévode de Sirad, qui entretenait avec Jean de secrètes intelligences. Ce prince l'engageait à employer tout son esprit, tout son zèle pour ranimer la froide et lente politique de l'Autriche. Observons que, d'après les instructions à lui remises, Kvaschnin devait s'informer en Allemagne si le pape était ami de l'Empereur, des rois de France, d'Espagne, d'Écosse et d'Élisabeth d'Angleterre? Si les discordes intestines auxquelles la France était en proie se trouvaient apaisées? De quelle nature étaient les négociations que l'Empereur entretenait avec ce pays et les autres puissances? A combien s'élevait le montant de ses revenus et le nombre de ses troupes? C'est ainsi que depuis Jean III, fondateur de la puis-

1577 — 1578.

1577–1578. sance des tzars et de la force nationale de la Russie, ses princes n'étaient plus étrangers à l'Europe; ils cherchaient à connaître les relations respectives de ses monarques, autant pour satisfaire une curiosité naturelle aux esprits actifs, que pour trouver, dans les alliances et les inimitiés des différens États, des avantages immédiats ou éloignés pour la politique russe.
1578. 18 Juin. Toutefois, Kvaschnin revint sans avoir obtenu d'autre résultat que la promesse de l'Empereur d'envoyer bientôt un de ses grands dignitaires à Moscou, afin de resserrer davantage les rapports d'amitié qui existaient entre les deux puissances. Jean vit avec mécontentement que Rodolphe se plaignait du déplorable ravage de la Livonie, qu'il trouvait incompatible avec leur *fraternité*, et contraire aux lois de l'humanité comme à celles de la justice. Kvaschnin était également porteur d'une lettre de Robert, voïévode de Hongrie, dans laquelle celui-ci vantait l'habileté de l'ambassadeur russe, et conjurait le tzar, comme le second parmi les monarques chrétiens, de devenir le sauveur de l'Europe. Il lui promettait, pour la guerre contre les Turcs, un secours considérable en argent et en troupes. Il l'engageait aussi à s'emparer de la Moldavie, *léguée à la Russie* par le hospodar Boydan, mort à Mos-

cou. Cette lettre était confidentielle et secrète, car le cabinet autrichien, toujours soupçonneux, n'aurait sans doute pas permis à un grand de Hongrie de correspondre au nom de sa nation avec un souverain étranger, sur des affaires d'une aussi haute importance. Robert connaissait l'Empereur : habile chimiste, astronome et bon écuyer, mais fort mauvais monarque. Prévoyant l'orage dont l'ambition des Sultans menaçait la Hongrie, il voulait y opposer celle de la Russie, renommée alors par sa puissance. En effet, les ambassadeurs de Maximilien qui, en 1576, y avaient été envoyés, avaient publié en Europe que les forces militaires de Jean étaient incalculables; mais, malgré sa haine contre Batory, le pusillanime successeur de Maximilien redoutait le Sultan, et ne songeait pas à profiter de l'alliance du tzar pour conquérir la Pologne et sauver la Hongrie. 1578.

Frédéric, roi de Danemarck, pouvait devenir le second de nos alliés naturels. Malgré la paix par lui conclue avec la Suède, il ne se fiait pas à l'amitié de cette puissance, et recherchait celle de Jean. En 1578, il envoya à Moscou Jacques Uhtfeld et Grégoire Uhtstand, dignitaires de marque, pour se plaindre, en son nom, de ce que les Russes avaient occupé quel-

Traité avec le Danemarck.

1578. ques possessions danoises en Livonie, telles que Absal, Léal, Lodé, et pour proposer une paix durable à des conditions également avantageuses pour les deux États. Frédéric, qui désirait obtenir une partie de l'Esthonie, promettait d'aider les Russes à expulser les Suédois, se vantant de n'avoir accepté aucune des promesses flatteuses d'Étienne, cet ennemi de Moscou. Mais les boyards, orgueilleux et inflexibles, suivant le rapport d'Uhtfeld, uniquement occupés de leur propre ambition, n'eurent pas la moindre condescendance pour Frédéric; ils ne voulurent écouter ni demandes, ni observations; ils repoussèrent l'alliance du Danemarck, ainsi que la paix éternelle, et se bornèrent à conclure une trêve de quinze ans sous les conditions suivantes; savoir :

1°. Le roi reconnaissait comme propriété du tzar les provinces de Livonie et de Courlande; le tzar lui cédait l'île d'OEsel avec ses villes et ses domaines;

2°. Le roi s'engageait à ne fournir ni troupes, ni argent à Batory, ou aux Suédois, dans leur guerre contre la Russie, qui, de son côté, ne devait prêter aucun secours aux ennemis du Danemarck;

3°. Les anciennes limites entre les provinces

russes et danoises devaient être rétablies en Norvége; 1578.

4°. Les parties contractantes garantissaient une liberté absolue aux marchands, de même qu'une entière sécurité aux voyageurs;

5°. Frédéric devait accorder libre passage aux artistes allemands qui se rendaient à Moscou.

Ce traité, évidemment avantageux au tzar seul, fit perdre à Uhtfeld la faveur de son maître, et, dans la description de son voyage, ce dignitaire, irrité contre les Russes, les maudit pour leur opiniâtreté, leur esprit rusé et indomptable.

Affaires de Crimée.

Jean n'avait pas interrompu le cours de ses relations avec Devlet-Ghireï, guidé par le désir de la paix plutôt que par celui d'une alliance avec ce prince valétudinaire et aux portes du tombeau, duquel il n'exigeait qu'une paisible inaction. Le khan mourut le 29 juin 1577, et son fils Mahmet-Ghireï lui ayant succédé écrivit à Jean une lettre amicale pour l'en informer. Ensuite il porta la guerre en Lithuanie, mit à feu et à sang une grande partie de la Volhynie; docile aux avis des grands de Tauride, qui prétendaient que le nouveau khan devait signaler son avénement au trône par des incendies et de sanglantes incursions dans les pays voisins. Aussitôt le tzar se hâta de lui envoyer le prince Mossalsky

1578. en qualité d'ambassadeur, pour le complimenter et lui porter des présens d'une telle richesse que, jusqu'alors, la Tauride n'en avait jamais vu de semblables. Les instructions de cet envoyé lui prescrivaient la plus extrême condescendance pour le khan, et le chargeaient, par exemple, « de promettre des présens annuels en cas d'al- » liance, *sans*, néanmoins, en faire mention » dans l'acte du traité; ensuite d'exiger de » Mahmet-Ghireï, mais sans opiniâtreté, qu'il » donnât au souverain de Moscou le titre de » *tzar;* en général, de se conduire *avec douceur,* » d'éviter toute espèce de paroles désobligeantes, » et de répondre sans colère, si le khan ou les » seigneurs tatars venaient à rappeler les temps » de Kalita et d'Usbeck, *Je n'ai aucune con-* » *naissance des temps passés; c'est le bon Dieu* » *et vous, seigneurs, qui les connaissez !* » C'est ainsi que Jean cherchait à gagner l'amitié du nouveau khan, afin de réprimer Étienne par la crainte des invasions tatares, si fatales à la Lithuanie; mais cette politique qui avait eu d'heureux résultats sous le règne de Jean III, ne réussit ni à son fils ni à son petit-fils. Pour prix de son amitié, Mahmet-Ghireï demandait la cession d'Astrakhan, offrant en échange de donner la Lithuanie et la Pologne à la Russie; il exigeait,

en outre, que le tzar désignât d'autres contrées de son Empire pour le séjour des cosaques du Don et du Dniéper. Les ambassadeurs du khan à Moscou ayant déclaré ces prétentions, on leur répondit que les cosaques du Dniéper et du Don n'étaient pas sous la dépendance de la Russie, les premiers servant Batory, et les seconds n'étant que des déserteurs russes ou lithuaniens, qu'on devait punir de mort partout où on les rencontrerait sur le territoire russe. Quant à la possession d'Astrakhan, *elle est*, leur disait-on, *assurée à la Russie par les armes et la religion; on y voit déjà des temples consacrés au vrai Dieu, ainsi que des monastères, et une partie de sa population est d'origine chrétienne. Vous aviez consenti, répétait Mahmet-Ghireï, à nous céder cette ville; vous devez donc aujourd'hui accomplir votre promesse. Alors vos veuves et vos orphelins pourront porter sans crainte des habits de drap, d'or et d'argent; aucun de mes guerriers n'osera les dépouiller dans les chemins les plus déserts.* Il demandait en même temps une somme de 4000 roubles. Le tzar lui en envoya 1000, avec quantité de présens pour ses femmes et les grands de sa cour. Inutile condescendance qui ne conduisit pas au but désiré! Étienne, appréciant l'importance de ces négociations, en prévint l'effet 1578.

1578. en achetant l'amitié de ce chef de brigands, et se trouva libre de diriger toutes ses forces contre la Russie.

Négociations et guerre avec Batory. Batory, qu'enflammait l'amour de la gloire, savait aussi attendre avec prudence le moment et l'occasion favorables à ses desseins, et, sur les murs de Dantzig, assiégée par ses troupes, il paraissait regarder avec indifférence les succès du tzar en Livonie. Il savait, sans doute, que c'était la force des armes et non pas des négociations qui termineraient leur querelle; cependant, dans une lettre où il témoignait au tzar sa surprise des dispositions hostiles de ce prince, il offrait de renoncer à la guerre si la paix pouvait concilier encore les intérêts, l'honneur et la sûreté de la Pologne. « Votre ressentiment n'est » pas fondé, lui répondit le tzar; lorsque mes » villes de Livonie sont rentrées sous ma puis» sance, j'en ai renvoyé vos sujets sans aucune » *punition*. Vous êtes roi, mais non pas de cette » province. » Au mois de janvier 1578, les voïévodes de Mazovie et de Minsk, ambassadeurs d'Étienne, arrivèrent à Moscou et déclarèrent aux boyards que la tranquillité des puissances chrétiennes occupait uniquement les pensées du roi, dont le plus sincère désir était de vivre en paix avec toutes, et particulièrement avec la

Russie; *la trève*, ajoutaient-ils, *n'a été violée que par l'agression du tzar en Livonie. Étienne nous a remis de pleins-pouvoirs pour rétablir la paix à perpétuité.* Pour préliminaire, les boyards exigèrent alors qu'en accordant à Jean le titre de *tzar, grand duc de Smolensk et de Polotsk*, le roi renonçât à ses prétentions sur la Livonie et la Courlande qui en était inséparable; ensuite qu'il cédât à la Russie les villes de Kief, Kanef, Vitebsk et plusieurs autres; de leur côté, les ambassadeurs du roi réclamaient la cession, non-seulement de la Livonie entière, mais encore de toutes les anciennes provinces de la Russie, depuis Kalouga jusqu'à Tchernigof et aux rives de la Dvina. Ces prétentions respectives rendaient la paix impossible : les négociations n'eurent donc d'autre résultat que le renouvellement de la trève pour trois ans. On avait intercalé dans la copie russe de l'acte ces mots qui ne se trouvaient pas dans la copie en polonais : *le roi doit renoncer à ses prétentions sur la Livonie*; et, le tzar ratifiant ce traité avec les formalités d'usage, s'exprima ainsi : « Je jure d'observer » les conditions de la trève conclue avec mon » voisin le roi Étienne; mais je ne renonce point » à mes droits sur la Livonie et la Courlande. » Les dignitaires Karpol et Galovin se rendirent 1578.

1578. auprès d'Étienne pour recevoir son serment et faire l'échange des traités : toutefois ces conventions demeurèrent sans effet et n'empêchèrent pas la guerre.

Déjà les circonstances commençaient à changer de face et prenaient un aspect défavorable à la Russie. En 1577, l'amiral suédois Gillenanker, arrivé devant Narva avec une flotte de guerre, avait brûlé les fortifications en bois de cette ville, tué ou fait prisonniers un grand nombre de Russes, tandis qu'un autre corps suédois dévastait les environs de Keksholm; les troupes de Revel et Annibal Schenkenberg inquiétaient également l'Esthonie russe par de fréquentes invasions. Cependant les voïévodes moscovites, livrés à un paisible repos, paraissaient mépriser des ennemis trop faibles, dont ils augmentaient l'audace par leur inactivité. On rapporte que les officiers lithuaniens s'emparèrent de la ville de Dunebourg au moyen d'une ruse. Ayant envoyé, en signe d'amitié, un tonneau d'eau-de-vie à la garnison, ils profitèrent de la nuit pour forcer les portes de cette forteresse, passèrent au fil de l'épée les soldats moscovites qui s'y trouvaient, tous plongés dans une complète ivresse. Les Allemands qui servaient sous les drapeaux de Batory, surprirent avec une égale

facilité une place plus importante encore, c'est- 1578.
à-dire Venden, ville renommée par la mort courageuse des troupes de Magnus, et la terrible vengeance du tzar irrité. Mettant à profit la coupable insouciance des voïévodes russes, ils firent fabriquer, en secret, de fausses clefs pour ouvrir la porte de la ville où, une fois introduits, ils égorgèrent les russes endormis. A la même époque Jean vit s'évanouir l'ombre du prétendu royaume de Livonie, œuvre de sa politique artificieuse, par la fuite du fantôme de roi qu'il avait créé pour ce pays; et la trahison, depuis long-temps tramée, se trouvait enfin accomplie. Victime de l'ambition et de la crainte, Magnus qui venait de prêter un nouveau serment de fidélité au tzar, retourna une autre fois encore à Batory, avec lequel il conclut un traité, ensuite il partit secrètement d'Oberpalen pour se rendre à Pilten, ville de Courlande, accompagné de sa jeune épouse; cette princesse ne put abandonner sa patrie sans éprouver un vif chagrin, bien qu'il fût impossible d'aimer un oncle meurtrier de ses infortunés parens.

Il paraît probable que Jean ne fut pas très-étonné de la fuite de Magnus, qu'il avait employé un instant comme instrument de sa politique. Toutefois il feignit d'en être surpris,

1578. s'accusant de son excessive indulgence envers un parjure, et détacha contre Venden ses plus illustres voïévodes, pour faire couler le sang allemand sur une terre arrosée de celui des Russes; mais ces généraux firent d'inutiles tentatives pour s'emparer de la forteresse. Leur artillerie venait de faire une brèche dans la muraille lorsqu'ayant appris l'arrivée des troupes de Batory, commandées par Dembinsky, Buring et Khotkiévitsch, au secours de Venden, ils levèrent le siége et s'éloignèrent de cette ville. La honte de cette infructueuse entreprise fut compensée par l'intrépidité du prince Jean Eletzky et du gentilhomme Léon Valonief, les plus jeunes officiers du tzar. Avec une poignée d'hommes, assiégés à Lehnvarden par les Allemands de Riga et le voïévode de Lithuanie, sans autres munitions que des armes et de la poudre, ils combattirent en héros pendant un mois entier, se nourrissant de la chair de leurs chevaux, de cuirs, etc. Vaincu par leur courage et leur patience, l'ennemi se retira, laissant des monceaux de cadavres sous les murs de la ville. Cependant les Suédois, sous les ordres de l'infatigable Schenkenberg, brûlèrent le faubourg de Dorpat et mirent à mort, sans miséricorde, tous les Russes, hommes, femmes et enfans qui tom-

bèrent entre leurs mains : des deux côtés on justifiait ces atrocités par le droit de représailles. 1578.

A la fin de l'été, les voïévodes moscovites, princes Galitzin, Toumensky, Khvorostinin et Touffiakin, enlevèrent d'assaut la ville d'Oberpalen que, depuis la fuite de Magnus, les Suédois occupaient du consentement des habitans. On y fit deux cents prisonniers qui furent envoyés à Moscou pour y être livrés au supplice. Les généraux devaient ensuite marcher sans délai sur Venden; leurs disputes sur le droit de primauté retardèrent l'exécution des ordres du tzar. Ce prince, justement courroucé, envoya à Dorpat le secrétaire d'État André Tchelkalof ainsi que son gentilhomme favori, Daniel Soltikof, avec l'ordre de remplacer les voïévodes, en cas d'une plus longue désobéissance. Cette mesure rigoureuse les décida enfin à se mettre en marche; mais ils avaient donné à l'ennemi le temps de se préparer à la défense, et laissé aux Polonais la faculté de se réunir aux Suédois, de sorte qu'ayant mis le siége devant Venden, ils virent quelques jours après l'ennemi derrière eux. Sapiéha, à la tête des Polonais et des Allemands, et le général Boë, avec les Suédois, se précipitent sur dix-huit mille Russes, qui ont à peine le temps de sortir de leurs retranchemens et de

1578. se ranger en bataille. On se bat long-temps avec courage, mais dans un moment décisif, la cavalerie tatare abandonne l'infanterie moscovite et prend la fuite. Le désordre se met alors parmi les Russes qui, rompant leurs lignes, rétrogradent vers les retranchemens, où ils arrêtent, par une forte canonnade, l'impétuosité de l'ennemi. La nuit mit fin au combat : Sapiéha et Boë, décidés à le recommencer, attendaient impatiemment le point du jour. Dans cet intervalle, cédant au délire de la frayeur, Galitzin, le premier des généraux moscovites, l'Okolnik Théodore Schérémétief, le prince André Paletzky, et le secrétaire d'État Tchelkalof, homme d'esprit autant que pusillanime, fuyaient au grand galop vers Dorpat, abandonnant au milieu de la nuit leurs troupes livrées à la terreur. Le résultat de cette défection fut une déroute générale : quelques braves essayèrent encore de faire entendre la voix du devoir et de l'honneur ; inutiles efforts ! on ne les écoutait plus ; ils prouvèrent au moins que leurs discours étaient dictés par la véritable grandeur d'âme, en donnant un exemple digne des plus beaux temps de Rome. Fidèles à leurs postes, les voïévodes Basile Sitzky, Voronzof, commandant l'artillerie, Daniel Soltikof, le prince Michel Touffiakin, attendent la

mort qu'ils trouvent le lendemain, au moment où l'ennemi, n'apercevant plus qu'une poignée de braves dans le camp des Russes, fond sur eux avec toutes ses forces. L'officier Tatef, les princes Khvorostinin, Siméon Touffiakin et le secrétaire d'État Kloboukof furent faits prisonniers. L'ennemi se précipite alors sur les batteries et s'arrête étonné à la vue d'un incroyable trait de fidélité militaire. Pénétrés d'horreur à l'idée de se rendre, les canonniers moscovites s'étaient pendus à leurs pièces !.... Aucune illusion de gloire n'avait inspiré ces valeureux soldats ! leurs noms sont restés inconnus, et cet acte d'héroïsme eût été perdu pour la postérité, si un homme de mérite, Leidenstein, secrétaire du roi, ne l'eût rapporté dans l'histoire de ce prince, avec l'admiration qu'inspire à une âme élevée tout ce qui a le caractère de la grandeur, même chez des ennemis. Dix-sept pièces de canon tombèrent entre les mains des vainqueurs, avec tous les bagages et une grande quantité de chevaux tatars. Les Russes eurent six mille hommes de tués dans ce combat. Ainsi commencèrent les succès de Batory et les revers de Jean, dans une guerre déplorable par ses résultats plutôt qu'ignominieuse pour la Russie, qui avait tout pour enchaîner la victoire, force, valeur, dévouement,

1578.

Action admirable des canonniers moscovites.

1578. hormis un souverain véritablement digne de l'être.

Jusqu'ici Jean n'avait pas songé de bonne foi à la paix. Il ne pensait pas même que le roi consentît à ratifier une trève de laquelle résultât pour lui l'engagement de se désister de la Livonie. Il attendait d'abord des dépêches des ambassadeurs moscovites à Cracovie, ensuite la nouvelle de la prise de Venden, qu'il regardait comme certaine et facile. Il avait refusé de voir un envoyé expédié par Étienne, pour l'engager à conclure un traité particulier au sujet des villes de la Livonie; mais effrayé par le désas-
1579. tre de l'armée russe sous les murs de Venden,
Le 11 janv. le tzar répondit sur-le-champ à la lettre de Bâtory. Il consentait à de paisibles négociations relatives au sort de la Livonie, promettant à cet effet d'attendre à Moscou les nouveaux ambassadeurs du roi : en témoignant sa surprise de ne pas voir revenir de Cracovie ceux qu'il y avait envoyés, il exprimait le vif désir de fixer, par une paix honorable, les prétentions des deux puissances. Cette modération tardive était hors de propos, car Batory, qui venait de soumettre Dantzig, avait déjà fait ses préparatifs de guerre.

Cet ennemi dangereux, en même temps qu'il

témoignait des dispositions pacifiques envers la Russie, démontrait à la diète de Varsovie l'urgente nécessité d'établir la sûreté de l'État par la force des armes. « Nous avons deux ennemis, » disait-il : les Tatars de Crimée qui incendient » nos possessions, et les Russes qui les envahis- » sent. Faut-il marcher contre tous les deux à la » fois ? Dans le cas contraire, lequel devons-nous » attaquer le premier ? » Déjà la présence d'un grand homme avait ranimé l'amour de la patrie dans le cœur des magistrats et des gentilshommes : Batory parlait mal la langue, mais il connaissait parfaitement l'histoire de la Pologne ainsi que celle de la Lithuanie. Il traça le tableau des envahissemens de la Russie, fit l'énumération des portions du territoire que cette puissance leur avait enlevées ; il accusa de ces malheurs la faiblesse de leurs rois, flatta adroitement l'amour-propre national, et posant la main sur son épée il écouta avec attention les discussions de la diète. « La Tauride, disaient les grands » du royaume, est sous la dépendance du Sul- » tan qu'une guerre offensive ne manquerait » pas d'irriter ; pendant que nous serions dans » ce pays, les Ottomans entreraient en Pologne. » Et d'ailleurs, quel butin pourrions-nous es- » pérer chez ce peuple sauvage, toujours pau-

1579.

1579. » vre malgré ses continuels pillages? Il vaut » mieux, pour quelque temps encore, rester en » paix avec la Crimée. L'empire de Moscovie » est puissant; nos triomphes en seront d'autant plus glorieux! Les dons de la nature et » les avantages du commerce le rendent florissant; notre butin n'en sera que plus considérable! » D'une voix unanime, la diète résolut la guerre contre la Russie. Aussitôt des ordres sont donnés pour rassembler une armée nombreuse: les propriétaires, les citoyens se soumettent, sans murmurer, à des impôts jusqu'alors inouis. On s'armait, on payait avec zèle ou du moins avec l'apparence d'un profond dévouement: loin de se laisser éblouir par une confiance aveugle dans ses propres forces, Batory crut nécessaire de les appuyer encore de celles d'autres puissances, et, à cet effet, il sollicita des secours du Sultan et du Pape. Pour captiver la bienveillance particulière du premier, il n'hésita point à enfreindre les lois sacrées de l'honneur, persuadé qu'en politique, la conscience pouvait être muette et que l'intérêt de l'État devait devenir l'unique loi d'un monarque.

A cette époque, où Étienne cherchait partout paix et alliance afin de pouvoir diriger tous ses

efforts contre la Russie, un pauvre cosaque du Borystène, valaque d'origine, fameux partisan et renommé pour ses forces physiques (*a*), parut tout-à-coup à la tête d'une bande de vagabonds, avec lesquels il envahit la Valachie, gouvernée alors par l'hospodar Pierre, tributaire du Sultan et ami de Batory. Irrité de ses audacieux succès, Étienne envoya des troupes pour chasser l'usurpateur; mais séduit par les promesses des voïévodes, basant sa garantie personnelle sur la parole de Batory, le courageux cosaque mit bas les armes et se rendit de bon gré. Le roi lui fit trancher la tête pour complaire au Sultan, et, en présence de l'ambassadeur de ce prince, il dit aux seigneurs polonais : « Je n'irai » pas, par respect pour le droit des gens, aigrir » un puissant monarque, qui pourrait nuire à » mes États. » Toutefois cette perfidie ne produisit à Batory que des assurances d'amitié de la part d'Amurat. Son prudent visir Mahmet dit aux ambassadeurs d'Étienne à Constantinople : « Nous souhaitons à votre roi de glorieux » succès. Il est difficile, mais il n'est pas im- » possible de vaincre le tzar de Moscovie, que 1579.

(*a*) Il rompait un fer à cheval avec ses mains, ce qui lui avait fait donner le surnom de *podkova*, c'est-à-dire fer à cheval.

1579. » le Sultan seul surpasse en puissance. » Le pape promit à Batory de solliciter pour lui auprès de tous les cabinets de l'Europe, et lui envoya, en attendant, une épée avec sa bénédiction. L'électeur de Brandebourg lui donna quelques pièces de canon. Le roi de Danemarck, bien qu'il favorisât en secret les desseins de cet ennemi de la Russie, voulait temporiser et attendre les événemens; mais celui de Suède conclut sur-le-champ un traité d'alliance offensive et défensive avec Batory. Le khan obtint les présens qu'il exigeait de la Pologne pour agir de concert avec elle dans la guerre projetée. La Transylvanie envoya à Étienne ses anciens et valeureux bataillons. Cependant il manquait de moyens préliminaires pour faire face aux frais de la guerre; il réduisit les dépenses de la cour, versa au trésor public ce qu'il possédait d'or et d'argent, et fit de nombreux emprunts : les troupes furent passées en revue, exercées par lui-même; il forma des approvisionnemens, et, comme s'il eût eu encore du loisir, on le vit instituer de nouveaux tribunaux, donner de nouvelles lois à l'État, flatter la noblesse et affermir le pouvoir royal.

Ce fut sur ces entrefaites que Karpof et Golovin, ambassadeurs de Jean, porteurs de l'acte

de la trève, arrivèrent à Varsovie; ils avaient 1579.
été long-temps retenus en route par les fonctionnaires du roi, avec lesquels de vives discussions s'étaient élevées relativement au titre des deux souverains. Les Polonais rejetaient le nom insignifiant de *voisin* que le tzár donnait à Batory, et voulaient une parfaite égalité, ne dissimulant pas que le traité de Moscou resterait sans exécution. On reçut honorablement les ambassadeurs; mais Batory, assis sur son trône, ne daigna ni se lever pour les saluer, ni s'informer de la santé du tzar. Indifférent à leurs murmures, il leur fit dire qu'ils pouvaient se retirer et retourner dans leur pays où sa réponse serait portée à leur maître par un courrier. Alors les ambassadeurs reprirent le chemin de Moscou, et le roi ne tarda pas à les suivre avec son armée, après avoir fait partir pour cette ville l'officier Lopatinsky chargé d'une dépêche adressée au tzar.

Mais Jean avait quitté sa capitale. Instruit de ce qui se passait à la diète de Varsovie; privé depuis long-temps de nouvelles de ses ambassadeurs, il entendit parler d'un armement formidable en Pologne et en Lithuanie, et s'occupait lui-même de ses préparatifs de guerre. Dans un conseil général des boyards et du clergé, il s'ex-

1579. prima ainsi : « *Le moment de sanglans combats* » *est arrivé. Quant à moi, implorant la grâce* » *de Dieu, je vais fixer le sort de la patrie ainsi* » *que le mien, en marchant contre la Livonie* » *et la Pologne!* » Aussitôt il fit avancer son armée vers l'ouest, désignant lui-même les marches et les campemens : il avait laissé des garnisons dans quatre-vingts villes sur les bords du Volga, du Don, de l'Oka, du Dniéper et de la Dvina. Ses principales forces européennes et asiatiques avaient l'ordre de se réunir à Novgorod et à Pskof. Les Russes, les princes tcherkesses, schavkals, mordviens, nogaïs; les tzarévitchs et les mourzas de l'ancienne horde d'Or, de celle de Kazan, d'Astrakhan, s'avançaient à marches forcées vers les lacs d'Irmen et Peipus. Toutes les routes étaient couvertes d'infanterie et de cavalerie. L'hiver, le printemps et une partie de l'été se passèrent au milieu de ces dispositions; enfin, après avoir confié le commandement de Moscou au prince André Kourakin, le tzar, accompagné de tous les boyards, des membres du conseil, d'un grand nombre de secrétaires d'État pour les affaires civiles et militaires, quitta la capitale au mois de juillet et se rendit à Novgorod où les chefs de l'armée attendaient ses derniers ordres. Ce fut dans cette

dernière ville que vinrent le trouver Karpof et Golovin, pour lui apprendre que Batory, ayant rejeté la trêve, marchait contre la Russie. Son armée, d'après leur rapport, n'était forte que d'environ quarante mille hommes; mais elle s'augmentait sans cesse des troupes arrivant de Transylvanie et d'Allemagne, ainsi que de nombreux volontaires lithuaniens. 1579.

Telle était la force de l'ennemi qui prétendait écraser la Russie; et, dans sa garde seule, le tzar avait quarante mille gentilshommes, enfans-boyards, strélitz, cosaques, etc....! Ensuite il était entouré de deux armées principales réunies à Novgorod et à Pskof, sous le commandement de Siméon, prince de Tver, des princes Mstislavsky, Schouïsky, Nogtef, Troubetzkoï et autres généraux. Il pouvait donc, d'un seul mot, précipiter toutes ces masses sur la Pologne : le peuple, la noblesse de ce pays, opposés aux vues guerrières d'Étienne, désiraient scrètement la paix avec la Russie, et un cri de terreur avait retenti des rives de la Dvina à celles du Boug; mais les ombres de Schouïsky, de Sérébrianoï, de Vorotinsky, s'offraient à l'imagination de Jean au milieu de ces tombes de Novgorod, comblées des victimes de ses fureurs. Il se défiait également du dévouement de

1579. ses voïévodes et de celui de ses sujets, car la confiance n'est un sentiment naturel que pour une conscience pure. Le tzar, qui avait fait périr des héros, épargnait alors d'indignes voïévodes. Les princes Jean Galitzin, Paletzky, Théodore Schérémétief, couverts de honte par leur fuite de Venden, commandaient encore dans l'armée! A l'approche d'une guerre dangereuse, il n'osait pas les punir, dans la crainte de se voir trahi par ceux qui leur ressemblaient et qui auraient pu chercher un refuge auprès de Batory. Avec cette manière de penser sur le compte de ses généraux, Jean se persuadait que lenteur et indécision devenaient prudence; il ne voulait qu'effrayer son ennemi par le nombre des troupes rassemblées, conservant encore l'espoir de la paix, ou du moins attendant pour tirer le glaive une urgente nécessité; elle ne tarda point à se présenter.

Dès que le tzar eut appris que Lopatinsky, envoyé de Batory, se rendait à Moscou, il donna l'ordre de le faire arrêter à Dorogouge. Cet officier lui envoya alors la lettre d'Étienne, écrite de Vilna le 26 juin; elle était extrêmement prolixe, d'un style sec et sans éloquence, mais écrite avec esprit. En voici l'analyse. « L'acte de trêve, y était-il dit, est faux; les boyards mos-

covites ayant inséré frauduleusement dans son 1579.
contenu l'acte relatif à la Livonie. En parlant de la paix, Jean fait la guerre dans cette province, domaine du roi, et il a imaginé une fable pour faire remonter son origine aux empereurs romains. La Russie a enlevé illégalement à la Pologne Novgorod, les provinces de Seversk, Smolensk et Polotsk. Karpof et Golovin sont partis de Cracovie sans avoir rien fait ni rien dit : toutes négociations ultérieures deviendraient inutiles, Étienne étant décidé à reconquérir ses droits, avec le secours de Dieu et par la force des armes. » Au moment où le tzar lisait cette lettre, il apprit que déjà Batory était entré sur le territoire russe.

Après avoir ainsi déclaré loyalement la guerre à la Russie, le roi, entouré des grands et des chefs de l'armée, mit en délibération les moyens et le point de l'attaque. Plusieurs d'entre eux étaient d'avis de pénétrer en Livonie, pour en chasser les Russes et assiéger Pskof, ville riche et importante qu'ils supposaient mal fortifiée. Le roi ne goûta pas cette proposition ; il démontra la difficulté de faire la guerre dans une province dévastée, l'imprudence de la laisser derrière soi, enfin le danger de s'éloigner des frontières. Selon son opinion, il était plus con-

1579. venable de s'emparer de Polostsk, clef de la Livonie et de la Lithuanie même, conquête qui ouvrirait à l'armée polonaise le chemin de la Russie, établirait une communication assurée avec Riga, au moyen de la Dvina, et lui procurerait des avantages réels pour la guerre et pour le commerce. « Il faut, disait-il, conquérir la Livonie » hors de ses frontières. A la vérité, la ville de » Polotsk est bien fortifiée; il n'en sera que plus » glorieux de la prendre, et le succès de cette » entreprise intimidera l'ennemi en stimulant » le courage des Polonais. » Ces paroles étaient prononcées par un grand homme, elles furent écoutées. L'armée d'Étienne, semblable à celle d'Annibal, était composée d'hommes étrangers les uns aux autres par le langage, le costume, la religion; d'Allemands, de Hongrois, de Polonais; d'anciens Slaves de Gallicie, de Volhynie ou des bords du Dniéper; de Krivitches et de Lithuaniens. Batory sut inspirer à cette multitude des sentimens unanimes et une vive émulation. En quittant Svir pour ouvrir la campagne, il publia un manifeste adressé au peuple russe : « Je tire mon épée, disait-il, contre le » tzar de Moscovie, mais non pas contre les pai» sibles habitans de ce pays : je les épargnerai, » j'userai de clémence envers eux, en toute oc-

» casion. J'aime la valeur autant que j'abhorre 1579.
» la barbarie, et je poursuivrai la victoire, en
» évitant la dévastation autant qu'une inutile
» effusion de sang. » Sa conduite réalisa ces promesses : jamais guerre ne fut conduite avec plus de modération, plus d'humanité envers les laboureurs et les citoyens ; mais Batory qui parlait en chrétien, agissait en politique adroit, cherchant à mettre les habitans de son parti, afin d'assurer la stabilité de ses conquêtes. Au commencement du mois d'août, il ouvrit le siége devant Polotsk. Le tzar, persuadé que la Livonie deviendrait le principal théâtre des hostilités, ne s'attendait pas à une attaque vigoureuse du côté des frontières de la Lithuanie, de sorte que Polotsk n'avait qu'une faible garnison. Cette ville était renommée pour ses fortifications, restaurées et étendues depuis l'année 1561 : le fort de Strélitz et celui d'Ostrog, construits sur des hauteurs escarpées qu'entouraient les eaux de la Dvina et de la Polota, étaient réunis par un port et dominaient, pour la protéger, la ville principale, défendue en outre par des fossés profonds, des murs et des tours en bois. Le prince Téliatevsky commandait dans la ville, et Pierre Volinsky à Ostrog. L'autre forteresse était sous les ordres du prince Dmitri Scherbatoï et de Rjevsky, secré-

Siége et prise de Polotsk.

1579. taire d'État. Ils avaient pour se défendre une quantité suffisante de munitions de guerre et de bouche; mais, s'il faut en croire les chroniques, beaucoup plus de zèle et de courage que de talens militaires.

Afin d'effrayer l'ennemi et pour ne se réserver d'autre alternative que la victoire ou la mort, ces voïévodes, ayant fait prisonniers quelques Lithuaniens, les firent lier à des poutres et jeter dans la Dvina, à la vue de l'armée du roi...... Les Polonais donnèrent d'abord l'assaut à la ville. Les Russes, en trop petit nombre pour la défendre, y mirent le feu et se retirèrent dans la citadelle, où pendant près d'un mois ils se défendirent avec courage. Le temps les favorisait à la vérité, car il tombait des torrens de pluie qui empêchaient l'effet des batteries ennemies; les transports des assiégeans s'engouffraient dans la fange, leurs chevaux tombaient morts; épuisée par la famine, l'armée faisait d'inutiles tentatives pour enlever la forteresse de vive force. Voyons comment le tzar sut profiter de ces circonstances.

Le 1er. août, il se trouvait à Pskof, et détacha vingt mille cavaliers asiatiques qui, sous les ordres de Khilkof et de Bezniu, traversèrent la Dvina et entrèrent en Courlande, pour

ravager et piller impunément ce pays. Il fit 1579.
partir en même temps d'autres troupes destinées à défendre la Carélie et l'Inghermanie, dévastées par les Suédois; il renforça les garnisons de la Livonie; néanmoins il lui restait encore assez de troupes pour marcher hardiment sur Vilna et Varsovie. Troublé par la nouvelle imprévue du siége de Polotsk, il donna ordre à Schein, aux princes de Likof, Paletzky et Krivoborsky de s'y rendre à marches forcées, avec des compagnies d'enfans-boyards, de cosaques du Don, et d'employer la ruse ou la force pour pénétrer dans la ville. Cependant, en cas d'impossibilité absolue, il leur était prescrit d'occuper la forteresse de Sokol, de harceler l'ennemi et d'intercepter ses communications avec la Lithuanie, en attendant l'arrivée du principal corps d'armée russe! Schein s'étant approché du camp de Batory n'osa pas livrer bataille et se contenta d'occuper Sokol, faisant répandre le bruit que bientôt le tzar en personne y arriverait avec une armée formidable.

Cette nouvelle fut loin d'intimider le roi: seulement elle lui fit sentir la nécessité de terminer promptement le siége. Ne pouvant plus compter sur l'effet de son artillerie, il proposa aux plus audacieux des Hongrois, sous l'appât de l'or et de la

1579. gloire, d'escalader la hauteur sur laquelle était située la forteresse, et de mettre le feu aux fortifications. Alors, comme pour seconder ses desseins et favoriser une entreprise si audacieuse, le soleil ayant reparu et desséché la terre, les assaillans s'élancent vers les murs, la torche à la main.... Plusieurs d'entre eux trouvent la mort dans cette attaque; mais quelques-uns atteignent leur but, et cinq minutes après la citadelle est en feu. Aussitôt on entend retentir des cris de victoire. Sans écouter ni leurs chefs, ni le roi lui-même, les Hongrois se précipitent à l'assaut, et pénètrent dans la forteresse, à travers une grêle de boulets, de balles, de tisons embrâsés, malgré les flammes qui s'échappaient des ruines. Cependant les Russes se battaient en désespérés. Ils repoussent l'ennemi qui, bientôt, renforcé par des Allemands et des Polonais, renouvelle l'attaque et se voit obligé de céder encore à l'acharnement des assiégés. Le roi lui-même, oubliant sa sûreté personnelle, se jeta dans une sanglante mêlée, pour rétablir l'ordre et rallier les fuyards. Le moment était décisif! Si Schein, Lykof et Paletzky avaient attaqué alors l'armée polonaise, ils pouvaient sauver et la forteresse et l'honneur de la Russie. Ils apercevaient l'incendie; ils étaient même à portée de voir le combat et

d'entendre les cris des assiégés, dans cet instant 1579.
de victoire, cris d'appel à leurs frères de Sokol! Mais le prévoyant Batory avait détaché des troupes fraîches du côté de Drissa, pour couper la communication et arrêter les Russes au cas qu'ils voulussent faire un mouvement vers Polotsk. En même temps les voïévodes de Sokol se virent trahis par les cosaques du Don qui, de leur propre autorité, abandonnèrent l'armée pour s'en retourner dans leur pays, défection de nature à excuser Schein et ses compagnons. En vain Étienne attendit leur dangereuse attaque pendant vingt-quatre heures : il finit par se tranquilliser à ce sujet et se hâta de réparer l'échec qu'avaient éprouvé ses troupes.

Les Russes, après avoir repoussé l'assaut, s'étaient empressés d'éteindre l'incendie de la citadelle. L'ennemi établit alors d'autres batteries et s'avança vers les murs en ruines, qu'il embrâsa de nouveau, en lançant des grenades dans leurs débris. A peine les assiégés pouvaient-ils respirer au milieu des tourbillons de flammes et de fumée; occupés sans cesse à éteindre le feu, ils expiraient de fatigue ou sous la mitraille. Dans cette terrible position, ils résistèrent encore quelques jours, soutenus par l'attente d'un secours et l'idée de leur délivrance; enfin, tout es-

1579. poir étant évanoui, ils demandèrent à capituler. D'abord les voïévodes et le vénérable archevêque Cyprien repoussèrent cette proposition. « Nous ne craignons pas, disaient-ils, le courroux d'Étienne, mais celui du tzar. » Dans un généreux désespoir, ils conçurent la pensée de faire sauter la forteresse pour s'ensevelir sous ses ruines. Le faible Volinsky et les strélitz s'opposèrent à l'exécution de leur dessein. Ils proposèrent des conditions à Étienne, et soit par respect pour la valeur qu'ils avaient déployée, soit par crainte de perdre du temps, ce prince consentit à laisser sortir de la citadelle les chefs et les soldats avec leurs familles, leurs effets, promettant de fortes récompenses à ceux qui voudraient se ranger sous ses drapeaux. Étrangers à cette capitulation, quelques voïévodes s'enfermèrent avec l'archevêque dans l'antique église de Sainte-Sophie d'où il fallut les arracher de force. Ils parurent en présence de Batory, humbles et non pas humiliés de leur défaite. Au rapport d'un historien, témoin oculaire de cet événement, les Russes, bien que vivement touchés de la générosité, de l'humanité du roi, refusèrent cependant de s'enrôler à son service. S'attendant presque tous à être envoyés au supplice par le tzar courroucé, ils demandaient avec

fermeté d'aller se livrer à ses volontés, sourds aux offres flatteuses d'Étienne. « Preuve, ajoute » cet historien, d'un admirable dévouement à la » patrie ! » 1579.

Malgré sa promesse, Étienne retint long-temps ces prisonniers, comme s'il eût craint de rendre à son ennemi des guerriers si fidèles et si braves. Aussitôt que la forteresse fut déblayée des cadavres qui l'encombraient, le roi y fit une entrée triomphante. Il déclara Polotsk, préfecture du grand duché de Lithuanie, et ordonna la construction d'une superbe église catholique romaine, laissant celle de Sainte-Sophie aux chrétiens du rit grec, à qui il donna pour évêque l'ex-prélat de Vitebsk. Ensuite, comme il songeait à étendre ses conquêtes en Russie, il assura, par un édit, le libre exercice de cette religion, afin de se concilier l'amour de la nation au moyen d'une sage tolérance, principes opposés à ceux des jésuites, ses favoris; il leur distribua alors de riches dotations, des terres considérables dans la Russie Blanche, en les exhortant à corriger les mœurs des habitans par leur doctrine et leur exemple. Depuis cette époque, Polotsk, antique apanage de la dynastie de Vladimir et de Rognéda, dont la facile conquête couvrait de honte le souverain de Moscou; Polotsk qui, depuis

1579. dix-huit ans, faisait partie de son Empire, retomba sous la domination de la Lithuanie et y resta jusqu'au règne de Catherine II, d'immortelle mémoire.

Après la prise de Polotsk, Étienne fit partir sa cavalerie légère pour s'approcher de Pskof, et observer les mouvemens de l'armée moscovite; d'autres troupes arrivèrent devant Sokol, qu'elles assiégèrent le 19 septembre, et, le 25, ayant mis le feu aux tours, les assaillans se précipitèrent sur les murailles, au bruit des trompettes. Les Russes cherchaient à éteindre l'incendie, lorsque tout à coup plusieurs édifices en bois s'embrâsèrent; de sorte que les cinq ou six mille combattans renfermés à Sokol ne savaient où se réfugier. Ils firent alors une sortie et résistèrent long-temps aux forces supérieures de l'ennemi. Bientôt contraints d'y céder, ils rentrèrent dans la forteresse où les Allemands se jetèrent avec eux. Là, commence aussitôt un combat acharné, combat de désespoir pour les deux partis, car les Russes avaient refermé les portes et baissé la herse, afin d'ôter tout moyen de salut aux ennemis comme à eux-mêmes. On s'égorgeait au milieu des flammes qui étouffaient, qui dévoraient une partie des combattans. Après de longs efforts, les Polonais et les Lithuaniens étant par-

venus à enfoncer les portes de la ville, achevèrent d'exterminer les assiégés. Quatre mille Russes restèrent sur la place. On ne fit prisonnier que Schérémétief et un petit nombre d'enfans-boyards. Dans le délire de la fureur, les Allemands mutilaient les morts; ils défigurèrent le cadavre de Schein et ceux de plusieurs autres. Maîtres de Sokol, les Polonais enlevèrent Krasnoï, Kozian, Sitna, Tourolve, Nescherda; portèrent la dévastation dans la province de Séversk, jusqu'à Starodoub; livrèrent aux flammes deux mille villages dans celle de Smolensk, tandis qu'au milieu de ces désastres, le tzar se tenait immobile à Pskof! 1579.

Alors que les généreux enfans de la Russie périssaient victimes de la lâcheté de leur souverain, au moment où la patrie gémissait sous le poids d'une humiliation qu'elle était loin de mériter, un Russe, autrefois cher à son pays, se couvrait d'une éternelle honte par ses triomphes. Criminel transfuge, le prince André Kourbsky, transporté de courroux, cherchait des consolations dans la vengeance et se trouvait ainsi qu'un autre moscovite, Vladimir Zabolotzky, sous les drapeaux de Batory. Il prit une part très-active aux succès des armes du roi, et ce fut au milieu des cendres de Polotsk, entouré de ruines trempées

1579. du sang de ses concitoyens, qu'il répondit à la lettre que Jean lui avait écrite de Volmar. « Eh » bien! lui disait-il, où sont donc tes victoires?.. » dans la tombe des héros, des vrais défenseurs » de la Russie, des voïévodes exterminés par toi! » Accompagné d'un petit nombre de guerriers, » fort seulement de son courage, le roi Étienne » est dans tes États; il reprend les provinces que » nous avions conquises et fortifiées; et toi, à » la tête d'une armée nombreuse, tu te caches » ou tu fuis, quand personne ne te poursuit, » hors ta conscience qui te reproche tes iniquités. » Voilà les dignes fruits des leçons du perfide » Vassian. Tu règnes seul, sans conseillers; tu » fais la guerre, débarrassé *d'orgueilleux voïé-* » *vodes*: qu'en résulte-t-il? Au lieu de l'amour » du peuple et de ses bénédictions jadis si dou- » ces à ton cœur, tu ne recueilles que haine et » malédictions universelles! Au lieu de gloire » militaire, tu t'abreuves de honte, car il n'est » pas de bon règne sans de sages ministres, et, » privée d'un chef habile, une armée innombra- » ble n'est qu'un troupeau de brebis que dis- » persent le bruit des vents ou la chute des » feuilles dans les forêts. Des flatteurs ne sont » pas des hommes d'État; des myrmidons spi- » rituels ne sont pas des voïévodes: ne voit-on

» pas le jugement de Dieu s'accomplir sur le 1579.
» tyran? Quel spectacle !.... La famine, la peste,
» le fer des barbares, les cendres de la capitale,
» et, ce qui est plus affreux encore, l'opprobre,
» l'opprobre d'un monarque, jadis si illustre!
» Était-ce là ce que nous désirions tous? ce que
» nous avions préparé au prix de notre sang,
» et par d'éminens services rendus à notre an-
» tique patrie?.... » Après l'éloge des vertus guerrières d'Étienne et une prophétie sur la fin prochaine de la maison entière du tzar, cette lettre était terminée par ces mots: « *Je me tais et je pleure!....* » Guidé par sa haine contre Jean, Kourbsky pouvait trouver des justifications dans son esprit, mais non pas échapper aux remords qui le tourmentèrent jusqu'à la fin de ses jours. Il possédait plusieurs villes ou domaines en Volhynie; toutefois ni les richesses, ni les grandeurs ne le rendaient heureux. Ayant épousé, sans l'aimer, la princesse Doubrovitzky, il chercha des consolations dans l'amitié, dans les charmes de l'étude; il connaissait la langue latine et traduisit en Russe les œuvres de Cicéron. Nous lui devons aussi la description du fameux siége de Kazan, de la guerre de Livonie et de la tyrannie de Jean, auquel il survécut. Dans sa vieillesse, il regrettait encore la Russie,

1579. qu'il appelait, avec sentiment, *sa patrie bien aimée*. L'obscurité couvrit d'un voile épais les derniers jours et la tombe de cet homme qui s'était signalé par de glorieux faits d'armes, par son esprit et son éloquence, enfin par le honteux éclat du crime.

Jean ne fit aucune réponse à Kourbsky : que lui aurait-il dit, au moment où les circonstances et leur effet moral sur son âme lui ôtaient les moyens de joindre la présomption aux menaces? Il chargea André Tchelkalof, secrétaire d'État à Moscou, d'annoncer aux habitans de cette ville, les succès de l'ennemi, avec calme et indifférence. Ce fonctionnaire habile, ayant fait aussitôt rassembler les citoyens, leur dit : « *Bons* Moscovites, apprenez que le roi a pris Polotsk et » brûlé Sokol : cette nouvelle affligeante exige » de nous de la fermeté. Rien n'est constant » dans ce monde et la fortune trahit quelquefois les plus grands monarques. Si Polotsk est » entre les mains d'Étienne, toute la Livonie » est en notre puissance. Quelques Russes ont » péri ; mais la perte des Lithuaniens est bien » plus considérable. Consolons-nous de ce revers » peu inquiétant par le souvenir des nombreuses victoires et conquêtes de notre tzar » orthodoxe. » Dès que Jean fut assuré que la

tranquillité régnait dans Moscou, il fit écrire au conseil de Lithuanie que, préparé à marcher incessamment contre le roi, ses conseillers d'État, prenant en pitié les pleurs des Chrétiens, étaient parvenus, à force de sollicitations, à lui persuader de suspendre les hostilités. La dépêche ajoutait: « Étienne prouvera son véritable amour » de l'humanité et de la justice, si, arrêtant » l'effusion du sang, il veut entrer en négocia- » tions avec le tzar, à l'effet de conclure une » paix éternelle, appuyée sur une amitié sin- » cère. » Cette missive pacifique fut expédiée à Vilna par un courrier; la réponse de Batory, apportée par un officier, déclarait, en termes très-durs, que la Livonie était le sujet d'une guerre qui devait en même temps réprimer l'ambition insensée du tzar. Le roi exigeait que, conformément au droit des gens, Lopatinsky, détenu jusqu'alors à Dorogobouge, fût rendu à la liberté. Ce courrier ennemi dîna chez le tzar à Novgorod, comme s'il eût été l'ambassadeur d'une puissance amie; chose qui ne s'était jamais vue. Voici un extrait de la réponse de Jean à Batory. « Désirant conserver avec vous des re- » lations de fraternité, je ne veux pas répliquer » à vos reproches. J'attends avec bienveillance » vos ambassadeurs, pour lesquels j'accorde *une*

1579.

1579 » *lettre de sûreté*. Jusque-là, suspendez les hos- » tilités en Livonie et sur les frontières; ensuite, » pour gage de la paix, faites délivrer tous les » prisonniers de guerre russes, soit par échange » ou par rançon. » Lopatinsky, que l'on avait sur-le-champ remis en liberté, était porteur d'une semblable dépêche, ainsi qu'un nouveau courrier envoyé au Roi. Pendant quelques mois le tzar s'occupa des disputes de ses voïévodes au sujet du droit de primauté, au lieu de marcher contre Étienne, et satisfait de quelques succès du système défensif établi en Livonie. Dans un engagement assez vif, les Russes y firent prisonnier Annibal, ce fameux bandit, supplicié plus tard à Pskof. Ils repoussèrent courageusement et poursuivirent jusqu'à Revel les Suédois campés sous les murs de Narva. Ces événemens terminèrent l'année 1579. Le tzar, occupé d'un projet important, se trouvait alors à Moscou.

1580. Concile à Moscou.

Au mois de janvier 1580, il convoqua dans la capitale les plus illustres membres du clergé: Alexandre, archevêque de Novgorod; Jérémie, de Kazan; David, de Rostof; tous les évêques, archimandrites et abbés, et même les moines distingués par leur esprit ou leur piété. Lorsque cette assemblée fut réunie, il déclara formellement que l'Église, que l'orthodoxie entière se

trouvait dans un pressant danger par le nombre 1580.
immense des ennemis dont la Russie était menacée ; d'un côté les infidèles, c'est-à-dire les Turcs, le khan et les Nogaïs; de l'autre, la Lithuanie, la Pologne, les Hongrois, les Allemands, les Suédois qui, semblables à des bêtes féroces, *ouvraient la gueule pour la dévorer*. « Moi-même, disait-il, mon fils, mes ministres, mes voïévodes, nous veillons nuit » et jour au salut de l'État : le clergé ne doit-» il pas aussi contribuer à ce grand œuvre? » Nous ne manquons pas de troupes, mais d'ar-» gent, et l'armée, appauvrie, souffre des pri-» vations de toute espèce, tandis que les cou-» vens s'enrichissent.... » Le monarque demandait donc un sacrifice au clergé, en ajoutant que le Très-Haut bénirait le zèle de ses membres pour le bien-être de la patrie. La proposition était délicate et hardie, car l'illustre aïeul de Jean, ayant voulu toucher aux biens du clergé, avait trouvé une si vigoureuse opposition de la part des prélats, qu'il s'était vu forcé d'abandonner ce projet. Les prétentions de son petit-fils étant plus modérées, le concile décréta, par un acte authentique, que les terres ou domaines des princes, légués à une époque quelconque, aux métropolitains, évêques, églises et monas-

1580. tères, ou achetés par eux, seraient, à l'avenir, propriété de la couronne; les autres devaient leur appartenir à perpétuité comme possessions inaliénables. Le clergé s'engageait à ne s'approprier désormais de biens immeubles, ni par concessions volontaires, ni au moyen d'achats, et à restituer au gouvernement les terres grevées d'hypothèques. Cette mesure simple autant que sage augmentait les domaines et les revenus de l'État, et procura au tzar la faculté d'accroître le nombre de ses troupes. Des fonctionnaires publics parcouraient les provinces, avec la liste des enfans-boyards, faisant une exacte recherche de tous ceux qui se cachaient pour se soustraire au service. On leur infligeait un châtiment corporel; ensuite ils étaient conduits sous escorte à Pskof ou à Novgorod. C'était là que la grande armée était cantonnée, laissant échapper le moment favorable pour agir offensivement, puisque les Russes se mettaient ordinairement en campagne, alors que pour éviter le froid et la mauvaise saison, les ennemis rentraient dans leurs quartiers d'hiver.

Batory ne pensait nullement à accorder un armistice aux Russes; mais l'automne et l'hiver vinrent arrêter ses brillans succès. Les troupes mercenaires demandaient de l'argent; les siennes

avaient besoin de repos. Ayant réparti son armée dans des contrées fertiles, aux environs des frontières, il se hâta de se rendre à Vilna et ensuite à la diète de Varsovie, pour préparer de nouveaux moyens de triomphes, pour jouir de sa gloire, éprouver et confondre l'ingratitude des hommes, pour renverser enfin tous les obstacles qui pourraient s'opposer à ses projets. Il fut accueilli à Vilna par les acclamations unanimes des citoyens et de la noblesse; mais à Varsovie il trouva quelques physionomies sombres, quelques murmures de mécontentement parmi ceux qui aimaient leur pouvoir, légal ou illégal, plus que la patrie, dont l'affaiblissement avait pour cause leur licence effrénée, leur mollesse et leurs déprédations. On honore les grands hommes, et on les calomnie. Effrayés de la force de volonté, des mesures énergiques du roi, les grands se plaignaient de son autorité, de sa confiance dans les étrangers. Ils répandaient le bruit que, couvrant ses desseins d'une guerre faite pour l'apparence, il surchargeait le pays d'onéreux impôts, pour l'abandonner ensuite et fuir secrètement en Transylvanie avec toutes les richesses du trésor royal; insinuations perfides dont le résultat pouvait être le refus des moyens propres à soutenir la guerre. Batory arrive; il 1580.

1580. se présente à la diète, et la calomnie est forcée au silence. Simple, modeste, il rend compte de ce qu'il a fait; il expose ce qu'il veut faire encore, et d'unanimes applaudissemens accueillent toutes ses propositions..... On décrète les impôts nécessaires, et des ordres sont donnés pour rassembler de nouvelles troupes.

Cependant le tzar n'avait pas renoncé à l'espoir d'obtenir la paix, lorsque ses courriers lui rapportèrent la réponse du roi. Ce prince ne voulait pas seulement entendre parler d'une ambassade polonaise à Moscou; disposé, par condescendance, à recevoir celle de Jean à Varsovie, si effectivement la Russie était disposée à la modération et à des négociations raisonnables. Relativement aux prisonniers, il déclarait qu'on ne les délivrerait jamais en temps de guerre, et que, d'ailleurs, ils étaient dans un pays chrétien, par conséquent à l'abri du danger et de toute espèce d'oppression. Jean écrivit alors une autre lettre amicale à Étienne. « Dans l'acte de » trève dressé à Moscou, disait-il, se trouvaient » quelques mots intercalés avec l'assentiment de » vos ambassadeurs. Vous étiez libre de rejeter » cet acte; ainsi, pourquoi nous accuser de » fraude? Comment avez-vous pu renvoyer nos » ambassadeurs, de Cracovie, de la manière la

» plus dure et sans rien terminer? Quel motif 1580.
» peut vous porter à nous écrire dans des termes
» si offensans? Oublions les paroles dictées par
» la colère. Mettons de côté tout sentiment d'i-
» nimitié. Jamais on n'a conclu en Pologne, ni
» en Lithuanie, les traités entre ces deux puis-
» sances et la Russie. N'exigez donc pas d'in-
» novations. Ici, mes boyards et vos plénipo-
» tentiaires lèveront toutes les difficultés qui
» nous divisent, et à la satisfaction respective
» des deux États. » Néanmoins, en cas d'opiniâtreté de la part de Batory, et d'une résolution positive de recommencer les hostilités, l'envoyé russe devait avouer secrètement au roi que le tzar consentait à faire partir ses boyards pour Vilna ou Cracovie. Inutile humiliation!... Étienne répondit qu'il voulait bien accorder à Jean un délai de cinq semaines pour prendre un parti; qu'il consentait à attendre les ambassadeurs moscovites, dans de pacifiques intentions, bien que ses troupes, animées d'une impatiente ardeur, fussent prêtes à entrer en Russie. En effet, au moment où d'illustres dignitaires du tzar, le prince Jean Sitzky, maître des cérémonies, Pirof, gentilhomme du conseil, et le secrétaire Pétlin étaient en route pour Vilna, on apprit à Moscou que l'armée de Batory, commandée par

1580. lui-même, avait franchi les limites de la Russie. « Le délai que je vous avais accordé, écrivait-» il au tzar, est expiré. Si vous voulez obtenir » la paix, vous devez restituer à la Lithuanie, » Novgorod, Pskof, Louki, avec tout le terri-» toire de Vitebsk et de Polotsk, ainsi que la » Livonie entière. »

Ambassade à Vienne et à Rome.

Cette invasion à laquelle Jean ne s'attendait pas, vers la fin de l'été, lui parut une perfidie. D'après le conseil de ses boyards, il se hâta d'expédier un courrier à l'Empereur et un autre au pape, pour les engager à embrasser son parti. Dans sa lettre au premier, il cherchait à démontrer que les Polonais faisaient la guerre à la Russie à cause de son intime liaison avec l'Autriche; ensuite il exigeait que Rodolphe, fidèle à sa promesse, envoyât des plénipotentiaires à Moscou pour renouveler l'alliance contre leurs ennemis communs. En se plaignant de la mauvaise foi de Batory, il engageait le pape à remettre ce prince dans la bonne voie, et à le détourner d'une odieuse alliance avec les Turcs. Sa dépêche donnait l'assurance du désir sincère qu'il éprouvait de se coaliser avec tous les souverains de l'Europe contre le Sultan, et d'entretenir, à cet effet, des relations intimes et continuelles avec la cour de Rome. Ainsi ce

prince pusillanime s'humiliait jusqu'à mendier 1580.
un secours étranger, éloigné, inutile, et d'ailleurs peu probable; tandis qu'il pouvait disposer de forces redoutables!... Au lieu de se mettre lui-même en campagne, il s'occupa uniquement à placer son armée sur la défensive, et, comme il ignorait sur quel point se porterait Batory, il donna aux troupes la direction de Novgorod, Pskof, Kokenhausen et Smolensk. Dans la crainte d'une attaque des Tatars de Tauride, il fit occuper aussi les bords de l'Oka, près de Serpoukhof. Enfin, après environ trois semaines d'incertitude, on vit paraître Batory du côté où il n'était pas attendu.

L'historien d'Étienne décrit avec une pompeuse éloquence l'ordre et l'ardeur guerrière de l'armée polonaise, animée par le génie de son chef. La cavalerie était commandée par les sénateurs et les voïévodes les plus distingués : l'on voyait dans ses rangs comme simples soldats, un grand nombre de dignitaires civils et d'officiers de la cour. Une partie de l'infanterie nouvellement enrôlée, n'avait pas encore vu l'ennemi en face; mais le noyau de cette armée était formé d'habiles guerriers allemands ou transylvains. Au nombre de ceux-ci, se distinguait par son courage un traître à la Russie, nommé George Fahrensbach,

1580. colonel danois, qui, ayant commandé la compagnie livonienne du tzar, connaissait parfaitement la force et la faiblesse des Russes. L'armée s'avançait à travers des marais et d'épaisses forêts où, depuis cent cinquante ans, aucune troupe n'avait pénétré. Le seul Vitovte avait su, en 1428, s'y frayer un chemin jusqu'à Novgorod, et quelques lieux de ce passage difficile portaient encore son nom. A l'exemple de ce guerrier célèbre, Batory faisait percer des routes dans les bois, établir des digues, construire des ponts, luttant contre les obstacles et supportant les privations. Il attaqua, chemin faisant, Velige et Ousviat, prit ces deux forteresses bien approvisionnées, mit en déroute un détachement de cavalerie russe, et vint, à la fin d'août, mettre le siége devant Véliki-Louki. Cette ville, dans une suberbe position, riche, commerçante, la clef des antiques possessions de Novgorod, promettait à l'avidité des soldats un butin considérable; et sa proximité de Vitebsk ainsi que des autres places fortes de Lithuanie, en facilitait le siége. Sa garnison n'était que de six à sept mille hommes; mais le prince Khilkof se trouvait à Toropetz avec des troupes nombreuses. Les assiégés firent quelques sorties assez heureuses, dans l'une desquelles ils enlevèrent l'étendard royal. Khil-

kof, évitant une affaire générale, épiait partout 1580.
les polonais : il surprenait leurs patrouilles, exterminait leurs détachemens, et comptait sur la prochaine arrivée des voïévodes de Smolensk, de Pskof et de Novgorod.

C'est dans ce moment où la Russie aurait dû se lever et écraser l'audacieux Batory, que le prince Sitzky et Pirof, plénipotentiaires de Jean, se rendaient au camp des Polonais pour entamer d'humiliantes négociations. Étienne les reçut dans sa tente, d'un air plein de hauteur. Il resta assis et couvert lorsqu'ils *le saluèrent* au nom du tzar, et ne daigna pas leur adresser une seule parole de bienveillance. Ils exigeaient d'abord que le roi levât le siége de Véliki-Louki, lorsqu'ils furent interrompus tout à coup par une salve d'artillerie polonaise; ils montrèrent alors plus de condescendance. C'était, disaient-ils, pour la première fois que leur maître entamait des négociations avec la Pologne, hors de Moscou. Ils consentaient, en son nom, à concéder le titre de frère à Étienne, si celui-ci voulait rendre Polotsk à la Russie. Ces propositions ayant été rejetées, ils allèrent même jusqu'à renoncer à cette ville et à offrir la cession de la Courlande avec vingt-quatre places de la Livonie; Étienne exigeait, outre la Livonie entière, l'abandon de Vé-

1580. liki-Louki, Smolensk, Pskof et Novgorod. Sitzky et Pirof déclarèrent alors qu'il leur était impossible de faire d'aussi grands sacrifices, et sollicitèrent leur congé ou la permission d'écrire au tzar. On expédia aussitôt un courrier à Moscou; et le même jour 5 septembre, le feu ayant pris dans une tour remplie de poudre, l'explosion fit sauter une partie de la forteresse; la flamme acheva la destruction des murailles, et les Russes tombèrent sous le fer de l'ennemi. Le roi ne conquit que des cendres arrosées de sang, jonchées de cadavres et de membres mutilés. Il donna l'ordre de restaurer les fortifications de cette place importante, après quoi il attaqua et battit Khilkof près de Toropetz. Grégoire Natchokin, dignitaire du tzar, souvent employé dans des ambassades, Tchérémininof, membre du conseil et favori de Jean, et deux cents enfans-boyards furent faits prisonniers dans cette affaire. Dans le même temps, Kmita, général polonais, à la tête de neuf mille cavaliers, s'était approché de Smolensk, dans l'intention de brûler ses faubourgs; mais reçu en pleine campagne par les braves commandans de cette ville, Daniel Nogtef et le prince Mossalsky, il prit la fuite, abandonnant aux vainqueurs ses étendards, ses bagages et soixante pièces d'artillerie légère,

Prise de Véliki-Louki.

uniques trophées des armes russes, qui, avec trois cents prisonniers, furent envoyés à Moscou, et méritèrent des médailles d'or aux voïévodes. Bien que la saison fût très-avancée, Batory voulait néanmoins continuer encore la guerre. Révél et Oséritché lui ouvrirent leurs portes; Zavolotchié, bien fortifiée et défendue par le valeureux Sabourof, opposa une résistance qui coûta cher à l'ennemi; cependant elle fut obligée de se rendre, et Batory en laissa sortir les Russes avec les honneurs de la guerre. 1580.

Cette entreprise termina la campagne. L'armée de Batory était épuisée par les fatigues, par les maladies. Lui-même en fut atteint à Polotsk, et il avait encore la pâleur sur le visage lorsqu'il parut à la diète de Varsovie pour rendre compte de ses exploits. « Réjouissez-vous du triomphe de » nos armes, dit-il aux grands, mais sachons en » profiter. Le destin semble nous livrer tout » l'Empire moscovite : le courage et l'espérance » mènent à la gloire. Voulez-vous suivre un sys» tème de modération? Faites au moins la con» quête de la Livonie, principal but de cette » guerre; réunie à jamais au royaume de Po» logne, elle sera pour la postérité un glorieux » monument de votre valeur. Jusque-là nous » ne devons pas songer à la paix. » Le roi exigea

1580. alors de nouveaux secours en hommes et en argent, se plaignit aux grands de ce qu'ils ne lui fournissaient pas les moyens suffisans pour mener la guerre sans désemparer, ce qui lui faisait perdre, dans des courses continuelles et dans les discussions orageuses de la diète, un temps précieux aux intérêts de l'État, tandis que le courage de son armée s'énervait dans l'oisiveté et laissait ainsi respirer la Russie. En effet, le roi perdait son temps; mais malgré l'hiver ses généraux tenaient encore la campagne et harcelaient les Russes. Ils prirent Kholm, à l'improviste; brûlèrent Staraïa-Roussa, où ils avaient trouvé un riche butin; s'étant emparés en Livonie de Schmilten, ils dévastèrent, conjointement avec le traître Magnus, une partie des domaines de Dorpat et même de Pskof, tandis que, d'un autre côté, les Suédois enlevaient Kexholm et formaient le siége de Padis. La faible garnison de cette ville, livrée à la famine, se vit réduite à se nourrir de chiens, de chats et même de cadavres d'enfans. Malgré une aussi affreuse situation, les assiégés mirent à mort le parlementaire suédois qui était venu leur proposer de se rendre. Cette place cependant n'avait pour défenseurs que le vieux voïévode Daniel Tchikatchef, avec une poignée de désespérés; elle

tomba enfin entre les mains des Suédois qui n'y trouvèrent que quelques malheureux soldats semblables à des ombres. Tout fut passé au fil de l'épée, excepté un jeune officier, le prince Michel Sitzky. Dans le courant de l'hiver, l'ennemi fit capituler Vesemberg, où mille strélitz étaient renfermés; ils quittèrent la place, emportant avec eux des images de bois. 1580.

La Russie offrait l'apparence de la faiblesse; elle paraissait désarmée, tandis qu'elle possédait au moins quatre-vingts places fortes remplies de soldats et de munitions, outre de nombreuses armées qui brûlaient de combattre. Spectacle étonnant, digne de fixer l'attention de la postérité la plus reculée, et fait pour prouver, d'une manière frappante, à quel point la tyrannie peut avilir l'âme, aveugler l'esprit par les fantômes de la terreur, annihiler enfin les forces du souverain et de l'État. Les Russes ne trahissaient pas la patrie; ils étaient victimes de la lâcheté du tzar. Caché dans la Slobode Alexandrovsky, il écrivit aux voïévodes, campés à Rjef et Viazma, notamment à Siméon, grand duc de Tver, ainsi qu'au prince Jean Mtislavsky: « *Veillez aux intérêts de votre monarque et de* » *votre pays, selon que le Très-Haut vous ins-* » *pirera ou que vous le jugerez convenable pour*

1580. *» la sécurité de la Russie. C'est en Dieu et » dans votre zèle que repose tout mon espoir. »* Troublés par l'indécision du tzar, les généraux n'osaient pas agir d'une manière positive, et se contentaient d'envoyer des détachemens pour observer, pour défendre les frontières. Ils ne se hasardèrent qu'une seule fois à mettre le pied sur le territoire ennemi. Le prince Michel Rostovsky, Khvorostinin, Scherbatof, Tourenin, Boutourlin, s'étant réunis à Mojaïsk, marchèrent contre Doubrovna, Orscha, Schklof, Mohilef, Radomle; ils livrèrent aux flammes les environs et les faubourgs de ces villes et mirent les Polonais en déroute sous les murs de Schklof. Ce fut dans cet engagement, à la porte même de la ville, que le vaillant Boutourlin tomba de la mort des braves. Ces voïévodes ayant ensuite amené à Smolensk un grand nombre de prisonniers, Jean leur décerna des médailles d'or. Mais, comme nous allons le voir, ces succès furent insuffisans pour le tirer de sa coupable apathie.

A cette époque, où, dans un transport d'orgueil, Batory promettait aux Polonais la conquête de la Russie entière, que faisait le tzar?... Il célébrait l'hymen de son second fils Féodor, avec Irène, sœur de Boris Godounof! Il se maria lui-même pour la sixième ou septième fois, et

Septième mariage de Jean.

sans aucune absolution ecclésiastique, avec Marie, fille de Théodore Nagoï, dignitaire de la cour: mariages funestes pour la Russie, par les résultats imprévus dont ils furent suivis; cause et origine de longs malheurs! Peut-être Godounof, élevé depuis peu au rang de boyard, apercevait-il déjà dans le vague de l'avenir, le but incertain, mais audacieux, d'une ambition jusqu'alors sans exemple dans l'histoire de Russie. Favori du monarque, il ne pouvait être jaloux que de la faveur dont jouissait Bogdan Belzky, grand écuyer du tzar, le plus rapproché de sa personne, à la sûreté de laquelle il veillait jour et nuit. Beau-frère du tzarévitch, Godounof partageait les égards et les honneurs avec les parens du tzar, avec le prince Glinsky et la famille des Nagoï, dont la cour se remplit tout-à-coup. Enfin, membre du conseil, il y voyait encore beaucoup de boyards plus anciens que lui, tels que les Mstislavsky, Schouïsky, Troubetzkoï, Galitzin, Yourief, Sabourof, mais aucun d'entr'eux n'égalait son mérite comme homme d'État. 1580.

Dans des jours de détresse pour la patrie, ces noces fatales furent célébrées par Jean, à la Slobode Alexandrovsky, au milieu d'un petit cercle de favoris. Là se cachaient, sous le masque de courtisans dévoués, deux futurs tzars et un

1580. misérable traître, c'est-à-dire, Godounof, le prince Basile Schouïsky et Michel Soltikof, qui figuraient en première ligne dans les cérémonies nuptiales. On y voyait encore un autre traître moins important sans doute, mais aussi méprisable. C'était David Belzky, parent de Maluta Skourakof, qui, quelques mois après, s'enfuit en Pologne. Nous n'avons aucuns renseignemens sur les persécutions de cette époque. Nous connaissons seulement un supplice mémorable et généralement approuvé. Le médecin Bomélius, dont nous avons fait mention, cet odieux instigateur des meurtres, fut brûlé vif sur la place publique de Moscou, quelque temps avant le mariage de Jean avec Marie Nagoï, convaincu de secrètes intelligences avec Batory. Suivant d'autres rapports, les Russes ne pouvant plus souffrir la méchanceté de ce conseiller de la tyrannie, cherchèrent et trouvèrent moyen de le perdre; de sorte qu'à la gloire de la justice divine, cet homme, dont les calomnies avaient fait périr tant d'innocens, devint lui-même victime d'une calomnie. Peut-être des délations, ou appuyées de preuves, ou fausses, furent dirigées en même temps contre Belzky? Peut-être, tel que Kourbsky, il était innocent au moment de sa fuite? mais bientôt il devint criminel, et

commença par donner à Batory des conseils per- 1580.
nicieux pour la Russie.

Le tzar apprit la ruine de Véliki-Louki dans sa retaite d'Alexandrovsky, théâtre ordinaire de ses fureurs ou de ses orgies; asile de malheur où le tyran faisait trembler des sujets fidèles et tremblait lui-même au nom de l'ennemi : il expédia aussitôt de nouvelles instructions à ses envoyés Sitzky et Pirof, qui suivaient Batory d'un lieu à l'autre, condamnés à être témoins de ses triomphes. Arrivés à Varsovie, ils lui offrirent d'ajouter encore à leurs concessions quelques districts de la Livonie, en échange des villes russes qu'il avait conquises, le conjurant de suspendre les hostilités et d'envoyer ses ambassadeurs à Moscou, pour traiter de la paix. Mais pour toute satisfaction, ils reçurent l'ordre de retourner près du tzar, avec cette réponse du roi : « *Je n'accorderai ni ambassade, ni paix, » ni trève, jusqu'à ce que l'armée russe ait » évacué la Livonie.* » Jean, dont la condescendance augmentait tous les jours, adressa une lettre amicale à Étienne : il l'appelait *son frère*, se plaignait de voir la Russie inquiétée sans cesse par les attaques des Polonais, et le suppliait enfin de ne pas rassembler de troupes pour l'été suivant. Il fit partir sur-le-champ Pouchkin

1580. et Pissensky, membres du conseil, pour aller trouver le roi, avec des instructions qui leur prescrivaient la douceur et l'humilité dans les négociations : oubliant même toute dignité, il leur était enjoint (humiliation inouïe !) de supporter non-seulement des injures, mais jusqu'à des voies de fait.

Humiliation inouïe

Ainsi, un tzar de Moscovie, vidait jusqu'à la lie le calice de l'opprobre ! Honte éternelle qu'il avait méritée !.... Ses actes de faiblesse faisaient naître de nouvelles prétentions ; de sorte que Batory, ne se contentant plus de la Livonie, demandait les villes de la Sévérie, Smolensk, Pskof, Novgorod ou du moins Sebège : il exigeait encore, de la Russie, une contribution de 400,000 ducats de Hongrie : un courrier expédié par lui, fut chargé d'apporter à Moscou cet ultimatum. A la fin, Jean perdit patience. Ayant admis en sa présence l'envoyé polonais, il resta assis, ne s'informa point de la santé du roi, auquel il écrivit la lettre suivante : « Nous, » humble souverain de toute la Russie, *par la* » *volonté de Dieu, et non par la volonté séditieuse* » *des hommes, etc*... Lorsque la Pologne et la Li- » thuanie étaient gouvernées par des souverains » héréditaires et légitimes, ces princes crai- » gnaient de verser le sang ; maintenant vous

» oubliez les préceptes du christianisme. Ja- 1581.
» mais Olgerd, jamais Vitovte ne violait une
» trève, et vous, après celle convenue à Moscou,
» vous vous êtes précipité sur la Russie, guidé
» par Kourbsky et de semblables traîtres ! La
» trahison vous a rendu maître de Polotsk, et,
» par un manifeste solennel, vous tâchez aujour-
» d'hui de séduire mon peuple, de l'engager à
» trahir son souverain, sa conscience et son
» Dieu ! Ce n'est point par l'épée que vous faites
» la guerre ; c'est à l'aide de la perfidie, et vos
» soldats mutilent les morts.... avec une atrocité
» barbare ! Mes ambassadeurs, porteurs de
» paroles de paix, se rendent auprès de vous ;
» au lieu de négocier, vous brûlez Louki avec
» des grenades ; moyen nouveau et infernal : ils
» vous parlent d'amitié, d'amour du prochain,
» au moment où vous faites massacrer et dé-
» truire. Comme chrétien, je pourrais vous cé-
» der la Livonie, mais qui me répondra que
» vous serez satisfait ? On me répète que vous
» avez fait aux seigneurs polonais la pro-
» messe positive de réunir à votre royaume
» toutes les conquêtes de mon père et de mon
» aïeul ; comment donc trouver la possibilité de
» nous mettre d'accord. Je désire la paix ; vous
» ne rêvez que meurtres ! Je fais des sacrifices,

1581. » et vous élevez de nouvelles prétentions! Enfin, » chose difficile à croire, vous demandez de l'or » pour avoir dévasté mes États d'une manière » inique et déloyale!..., Homme de sang! sou- » venez-vous qu'il existe un Dieu.... »

Malgré son courroux, Jean consentait à céder encore à Batory toutes les forteresses russes conquises par les armes polonaises, ne se réservant que la partie orientale de l'Esthonie et de la Livonie, c'est-à-dire Narva, Veissenstein et Dorpat. À ces conditions, il proposait une trève de sept ans. La réponse à cette dépêche fut une troisième campagne de Batory, précédée d'une lettre remplie des plus piquans reproches; prolixe autant qu'inconvenante de la part d'une tête couronnée. « Vous vous vantez, lui disait » Étienne, de vos droits héréditaires; je ne vous » les envie pas, car je suis d'avis qu'il vaut » mieux acquérir une couronne par son propre » mérite, que d'être né sur le trône, d'une » Glinsky, fille d'un traître au roi Sigismond. » Vous me reprochez d'avoir mutilé *des morts;* » c'est une calomnie! mais il est certain que » vous torturez *les vivans*. Lequel est le plus » coupable de nous deux? Vous m'accusez d'une » prétendue perfidie, vous, auteur de faux trai- » tés frauduleusement altérés dans leur sens par

» l'insertion d'articles qui favorisaient votre 1581.
» ambition insensée ! Vos voïévodes, loyalement
» faits prisonniers par nous, ont été remis en
» liberté pour vous rejoindre, et parce qu'ils
» sont fidèles à leur patrie, vous leur prodiguez
» le nom de traîtres ! C'est par notre seule vertu
» guerrière que nous faisons des conquêtes,
» sans avoir besoin des services de vos prétendus
» traîtres. Mais où êtes-vous donc, *Dieu* du pays
» des Russes, ainsi que vous vous faites appeler
» par vos malheureux esclaves ? Nous n'avons
» aperçu encore ni votre personne, ni *la ban-*
» *nière de la Croix*, dont vous parliez sans cesse,
» effrayant seulement les Russes avec vos crucifix,
» et non pas les ennemis. S'il est vrai que vous
» ayez pitié du sang des chrétiens, je vous offre
» un combat singulier ; désignez vous-même le
» temps et le lieu ; paraissez-y à cheval, et
» nous combattrons seuls, afin que Dieu accorde
» la victoire au plus juste.... »

Loin de consentir à laisser aux Russes un seul pied de terrain en Livonie, Batory ne voulut plus entendre parler de leurs ambassadeurs. Il les fit chasser de son camp, et pour braver le tzar, il lui envoya des livres latins, publiés en Allemagne, sur la chronologie des princes de Russie et sur le règne de Jean, afin de prouver,

1581. disait-il, que les anciens souverains de Moscovie étaient des vassaux des khans de Tauride, et non pas les descendans de César-Auguste. Il lui conseillait aussi de relire le 50e. psaume de David, afin de se connaître lui-même ainsi que le doit un chrétien. Cette lettre injurieuse fut remise à Jean par un envoyé polonais. Le tzar en ayant ordonné la lecture, lui dit avec douceur : *Nous répondrons à notre frère le roi Étienne.* Puis se levant de sa place, il ajouta d'un air de politesse, *Faites nos complimens à votre souverain*... C'est-à-dire qu'intimidé par de nouveaux mouvemens de l'armée polonaise, Jean cherchait encore la paix, mettant son espérance dans le médiateur important que l'on vit s'interposer entre lui et Batory.

Schévrighin, courrier moscovite, envoyé à Vienne et à Rome, était de retour à Moscou. Le faible et insouciant Rodolphe avait répondu qu'il ne pouvait faire aucune disposition sans le consentement des princes de l'empire; que les grands, désignés par lui pour se rendre à Moscou, à l'effet d'y conclure l'alliance projetée, étaient morts ou malades. Mais Grégoire XIII, ce pape célèbre par son zèle pour les progrès de la religion latine, ce vicaire de Jésus-Christ, qui en apprenant les atrocités de la Saint-Bar-

thélemy, en France, avait fait illuminer Rome, 1581.
témoigna la plus vive satisfaction en trouvant, ainsi qu'il le pensait, l'occasion de réunir la Russie à son vaste troupeau. Grégoire avait déjà, en 1576, formé le projet d'envoyer à Moscou un prêtre, nommé Rodolphe Klenchen, qui connaissait la langue et les usages des Russes. Une instruction écrite, rédigée avec infiniment d'esprit et de finesse, le chargeait de déclarer aux boyards que le pape ayant beaucoup entendu parler de la puissance, des conquêtes, de l'héroïsme, de la piété, des qualités étonnantes et aimables que possédait Jean, s'empressait de satisfaire enfin le désir qu'il nourrissait depuis long-temps, celui de témoigner à un monarque aussi extraordinaire l'amitié la plus cordiale, espérant qu'il voudrait bien réprimer les Ottomans, ces éternels ennemis de la chrétienté, et garantir l'intégrité de la religion de Jésus-Christ sur tout le globe. Il est probable que cette idée avait été inspirée à Grégoire par Kobentzel, ambassadeur de l'Empereur, car il vantait en Europe, non-seulement la puissance des Russes, mais encore leur prétendue bienveillance pour l'Église latine. Une de ses dépêches au ministère de Vienne s'exprimait ainsi : « C'est à tort qu'on » regarde les Russes comme des ennemis de

1581. » l'église latine. Cela pouvait être autrefois ; » mais aujourd'hui ils aiment à s'entretenir de » Rome ; ils témoignent le désir de voir cette » ville, et n'ignorent pas que c'est dans son sein » qu'ont souffert et que reposent les principaux » martyrs de la chrétienté, révérés par eux » plus encore que par nous-mêmes : ils connais- » sent la sainteté de Lorette mieux que beau- » coup d'Allemands et de Français. Lorsqu'ils » ont su que j'étais de l'ancienne croyance, et » non pas de celle de Luther qui leur est odieuse, » ils n'ont pas hésité à me conduire près de l'i- » mage de Saint-Nicolas, objet le plus sacré » parmi cette nation. » Il paraît cependant que Klenchen ne se rendit point à Moscou, et que l'instruction précitée resta dans les archives du Vatican. Le pape fit à Schévrighin l'accueil le plus distingué ; il le combla de présens qui consistaient en chaînes d'or, en robes de velours ; ensuite il ordonna à un célèbre théologien, le jésuite Antoine Possevin, de se rendre auprès de Batory et à Moscou, à l'effet de réconcilier les parties belligérantes. Voici la réponse de Batory au jésuite : « Le tzar de Moscovie veut en » imposer au Saint-Père : à l'aspect de l'orage » qui le menace, il est homme à tout promettre, » et la réunion des cultes et la guerre contre les

Ambassade du pape.

» Turcs : quant à moi, il ne me trompera pas. 1581.
» Cependant allez, agissez, je ne m'y oppose en
» aucune façon : seulement je suis convaincu que
» pour obtenir une paix honorable et avanta-
» geuse, la guerre est indispensable : nous l'au-
» rons cette paix, j'en donne ma parole ! » Après cette entrevue, le pacificateur donna sa bénédiction au roi et partit pour aller trouver le tzar, tandis que sur ses pas, Batory, à la tête de son armée renforcée par de nouvelles levées, s'avançait rapidement contre Pskof. On était alors au commencement d'août.

Célèbre siége de Pskof.

Cette invasion n'était plus une surprise, car Jean, qui s'y attendait, avait confié la défense de Pskof à des voïévodes sur lesquels il pouvait compter. Il leur fit prêter serment dans l'église de l'Assomption, devant l'image de Notre-Dame de Vladimir, de défendre la ville jusqu'à la mort, serment par lequel s'engagèrent également vis-à-vis des voïévodes, les enfans-boyards, les strélitz et la population entière de Pskof. Transportés par l'amour de la patrie, tous baisèrent la croix en s'écriant : *mourons plutôt que de nous rendre!* Ils étaient au nombre d'environ trente mille. Aussitôt on répare les fortifications ; on les hérisse de canons, d'obusiers, d'arquebuses; on indique à chacun des voïévodes le

1581. point qu'il doit défendre avec son bataillon particulier, aux remparts de la ville ou dans les faubourgs, sur une étendue de sept à huit verstes. Les nombreuses dépêches du tzar rappelaient sans cesse à la garnison, ainsi qu'à ses chefs, leurs sermens, leurs devoirs, et de semblables recommandations leur étaient adressées par Alexandre, archevêque de Novgorod. Le vertueux Tichon, abbé de Petchersky, qui avait quitté son couvent, reparut sur le théâtre du carnage, afin de servir sa patrie par ses exhortations et ses prières. En un mot, tout se préparait pour recevoir Batory avec ce magnanime courage, qu'il n'aimait pas à voir aux Russes, mais auquel il savait néanmoins rendre justice. Le prince Youry Galitzin était à Novgorod avec quarante mille hommes. Il s'en trouvait à Rjef environ quinze mille prêts à voler au secours de Pskof : les princes Bazile Schouïsky et Schestounof campaient sur les rives de l'Oka, pour prendre la défensive dans le cas d'une incursion du khan. Les princes Siméon (de Tver) Mstislavsky et Kourliatef étaient cantonnés à Volok, avec les principales forces, de sorte que le tzar avait à peu trois cent mille hommes en campagne, armée qui ne s'était vue ni en Russie, ni en Europe, depuis l'invasion des Mogols ! Enfin

le tzar quitta la Slobode Alexandrovsky et se rendit à Staritza avec toute sa cour, ses boyards et gardes-du-corps : tout devait laisser croire qu'il allait commander ses armées en personne, diriger leurs mouvemens, et, à l'exemple du héros du Don, se précipiter avec elles à la rencontre du nouveau Mamaï.... C'était à l'astuce, à la flatterie, et non pas aux combats que se préparait ce lâche prince! 1581.

Ce fut le 18 d'août que le jésuite Possevin, impatiemment attendu par le tzar, arriva à Staritza. Depuis Smolensk jusqu'à cette ville, il avait été reçu et complimenté partout avec les plus grands égards et une pompe extraordinaire. Des bataillons, couverts de riches armures, se tenaient sous les armes au passage du jésuite. Les officiers mettaient pied à terre, le saluaient, le haranguaient. Jamais ambassadeurs d'aucun souverain n'avaient reçu, en Russie, de semblables honneurs. Après deux jours employés à se remettre des fatigues de son voyage, Antoine, accompagné de quatre frères de son ordre, fut admis en présence du tzar. La magnificence de la cour, l'éclat des pierres précieuses et des plus riches métaux causèrent son étonnement, ainsi que l'ordre et la parfaite tranquillité qui régnaient au palais. Au nom de Grégoire XIII,

1581. Jean et l'aîné des tzarévitchs, s'étant levés, contemplèrent avec une extrême attention les présens du pape : c'était un crucifix représentant la passion de Notre-Seigneur, un rosaire garni de diamans, et un livre richement relié contenant la description du concile de Florence. Possevin avait aussi des lettres particulières pour les tzarévitchs et pour la tzarine que Grégoire appelait Anastasie au lieu de Marie. Dans celle adressée à Jean, il le nommait son fils chéri, se disant lui-même l'unique vicaire de Jésus-Christ; il assurait la Russie de sa sincère bienveillance, et promettait d'engager d'abord Batory à accepter une paix nécessaire au bien-être de toutes les puissances chrétiennes, ensuite à restituer tout ce dont il s'était injustement emparé. Pour récompense de cette médiation, le pape espérait que Jean rendrait la paix à l'Église, par la réunion de la religion grecque à celle *apostolique*, n'oubliant pas que l'empire d'Orient avait disparu pour n'avoir pas voulu adopter les statuts du concile de Florence. Antoine déclara verbalement aux membres du conseil et au secrétaire d'État André Tchelkalof que, conformément aux volontés du Saint-Père, et prêt lui-même à perdre la vie pour le tzar, il avait décidé Batory à ne plus exiger de contri-

butions pour les frais de la guerre, se contentant de la Livonie seule, mais dans toute son intégrité. « Lorsque le tzar, ajoutait-il, aura con- 1581.
» clu avec les rois de Pologne et de Suède une
» paix que désire le pape, il devra prendre part
» à une alliance intime entre la cour de Rome,
» l'Empereur, les rois de France et d'Espagne,
» Venise et les autres puissances européennes,
» contre les Turcs. Grégoire donnera cinquante
» mille soldats pour cette expédition, à laquelle
» contribuera également le schah de Perse. »
Enfin, Antoine pria le tzar de permettre aux Vénitiens d'exercer librement le commerce en Russie, et d'y construire leurs églises. On répondit à ces diverses propositions d'une manière affable quoique sans faiblesse. En remerciant le pape de sa bienveillance, le tzar donnait des éloges à la grande idée d'attaquer les Turcs avec les forces réunies de toute l'Europe; il ne repoussait pas non plus celle de la réunion des deux Églises et de la paix avec la Suède pour complaire à Grégoire; mais avant tout, il voulait la paix avec Batory. Il engagea donc Possevin à retourner auprès de ce prince pour accomplir l'œuvre entamée, et lui témoignant de la confiance, il lui dit que la Russie, sous la puissance de qui se trouvait la Livonie depuis le

1581. règne d'Yaroslaf Ier. cédait à Étienne soixante-six villes dans ce pays, et outre cela, Véliki-Louki, Zavolotchié, Révél, Rélige, Kolm, ne se réservant que trente-cinq villes Livoniennes, Dorpat, Narva, etc., et qu'il lui était impossible d'augmenter ces sacrifices, et qu'à ces conditions il dépendait d'Étienne de mettre fin à la guerre. En accordant aux marchands Italiens la permission de faire le commerce en Russie, d'avoir des prêtres du rit latin et de prier Dieu à leur manière, Jean ajouta : « Quant aux églises » de la confession romaine, nous n'en avons » jamais eu et nous n'en voulons pas. »

Pendant le cours de ses négociations, les jésuites dînaient chez le tzar avec les boyards et les personnes les plus distinguées. « Au lieu d'un » monarque terrible, rapporte Antoine, j'ai » vu un hôte affable, entouré de convives qui » lui sont chers : leur distribuant des mets et » des vins avec une attention affectueuse. Un » jour, vers le milieu du dîner, le tzar s'ap» puyant sur la table, me dit : *Antoine! res» taurez vos forces par le vin et la bonne chère,* » *vous venez de faire un long voyage, envoyé* » *vers nous par le Saint-Père, chef et pasteur* » *de l'Eglise romaine, pour lequel nous éprou»* *vons un profond respect.* » Rempli d'espoir

d'être utile au tzar en lui procurant la paix et 1581.
de contribuer en même temps aux importans projets du pape, relativement à la Russie, Antoine se hâta de partir pour rejoindre Étienne; il le trouva au milieu du carnage.

A la nouvelle que l'ennemi s'avançait contre Pskof, les généraux, les soldats, le clergé, les citoyens de cette ville, firent en procession le tour des murailles, portant des crucifix, des images miraculeuses et les reliques de Saint-Vsévolod; les mères avec leurs enfans sur les bras suivaient ce pieux cortége. On demandait au ciel, avec les plus ferventes prières, que l'antique cité d'Olga, devenant pour les ennemis un insurmontable rempart, échappât à sa perte et sauvât la Russie. Le 18 août, les voïévodes apprirent que Batory s'était emparé d'Opotchka, de Krasnoï, d'Ostrof, et qu'il avait mis en déroute un léger détachement de cavalerie russe. Ils mettent alors le feu aux faubourgs, montent à cheval et font sonner le tocsin. Bientôt on aperçoit des tourbillons de poussière, chassés du côté de la ville par un violent ouragan, et l'armée polonaise paraît aux yeux des assiégés, marchant lentement, avec ordre et précaution. L'œil se perdait dans l'immensité de ses bataillons. Elle vient occuper la route de Porkhof et camper

1581. le long de la rivière de Vélika. Les Russes essaient aussitôt une sortie vigoureuse, dans laquelle on fait quelques prisonniers qui leur donnent des renseignemens sur la force de l'ennemi. L'armée de Batory, composée de Polonais, de Lithuaniens, de Mazoviens, de Hongrois, d'Allemands, de Lubeckois, d'Autrichiens, de Prussiens, de Courlandais, de Danois et d'Écossais, s'élevait à peu près à cent mille hommes, cavalerie et infanterie, parfaitement disciplinés et équipés d'une manière si brillante, qu'à la vue de ces belles troupes, l'ambassadeur ottoman, arrivé au camp du roi, s'écria avec enthousiasme : « *Si le Sultan et Batory voulaient se liguer » pour agir de concert, ils pourraient con- » quérir l'Univers !* »

Mais cette armée formidable fut effrayée des difficultés du siége, à l'aspect des fortifications presque imprenables d'une ville étendue, abondamment fournie de munitions de guerre et de bouche, défendue enfin par des troupes qui, dès la première affaire, avaient déployé un courage peu commun. Un de nos transfuges, David Belzky, avait conseillé au roi de ne pas marcher contre Novgorod ni Pskof, villes entourées de rivières, de marais, de bonnes murailles en pierre, fortes surtout par l'esprit national de leurs habi-

tans, mais d'assiéger Smolensk, moins inaccessible, moins étrangère à la Lithuanie. Le roi avait déjà repoussé ce sage conseil, ainsi que celui d'attaquer Novgorod dont la conquête paraissait plus facile à ses voïévodes. L'inflexible Batory craignait qu'on ne l'accusât de timidité, de faiblesse : pour s'assurer de sa bonne fortune et de la bravoure de ses soldats, il voulait affronter tous les obstacles, et il commença le mémorable siége de Pskof. 1581.

Le 25 août, l'ennemi cerna la ville, sous le feu de toutes les batteries des remparts, qui lui tuaient beaucoup de monde, bien qu'il se fût abrité derrière un bois. Batory, étonné, ne voulait pas croire à un effet aussi sûr, aussi vigoureux de l'artillerie russe. Il avait d'abord dressé ses tentes sur la route de Moscou, près l'église de Saint-Nicolas; mais bientôt il fut obligé de les faire enlever pour se retirer hors de la portée des boulets qui sifflaient sur sa tête, et d'aller camper sur les rives de la Tchéréka, dans un endroit défendu par des hauteurs.

Cinq jours se passèrent sans aucun mouvement d'attaque. L'ennemi fortifiait son camp au bord de la Vélika; il observait la ville, et le 1er. septembre il ouvrit la tranchée dirigée le long de la rivière, vers la porte de Pokrovsky,

1581. les travaux se continuaient nuit et jour avec une extrême activité. On approchait les gabions, on garnissait l'escarpe; mais les voïévodes de Pskof, ayant deviné le dessein de l'ennemi, font construire sur les lieux menacés de nouvelles fortifications intérieures, c'est-à-dire, une forte clôture en bois avec des plates-formes à différentes hauteurs. Ensuite ils choisissent pour la défense de ce poste important, les plus braves des enfans-boyards, des strélitz, et un officier intrépide, le prince André Kvorostinin : enfin ils font chanter des prières et asperger d'eau bénite une terre qui devait être arrosée du sang de ces braves guerriers. Là, se trouvaient continuellement les princes Schouïsky et les secrétaires du tzar qu'on lui avait adjoints pour faire partie du conseil de guerre. Le 7 septembre, les batteries polonaises étant établies, vingt pièces de siége commencèrent alors à foudroyer les murailles, entre la porte de Pokrovsky et celle de Svinsk. Le jour suivant plusieurs brèches y étaient pratiquées, et le roi déclara que le chemin de la ville était ouvert aux héros. « *Les Russes*, disait-il, *tremblent derrière leurs murailles et nous n'avons pas un instant à perdre.* » Les voïévodes qui dînaient dans la tente royale s'écrièrent : « *Sire, nous souperons aujourd'hui avec Votre Majesté*

» *dans la citadelle de Pskof.* » A l'instant ils 1581.
ordonnent l'assaut, promettant aux soldats toutes les richesses renfermées dans la place; les Hongrois, les Allemands, les Polonais répondent au signal du carnage par de bruyantes acclamations et s'élancent sur les brèches, au son des trompettes et drapeaux déployés. Cependant, le son lugubre du tocsin retentissait à Pskof. Les habitans, après de tristes adieux à leurs familles, volent aux lieux du danger et se rangent parmi les soldats, entre les ruines des remparts et les nouvelles fortifications en bois qui n'étaient pas encore achevées. L'abbé Tikon et les prêtres prosternés aux pieds des autels adressaient au Tout-Puissant des voeux qui furent exaucés. Le 8 septembre est inscrit dans l'histoire comme le jour le plus glorieux pour la ville de Pskof.

Malgré le feu soutenu de l'artillerie des remparts, l'ennemi parvenu, sur les cadavres des siens, jusqu'au corps de la place, force la brèche, s'empare des tours de Pokrovsky, de Svinsk, et tout à coup Batory qui observait le combat du clocher de Saint-Nicétas, à une demi-verste de la ville, voit flotter ses étendards sur leurs créneaux. Les combattans s'égorgeaient dans les ouvertures des murailles, tandis que du haut des

1581. tours, occupées par les Polonais et les Hongrois, une grêle de balles tombait sur les Russes affaiblis et serrés. Le désordre allait se mettre dans leurs rangs lorsque le prince Schouïsky, baigné de sang, dont le cheval était blessé, mit pied à terre, arrête les fuyards et leur montre l'image de Notre-Dame ainsi que les reliques de Saint-Vsévolod Gabriel, apportées processionnellement par les prêtres, car à la nouvelle que déjà l'ennemi était sur les tours et les murailles, ils étaient sortis de la cathédrale et s'avançaient vers le fort de la mêlée, pour y trouver la mort ou sauver la ville par une céleste inspiration de courage aux assiégés. A leur aspect les Russes s'arrêtent; ils se sentent animés d'une nouvelle ardeur, et, tout à coup, dans un moment décisif on entend une violente explosion : la tour de Svinsk qu'ils avaient minée, saute en l'air avec les soldats et les étendards du roi.... Dans peu d'instans le fossé est rempli de cadavres allemands, polonais et hongrois, tandis que des quartiers de la ville, éloignés et exempts de dangers, des troupes fraîches arrivent au secours de leurs compatriotes : aussitôt ils se réunissent tous pour former d'impénétrables colonnes, et se portent en avant au pas de charge, en criant : « *N'abandonnons pas nos reliques*

» *protectrices!* » A ce choc imprévu, les ennemis rompus, déconcertés, sont repoussés des murailles, ou précipités du haut des plates-formes. Les Hongrois, plus obstinés que les autres, voulurent tenir dans la tour de Pokrovsky. Le fer et le feu les forcèrent à l'abandonner. Étienne ayant envoyé des renforts à ses généraux, le combat dura jusqu'au soir; mais cette scène de carnage se passait en dehors de la forteresse où il n'était resté que des malades, des vieillards et des enfans. Les femmes mêmes, instruites qu'il n'y avait plus d'ennemis sur les remparts; que l'on y avait de nouveau arboré les drapeaux du tzar; enfin que, dans leur fuite, les Polonais avaient abandonné quelques pièces d'artillerie légère à la porte, paraissent aux lieux du combat, les unes munies de cordes pour traîner au Kremlin ces canons enlevés à l'ennemi, d'autres apportant de l'eau fraîche aux guerriers altérés : plusieurs d'entre elles étaient armées de piques, prêtes à combattre pour secourir leurs époux et leurs frères. Enfin, vers la nuit, les vainqueurs rentrèrent en ville conduisant de nombreux prisonniers ; ils portaient en triomphe les drapeaux et les trompettes de l'armée du Roi, trophées conquis par leur valeur. Aussitôt on chanta dans l'église cathédrale un 1581.

1581. *Te Deum* solennel, après lequel les voïévodes adressèrent aux guerriers et aux citoyens le discours suivant : « Voilà les résultats que nous » a procurés ce premier jour de fatigues, témoin » de notre valeur, commencé par des gémisse» mens, terminé par l'allégresse ! Achevons ce » que nous avons commencé : un puissant en» nemi a succombé, tandis que nous, malgré » notre faiblesse, nous rapportons ses dépouilles » devant l'autel du Tout-Puissant. *Le géant » altier est privé de son aliment*, et nous, hum» bles chrétiens, rassasiés de la clémence di» vine, nous accomplissons le loyal serment que » nous avons prêtés. Fidèles à la religion et au » tzar, ne le trahissons ni par pusillanimité, ni » par un lâche désespoir. » A l'instant les soldats, les citoyens vivement attendris, s'écrient d'une voix unanime : « Nous sommes prêts à » mourir pour la foi du Christ! Nous acheverons » comme nous avons commencé avec honneur et » fidélité. » Un courrier, expédié pour porter à Moscou cette intéressante nouvelle, évita heureusement le camp des Polonais. On ordonna de soigner, aux frais du tzar, les blessés dont le nombre s'élevait à mille six cent vingt-six. Celui des morts était de huit cent soixante-trois. L'ennemi laissa environ cinq mille hommes sur le

champ de bataille et plus de quatre-vingts officiers de marque, au nombre desquels se trouvait Bekesi, commandant hongrois qui jouissait particulièrement de l'estime et de l'amitié d'Étienne. Ce prince, en proie à un violent dépit, s'enferma dans sa tente, refusant de voir ses voïévodes qui lui avaient promis de le faire souper dans la citadelle de Pskof. 1581.

Mais le jour suivant, comme il avait rougi de son découragement, Batory se montra aux troupes avec un visage serein. Ayant assemblé le conseil de guerre, il déclara que soit en automne, soit en hiver, il fallait mourir ou prendre Pskof, nonobstant toutes difficultés. Il fit creuser des mines, bombarder nuit et jour la forteresse et donna l'ordre de se préparer à un assaut. Il écrivit ensuite aux voïévodes russes, dans les termes suivans : « Une plus longue résistance » est désormais inutile. Vous devez savoir combien j'ai conquis de villes dans l'espace de » deux ans. Rendez-vous et vous obtiendrez en » honneurs, en gratifications, ce que vous n'auriez jamais pu espérer du tyran de la Moscovie. Je promets également au peuple des » immunités inconnues en Russie, outre tous » les avantages d'un commerce libre, autrefois » florissant dans ce pays. La religion, les cou-

1581. » tumes, les propriétés, seront respectées ; ma » parole a force de loi. Mais malheur à vous, » malheur à la population entière, au cas d'une » opiniâtreté insensée!..» Comme les assiégés ne voulaient avoir aucune communication avec les ennemis, ce billet, attaché à une flèche, fut lancé dans la ville et la réponse des voïévodes arriva par le même moyen. « Nous ne sommes pas des juifs, » disaient-ils, nous ne vendons ni le Christ, ni » le tzar, ni la patrie. Des paroles captieuses » ne font aucun effet sur nous, et nous n'avons » pas peur, venez combattre! la victoire dépend » de Dieu. » Ils se hâtèrent d'achever le mur de bois qui servait à couvrir la brèche, et creusèrent entre ces deux lignes un fossé profond garni d'une palissade en pieux pointus. On chantait des prières au milieu des fortifications, sous les boulets des batteries polonaises : les assiégés attendaient tranquillement un nouvel assaut, et, dans le cours d'un mois et demi, ils repoussèrent toutes les attaques avec une rare intrépidité. Leur courage, leurs espérances allaient toujours croissant, tandis que l'armée ennemie s'affaiblissait tous les jours. Exposés aux intempéries de l'air, souffrant de la faim, les soldats commençaient à murmurer, et, n'osant pas accuser le roi, ils s'en prenaient au principal voïé-

vode Zamoïsky, lequel, disaient-ils, *avait tout appris dans les académies d'Italie, excepté l'art de vaincre les Russes. Sans doute il s'en retournera avec le roi à Varsovie pour faire briller son éloquence à la diète, et pendant ce temps nous deviendrons la proie d'un hiver rigoureux et d'un ennemi féroce.* Batory faisait construire des baraques, s'approvisionnait en poudre, en blé, et, sourd aux murmures, il attendait tout de l'effet de neuf mines qu'il avait préparées; mais Schouïsky, instruit de leur existence par un transfuge lithuanien, parvint à en éventer quelques-unes. Les autres s'écroulèrent d'elles-mêmes : toutes les tentatives, toutes les ruses, tous les efforts de Batory furent sans résultats. Ni ses boulets rouges, si funestes à Véliki-Louki et à Sokol, ni son intrépidité ne produisirent l'effet qu'il en avait attendu. Un jour (le 28 octobre) les heiduques du roi, couverts de larges boucliers, munis de pioches et de leviers de fer, s'avancèrent sur la ville, et commencèrent à saper les murs, entre la tour de l'angle et la porte de Pokrovsky. Ensuite, se glissant dans les brèches, ils cherchaient à mettre le feu aux fortifications en bois de l'intérieur. Les Russes, surpris de leur audace, eurent bientôt détruit ces téméraires. On leur versait sur la tête du gou- 1581.

1581. dron bouillant; on lançait contre eux des grenades. Les uns furent tués à coups de piques dans les ouvertures, les autres à coups de pierres et d'arquebuses.... La fuite en sauva un très-petit nombre. Pendant les cinq jours suivans, la canonnade continua sans interruption et une nouvelle brèche étant pratiquée du côté de la rivière de Vélika, Batory voulut tenter la fortune par un dernier assaut. Le 2 novembre les Polonais s'avancent en colonne serrée sur la glace de la rivière, d'un air intrépide et menaçant; mais, accueillis tout à coup par une grêle de boulets de la forteresse, ils s'arrêtent intimidés. En vain leurs généraux, galoppant d'une colonne à l'autre, criaient, brandissaient leurs sabres, dont ils frappaient même les plus timides; une seconde décharge des remparts mit en fuite et soldats et voïévodes, sous les yeux du roi. Il eut besoin, en cette circonstance, de toute sa fermeté. Pour mettre le comble à son dépit, Miassoïédof, chef des strélitz, à la tête d'un détachement assez considérable de troupes fraîches, se fit jour à travers la ligne ennemie, et se jeta dans Pskof. Son arrivée causa une inexprimable joie aux glorieux défenseurs de cette ville, animés d'un zèle, d'un courage à toute épreuve; mais diminuant tous les jours en nombre. Enfin, Étienne

donna l'ordre d'abandonner les lignes d'attaque, 1581.
de retirer les canons, d'enlever les gabions, et de convertir le siége en blocus, dans l'espoir de réduire les assiégés par la famine. A l'aspect de ce mouvement de retraite, en voyant les Polonais s'éloigner de la forteresse avec leur train d'artillerie, d'unanimes cris d'allégresse retentirent sur les murs de la ville.

Ce revers ne fut pas le seul qu'essuya Batory. Pour ranimer, par une conquête plus facile, l'ardeur de son armée consternée; pour rendre le courage à ses mercenaires avides de butin, il voulut prendre, à cinquante-six verstes de Pskof, l'antique couvent de Petchersk, restauré, embelli en 1519, par Mounékhin, officier du tzar, et, depuis cette époque, devenu célèbre par ses miracles, ses richesses, et la somptuosité de ses édifices. Outre les religieux, ce couvent renfermait pour la défense de ses murailles et de ses tours en pierre, deux ou trois cents soldats commandés par un chef intrépide, nommé Netschaïef, et dont les attaques continuelles harcelaient les transports de l'armée polonaise. Le chevalier George Fahrensbach, avec les Allemands, et Bornemissa, voïévode du roi, à la tête de la compagnie hongroise, ayant cerné le couvent, sommèrent les religieux d'en ouvrir

1581. les portes sur-le-champ. Mais ceux-ci leur répondirent : « *Est-ce le fait d'un héros de faire* » *la guerre à des moines? Si vous cherchez les* » *combats et la gloire, allez sous les murs de* » *Pskof; vous y trouverez des adversaires di-* » *gnes de vous. Quant à nous, plutôt mourir* » *que de nous rendre!* » La conduite des moines surpassa encore la fermeté de ces paroles. A l'aide des militaires, ils repoussèrent deux assauts, firent prisonniers le jeune Ketler, neveu du duc de ce nom, et deux illustres dignitaires livoniens. Depuis ce moment la nombreuse armée ennemie ne fit plus que lutter contre le froid et la famine. Les soldats gelaient en faction ou sous leurs tentes; les vivres étaient devenus si chers dans le camp de Batory qu'une mesure de seigle s'y vendait jusqu'à 10 roubles d'argent au cours actuel, et une vache environ 25 roubles; il fallait envoyer les fourrageurs à cent cinquante verstes de distance et à travers mille dangers; de sorte que les chevaux, réduits, pour toute nourriture, à une faible ration de foin et de paille, périssaient par centaines. La caisse, épuisée, ne pouvait plus suffire au paiement de la solde. Trois mille Allemands se retirèrent dans leurs foyers. « *Le roi veut tenir sa parole,* » écrivaient les généraux lithuaniens à leurs

» amis de Vilna, *il ne prendra point la ville,* 1581.
» *mais il pourra périr dans les neiges de Pskof.*»

En effet, l'opiniâtreté de Batory semblait devoir le conduire à sa perte; s'il eût été attaqué à la fois de Novgorod, par le prince Galitzin, de Volok, par les Mstislavsky, et de Pskof, par Schouïsky, il aurait reconnu que la destinée *ne lui livrait pas encore l'empire de Russie.* Mais Schouïsky agissait seul, inquiétant l'ennemi par des sorties. Galitzin, honteusement célèbre par sa fuite, se cachait derrière les remparts de Novgorod. A la nouvelle que les cosaques lithuaniens incendiaient Roussa, il s'en fallut peu qu'il ne réduisît en cendres tout le quartier des marchands, dans la crainte d'un siége. Siméon (de Tver) et les Mstislavsky, chargés de garder Moscou, ainsi que la personne du souverain, ne faisaient aucun mouvement, et le tzar, alarmé par de nouveaux succès des Suédois en Livonie, était parti en toute hâte de Staritza pour la Slobode Alexandrovsky. Un autre motif de cette fuite était la nouvelle que Radzivil, à la tête d'une reconnaissance de l'armée de Batory, s'était avancé jusqu'à Rjef.

L'audacieuse invasion des Polonais sur les rives du Volga, ne leur procura d'autre avantage que celui d'inspirer de la frayeur à Jean. Radzivil

1581. se retira à l'arrivée de forces supérieures commandées par des généraux moscovites, et, n'ayant pu réussir à enlever Toropetz par surprise, il fut rejoindre le roi. Les événemens de Livonie étaient d'une plus haute importance. Batory avait exigé des Suédois d'attaquer par mer les côtes septentrionales de la Russie, pour détruire l'entrepôt du commerce russe avec l'Angleterre, en s'emparant des ports de Saint-Nicolas, de Kolmogore et de Bélosersk, où l'on conservait le principal trésor du tzar; idée effectivement hardie, que les Suédois regardaient comme une folle témérité. Redoutant les déserts éloignés et les glaces de la mer Blanche, ils cherchèrent en Livonie, en dépit de Batory, des conquêtes plus à leur portée, plus faciles et plus sûres; car ils étaient loin de consentir à lui céder, sans partage, toutes les parties de cette province. Ils mirent à profit l'inactivité des voïévodes de Jean pendant le long siége de Pskof, et, dans deux ou trois mois, se rendirent maîtres de Lodè, Fikkel, Léal, Habsal, et même de Narva, où, dans un assaut sanglant, périrent sept mille Russes, tant de la garnison que des habitans. Depuis vingt ans cette ville était devenue l'entrepôt du commerce de la Russie avec le Danemarck, l'Allemagne, les Pays-Bas, etc.; de sorte qu'il s'y trouvait

Prise de Narva par les Suédois

une grande quantité de marchandises, et des richesses considérables. Quelques jours après, de La Gardie, général suédois, et Français d'origine, pénétra jusque sur le territoire de l'ancienne Russie; il s'empara d'Ivan-Gorod, d'Yama, de Koporié, et fit prisonniers plusieurs officiers moscovites, dans le nombre desquels se trouva un traître dangereux pour la Russie, qui offrit ses services aux Suédois : c'était André Belzky, digne parent de Maluta Skouratof et du transfuge David. Après avoir enlevé aussi la place forte de Vittenstein, le fier de La Gardie célébrait ses victoires à Revel; il causa une telle frayeur aux Russes que, dans toutes les églises, ils instituèrent des prières pour conjurer le ciel de les sauver de la fureur de ce terrible ennemi. 1581.

Ce qu'il y a de certain c'est que Jean tremblait d'effroi : il ne songeait pas aux ressources, aux avantages de la Russie; il ne voyait que les forces de l'ennemi, et, au lieu d'attendre son salut de la valeur et de la victoire, il ne l'espérait plus que de la médiation du jésuite Antoine. Celui-ci lui écrivit du camp de Batory que, repoussant les séductions de la gloire, ce héros, vraiment chrétien, était toujours disposé à donner la paix à la Russie, sous les conditions déjà connues du tzar, ne voulant entendre parler d'aucune autre;

1581. qu'à cet effet il attendait les plénipotentiaires russes, qui le trouveraient à la tête d'une armée brillante et nombreuse; enfin que la continuation de la guerre menaçait la Russie des plus grandes calamités. C'en était assez pour intimider Jean : il résolut, dans un conseil où se trouvaient les tzarévitchs et les boyards, « *de* » *céder à la nécessité, à la puissance de Batory,* » *allié des Suédois, qui avait à sa disposition* » *les forces de plusieurs nations, et de lui abandonner, mais seulement* A LA DERNIÈRE EXTRÊMITÉ, *toute la Livonie russe, à condition* » *qu'en échange, le roi rendrait ses autres conquêtes et ne comprendrait pas les Suédois dans* » *le traité, laissant aux Russes le droit de les* » *mettre à la raison.* »

Négociations de paix. Chargés de ces instructions, le prince Dmitri Életzki et Roman Olférief, garde des sceaux, furent envoyés à Batory à l'effet de conclure la paix ou au moins une trêve. Le jésuite, ambassadeur de Rome, qui les attendait à Béchenkovitch, entre Opoky et Porkhof, arriva avec eux le 13 décembre au village de Kivérova-Gora, où déjà se trouvaient réunis le voïévode Jean Zbarasky, le maréchal prince Albert Radzivil, et Michel Harabourda, secrétaire du grand duché de Lithuanie, plénipotentiaires d'Étienne.

Dans ces lieux dévastés par la guerre, incendiés 1581.
par l'ennemi, au milieu de déserts couverts de neige, on vit paraître tout à coup le luxe et la magnificence; les dignitaires du tzar et leur suite étaient richement vêtus, et l'or resplendissait sur leurs habits ainsi que sur les harnois de leurs chevaux. Sous des tentes où de grands feux étaient allumés, on voyait étalées des marchandises précieuses; mais on n'avait que des chaumières enfumées pour logement, du mauvais pain pour nourriture, de l'eau de neige pour boisson. Les ambassadeurs russes mangeaient seuls de la viande qu'on leur apportait de Novgorod et dont ils régalaient tous les jours le jésuite Antoine. Les négociations s'entamèrent sur-le-champ, et Batory, après avoir donné les instructions nécessaires à ses ministres ainsi qu'à Zamoïsky, son principal voïévode, se mit en route pour Varsovie, en prononçant ces mots : « *Je pars avec une troupe fatiguée et* » *affaiblie, pour revenir bientôt à la tête d'une* » *armée nouvelle.* »

Ce départ, qui, sans doute, avait pour but d'obtenir de nouveaux secours de la diète, était, dans les circonstances où se trouvait le roi, une témérité de sa part. L'armée exténuée montrait des dispositions séditieuses; elle maudissait le

1581. funeste siége de Pskof, demandait la paix et murmurait hautement contre Étienne, qu'elle accusait de faire la guerre sans autre but que de conquérir la Livonie pour la donner à ses neveux. La présence du roi contenait encore les mécontens; mais après son départ ne devait-il pas craindre une révolte générale? toutefois il se fiait à Zamoïsky comme à un autre lui-même, et sa confiance était bien placée. Ce ministre guerrier, méprisant les reproches, les railleries et les menaces, sut réprimer l'audace des rebelles par la sévérité, encourager les faibles par l'espérance : « *Les ambassadeurs moscovites,* » leur disait-il, *vous observent. S'ils vous voient* » *courageux et patiens, ils céderont tout; si* » *au contraire vous montriez du découragement,* » *leur orgueil n'aurait plus de bornes, et per-* » *dant le fruit de nos victorieux travaux, nous* » *n'obtiendrions ni paix ni gloire.* » On doit regretter de voir Zamoïsky mêler sans rougir d'indignes artifices à cette fierté magnanime : il imagina ou approuva une méprisable trame pour faire périr le principal défenseur de Pskof. Un prisonnier russe, mis en liberté par les Polonais sans aucune stipulation, parut dans cette ville, portant avec un coffret la lettre suivante, adressée à Schouïsky par un Allemand

nommé Moller. « *Prince*, disait-il, *j'ai été long-* 1581.
» *temps au service du tzar avec George Fah-*
» *rensbach, et je n'ai point oublié ses bontés.*
» *Décidé à me réfugier secrètement près de vous,*
» *je vous envoie d'avance mon trésor. Ouvrez*
» *cette boîte, retirez-en l'or qui s'y trouve et*
» *gardez-le jusqu'à mon arrivée.* » Heureusement cet étrange message inspira quelques soupçons aux voïévodes. Ils firent appeler un ouvrier habile qui, ayant ouvert le coffret avec précaution, y trouva plusieurs pistolets chargés à balle. Si Schouïsky eût ouvert lui-même cette machine, il eût perdu la vie par l'explosion des armes à feu qu'elle contenait. Sauvé par le ciel, il écrivit à Zamoïsky que les braves tuaient leurs ennemis dans les combats, et lui proposa un duel ainsi que Batory l'avait fait à Jean. Bien que déjà instruits de l'entrevue des plénipotentiaires, les voïévodes russes veillaient avec la même activité au salut de la ville. Le jour, la nuit, ils harcelaient, ils combattaient les Polonais dont le nombre se trouvait enfin réduit à vingt-six mille hommes.

Si les gens de guerre remplissaient leurs devoirs, les hommes d'État déployaient le même zèle. A la vérité, le prince Életzky et Olférief, exécutant à la lettre les volontés du tzar, se

1581. trouvèrent dans l'impossibilité de soutenir la dignité et les intérêts de la Russie; mais on ne peut le leur reprocher. Ils surent au moins agir avec circonspection, informant le tzar de la situation peu avantageuse de l'ennemi; ils parvinrent à prolonger les conférences, hésitant dans les concessions, espérant toujours de nouveaux ordres et un changement heureux dans l'esprit de leur timide souverain. Ils parlaient aux dignitaires polonais, sans s'humilier, avec une douceur mêlée de noblesse. En un mot, ils désarmaient leur vanité sans la blesser. « S'il » est vrai, leur disait Zbarazky, seigneur polo- » nais, que vous soyez venus ici pour terminer » une affaire et non pour prodiguer d'inutiles » paroles, déclarez donc que la Livonie est à » nous; écoutez ensuite les dernières conditions » que vous impose le vainqueur, déjà maître » d'une partie considérable de la Russie, et qui » bientôt le sera également de Pskof et de Nov- » gorod. Il attend de vous une réponse décisive, » et vous accorde trois jours pour réfléchir. » Les Russes lui répondirent : « La hauteur avec » laquelle vous nous parlez ne démontre pas » l'amour de la paix. Vous exigez que, sans » aucun dédommagement, notre souverain vous » cède une riche province et se prive des ports

» nécessaires pour la libre communication de la 1581.
» Russie avec les autres puissances. Pendant
» quatre mois vous avez assiégé Pskof, certai-
» nement avec un courage digne d'éloges; ce-
» pendant quel succès avez-vous obtenu? Con-
» servez-vous réellement l'espoir de prendre
» cette ville? Mais si vos projets ne réussissaient
» pas, vous vous exposeriez à perdre votre ar-
» mée et toutes vos conquêtes. »

Au lieu des trois jours accordés par Batory, il s'était écoulé plus de trois semaines en entrevues, en débats où les Russes montraient autant de sang-froid que les Polonais y mettaient de chaleur. Les ambassadeurs de Jean cédaient au roi quatorze villes de Livonie occupées par les troupes russes, ne se réservant que Polotsk avec quinze places fortes, proposition que rejetaient les envoyés d'Étienne: ils exigeaient la Livonie entière et des dédommagemens pécuniaires pour les frais de la guerre. Ils demandaient que le roi de Suède fût compris dans le traité; en vain Életzky et Olférief sollicitaient l'intervention de Possevin, pour diminuer les prétentions des Polonais, le rusé jésuite, devinant les secrètes instructions du tzar, vantait l'invincible Batory, et témoignait une compassion mensongère pour les nouveaux et inévitables malheurs de la Russie, si, par

1581. opiniâtreté, elle voulait continuer la guerre. Les voïévodes de Pskof étaient les seuls qui secondassent les vues des ambassadeurs moscovites.
1582. Le 4 janvier, dans une attaque vigoureuse contre Zamoïsky, avec la cavalerie et l'infanterie sous leurs ordres, ils firent un nombre considérable de prisonniers, tuèrent plusieurs officiers ennemis, et rentrèrent dans la ville avec leurs trophées. Cette sortie était la quarante-sixième, et comme celle *d'adieux* aux Polonais; car Zamoïsky fit dire aux ambassadeurs d'Étienne que la patience de l'armée était épuisée, et qu'il fallait ou battre en retraite ou signer le traité. Alors Zbarasky ayant déclaré qu'il avait l'ordre de rompre les négociations, Életzky et Olférief se trouvèrent forcés d'accepter la condition principale, n'osant pas désobéir au tzar et retourner à Moscou, sans y rapporter la paix; c'est-à-dire, qu'au nom de Jean, ils renoncèrent à la Livonie, cédant aussi Polotsk et Vélige. De son côté, Batory consentait à n'exiger aucune contribution en argent; à ne faire mention dans le traité, ni du roi de Suède, ni des villes de Revel et Narva en Esthonie; enfin à restituer au tzar Véliki-Louki, Zavalotchié, Nével, Kholm, Sebège, Ostrof, Krasnoï, Izborsk, Gdof, et toutes les autres villes du district de Polotsk. Ces con-

Conclusion d'une trêve.

ditions une fois arrêtées, on conclut une trève 1582.
de dix ans, à partir du 6 janvier 1582; mais pendant plusieurs jours encore les titres et la rédaction donnèrent lieu à de vives discussions. Une fois, entre autres, dans un moment de vivacité l'*humble* jésuite Antoine s'oublia au point d'arracher des mains d'Olfèrief la minute du traité, qu'il jeta par terre, et prit le dignitaire russe à la gorge. En perdant la Livonie, Jean avait la prétention d'être désigné dans l'acte qui l'en dépouillait comme *souverain et tzar de Livonie*, dans le sens d'*Empereur*, ce que ne voulaient entendre ni les ambassadeurs d'Étienne, ni celui du pape. Les premiers, comme par ironie, demandaient Smolensk, Veliki-Louki et toutes les villes de Sévérie pour se décider à lui accorder le titre de tzar; encore n'était-ce que de Kazan et d'Astrakhan, dans l'acception de hospodar et désignant de la même manière les voïévodes de Moldavie. Possevin prétendait qu'au pape seul était réservée la puissance de concéder de nouveaux titres aux têtes couronnées. Enfin il fut convenu entre les plénipotentiaires que, des deux copies de l'acte de la trève, celle destinée à la Russie donnerait à Jean le nom de tzar, souverain de *Smolensk* et *de Livonie*, tandis qu'on lui accordait seulement le titre de prince

1582. dans celle faite pour le roi qui s'y trouvait traité de *souverain de la Livonie*. Après avoir ratifié le traité par serment, les négociateurs s'embrassèrent en amis, et, le 17 janvier, on annonça aux voïévodes la trève qui venait de se conclure. A cette nouvelle, le camp des Polonais, plongé jusqu'alors dans un morne silence, se ranima tout à coup et se livra aux transports d'une joie bruyante. Les défenseurs de Pskof, dont les honorables exploits étaient terminés, offraient au ciel d'humbles actions de grâces. Zamoïsky les ayant invités à un festin, le prince Jean Schouïsky y envoya ses plus jeunes voïévodes et se livra au repos, sans vouloir prendre part à des réjouissances.

Ainsi se termina une guerre de trois ans, moins sanglante que désastreuse pour la Russie; plus ignominieuse pour le tzar que glorieuse pour Batory. Au milieu de ces événemens mémorables, Jean montra toute la faiblesse d'une âme dégradée par la tyrannie. Devançant la grande idée de Pierre Ier., celle d'avoir à sa disposition des ports de mer pour les relations politiques et commerciales de la Russie avec le reste de l'Europe, la conquête de la Livonie était devenue l'objet de ses constans efforts. Il avait combattu vingt-quatre ans pour arriver à son but,

avec mesure, avec prudence; ce projet avait occasionné à la Russie des pertes considérables en hommes et en argent : cependant ce prince, qui pouvait disposer d'une armée nationale presque aussi nombreuse que celle de Xerxès, abandonnait tout à coup l'honneur et les intérêts de la patrie aux restes épuisés de la troupe hétérogène commandée par Batory. C'était la première fois que la Russie concluait avec la Pologne un traité aussi désavantageux et presque déshonorant; si elle conserva ses anciennes limites, la gloire tout entière en appartient à Pskof. Telle qu'une digue inébranlable, cette ville enleva à Batory la réputation d'*invincible*. Si elle fût tombée en son pouvoir, loin de se contenter de la Livonie, il n'aurait laissé à la Russie ni Smolensk, ni la Sévérie, et peut-être même, profitant de l'espèce de *charme* sous lequel Jean paraissait assoupi, se serait-il emparé de Novgorod. En effet, les contemporains attribuaient à une puissance magique l'inconcevable paralysie des forces de la Russie. Ils disent qu'effrayé par des visions et des miracles, n'ajoutant aucune confiance à ce que les rapports de ses voïévodes avaient de rassurant, le tzar n'attendait que des malheurs de la guerre contre Batory. L'apparition d'une comète avait, disait-on, pré- 1582.

1582. sagé les calamités de la Russie : le jour de Noël, par un ciel éclairé des rayons du soleil, la foudre avait embrâsé la chambre à coucher de Jean, dans la Slobode Alexandrovsky : on avait entendu aux environs de Moscou une voix terrible qui criait *fuyez, fuyez, Russes!* Dans les mêmes lieux, une pierre sépulcrale en marbre, sur laquelle se trouvait une inscription mystérieuse et inexplicable, était tombée du ciel : le tzar étonné, avait ordonné à ses gardes de la briser, après l'avoir examinée lui-même. Fables dignes d'un siècle de superstition! Ce que l'on ne peut mettre en doute, c'est que Pskof ou plutôt Schouïsky sauva la Russie d'un imminent péril : tant que nous conserverons l'amour de la patrie et le nom de Russes, le souvenir de cet important service se conservera dans notre histoire.

Le 4 février, Zamoïsky s'avança en Livonie pour y prendre possession des villes et des places fortes qui devaient lui être livrées. Satisfaits de s'éloigner de Pskof, ses compagnons d'armes détournaient leurs regards de ses murailles entourées des tombeaux de leurs frères. Alors seulement la ville d'Olga ouvrit ses portes. Ses habitans, ses guerriers, qui avaient si glorieusement prouvé leur dévouement pour la patrie, traversé mille dangers, jouissaient du contente-

ment le plus pur que l'homme puisse éprouver. 1582.
Il n'en était pas ainsi des Russes établis en Livonie où, depuis long-temps, ils se regardaient comme dans leur patrie; ils y avaient leurs familles, des maisons, des temples, un évêché (à Dorpat); et conformément au traité, il leur fallait sortir de ce pays, avec leurs femmes et leurs enfans, pour aller à Novgorod ou à Pskof. Accablés de regrets, ils versèrent des larmes en écoutant, pour la dernière fois, le son des cloches de l'église orthodoxe, humiliée et proscrite; mais elles coulèrent avec plus d'amertume encore sur les tombeaux de leurs parens. Pendant près de six siècles la Russie avait compté la Livonie au nombre de ses domaines, car elle avait gouverné ses sauvages habitans dès le règne du grand Vladimir; elle y avait bâti des forteresses sous Yaroslaf, levé des impôts dans la province de Dorpat à l'époque la plus florissante de l'Ordre; toutefois elle renonçait solennellement à ce pays, arrosé de sang russe; elle y renonçait pour long-temps, c'est-à-dire, jusqu'aux conquêtes du héros de Pultava!..... Cependant le peuple, toujours ami de la paix, bénissait la fin d'une guerre désastreuse. Quant au tzar, il semblait qu'il fût arrivé enfin à pouvoir jouir du repos qu'ambitionnait son âme timide; mais la puis-

1582. sance céleste vint s'y opposer, Dieu ayant choisi cette époque pour livrer au plus terrible des supplices, un cœur dans lequel la cruauté n'avait pas éteint les sentimens paternels.

Infanticide. Le tzar préparait à la Russie *un autre lui-même* dans la personne de Jean, son fils aîné, objet particulier de ses affections. Soit qu'il présidât au conseil ou qu'il parcourût l'Empire, il s'occupait avec lui des affaires de l'État; mais il le prenait aussi pour compagnon de débauches et de meurtres, comme pour ôter à ce jeune prince les moyens de faire rougir son père, comme pour enlever à la Russie l'espoir d'être mieux gouvernée par l'héritier du trône. Sans être veuf, le tzarévitch avait alors pour troisième épouse, Hélène, de la famille des Schérémétief. Les deux premières, Marie Sabourof et Prascovie Salovoï, avaient été forcées de prendre le voile. Changeant de femme à son gré ou selon les caprices de son père, comme lui il changeait aussi de concubines, afin que la ressemblance fût plus complète entre eux. Toutefois ce prince dont l'éducation avait endurci le cœur d'une manière effrayante, qui était plongé dans la dissolution, déployait en même temps beaucoup d'esprit dans les affaires et paraissait sensible à la gloire ou plutôt à l'ignominie de sa patrie.

Pendant le cours des négociations pour la paix, 1582.
touché de l'état déplorable de la Russie, apercevant l'expression de la douleur sur toutes les physionomies, instruit sans doute du mécontentement général, le tzarévitch se sentit animé d'un noble zèle. Aussitôt il va trouver son père et lui demande d'être envoyé avec des troupes pour chasser l'ennemi, délivrer Pskof et relever l'honneur de la Russie. Cette généreuse proposition excite le courroux de Jean : « *Rebelle*, s'écrie-t-il, *tu veux me détrôner, de concert avec les boyards!* » Et il lève le bras contre son fils. Boris Godounof essaie en vain de l'arrêter ; le tzar avec son bâton ferré lui fait plusieurs blessures, et d'un coup violent sur la tête du tzarévitch, il renverse l'infortuné baigné dans son sang. A cet aspect, la fureur de Jean s'évanouit. Frappé de terreur, pâle, tremblant, il s'écrie avec l'accent du désespoir : *malheureux, j'ai tué mon fils!*.... Il se jette sur lui en versant des larmes. Il l'embrassait, essayant d'arrêter le sang qui coulait d'une profonde blessure ; il appelait à grands cris le secours des médecins ; il implorait la miséricorde de Dieu et le pardon de son fils.... Mais la justice céleste venait d'accomplir ses décrets!.... Le tzarévitch, baisant les mains de son père, lui prodiguait de tendres

1582. témoignages d'amour et de compassion, l'engageant à ne pas s'abandonner au désespoir. « *Je meurs*, lui disait-il, *fils soumis et sujet fidèle.* » Il expira quatre jours après (le 19 novembre), dans l'horrible repaire d'Alexandrovsky. Au milieu de ces murs où, pendant tant d'années, avait coulé le sang innocent, le tzar, baigné de celui de son fils, atterré, l'œil hagard, resta plusieurs jours assis auprès du cadavre de sa victime, sans prendre de nourriture, sans goûter un instant de sommeil ! Le 22 novembre, les dignitaires de la cour, les boyards, les princes vêtus d'habits de deuil, portèrent à Moscou les restes du tzarévitch. Jean suivit le cortége, à pied, jusqu'à l'église de Saint-Michel-Archange où il indiqua la place du tombeau parmi les sépultures de ses ancêtres. Les funérailles furent magnifiques et touchantes. On déplorait généralement le sort d'un jeune homme né pour le trône, qui aurait pu vivre pour le bonheur et la vertu, si son père, violant les lois de la nature, ne l'avait plongé dans la dépravation et dans la tombe ! L'humanité triomphait, en plaignant le tzar lui-même.... Dépouillé des marques de sa dignité, couvert de lugubres vêtemens, dans l'appareil enfin d'un pécheur désespéré, il poussait des cris déchirans et se frappait la tête contre

la terre, contre le cercueil de son malheureux fils. 1582.

Voilà comment les justes arrêts du vengeur céleste tombent quelquefois, dans ce monde même, sur des monstres d'inhumanité, plutôt pour l'exemple que pour changer leur cœur pervers; car il existe dans le crime des limites au-delà desquelles il semble qu'il n'y ait plus de repentir sincère, plus de libre et décisif retour au bien. En proie à des tourmens qui anticipent sur ceux des enfers, ils achèvent sans espérance leur coupable carrière. Depuis longtemps le tzar avait franchi cette limite fatale, et le retour d'un pareil monstre à la vertu aurait pu scandaliser les esprits faibles.... Pendant quelques jours abandonné aux plus violentes angoisses, il ne connaissait plus les douceurs du sommeil. Au milieu des nuits, comme épouvanté par des spectres, il se réveillait en sursaut, tombait de son lit, se roulait par terre, en poussant de lamentables cris; état affreux que l'épuisement de ses forces parvenait seul à calmer! Alors étendu sur un matelas qu'on lui préparait d'avance, un assoupissement momentané suspendait ses remords; il appelait et redoutait l'aube matinale, craignant de voir les hommes et de leur montrer sa physionomie empreinte des tourmens de l'infanticide.

1582. Jean veut quitter le monde.

Dans le trouble de son âme, il fit convoquer les boyards et leur dit avec gravité : « La main » de Dieu s'est appesantie sur moi et il ne me » reste plus qu'à finir mes jours dans la soli- » tude d'un monastère. Incapable de gouverner » la Russie, Fédor, mon second fils, ne pourrait » régner long-temps. Choisissez donc un digne » monarque ; je lui remettrai à l'instant mon » sceptre et mes États. » Ces mots excitèrent une vive surprise dans l'assemblée. Quelques-uns des assistans, persuadés de la sincérité de Jean, étaient émus jusques au fond du cœur, d'autres, soupçonnant une ruse, regardaient cette proposition comme un moyen de sonder leurs secrètes pensées, et craignaient de s'exposer, eux et l'objet de leur choix, à un cruel supplice. Ils répondirent unanimement : « Ne nous aban- » donnez pas, nous ne voulons point d'autre » souverain que celui que Dieu nous a donné, » vous et votre fils. » Le tzar résista d'abord à leurs pressantes sollicitations, cependant il consentit à supporter encore le fardeau du gouvernement ; mais le sceptre, la couronne, tous les objets de grandeur, de richesse et de luxe, furent éloignés de sa vue. Couvert, ainsi que sa cour, d'habits de deuil, il assistait à des services funèbres, et s'imposait des pénitences. Il envoya

10,000 roubles aux patriarches de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, les engageant à prier Dieu pour le repos de l'âme du tzarévitch. Enfin, peu à peu, son agitation finit par se calmer, bien que, d'après divers rapports, il déplorât sans cesse la perte de son fils chéri, et qu'au milieu de joyeuses conversations, son souvenir lui arrachât souvent des larmes; mais il pouvait donc encore se livrer à la *gaîté!* S'il faut en croire les historiens étrangers, il ne tarda pas à recommencer ses cruautés et fit supplicier plusieurs hommes de guerre, sous le prétexte qu'ils avaient lâchement livré des forteresses à Batory, tandis qu'au témoignage des ennemis eux-mêmes, les Russes étaient regardés comme de braves et invincibles défenseurs de leurs villes. A cette époque, et sous la même apparence de justice, Jean imagina pour le père de son épouse une punition d'un genre extraordinaire. Depuis long-temps Godounof, couvert de blessures reçues en défendant le tzarévitch, n'avait pas paru à la cour. Théodore Nagoï insinua au tzar que la maladie n'était que le prétexte d'un éloignement dont le dépit et la colère étaient le véritable motif. Pour s'assurer de la vérité, le prince ayant été visiter Godounof vit les plaies de son corps, ainsi que le

1582. séton appliqué sur lui par le négociant Stroganof, habile dans l'art de la médecine. Il embrassa le malade, et, en témoignage de faveur particulière, il accorda à celui qui le traitait le privilége des hommes de marque, c'est-à-dire, d'ajouter à son nom de baptême celui de son père, avec la terminaison *vitsch*, ainsi que cela se pratiquait pour les plus illustres dignitaires de l'Empire. Ensuite il ordonna à Stroganof de poser le même jour les plus douloureux sétons sur la poitrine et les côtés du calomniateur Théodore Nagoï. Sans doute la calomnie est un délit grave; mais ce raffinement, cette recherche dans les moyens de tourmenter les hommes, montrent-ils l'humilité d'un cœur abattu par l'affliction? Dans les affaires de l'État, Jean se montre à nous avec son sang-froid, sa prudence, sa tranquillité ordinaire, qualités qui dans des circonstances aussi affreuses pour le cœur d'un père ne pouvaient naître que d'une étonnante grandeur d'âme ou de son insensibilité. Le 28 novembre, c'est-à-dire six jours après les funérailles de son fils, il donna audience à un courrier qui lui fit la relation du siége de Pskof. Pendant le cours des négociations, il en connaissait tous les détails et dirigeait ses plénipotentiaires. Au mois de février ceux-ci vinrent lui apporter le traité.

Bientôt on vit paraître aussi dans la capitale le rusé jésuite Antoine Possevin. Il venait pour recevoir les remercîmens du tzar et chercher, au moyen de la bienveillance de ce prince, à atteindre le but de sa mission, en accomplissant le projet formé depuis long-temps par la cour de Rome, de réunir les diverses croyances et toutes les forces des royaumes chrétiens contre les Turcs. C'est ici que Jean déploya la souplesse naturelle de son esprit, son adresse, sa prudence, qualités auxquelles le jésuite lui-même fut obligé de rendre justice. Nous allons rapporter ces intéressans détails, tirés des mémoires de Possevin. 1582. Entretiens de Jean avec l'ambassadeur de Rome.

« J'ai trouvé, dit-il, le tzar plongé dans une » profonde affliction : cette cour pompeuse, vêtue » de lugubres habits, offrait l'aspect d'une hum- » ble retraite de religieux, et donnait l'idée du » chagrin auquel l'âme du tzar était en proie ; » mais les volontés du Très-Haut sont incompré- » hensibles ! la douleur même de ce prince, na- » guère si indomptable, l'avait disposé à la » modération, lui avait inspiré la patience de » m'écouter avec attention. » Antoine expliqua alors l'importance du service qu'il venait de rendre à la Russie, en lui procurant la paix, et, pour persuader Jean de la sincère amitié de Batory, il lui rapporta les paroles suivantes de ce

1582. prince : « Dites au tzar de Moscovie que toute » inimitié est éteinte dans mon cœur ; que je » n'ai aucun desir de conquête pour l'avenir. Je » veux qu'il me regarde comme un frère qui dé- » sire le bonheur de la Russie ; que dans l'é- » tendue de nos États, les routes et les ports » de mer soient ouverts aux négocians, aux » voyageurs des deux nations, pour leur utilité » réciproque. Je laisserai passer librement en » Pologne et en Livonie, les Allemands et les » sujets du pape qui se rendraient à Moscou. Paix » aux chrétiens, mais guerre aux brigands de » la Crimée ! Que le tzar s'unisse à moi pour » marcher contre eux ! Nous nous concerterons » sur le temps et les moyens propres à réprimer » ces parjures, avides d'or et de sang. Fidèle à » ma parole, je ne ralentirai pas mes efforts. Je » ne suis ni Polonais, ni Lithuanien, mais un » étranger sur le trône, et je veux acquérir dans » l'univers une honorable réputation. » Jean témoigna sa gratitude pour les dispositions amicales de Batory, et répondit qu'il n'était plus en guerre avec le khan. En effet, le prince Basile Mossalsky, ambassadeur russe, avait, pendant un séjour de quelques années en Tauride, conclu enfin une trève avec ce pays. Mahmet Ghireï ne désirait que le repos, épuisé par les secours

qu'il avait dû fournir aux Turcs dans une longue guerre contre la Perse; cet événement délivra la Russie de ses dangereuses incursions durant le cours de cinq années. 1582.

Ensuite, voulant aborder la question principale, Antoine sollicita une audience particulière du tzar, à l'effet de l'entretenir de la réunion des cultes. « Je suis prêt à vous entendre, lui » dit Jean; mais en présence de mon conseil- » privé, et, si cela est possible, sans disputer, » car chacun, préconisant la religion qu'il pro- » fesse, craint d'être contredit sur ce point. La » controverse est une source de querelles, et » moi je ne désire que paix et amitié. » Au jour indiqué (le 21 février), Antoine, accompagné de trois jésuites, fut introduit dans la salle du trône, où le tzar était assis, entouré de ses principaux officiers. Après les complimens d'usage, il exhorta de nouveau l'ambassadeur à ne pas entamer la question de la religion. « An- » toine, ajouta-t-il, j'ai déjà cinquante-un ans, » et il ne me reste pas long-temps à vivre : » élevé dans les principes de notre Église *chré-* » *tienne*, séparée depuis des siècles de l'Église » latine, pourrais-je lui devenir infidèle près » du terme de mon existence? Le jour du juge- » ment de Dieu s'approche; il fera voir laquelle

1582. » des deux religions est la plus vraie, la plus » sainte; mais parlez si vous le désirez. » Alors Antoine dit avec vivacité, avec chaleur : « Il- » lustre souverain, de toutes les marques de » bonté que vous m'avez accordées jusqu'à pré- » sent, la plus grande est cette permission de » vous parler d'un objet aussi important pour » le salut des chrétiens. Loin de vous l'idée que » le Saint-Père songe à vous contraindre d'ab- » jurer la religion grecque! Non, seigneur! » connaissant l'étendue, la force de votre es- » prit, il désire seulement que vous examiniez » les actes des premiers conciles, et que vous » établissiez comme loi immuable, dans votre » Empire, les vérités qui nous sont transmises » par l'antiquité. On verra alors s'évanouir les » nuances qui séparent les deux Églises. Nous » ne formerons plus alors qu'un seul corps en » Jésus-Christ, à la grande satisfaction du seul » pasteur véritable donné à l'Église par le Très- » Haut. Seigneur, en suppliant le Saint-Père » de procurer la paix à l'Europe, et de réunir » tous les monarques chrétiens pour réprimer » les infidèles, ne l'avez-vous pas reconnu vous- » même pour le chef de la chrétienté? N'avez- » vous pas témoigné une estime particulière » pour l'Église apostolique romaine, en per-

» mettant à tous ceux qui la confessent de sé- 1582.
» journer librement dans vos États, et d'invo-
» quer le Tout-Puissant selon les saints rites
» qu'elle a consacrés? Personne n'a pu vous for-
» cer à reconnaître ce triomphe de la vérité;
» mais vous avez été, puissant monarque, visi-
» blement guidé par la volonté du Roi des rois,
» sans laquelle une feuille des forêts ne se dé-
» tache point de sa tige. Cette paix universelle
» que vous désirez, cette alliance des souverains,
» peut-elle avoir une base solide sans l'unité
» des cultes? Vous savez d'ailleurs qu'elle a été
» décidée par le concile de Florence, par l'Em-
» pereur, par le clergé grec, et même par Isi-
» dore, cet illustre chef de votre Église; lisez les
» actes de ce huitième concile œcuménique qui
» vous ont été présentés, et s'il vous restait en-
» core quelques doutes, permettez-moi de les
» dissiper, en éclaircissant ce qui vous paraî-
» trait obscur. La vérité est facile à démontrer.
» A quel degré de gloire, de grandeur ne pouvez-
» vous pas atteindre, si vous l'adoptez; si vous
» contractez une union fraternelle avec les plus
» puissans monarques de l'Europe? Vous re-
» prendriez alors, seigneur, non-seulement Kief,
» ancien patrimoine de la Russie, mais encore
» tout l'empire de Byzance que Dieu a ôté aux

1582. » Grecs pour les punir de leur schisme et de » leur désobéissance à Jésus-Christ. »

Le tzar répondit tranquillement : « Je n'ai » jamais écrit au pape au sujet de la religion : » plusieurs motifs me portaient même à ne pas » vouloir en parler avec vous, d'abord dans la » crainte de blesser votre cœur par quelque » parole dure, ensuite parce que je m'occupe » uniquement de choses temporelles et d'af- » faires d'État, laissant de côté la controverse, » qui est du ressort de notre métropolitain. La » hardiesse de vos discours est appuyée sur » votre qualité de prêtre, ainsi que sur la mis- » sion dont vous êtes chargé; mais vous vous » trompez, si vous croyez que les Grecs sont » pour nous un *évangile :* nous croyons en Jésus- » Christ et non pas aux Grecs. Quant à l'Empire » d'Orient, apprenez qu'il n'est pas l'objet de » mon ambition : satisfait du mien dans ce » monde, je ne désire que la miséricorde di- » vine dans celui à venir. » Jean ne fit aucune mention ni du concile de Florence, ni de l'alliance générale des chrétiens contre le Sultan; mais en témoignage d'amitié pour le pape, il promit de nouveau liberté et protection à tous les marchands étrangers ainsi qu'aux prêtres de l'église latine, en Russie, sous la condition

expresse qu'ils ne disputeraient point avec les indigènes sur la religion. Toutefois le zélé jésuite voulait continuer la discussion entamée, prétendant prouver que les Russes étaient encore novices dans le christianisme, dont Rome était la métropole. Ces propos commençaient à exciter l'impatience du tzar. « Vous vous vantez de votre » orthodoxie, dit-il, et vous vous rasez l'antique » barbe! Votre pape se fait porter sur un trône » et donne à baiser sa mule, sur laquelle est » représenté un crucifix! Quel orgueil pour un » pasteur du christianisme! Quelle profanation » des choses saintes! — Il n'y a point là de pro- » fanation, reprit Antoine; c'est justice rendue » à qui en est digne. Le pape est le chef de la » chrétienté, le maître des monarques ortho- » doxes, le compagnon de l'apôtre Pierre, qui » est le compagnon de Jésus-Christ. Nous vous » honorons aussi, seigneur, comme le descen- » dant de Monomaque, et le Saint-Père..... » Le tzar l'interrompant alors lui dit : « Les chré- » tiens n'ont qu'un père qui est aux cieux. » Nous autres souverains de la terre devons » être honorés selon les institutions séculières, » et l'humilité doit être la première vertu d'un » disciple des apôtres; si les honneurs des sou- » verains sont notre apanage, les papes et les 1582.

1582. » patriarches doivent se contenter de ceux des » prélats. Nous révérons notre métropolitain; » nous lui demandons sa bénédiction, mais il » marche sur la terre et ne s'élève pas, dans » son orgueil, au-dessus des rois. Quelques » papes, en effet, ont été de vrais disciples des » apôtres : tels furent Clément, Sylvestre, Agathon, Léon, Grégoire; mais celui qui prend » le titre de compagnon de Jésus-Christ, celui » qui se fait porter sur un siége comme sur un » nuage soutenu par des anges, et ne vit point » selon la doctrine de son divin maître, celui-» là, dis-je, est un loup et non pas un pasteur. » A ces mots, Antoine, vivement choqué, s'écria : « Si le pape est un loup, je n'ai plus rien à dire! » Alors, adoucissant sa voix, le tzar poursuivit : « Voilà pourquoi je ne voulais pas vous entre-» tenir sur la religion. Sans le vouloir, nous » pourrions nous emporter. D'ailleurs ce n'est » pas Grégoire XIII que j'appelle un loup, c'est » le pape qui s'éloignerait de la doctrine du » Christ. Restons en là!... » Le tzar posa amicalement sa main sur l'épaule d'Antoine; ensuite il le congédia avec bonté, et ordonna à ses officiers de lui porter les mets les plus exquis de sa propre table.

Deux jours après, le jésuite fut rappelé au

palais : après lui avoir indiqué une place en face 1582.
de lui, le tzar lui dit, en élevant la voix de manière à se faire entendre par tous les boyards : « Antoine, je vous prie d'oublier ce qui a » pu vous déplaire dans ce que j'ai dit sur le » compte des papes. A la vérité, nous ne sommes pas d'accord sur quelques-uns des préceptes de la religion : cependant, je veux vivre » en bonne intelligence avec tous les monarques chrétiens. Je vous ferai accompagner à » Rome par un de mes dignitaires, et je vous » donnerai une preuve de ma reconnaissance » pour le service que vous m'avez rendu. » Ayant permis ensuite à Antoine de parler aux boyards, celui-ci fit de nouveaux efforts pour leur prouver la vérité de la confession romaine, et, si on doit l'en croire, il composa en trois jours, conformément à leur désir, tout un livre sur les prétendues erreurs des Grecs, se fondant sur les œuvres théologiques de Gennadius, patriarche de Constantinople, confirmé dans le pontificat par Mahomet II. Au nom du pape, il supplia le tzar d'envoyer à Rome quelques jeunes Russes versés dans les lettres, afin de les mettre à même de connaître *les vrais dogmes de l'ancienne Église grecque*, et d'apprendre les langues italienne ou latine, en même temps que,

1582. pour faciliter la correspondance avec Moscou, ils enseigneraient le russe aux Italiens. Il exhortait aussi Jean à chasser les dangereux docteurs luthériens qui reniaient la sainteté de la Vierge comme celle des élus du Christ, et à n'accueillir dans ses États que les prêtres latins. « Le tzar, » lui répondit-on, cherchera des gens propres » à l'étude, *et s'il en trouve*, il les enverra à » Grégoire. Quant aux luthériens, ils peuvent, » ainsi que tous les hétérodoxes, vivre libre- » ment en Russie; mais ils n'oseraient pas y » propager leurs erreurs. »

Antoine voulait encore réconcilier la Suède avec la Russie, insistant principalement sur la nécessité de conclure une alliance avec l'Europe entière, afin de réprimer les Turcs. « Si le roi » de Suède, répondit Jean, me donne des preu- » ves de son amour de la paix, je croirai alors » à sa sincérité. Je consens à déclarer la guerre » aux infidèles; mais le pape, l'Empereur, le » roi d'Espagne, celui de France et tous les au- » tres souverains doivent auparavant convenir » avec moi, par une ambassade solennelle, des » mesures qu'exige cet armement de la chré- » tienté. Je ne puis, à présent, prendre aucun » arrangement à ce sujet. » C'est-à-dire, que débarrassé des inquiétudes que lui avait données

Batory, il s'était visiblement refroidi sur le 1582.
projet de chasser les Turcs de l'Europe, changement dont le jésuite s'aperçut facilement et qu'il traita de perfidie. « Le tzar, rapporte Possevin, qui n'avait plus besoin du Saint-Père
» pour les intérêts de sa politique, imagina une
» ruse pour tranquilliser les superstitieux mos-
» covites, scandalisés de la hardiesse avec la-
» quelle j'avais jugé leur religion. Le premier
» dimanche du grand carême il me fit appeler
» au palais, et me parla ainsi : *Antoine, ins-*
» *truit que vous désiriez voir les cérémonies de*
» *notre Église, j'ai donné l'ordre de vous con-*
» *duire aujourd'hui dans le temple de l'Assom-*
» *ption où je serai moi-même. Vous pourrez y*
» *contempler la beauté, la grandeur du vrai*
» *culte de Dieu. Là, nous adorons ce qui est*
» *au ciel et non pas les choses d'ici-bas. Nous*
» *honorons notre métropolitain, mais nous ne*
» *le portons pas sur nos bras..... Jamais saint*
» *Pierre n'a été porté par les fidèles; il mar-*
» *chait nu-pieds : et votre pape ose se dire son*
» *vicaire!....* Étonné de cette nouvelle grossiè-
» reté, je lui répondis froidement : *Tous les lieux*
» *où l'on adore le Christ sont saints; mais jus-*
» *qu'à ce que nous soyons convenus de quel-*
» *ques dogmes et que le métropolitain de Russie*

1582. » *soit en relation avec le Saint-Père, je ne puis* » *assister à vos cérémonies. Je vous répéterai* » *que rendre des honneurs au souverain pontife* » *de l'église est un devoir et non pas un péché.* » *Vous ne portez pas votre métropolitain, mais* » *vous vous lavez les yeux avec l'eau dont il* » *se lave les mains.* Jean m'expliqua alors que » cette cérémonie était instituée en commémo- » ration de la passion de notre Seigeur; ensuite » il fit un signe, et une foule de courtisans s'a- » vancèrent vers la porte, m'entraînant avec » eux. Le tzar me cria de loin : *Antoine, prenez* » *garde que quelques luthériens ne pénètrent* » *avec vous dans l'Église....* Décidé à ne pas » y entrer moi-même, je m'échappai à la dé- » robée au moment où le cortége s'arrêtait de- » vant la cathédrale. On crut généralement que » je courais à ma perte; mais le tzar, étonné » d'abord de ma désobéissance, réfléchit quel- » ques instans, se frotta le front et finit par dire: » *il est libre d'agir selon sa volonté.* Quel était » en cette circonstance le dessein de Jean? c'é- » tait de montrer aux Russes le triomphe de » leur religion dans la personne d'un envoyé de » Rome, priant dans leur temple, baisant la » main du métropolitain à la gloire de l'église » d'Orient, autant que pour l'humiliation de

» celle d'Occident; spectacle propre à effacer 1582.
» aux yeux du peuple le scandale produit par
» d'extraordinaires marques d'estime pour le
» pape, de la part du tzar. » Tout porte à croire que les conjectures de Possevin étaient fondées; toutefois, il fut trompé dans l'espoir de réunir les Russes à l'Église romaine.

Au reste, jusqu'à son départ, il fut traité par Jean avec une extrême bienveillance; il eut toujours accès au palais, où il était amené à travers les rangs d'une garde nombreuse et brillante; il en sortait accompagné par des dignitaires de haut rang : honneur que, sans doute, avant lui, un jésuite n'avait jamais reçu dans aucun pays. Il obtint la liberté de dix-huit captifs espagnols réfugiés d'Azof en Russie, et qu'on avait conduits à Vologda. A sa demande, le sort des prisonniers polonais ou allemands éprouva quelques adoucissemens, en attendant leur échange; les portes de leurs prisons s'ouvrirent, et ils furent logés chez les habitans, qui reçurent l'ordre de pourvoir à tous les besoins de ces malheureux; mais les vives instances du jésuite, relativement à la construction d'églises latines en Russie, furent de nouveau repoussées par Jean. « Les catho-
» liques, dit-il à Antoine, sont libres de vivre
» parmi nous selon leur religion, sans reproche

1582. » ni honte; cela doit suffire. » Possevin s'entretenant avec les membres du conseil de divers usages russes qui paraissaient bizarres au reste de l'Europe, citait l'ouvrage de Herberstein sur la Russie, où il est dit que le tzar lavait sur-le-champ sa main, lorsqu'il l'avait donnée à baiser aux ambassadeurs d'Allemagne, comme s'il eût craint d'être souillé par leur attouchement. Les boyards répondirent qu'Herberstein, deux fois comblé de bienfaits à Moscou, était un ingrat, un calomniateur, qui avait écrit des absurdités sur le compte des souverains moscovites. Ils furent très-étonnés d'entendre Possevin leur raconter que Vassili, père de Jean IV, avait promis à l'empereur Charles-Quint trente mille hommes de guerre, si celui-ci voulait permettre à plusieurs artistes allemands de se rendre en Russie. « *Les souverains*, dirent les boyards, » *se fournissent réciproquement des hommes de* » *guerre en vertu de traités; mais jamais en* » *échange d'artistes.* »

Enfin, dans l'audience de congé, Jean adressa au jésuite de solennels remercîmens pour la part active qu'il avait prise à la conclusion de la trêve; il l'assura de son estime particulière; puis se levant de sa place, il lui tendit la main, et le chargea de complimens pour Grégoire et le roi

Étienne. Ensuite il lui envoya quelques peaux 1582.
précieuses de zibelines noires, dont une partie destinée au pape, et l'autre à Antoine lui-même. D'abord Possevin refusa ce présent, prétextant la pauvreté des disciples du Christ; néanmoins il finit par l'accepter. Il partit de Moscou le 15 mars, accompagné de Jacques Molvianinof, envoyé du tzar, et portant la réponse à la lettre du pape. Il y était dit que la Russie était prête à prendre part dans l'alliance des puissances chrétiennes contre les Ottomans; mais rien qui eût rapport à la réunion des deux Églises.

Ici cessèrent pour long-temps les relations de Rome avec Moscou; relations d'ailleurs inutiles pour les deux puissances: car la valeur des voïévodes de Pskof, et non pas l'intervention du jésuite, avait décidé Batory à la modération, sans lui enlever ni sa gloire, ni les conquêtes importantes que ce héros devait au trouble qui bourrelait l'âme de Jean, plus encore qu'à son propre courage.

CHAPITRE VI.

Conquête de la Sibérie.
1558—1584.

Premières notions sur la Sibérie et sur l'empire des Tatars dans ce pays. — Le plus ancien voyage des Russes en Chine. — Illustres négocians Stroganof. — Perfidie du tzar Koutchoum.—Brigandage des Cosaques.—Iermak. —Expédition contre la Sibérie.—Courroux de Jean IV. — Exploits d'Iermak. — Combats. — Conseil nocturne des Cosaques. — Bataille décisive. — Prise d'Isker ou Sibir. — Sévérité d'Iermak. — Le prince Mahmetkoul est fait prisonnier. — Suite des conquêtes. — Ambassade à Moscou. — Joie publique à Moscou. — Expédition d'une armée en Sibérie. — Nouvelles conquêtes. — Gratifications du tzar. —Maladies et famine en Sibérie. —Imprudence des Cosaques.—Siége d'Isker.—Dernières conquêtes d'Iermak. — Sa mort. — Portrait du héros de la Sibérie. — Les Cosaques quittent ce pays.

A l'époque où le tzar, pouvant disposer d'une armée de 300,000 hommes, abandonnait lâchement ses possessions occidentales à 26,000 polonais ou allemands épuisés et à demi-morts, une

bande peu nombreuse d'aventuriers, excités, d'une part, par la cupidité; stimulés, de l'autre, par un noble désir de gloire, faisaient, pour la Russie, la conquête d'un nouvel Empire; ils ouvraient à l'Europe un autre nouveau monde, froid, inhabité, mais fournissant en abondance ce qui peut suffire à la vie de l'homme; remarquable surtout par la variété, la grandeur, les richesses de la nature. Dans ces contrées ignorées jusqu'alors, le sein de la terre renferme des métaux, des pierres précieuses, et les forêts profondes sont peuplées d'animaux à riches fourrures; de vastes déserts, ensemencés de blé sauvage par la nature elle-même; des fleuves navigables, des lacs immenses et poissonneux; des plaines étendues et fertiles, n'attendent que la main de l'homme laborieux pour présenter, dans le cours de quelques siècles, le tableau d'une nouvelle activité sociale, pour ouvrir un asile aux peuples resserrés en Europe et offrir à l'excédant de sa population une bienfaisante hospitalité. Trois marchands, secondés par un chef fugitif des flibustiers du Volga, formèrent, sans aucun ordre du tzar, le hasardeux projet de conquérir la Sibérie au nom de ce souverain.

L'immense étendue de l'Asie septentrionale, bordée par les monts Ourals, la mer glaciale,

l'océan oriental et la chaîne Altaïque, patrie de quelques faibles tribus mogoles, tatares, tchoudes et américaines, avait échappé à la curiosité des anciens cosmographes. C'est là, *sur le plateau le plus élevé du globe*, que, d'après les suppositions du célèbre Linnée, la famille de Noé doit avoir trouvé son premier asile, après le déluge universel. C'est en ces lieux que l'imagination des contemporains d'Hérodote plaçait les *griffons gardant l'or;* mais avant l'invasion en Europe des Huns, des Turcs et des Mogols, l'histoire n'avait aucune notion sur la Sibérie. Les ancêtres d'Attila erraient sur les bords du Yenissey: c'est dans les plaines d'Altaïs que le fameux khan Dysabule avait reçu Zémarque, ambassadeur de Justinien. Ceux de saint Louis et d'Innocent IV, dans leur voyage à la cour des successeurs de Genghis-Khan, avaient côtoyé le lac Baïkal, et le malheureux père d'Alexandre Nevsky s'était prosterné devant Gaïuck, aux environs du fleuve Amour. Tributaires des Mogols, les Russes avaient connu le midi de la Sibérie au treizième siècle; dès le onzième, les audacieux Novgorodiens, conquérans du nord-est de cette contrée, s'enrichissaient déjà de pelleteries précieuses. Vers la fin du quinzième, les étendards de Moscou flottaient

Premières notions sur la Sibérie.

au-dessus des neiges des montagnes de pierre, sur le sommet des monts Ryphées, et les voïévodes de Jean III avaient proclamé son nom sur les rives de la Tavda, de l'Irtisch et de l'Oby, à 5000 verstes de Moscou (*a*). Déjà ce monarque prenait le titre de prince d'*Yougorie*, donnant à son fils celui de prince d'*Obdorie* et de Kondinie; enfin, appelant son petit-fils prince de Sibérie, car il avait rendu tributaire cette puissance mogole ou tatare qui s'était formée des anciennes tribus d'Ischim, de Tumen ou de Schiban, connues des Russes depuis 1480, et dont le nom venait probablement de celui de Schiban, frère de Bâti, souverain de l'Asie septentrionale, à l'est du lac Aral.

Selon quelques rapports, le prince Ivak ou On, de la tribu des Nogaïs, et sectateur de Mahomet, fixé près de la rivière d'Ischim, gouvernait des hordes de Tatars, d'Ostiaks et de Vogoulitches, et fut détrôné par un factieux, nommé Genghis. Celui-ci, par amitié pour Taïbouga, fils du prince dépossédé, lui donna une armée pour faire la conquête des rives de l'Irtisch et de l'Oby, où ce jeune homme fonda la principauté de Sibérie, ainsi que la ville de

Empire des Tatars en Sibérie.

(*a*) Douze cent cinquante lieues communes de France, de vingt-cinq au degré.

du Kasgar et du Thibet, les voyageurs de Jean rapportent, dans leur intéressante relation, qu'une patente de la tzarine de Mongolie leur fit ouvrir les portes de fer de la muraille de la Chine; mais que, parvenus jusqu'à la riche et populeuse ville de Pékin, il leur avait été impossible de voir l'empereur, n'ayant pas de présens à lui offrir de la part du tzar. Voilà les premières notions parvenues aux Russes relativement à la Chine : c'est à la rare intelligence, au courage, à la patience de deux cosaques, qu'ils eurent obligation de précieux et véridiques renseignemens sur ce pays; car ces voyageurs surent résister aux fatigues, vaincre les dangers inséparables d'une route lointaine à travers des déserts inconnus, des montagnes et des hordes de barbares, que Marco-Paulo, célèbre voyageur vénitien, n'avait vus qu'en partie au treizième siècle.

Cependant la domination russe au-delà des monts de pierre était encore faible et mal assurée. Les tatars de Sibérie avaient, à la vérité, reconnu Jean pour chef suprême; mais ils payaient mal leur tribut et ils inquiétaient même, par de fréquentes incursions, la Grande-Permie, frontière de la Russie. Occupé de guerres importantes et continuelles, le tzar n'avait pu

prince de Yougorie ou des Ostiaks. Par conséquent tout porte à croire que les Nogaïs d'Ischim, réunis à ceux de Tumen, ne prirent possession des bouches du Tobol que vers le seizième siècle, et qu'ils ne *fondèrent* pas, mais qu'ils *prirent* la ville de Sibir, nommée par eux Isker.

Jean connaissait déjà le chemin de cette capitale d'Edigher et de Koutchoum, car plusieurs dignitaires moscovites en avaient fait le voyage; toutefois ses désirs n'étaient pas satisfaits, et sa curiosité le portait à étendre ses découvertes jusque dans des régions plus éloignées. A cet effet, il fit partir en 1567 deux hetmans cosaques, Pétrof et Yalitschef, pour les pays situés au-delà des contrées méridionales de la Sibérie, et leur remit des lettres amicales adressées aux souverains ignorés de nations inconnues. A leur retour, ces hetmans présentèrent au tzar la description de tout le pays qui s'étend depuis le lac Baïkal jusqu'à la mer de Corée. Ils avaient visité les tribus de la Mongolie *noire* ou occidentale soumise à différens princes, ainsi que les villes de la Mongolie *jaune* ou orientale, gouvernée par une femme dont les sujets jouissaient des avantages de l'agriculture et du commerce. Après avoir répété ce qu'ils avaient entendu raconter au sujet du Turkestan, de la Boukarie,

Le plus ancien voyage des Russes en Chine.

soumettre la Sibérie à sa puissance, le tzar fit venir à Moscou Jean et Grégoire Stroganof qu'il regardait comme gens de bon conseil, connaissant parfaitement les régions nord-est de la Russie : il s'entretint longuement avec eux, approuva leurs projets et leur fit, par actes authentiques, concession à perpétuité de terres incultes sur les bords de la Kama, depuis la Permie jusqu'à la rivière de Sylva, ainsi que des rives de la Tchoussovaïa. Il leur permit d'y construire des forteresses propres à les garantir des déprédateurs sibériens et nogaïs ; d'entretenir à leurs frais de l'artillerie et des gens de guerre ; de prendre à leur service tous les hommes libres, à l'exception des déserteurs et des vassaux *taillables et corvéables* ; d'exercer sur eux une justice indépendante des gouverneurs et magistrats de Perme : exempts des fournitures d'équipages ou de vivres aux ambassadeurs qui parcouraient la ligne de Moscou en Sibérie, ils étaient autorisés à bâtir des villages, à établir des salines, à défricher les terres, à faire, pendant vingt années, le commerce du sel et du poisson, sans être assujettis à aucuns droits ; de leur côté ils prirent l'engagement de ne pas exploiter les mines de métal, qu'ils pourraient découvrir, comme celles d'argent, de cuivre ou d'étain, mais d'en

informer, sur-le-champ, les trésoriers du tzar. 1558 — 1572.
Satisfaits de la faveur du souverain, les Stroganof riches, actifs, fondèrent, en 1558, la petite ville de Kankor, vers l'embouchure de la Tchoussovaïa, sur le cap Pyskor, où était situé le couvent du Sauveur; ensuite la forteresse de Kerghedan, en 1564; enfin, cinq à six ans après, quelques bourgs fortifiés sur les bords de la même rivière et de la Sylva. Ils ne tardèrent pas à y attirer quantité de vagabonds, de gens sans aveu, en promettant d'abondantes ressources au travail et du butin à l'audace. A l'instar des princes régnans, ils avaient leurs propres troupes, leur juridiction particulière, et gardaient le nord-est de la Russie: en 1572 ils apaisèrent une révolte des Tchérémisses, des Ostiaks et des Bachkirs, par une victoire signalée sur leurs bandes confédérées, et forcèrent ces rebelles à prêter un nouveau serment de fidélité au tzar. Bientôt ces zélés défenseurs de la Permie, ces marchands souverains qui avaient peuplé les déserts de la Tchoussovaïa et reculé les limites de la Moscovie jusqu'à la chaîne des monts de pierre, portèrent leurs vues sur des contrées plus éloignées encore.

Lorsque Koutchoum eut subjugué la Sibérie, le peu de confiance qu'il mettait dans les dis-

1558 — 1572. positions des habitans, convertis par lui et à contre cœur à la foi de Mahomet; les inquiétudes que lui donnaient les Nogaïs, amis de la Russie, le portèrent à rechercher la bienveillance de Jean; mais aussitôt qu'il vit son pouvoir se consolider sur la horde de Tobolsk, au moyen d'un grand nombre de Kirghis du désert qu'il avait attirés à son service; après le mariage de son fils Ali avec la fille de Tin-Achmat, prince des Nogaïs, il ne songea plus à s'acquitter de ses engagemens envers la Russie dont il était tributaire. Il entama de secrètes intelligences avec les Tchérémisses à l'effet d'exciter ce peuple farouche à la révolte contre le souverain de Moscovie et défendit, sous peine de mort, aux Ostiaks, aux Yougoriens et au Vogoulitches de payer à la Russie le tribut accoutumé. Ses inquiétudes étaient causées par la nouvelle des nouveaux établissemens formés par les Stroganof; il voulut donc se procurer, à ce sujet, des renseignemens positifs, et, au mois de juillet 1573, il fit partir son neveu Mahmetkoul, chargé d'examiner et de détruire, si cela lui était possible, les forteresses construites aux environs de la Kama. Mahmetkoul se présenta en ennemi, à la tête de ses troupes: il mit à mort quelques uns des Ostiaks restés fidèles aux

Perfidie du tzar Koutchoum.

1573.

Russes, traîna en captivité leurs femmes, leurs 1573.
enfans et fit prisonniers Trétrak Tchéboukof, envoyé de Moscou, qui se rendait à la horde des Kirghis-Kaïssaques; mais lorsqu'il eut appris que les petites villes de la Tchoussovaïa étaient suffisamment fournies de troupes et d'artillerie, il retourna sur ses pas. Les Stroganof, qui sans un ordre du tzar n'avaient pas osé poursuivre ce brigand, se hâtèrent d'écrire à Moscou pour donner avis de cette invasion et solliciter en même temps l'autorisation de bâtir des forteresses en Sibérie, afin de resserrer Koutchoum dans ses propres possessions et de garantir la sûreté des domaines russes. Comme ils ne demandaient ni troupes, ni armes, ni argent, mais seulement un acte de donation applicable au territoire ennemi, leurs sollicitations eurent un plein succès. Le 30 mai 1574, le tzar leur 1574.
expédia une lettre-patente par laquelle Jacques et Grégoire Stroganof étaient autorisés à se fortifier sur les rives du Tobol et à faire la guerre au traître Koutchoum pour délivrer de son joug les habitans de l'Yougorie, tributaires de la Russie. Pour prix de leurs bons services, cet acte leur accordait le droit d'exploiter, pendant un temps limité, non-seulement les mines de fer, mais aussi celles d'étain, de plomb, de soufre,

1574. ainsi que la faculté de commercer librement, et sans être assujettis à aucune taxe, avec les Boukhares et les Kirghis. Dès lors les Stroganof pouvaient légitimement porter le fer et le feu au-delà des monts Ourals; il est probable que pour une entreprise de cette importance, leurs forces ne répondaient pas à leur zèle. Dans le cours des six années suivantes, Jacques et Grégoire moururent, laissant pour héritage à Siméon, leur frère cadet, les richesses, le génie, l'activité qui les avaient illustrés; et celui-ci, secondé par ses neveux, Maxime fils de Jacques, et Nicétas fils de Grégoire, eut le bonheur d'accomplir leurs vastes projets. Il est vrai que d'abord il excita la colère de Jean; mais il mérita, par la suite, sa reconnaissance et celle de la Russie!

Brigandages des Cosaques.

Nous avons déjà fait mention de l'origine, de la réputation, de la fidélité ou de la perfidie des Cosaques du Don, tantôt valeureux soldats de la Russie, souvent rebelles à son pouvoir et reniés par elle. Le courroux que dans ses lettres aux sultans et aux khans de Tauride, le tzar manifestait contre ces audacieux aventuriers était fondé. Les Cosaques attaquaient les marchands et même les ambassadeurs asiatiques qui se rendaient à Moscou; ils allaient jusqu'à piller le trésor du tzar, et plus d'une fois ils

avaient mérité leur disgrâce. En plusieurs circonstances on avait envoyé des troupes sur les bords du Don et du Volga, pour les exterminer: c'est ainsi qu'en 1577, Jean Mourachkin, à la tête d'un nombreux détachement, en fit quelques-uns prisonniers et les mit à mort. Les autres, loin d'être domptés, se réfugiaient alors dans les déserts d'où ils sortaient, quelque temps après, pour exercer de nouveaux brigandages sur tous les chemins, dans tous les passages. Un jour, dans une incursion rapide, ils surprirent même Saraïtchik, capitale des Nogaïs, la détruisirent de fond en comble, violèrent les tombeaux, dépouillèrent les cadavres et sortirent de ses ruines chargés d'un riche butin.

1574.

1577.

Iermak.

Parmi les chefs entreprenans des Cosaques du Volga, se trouvaient alors Iermak Timoféief, Jean Koltzo (condamné à mort par le tzar), Jacques Mikhaïlof, Nicetas Pan et Mathieu Meschtériak, tous renommés pour leur rare intrépidité. Les Stroganof, ayant entendu parler de l'effroi qu'inspirait leur audace aux paisibles voyageurs, ainsi qu'aux tribus nomades des environs, proposèrent à ces cinq braves un service honorable. Le 6 avril 1579, ils leur firent parvenir des présens, accompagnés d'une lettre dans laquelle ils les engageaient à quitter un

1579.

1579. métier indigne de soldats chrétiens, à sortir de la classe des brigands pour devenir guerriers du tzar blanc (le monarque de Moscovie), à chercher enfin des dangers exempts de déshonneur, en faisant la paix avec Dieu et la Russie. *Nous avons*, ajoutaient-ils, *des forteresses et des terres, mais peu de soldats : venez défendre la grande Permie et les contrées chrétiennes du Nord.* A ces propositions, Iermak et ses compagnons répandirent des larmes d'attendrissement. L'espoir d'effacer leur disgrâce par de glorieux exploits, par des services rendus à l'État, l'idée d'échanger le titre de brigands audacieux contre celui de courageux défenseurs de la patrie, causèrent une vive émotion à ces hommes grossiers, mais dont le cœur était encore susceptible de remords. Déployant leur étendard sur la rive du Volga, ils firent un appel à leurs camarades, rassemblèrent cinq cent quarante partisans intrépides, à la tête desquels ils arrivèrent, brûlant de zèle, auprès des Stroganof, *qui les reçurent avec joie*, dit l'annaliste. *Les désirs des uns, les promesses des autres, tout fut réalisé : les chefs cosaques devinrent le bouclier du pays chrétien; les infidèles tremblèrent à l'aspect de la mort qu'ils rencontraient partout où ils*
1581. *osaient se montrer.* En effet, le 22 juillet 1581,

les Cosaques défirent complétement le mourza Bégouly, qui à la tête de sept cents Vogoulitches et Ostiaks avait pillé les colonies fondées sur la Silva et la Tchoussovaïa. Ce succès fut l'avant-coureur d'avantages plus considérables. 1581.

Les Stroganof n'avaient pas eu uniquement en vue la défense de leurs villes, en appelant les Cosaques à leur service. Lorsqu'ils eurent suffisamment éprouvé le courage et la fidélité de ces guerriers, reconnu le génie, l'intrépidité de Iermak Timoféief, leur principal chef (*d'origine obscure, disent les annales, mais illustre par sa grandeur d'âme*), ils formèrent une troupe particulière composée de Tatars sujets de la Russie, de Lithuaniens et d'Allemands, rachetés de captivité chez les Nogaïs, car ceux-ci ramenaient d'habitude dans leurs campemens les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre comme mercenaires du tzar. Enfin, après avoir fait provision d'armes et de vivres, les Stroganof annoncèrent ouvertement une expédition qui, sous les ordres d'Iermak, devait avoir la Sibérie pour but. Le nombre des hommes de guerre s'élevait à huit cent quarante, tous animés de zèle et transportés de joie. Les uns songeaient à l'honneur, les autres ambitionnaient du butin. L'espoir de mériter leur grâce du tzar enflammait les Co-

Expédition contre la Sibérie.

1581. saques, et les captifs allemands ou polonais qui soupiraient après la liberté, considéraient la Sibérie comme le chemin de leur patrie. Iermak commença par organiser sa petite armée. Il nomma des hetmans, des officiers subalternes, désigna pour second chef, l'intrépide Jean Koltzo; des chaloupes furent chargées de munitions de guerre et de bouche, de pièces d'artillerie légère, de longues arquebuses; il se procura des guides, des interprètes, des prêtres, fit chanter des prières et reçut les dernières instructions des Stroganof; elles étaient conçues en ces termes : *allez en paix nettoyer le pays de Sibérie et chasser l'impie Koutchoum.* Après avoir fait *vœu de bravoure et de chasteté*, Iermak s'embarqua le premier jour de septembre 1581, au son des trompettes guerrières, sur la Tchoussovaïa, et dirigea sa marche vers les monts Ourals, se préparant à de grandes actions, sans pouvoir compter sur aucun secours. Cette expédition se faisait même à l'insu du tzar, car les Stroganof, qui avaient obtenu la donation des contrées situées de l'autre côté de la chaîne des monts de pierre, croyaient pouvoir se dispenser de solliciter du tzar une nouvelle sanction de leur importante entreprise. Nous allons voir que Jean ne partageait pas cette opinion.

Au moment où les États de Koutchoum allaient devenir la conquête du Pizarre russe, aussi redoutable pour les sauvages que celui d'Espagne, mais moins terrible pour l'humanité, le prince de Pelim avec les Vogoulitches, les Ostiaks, les Tatars sibériens et les Bachkirs, fit une irruption soudaine sur les bords de la Kama. Il détruisit les colonies russes près de Tcherdin, d'Oussolié, ainsi que plusieurs autres forteresses nouvelles des Stroganof, mit à mort ou entraîna en captivité un grand nombre de chrétiens privés de défenseurs; mais, à la nouvelle de la marche des Cosaques contre la Sibérie, il quitta nos frontières pour voler à la défense de ses propres États. On fit aux Stroganof un crime de ces déprédations. D'après un rapport de Basile Pilépitsin, gouverneur de Tcherdin, Jean lui écrivit qu'ils ne savaient ou ne voulaient pas surveiller les frontières. « Vous avez pris sur » vous, ajoutait-il, de rappeler des Cosaques » proscrits, vrais bandits que vous avez envoyés » faire la guerre à la Sibérie; cette entreprise, » propre à irriter le prince de Pelim et le sultan » Koutchoum, est une trahison digne du dernier » supplice! Je vous ordonne de faire partir, » sans délai, Iermak et ses compagnons pour » Perme et Oussolié sur la Kama, où ils pour-

1581.

Colère de Jean.

1581. » ront effacer leurs fautes en forçant à la soumission les Ostiaks et les Vogoulitches. Vous » pourrez retenir tout au plus une centaine de » Cosaques pour la sécurité de vos petites villes. » Dans le cas où vous n'exécuteriez pas mes ordres à la lettre, si à l'avenir la Permie avait » à souffrir encore les attaques du prince de » Pelim ou du sultan de Sibérie, je vous accablerais du poids de ma disgrâce et je ferais » pendre tous ces traîtres de Cosaques. » Cette dépêche menaçante fit trembler les Stroganof : cependant un succès éclatant, inopiné, vint justifier leur entreprise, et changer en faveur le courroux de leur souverain.

Exploits d'Iermak.

En commençant le récit des exploits d'Iermak, nous dirons d'abord que, semblables à tout ce qui est extraordinaire, ils avaient fait une forte impression sur l'imagination du vulgaire et donné naissance à plusieurs fables, qui se sont confondues dans les traditions avec les faits véritables : sous le titre d'annales elles ont induit en erreur les historiens eux-mêmes : c'est ainsi, par exemple, que quelques centaines de guerriers conduits par Iermak, se métamorphosèrent en armée, et, comme ceux de Cortez ou de Pizarre, furent comptés par milliers; les mois devinrent des années, une navigation pénible

parut merveilleuse. Laissant de côté les assertions fabuleuses, nous nous en rapporterons, pour les faits principaux, aux documens officiels et au récit contemporain le plus véridique au sujet d'une conquête, en effet, surprenante. 1581.

D'abord les Cosaques remontent, pendant quatre jours, le cours rapide et semé d'écueils de la Tchoussovaïa, jusqu'à la chaîne des monts Ourals. Les deux jours suivans, à l'ombre des masses de rocs dont l'intérieur de ces montagnes est hérissé, ils atteignent, au moyen de la rivière Sérébrennaïa, le passage appelé *route de Sibérie :* là ils s'arrêtent; ignorant ce qui pouvait leur arriver par la suite, ils contruisent, pour leur sûreté, une espèce de redoute à laquelle ils donnent le nom de *Kokouï*. Ils n'avaient trouvé encore que des déserts et un petit nombre d'habitans. Ensuite ils se transportent, en remorquant leurs embarcations, jusqu'à la rivière de Iaravle. Ces lieux sont, encore aujourd'hui, signalés par des monumens d'Iermak : des rochers, des cavernes, des vestiges de fortifications y portent son nom. On assure que les gros bateaux abandonnés par lui, entre la Sérébrennaïa et la Barantcha, ne sont pas, de nos jours, entièrement pourris et que des arbres élevés ombragent leurs débris à moitié réduits en poussière.

1581. Par la Iaravle et la Taghil, les Cosaques arrivés dans la Toura qui arrose une des provinces de l'empire de Sibérie, tirèrent pour la première fois le glaive des conquérans. A l'endroit où se trouve actuellement la ville de Tourinsk, il existait alors une petite ville, domaine du prince Yepantcha. Il commandait un grand nombre de Tatars, de Vogoulitches, et accueillit ces audacieux étrangers par une grêle de traits, lancés des bords de la rivière, à la place où l'on voit à présent le village d'Ousseninovo; mais effrayé par une décharge d'artillerie, il prit aussitôt la fuite. Iermak fit détruire la ville, dont le nom seul est resté, car les habitans donnent encore à Tourinsk le nom de *ville d'Yepantcha*. Les campemens, les villages situés le long de la Toura furent dévastés. Les chefs cosaques ayant pris, à l'embouchure de la Tavda, un officier de Koutchoum, nommé Taousak, celui-ci, voulant sauver sa vie, leur communiqua sur le pays d'importans renseignemens. Pour prix de sa franchise on lui rendit la liberté, et il courut annoncer à son maître que la prédiction des devins de Sibérie se réalisait, car, selon quelques rapports, ces prétendus sorciers proclamaient depuis long-temps la chute inévitable et prochaine de cet État, par une invasion des chrétiens.

Taousak parlait des Cosaques comme d'hommes 1581.
merveilleux, comme des héros invincibles, lançant le feu et la foudre qui pénètrent à travers les cuirasses. Toutefois Koutchoum, privé de la vue, avait une âme forte : il se prépara à défendre avec courage son pays et sa croyance. Il rassemble aussitôt tous ses sujets, fait entrer en campagne son neveu Mahmetkoul à la tête d'une cavalerie nombreuse, et lui-même il se retranche sur la rive de l'Irtisch, au pied de la montagne de Tchouvache, fermant ainsi aux Cosaques le chemin d'Isker.

La conquête de la Sibérie ressemble, sous plus d'un rapport, à celle du Mexique et du Pérou. Ici c'était aussi une poignée d'hommes qui, au moyen d'armes à feu, mettaient en déroute des milliers de soldats armés de flèches ou de javelots; car les Mogols comme les Tatars du nord ignoraient l'usage de la poudre à canon, et, vers la fin du seizième siècle, ils se servaient encore des armes employées du temps de Genghis. Chacun des guerriers d'Iermak faisait face à une foule d'ennemis. Si sa balle n'en tuait qu'un seul, la détonation effrayante de son fusil en faisait fuir vingt ou trente. Dans le premier combat livré sur la rive du Tobol, à l'endroit nommé Babassan, Iermak, à l'abri d'un

Combats.

1581. retranchement, arrêta, par quelques décharges de mousqueterie, l'impétuosité de dix mille hommes de la cavalerie de Mahmetkoul qui se précipitaient pour l'écraser. Aussitôt il les attaque lui-même, remporte une victoire complète, et se fraie, jusqu'à l'embouchure du Tobol, une route dont tous les périls n'étaient pas encore dissipés. En effet, du haut des rives escarpées de la rivière appelée Dolojaï-Yar, les habitans faisaient pleuvoir une grêle de flèches sur les bateaux des Cosaques. Une autre affaire moins importante eut lieu à seize verstes de l'Irtisch, dans un pays gouverné par un chef de tribu nommé Karatcha, et situé au bord d'un lac qui jusqu'aujourd'hui porte le nom de ce conseiller intime du souverain de Sibérie. Iermak s'étant rendu maître du camp ennemi, y trouva un riche butin, des provisions en tout genre, ainsi qu'un grand nombre de tonneaux de miel, destinés pour la consommation du souverain. Le troisième combat, sur l'Irtisch, fut sanglant, opiniâtre; il coûta la vie à quelques compagnons d'Iermak, et servit à prouver de quel prix est, pour les barbares eux-mêmes, l'indépendance de la patrie; car les défenseurs de la Sibérie montrèrent de la résolution et de l'intrépidité. Toutefois ils cédèrent la victoire

aux Russes vers la fin de la journée, en attendant une nouvelle bataille, et sans perdre ni le courage, ni l'espérance. L'aveugle Koutchoum sortit de ses fortifications pour venir camper sur la montagne de Tchouvache; Mahmetkoul fut chargé de la garde des retranchemens, et les Cosaques qui, dans la même soirée, s'étaient emparés de la petite ville d'Atik-Mourza, n'osèrent pas se livrer au repos dans la crainte d'une attaque. 1581.

Conseil nocturne des Cosaques.

Déjà la troupe d'Iermak était visiblement diminuée. Quelques cosaques avaient été tués, beaucoup étaient blessés, et au milieu de fatigues continuelles, un grand nombre d'entre eux n'avaient plus ni forces, ni valeur. Les chefs profitèrent de cette nuit d'inquiétude pour se consulter sur le parti à prendre, et dans ce conseil la voix des faibles se fit entendre. « Nous » avons, disaient-ils, assouvi notre vengeance. » Il est temps de rétrograder, et de nouveaux » combats sont dangereux pour nous, puisque » bientôt nous ne pourrons plus vaincre, faute » de combattans. — Frères, répondirent les » chefs, il ne nous reste d'autre chemin que » celui qui est devant nous : déjà les rivières » se couvrent de glace : en tournant le dos, » nous périrons au milieu des neiges, et si nous

1581. » étions assez heureux pour regagner la Russie, » nous y arriverions avec la tache du parjure, » car nous nous sommes engagés à soumettre » Koutchoum ou à effacer nos fautes par un » trépas généreux. Nous avons vécu long-temps » avec une réputation déshonorante; sachons » mourir après en avoir acquis une glorieuse! » C'est Dieu qui accorde la victoire, et souvent » aux plus faibles : que son nom soit sanctifié! » *Amen!* répondit la troupe. » Aux premiers rayons du soleil, les Cosaques se précipitent sur les retranchemens, à travers une nuée de flèches, et en criant : *Dieu est pour nous!* L'ennemi aussitôt abat lui-même ses palissades sur trois points différens. Les Sibériens en sortent le sabre ou la lance à la main, et engagent, corps à corps, un combat désavantageux pour les guerriers d'Iermak, trop inférieurs en nombre. Les hommes tombaient de part et d'autre; mais les Cosaques, les Allemands et les Polonais formaient un mur inébranlable, chargeaient leurs armes avec ordre, et, par un feu soutenu, éclaircissaient les rangs de l'ennemi, qu'ils chassaient vers ses retranchemens. Iermak et Koltzo, aux premières lignes, faisaient des prodiges de valeur, répétant à haute voix *Dieu est pour nous!* tandis que l'aveugle Koutchoum, placé

Combat décisif.

sur la montagne au milieu de ses Imans, de ses Mollaks, invoquait Mahomet pour le salut des vrais croyans. Heureusement pour les Russes, Mahmetkoul blessé fut obligé de quitter le combat, et les Mourzas le transportèrent, dans un canot, sur l'autre bord de l'Irtisch. A cette nouvelle la consternation se répandit parmi l'armée ennemie : privée de chef, elle désespère de la victoire; les princes Ostiaks prennent la fuite; ils sont suivis par les Tatars, et Koutchoum, apprenant que déjà les étendards chrétiens flottaient sur les retranchemens, cherche son salut dans les déserts d'Ischim, ayant eu à peine le temps d'enlever de sa capitale une partie de son trésor. Cette bataille générale et sanglante décida de la domination des Russes depuis la chaîne des monts Ourals jusqu'aux rives de l'Oby et du Tobol : elle coûta aux Cosaques cent sept de leurs plus braves guerriers, et jusqu'aujourd'hui on fait, pour le repos de leur âme, des prières solennelles dans la cathédrale de Tobolsk. 1581.

Prise de la ville d'Isker ou de Sibir.

Le 27 octobre, Iermak, déjà illustre pour l'histoire, après avoir rendu au ciel d'éclatantes actions de grâce, fit son entrée triomphante dans la ville d'Isker ou de Sibir, située sur une élévation au bord de l'Irtisch. Elle était défendue,

1581. d'un côté, par des retranchemens et un fossé profond; de l'autre par un triple rempart. Selon l'annaliste, les vainqueurs y trouvèrent d'immenses richesses en or, argent, draps d'or d'Asie, pierres précieuses, fourrures, etc., qu'ils partagèrent en frères. La ville était entièrement déserte. Ces guerriers qui venaient de conquérir un royaume n'y voyaient pas un seul habitant. Ils regorgeaient d'or, de zibelines, et manquaient de nourriture. Cependant, trois jours après, ils virent arriver les Ostiaks, conduits par leur prince Bohan, qui venaient leur apporter des présens et des provisions, prêter serment de fidélité, demander grâce et protection. Bientôt parurent aussi un grand nombre de Tatars avec leurs femmes et leurs enfans. Ils reçurent d'Iermak un gracieux accueil. Il les tranquillisa, et les laissa retourner à leurs campemens, après avoir exigé d'eux un léger tribut.

Cet homme, naguères chef d'une bande de brigands, qui venait de se montrer intrépide héros et capitaine habile, déploya également son génie extraordinaire dans les choses relatives à l'administration et à la discipline militaire. Il inspirait à des peuples grossiers et sauvages une extrême confiance dans un pouvoir nouveau. Il parvint à contenir, par une juste sévérité,

ses turbulens compagnons d'armes, de telle sorte qu'ils n'osèrent exercer aucune vexation dans un pays conquis par leur audace et à travers mille dangers, à l'extrémité du monde. On rapporte que l'inflexible Iermak, ménageant les guerriers chrétiens dans les combats, les traitait avec rigueur pour le moindre délit, et qu'il punissait également de mort la désobéissance et la fornication; non-seulement il exigeait de sa troupe entière soumission, mais encore la pureté de l'âme, afin de se rendre agréable au maître de la terre et à celui du ciel, persuadé que Dieu lui accorderait la victoire avec un petit nombre de guerriers vertueux, plutôt qu'avec un grand nombre de pécheurs endurcis: « *Ses cosaques*, dit l'annaliste de Tobolsk, *me-» naient une vie chaste, en marche aussi bien » que pendant leur séjour dans la capitale de » la Sibérie. Aux combats succédait la prière.* » Cependant ils n'étaient pas encore au terme de leurs dangers.

1581.

Sévérité d'Iermak.

Il s'était passé quelque temps sans qu'on entendît parler de Koutchoum, et les chefs cosaques, sans aucune inquiétude, se livraient au plaisir de la chasse, dans les environs de la ville; mais Koutchoum s'en était rapproché: malgré sa blessure, Mahmetkoul était déjà remonté

1581. à cheval, et le cinq décembre il tomba à l'improviste sur vingt russes qui pêchaient dans le lac d'Abalak, et les massacra tous. Aussitôt qu'Iermak apprend cette surprise, il court à la poursuite de l'ennemi, l'atteint près d'Abalak, à l'endroit où se trouve à présent le bourg de Chamehin, le bat et le disperse : ensuite, ayant fait relever les corps de ses compagnons d'armes, il les inhuma, avec les honneurs militaires, sur le cap de Saouskan, près d'Isker, dans l'ancien cimetière des khans. L'intensité du froid, de dangereux tourbillons de neige, les courtes journées d'hiver dans ces contrées septentrionales, ne lui permettaient pas de songer à de nouvelles entreprises de quelque importance avant le retour du printemps. En attendant, la soumission pacifique de deux princes des Vogoulitches, Ichberdeï et Souklem, servit bientôt à étendre les possessions des Cosaques. Le premier avait ses domaines au-delà des marais d'Eskalbin, sur les rives de la Kouda ou de la Tavda; le second habitait les environs de Tobolsk. Tous les deux offrirent volontairement de payer le *yassak* ou tribut en zibelines, et prêtèrent serment de fidélité à la Russie. Ichberdeï sut se concilier l'amitié particulière des Cosaques, auxquels il servit de conseil et de guide dans les

lieux inconnus. Ainsi les affaires de l'adminis- 1581.
tration intérieure, la perception du tribut, la chasse et la pêche, dont les produits étaient indispensables dans un pays sans agriculture,
occupèrent Iermak jusqu'au mois d'avril. Alors 1582.
un mourza lui donna avis que l'audacieux Mahmetkoul s'était de nouveau approché de l'Irtisch, et campait près de Vagaï avec une troupe peu nombreuse. L'occasion était favorable; mais pour exterminer cet infatigable ennemi, le secret et la célérité étaient plus nécessaires que la force. En conséquence les chefs cosaques, ayant choisi soixante de leurs braves, s'approchent furtivement du camp des Tatars, en égorgent plusieurs plongés dans le sommeil, et font prisonnier Mahmetkoul, qu'ils amènent en triomphe à Isker. Cette prise causa une grande joie à Iermak, car elle le débarrassait d'un ennemi plein d'audace et de courage, qu'il pouvait considérer comme un otage important dans ses relations avec le fugitif Koutchoum : bien que Mahmetkoul fût couvert du sang des frères d'armes d'Iermak, celui-ci, abjurant toute idée de vengeance personnelle, le traitait avec des égards flatteurs, tout en le tenant sous une étroite surveillance. Comme Iermak avait déjà des espions jusque dans des lieux éloignés d'Is-

Le prince Mahmetkoul prisonnier.

1582. ker, il apprit que Koutchoum, frappé du revers de Mahmetkoul, errait dans les déserts au delà de l'Ischim. Cet usurpateur allait être attaqué par Seidek (fils de Bekboulat, prince de Sibérie, l'une de ses victimes), qui marchait contre lui avec de nombreuses bandes d'Usbecks. D'un autre côté, il se trouvait affaibli par la défection du mourza Karatcha, qui, l'abandonnant dans son malheur, avait entraîné une grande partie de ses troupes, et se disposait à camper dans le pays de Lym, près d'un grand lac, au-dessus de l'embouchure de la Tara dans l'Irtisch. Ces nouvelles étaient de nature à causer une vive satisfaction à l'illustre chef des Cosaques, dont les nouvelles entreprises allaient être favorisées par la faiblesse du principal ennemi des Russes, ainsi que par l'approche du printemps.

Suite des conquêtes.

Iermak, ayant laissé à Isker une partie de sa troupe, s'embarqua avec l'autre sur l'Irtisch qu'il descendit, en naviguant vers le nord. Les tribus du voisinage reconnaissaient déjà son pouvoir, de sorte qu'il s'avança, sans obstacles, jusqu'aux bouches de l'Armidzianka, où il fut arrêté par des Tatars encore indépendans, qui, s'étant renfermés dans une forteresse, refusèrent de se rendre. Elle fut emportée d'assaut,

et les chefs cosaques firent fusiller ou pendre 1582.
les principaux auteurs d'une opiniâtreté dangereuse pour les Russes. Intimidés par la terreur, le reste des habitans jura soumission et fidélité à la Russie, en baisant un sabre teint de sang. Les cantons actuels de Ratzin, Karbin, Tourtass n'osèrent opposer aucune résistance. Plus loin commençaient les campemens des Ostiaks et des Vogoulés de la Kouda. Là, sur le rivage escarpé de l'Irtisch, leur prince Démian, réfugié dans un fort avec deux mille guerriers prêts à combattre, rejeta toutes les propositions d'Iermak. Au rapport de l'annaliste, « cette petite ville possédait dans ses murs une » idole d'or que l'on supposait y avoir été ap- » portée de l'ancienne Russie, à l'époque où » elle embrassa le christianisme. Les Ostiaks la » conservaient dans un vase rempli d'eau qu'ils » buvaient pour ranimer leur courage; les chefs » cosaques, ayant chassé les assiégés à coups » de canon, pénétrèrent dans la ville, mais ils » ne purent découvrir cette précieuse idole. » Les conquérans continuèrent leur navigation. Ils aperçurent une foule de devins qui offraient un sacrifice à leur fameuse idole de Ratscha, la conjurant de les sauver de ces terribles étrangers : l'idole restait muette, les Russes s'avan-

1582. çaient avec leur *tonnerre*, et les devins effrayés coururent se cacher dans l'épaisseur des forêts. C'est là que se trouve aujourd'hui la colonie de Ratscha, au-dessous de Demiansk. Plus loin, dans le canton de Tzingal, à l'endroit où l'Irtisch, resserré par des montagnes, précipite son cours rapide, une multitude d'hommes armés attendaient les Cosaques : mais une décharge de mousqueterie les mit en fuite, et ceux-ci s'emparèrent de la petite ville de Nazym, où ils ne trouvèrent que des femmes et des enfans frappés de terreur et attendant la mort. Iermak les traita avec tant de douceur que leurs pères et leurs maris ne tardèrent pas à venir le trouver avec un tribut. Après avoir soumis le canton de Tarkhan, les Cosaques entrèrent dans le pays du plus considérable des princes ostiaks, nommé Samar. Allié avec huit autres petits princes, il attendait les Russes de pied ferme, afin de décider, par une bataille, du sort de tout l'ancien pays d'Yougorie. Samar se vantait de son courage, de sa force, mais il oublia la prudence, car lui, son armée et ses gardes étaient plongés dans le sommeil, lorsqu'à l'heure du crépuscule, les Cosaques vinrent attaquer son camp. Éveillé par le tumulte, il se lève, saisit ses armes, et tombe frappé à mort du

premier coup de fusil. A l'instant, ses troupes se dispersent, et les habitans s'engagent à payer tribut à la Russie. Déjà Iermak se trouvait sur la rive de l'Oby, fleuve important, sur le cours duquel les anciens Novgorodiens avaient quelques notions, mais dont la source et l'embouchure, suivant les voyageurs moscovites de 1567, se cachaient dans des régions inconnues. Maître de Nazym, principale ville des Ostiaks, et de plusieurs autres forteresses, ayant entre ses mains le prince de Sibérie, Iermak eut à déplorer la perte d'un de ses braves compagnons d'armes, l'hetman Nicétas Pan, tué dans un assaut avec quelques uns des plus intrépides cosaques. Il ne voulut pas pénétrer plus avant dans un pays qui ne lui présentait que des déserts glacés, lieux de désolation où, pendant l'été, les rayons brûlans du soleil parviennent à peine à réchauffer la surface de marais immenses couverts de mousse; des fondrières durcies par le froid et parsemées d'ossemens de mammouths, y offrent l'aspect d'un vaste cimetière. Iermak désigna Alatscha, prince ostiak, comme chef des tribus de l'Oby; ensuite il reprit le chemin de la capitale de Sibérie, traité en vainqueur et en souverain par ses tributaires. Il était accueilli partout avec les démons- 1582.

1582. trations d'une soumission absolue, comme un guerrier redoutable et doué d'une force d'âme surnaturelle. Au son d'une musique guerrière les Cosaques remontaient les fleuves : ils descendaient de leurs barques, vêtus de leurs plus beaux habits, afin d'étonner les habitans par leurs richesses. Ayant ainsi assuré la domination de la Russie depuis Bérézof jusqu'au Tobol, Iermak, satisfait et tranquille, arriva heureusement à Isker.

Ambassade à Moscou.

Alors seulement, il annonça aux Stroganof, qu'avec l'aide de Dieu il avait vaincu le sultan, pris sa capitale, ses États, son neveu, et fait prêter à ses peuples serment de fidélité à la Russie. En même temps, il écrivit au tzar que ses pauvres Cosaques, proscrits, troublés par leur conscience et livrés au repentir, avaient bravé la mort pour réunir un vaste État à la Russie, au nom du Christ et de leur grand monarque, *pour les siècles des siècles et pour tout le temps qu'il plaira au Très-Haut de prolonger l'existence de l'univers.* « Ils attendent, ajoutait-il, » les ordres des voïévodes russes auxquels ils » sont prêts à remettre le royaume de Sibérie, » sans aucune espèce de condition, disposés à » mourir pour la gloire ou sur un échafaud, se- » lon qu'il plairait à Dieu et à leur maître. »

Muni de cette missive, le second des chefs, Jean Koltzo, premier compagnon d'Iermak dans les combats et dans les conseils, partit pour Moscou où il avait été condamné à un supplice rigoureux, comme criminel d'État, sans craindre l'arrêt solennel qui menaçait ses jours. 1582.

Ici nous préviendrons une question qui paraît assez naturelle. En annonçant aussi tard ses succès aux Stroganof, Iermak, séduit par la facile conquête de la Sibérie, ne songeait-il pas, ainsi que le supposent quelques historiens, à régner sur ce pays d'une manière indépendante? Quoique vainqueur, ses forces diminuaient tous les jours, et le besoin de secours n'aurait-il pas été le seul et véritable motif de sa démarche auprès de Jean? Cependant comment imaginer que ce chef prudent n'aurait pas prévu, en commençant son expédition, qu'une poignée de téméraires, abandonnés de la Russie, seraient dans deux ou trois ans anéantis par les combats ou les maladies; que dans un climat rigoureux, ils succomberaient au milieu des déserts et d'épaisses forêts, impénétrables refuges d'une population sauvage et féroce, que les armes à feu pouvaient, seules, forcer à payer tribut aux étrangers? Il est plus probable que n'ayant pas été témoin oculaire des faits, l'annaliste établit, sur des

1582. hypothèses, l'ordre dans lequel ils se sont succédés. Peut-être Iermak avait-il craint de se vanter trop tôt de ses succès, voulant, avant tout, achever la conquête de la Sibérie; ce qu'il crut avoir fait en chassant Koutchoum dans les déserts, et en établissant les bornes de l'empire moscovite sur les rives de l'Oby.

Transportés de joie à la nouvelle qu'ils venaient de recevoir des hetmans, les Stroganof partirent à l'instant pour Moscou, empressés de communiquer au tzar tous les détails de leur glorieuse entreprise. Ils lui demandèrent d'achever la réduction de la Sibérie, de simples particuliers comme eux n'ayant pas les moyens de conserver une aussi vaste conquête. Les envoyés d'Iermak, Jean Koltzo et ses compagnons, parurent aussi devant le prince *pour lui offrir* le royaume de Sibérie, ainsi que de précieuses fourrures en zibelines, renards noirs et castors. C'était, depuis bien long-temps, les premiers transports de joie dans la triste Moscou! Le tzar et la nation semblèrent *se ranimer*. A la cour, sur la grande place, on répétait avec ivresse, *Dieu a envoyé un nouvel Empire à la Russie!* On sonnait les cloches, on adressait au ciel de solennelles actions de grâces, comme à l'époque de Kazan et d'Astrakhan, temps heureux de la

Joie à Moscou.

jeunesse du tzar! La renommée exagérait la gloire de cette conquête; il n'était bruit que des innombrables armées détruites par les Cosaques, du grand nombre de peuples soumis par leur valeur, des richesses immenses qu'ils avaient trouvées; en un mot, la Sibérie semblait être tombée du ciel pour les Russes; et, pour faire ressortir davantage les succès d'Iermak, on oubliait que de temps immémorial ce pays avait été connu des Russes. La disgrâce des Cosaques fit place aux honneurs; Jean Koltzo, baissant avec humilité sa tête coupable devant le tzar et les boyards, n'entendait plus que des paroles de bienveillance, que des louanges sur sa conduite, que le nom de vaillant guerrier; vivement attendri, il baisait la main du tzar, qui lui fit donner, ainsi qu'aux autres envoyés de Sibérie, de l'argent, du drap et des étoffes de prix. Jean expédia immédiatement vers Iermak le prince Siméon Bolkovsky et l'officier Jean Gloukof avec cinq cents strélitz. Il autorisa Jean Koltzo à chercher des volontaires pour aller s'établir dans les nouvelles contrées du Tobol, et ordonna à l'évêque de Vologda d'y envoyer dix prêtres, à l'effet de célébrer l'office divin. Le prince Bolkovsky devait prendre, au printemps, des bateaux chez les Stroganof, et s'embarquer

1582.

Envoi d'une armée en Sibérie.

1583. sur la Tchoussóvaïa, pour suivre les traces du héros de la Sibérie. Les illustres citoyens, véritables auteurs de cette acquisition importante pour la Russie, la cédèrent à l'État; mais en récompense et pour prix *de leurs services et de leur zèle*, Jean fit à Siméon Stroganof concession de deux bourgs, la grande et la petite Sol, sur le Volga. Maxime et Nicétas obtinrent le privilége de faire le commerce dans toutes leurs villes, sans payer aucun droit.

En attendant de bonnes nouvelles de la Russie, les conquérans de la Sibérie ne s'abandonnaient pas à un stérile repos. Ils s'avancèrent par la Tavda jusqu'au pays des Vogoulitches et près de l'embouchure de cette rivière, où dominaient les princes tatars Laboutan et Petschénieg. Dans une affaire sanglante, Iermak les mit en déroute sur les bords d'un lac, et l'annaliste rapporte que de son temps on y voyait encore une grande quantité d'ossemens humains. Mais les timides habitans des cantons de Koschoutz et de Tabarin payèrent, sans murmurer, le tribut exigé par le chef des Cosaques. Ces paisibles sauvages vivaient dans une indépendance absolue, n'ayant ni princes, ni chefs; seulement ils accordaient leur respect à quelques hommes riches, dont la sagesse était généralement reconnue, et les pre-

naient pour juges dans leurs querelles. Ils accordaient une égale estime à de prétendus devins. L'un d'eux regardant Iermak avec une sainte terreur, lui avait, dit-on, prédit une longue gloire; mais il avait gardé le silence sur sa mort prochaine. Ici la fable créa de nouveaux géans parmi les nains de Vogoulie qui ont à peine deux archines de hauteur. D'après un de ces contes, les Russes virent avec surprise, près de la ville de Tabarin, un géant haut de deux toises, qui saisissait une dixaine d'hommes à la fois, et les étouffait entre ses bras; ne pouvant parvenir à le prendre vivant, ils le tuèrent à coups de fusil. Au total, la relation de cette expédition n'est pas très-authentique, et ne se trouve que dans le supplément à la chronique de Sibérie. On y lit aussi qu'après avoir atteint les marais et les forêts de Peloum, dispersé les Vogoulitches, et fait de nombreux prisonniers, Iermak chercha à recueillir de ces derniers quelques renseignemens sur les chemins qui, des bords de la Haute-Tavda, conduisaient à Perme à travers la chaîne des monts de pierre, afin de découvrir une communication moins dangereuse, moins difficile avec la Russie : mais qu'il lui fut impossible de se frayer un chemin dans des déserts marécageux en été, et ensevelis en 1583.

1583. hiver sous des neiges profondes. Iermak venait d'augmenter le nombre de ses tributaires, et d'étendre ses domaines jusqu'à la rivière de Sosva, dans l'antique pays d'Yougorie. Il avait enclavé dans leurs limites le pays de *Kondinie*, peu connu jusqu'alors, bien que placé depuis long-temps dans les titres des souverains moscovites. Il retourna ensuite dans la capitale de la Sibérie, où l'attendait la récompense de ses glorieux travaux.

Jean Koltzo était arrivé à Isker chargé des gratifications du tzar, suivi du prince Bolkovsky avec ses hommes de guerre. Le premier remit de riches présens aux chefs ainsi qu'aux soldats. Il était porteur pour Iermak de deux cuirasses, d'une coupe d'argent et d'une pelisse que le tzar avait portée lui-même. Dans une lettre pleine de bonté, Jean annonçait aux Cosaques un entier oubli de leurs fautes et la reconnaissance éternelle de la Russie pour leurs importans services. On assure qu'il nommait Iermak, prince de Sibérie, lui ordonnant d'administrer et gouverner ce pays, comme il l'avait fait jusqu'alors; d'y établir l'ordre, d'y consolider enfin la suprême puissance du tzar. De leur côté les Cosaques rendaient des honneurs aux voïévodes de Jean ainsi qu'à tous les strélitz. Ils leur firent des présens

en zibelines et les traitèrent avec tout le luxe que permettait leur position, se préparant ensemble à de nouvelles entreprises. Toutefois cette félicité d'Iermak et de ses compagnons ne fut pas de longue durée : nous touchons au commencement de leurs revers. 1583.

D'abord on vit se manifester parmi les troupes un affreux scorbut, maladie commune à ceux qui arrivent dans des climats froids et humides, dans des contrées sauvages et presque inhabitées. Les strélitz en furent attaqués les premiers. Bientôt elle se communiqua aux Cosaques, dont plusieurs perdirent les forces et même la vie. Ensuite l'hiver amena une grande disette de vivres : un froid excessif, des tourmentes, des tourbillons de neige empêchaient la chasse et la pêche ainsi que l'arrivage du grain des campemens voisins, dont quelques habitans s'occupaient d'une agriculture peu productive. La famine commençait à se faire sentir; la maladie faisait des progrès, et tous les jours elle enlevait plusieurs victimes, au nombre desquelles se trouva le prince Bolkovsky. On lui fit, à Isker, d'honorables funérailles. L'abattement général atteignit aussi le cœur d'Iermak; il ne craignait pas la mort, habitué depuis long-temps à la braver, mais il s'affligeait à l'idée de perdre sa conquête,

1584. de tromper l'espoir du tzar et de la Russie. Heureusement cette calamité cessa avec le printemps : la chaleur atmosphérique vint contribuer à la guérison des maladies, et des convois de vivres ramenèrent l'abondance parmi les Russes : alors Iermak fit partir le prince Mahmetkoul pour Moscou, annonçant au tzar que tout allait bien en Sibérie; toutefois il lui demandait instamment des secours plus considérables que les premiers, afin de conserver ses conquêtes et de pouvoir en faire de nouvelles. Mahmetkoul, fidèle observateur de la loi de Mahomet, servit par la suite dans les armées russes.

Iermak qui avait perdu à peu près la moitié de ses hommes de guerre, par l'épidémie et la famine, éprouva bientôt un nouveau malheur par l'effet de son imprudente crédulité. Le mourza Karatscha, après avoir abandonné son souverain au moment de ses revers, avait établi un camp nombreux sur la Tara : il avait des espions à Isker, des amis et des intelligences dans tous les campemens des environs : il ambitionnait la gloire de devenir le libérateur de sa patrie. En attendant une occasion favorable, il flattait les Russes avec une perfide adresse : il leur envoyait des présens, leur demandait des secours sous le prétexte qu'il était menacé par

les Nogaïs, protestait de sa fidélité; en un mot il parvint à tromper Iermak à tel point que celui-ci lui envoya quarante de ses plus intrépides soldats, sous les ordres de l'hetman Jean Koltzo. Quelques décharges de mousqueterie auraient suffi à cette poignée de braves pour disperser des milliers de sauvages; mais conduits à leur perte par une fatale destinée, les Cosaques arrivèrent, sans prendre aucune précaution, chez leurs prétendus amis et se placèrent tranquillement sous le fer des meurtriers. Le premier des héros d'Iermak et ses vaillans compagnons, naguère lions dans les combats, tombèrent comme des agneaux dans le camp de la Tara.... Le résultat de cet événement fut la révolte de tous les tributaires. Aussitôt les Tatars, les Ostiaks de Sibérie se soulèvent contre les Russes et massacrent, dans une reconnaissance, l'hetman Mikhaïlof; ensuite ils se réunissent aux troupes de Karatscha et vont avec leurs innombrables chariots camper autour d'Isker, où Iermak se voit étroitement assiégé. Ses conquêtes, son royaume, ses sujets, tout venait de s'évanouir! Quelques toises de fortifications en bois avec des remparts de terre, formaient alors tout le domaine des Cosaques! Iermak aurait pu faire des sorties; mais il voulait ménager ses soldats,

1584.

Imprudence des Cosaques.

1584. réduits à un petit nombre; il se contentait donc de faire tirer du canon, sans aucun résultat, car n'ayant que des pièces d'artillerie légère, il ne pouvait atteindre l'ennemi qui se tenait hors de portée et ne voulait pas s'approcher de la ville, certain de la prendre par famine, chose inévitable si le siége avait duré plus long-temps. Dans cette extrémité les Cosaques prennent une résolution désespérée. Pendant la nuit du 12 juin, laissant Iermak pour veiller à la sûreté de la ville, ils en sortent commandés par Mathieu Metchériak, se glissent à travers les chariots de l'ennemi, et à la faveur de l'obscurité ils parviennent jusqu'à l'endroit nommé Saouskan, à quelques verstes de la ville. C'est là que Karatscha avait établi son camp. Aussitôt ils se jettent sur les Tatars plongés dans le sommeil, en égorgent un grand nombre (entre autres deux fils de Karatscha), poursuivent de tous côtés les fuyards saisis d'épouvante et se baignent dans le sang des infidèles. Le mourza lui-même s'enfuit au delà du lac, suivi de quelques-uns des siens. L'aube du jour rendit bientôt le courage aux ennemis. Des troupes arrivées des autres campemens avaient arrêté les fuyards; les Tatars s'étaient rangés en ordre de bataille; cependant les Cosaques, retranchés au milieu des chariots

de Karatscha, parvinrent, au moyen d'un feu 1583.
bien entretenu, à repousser toutes les attaques et à rentrer dans la ville, délivrée par leur valeur; car, frappé de terreur, le mourza avait levé le siége en toute hâte et s'était sauvé au-delà de l'Ischim. Les villages et campemens voisins se soumirent de nouveau à Iermak : le destin favorisait encore les héros!

Dernières conquêtes d'Iermak.

Iermak résolut d'intimider les ennemis et de garantir sa sûreté pour l'avenir. A cet effet, bien qu'il ne lui restât plus qu'une faible troupe, il entreprit de poursuivre Karatscha, en remontant l'Irtisch, afin d'étendre les possessions de la Russie vers l'est. Il battit le prince Beghiche et s'empara de sa ville, dont on voit encore les débris sur les rives d'un lac sinueux, près de l'embouchure du Vagaï. Il se rendit maître de toute la contrée qui s'étend jusqu'à l'Ischim, effrayant par sa vengeance ceux qui osaient lui résister, épargnant ceux qui mettaient bas les armes. Dans la contrée de Sargaty vivait alors un illustre vieillard, ancien chef tatar, juge héréditaire de toutes les tribus, depuis le premier khan de Sibérie. Il fit acte de soumission ainsi que le prince Étitchaï, qui gouvernait la ville de Tébend. Celui-ci, en apportant le tribut à Iermak, lui présenta sa jeune fille fiancée au

1584. fils de Koutchoum ; mais l'hetman, rigide observateur des lois de la chasteté, ordonna à la vierge des déserts d'éloigner de lui *la séduction de ses attraits et de son innocence*. Près de l'embouchure de l'Ischim, il s'éleva entre les soldats d'Iermak et les farouches habitans de ce misérable pays, une querelle sanglante, dans laquelle cinq de ses intrépides cosaques perdirent la vie. On célèbre encore aujourd'hui leur mémoire dans les chansons mélancoliques de la Sibérie. La petite ville de Tachatkan tomba aussi au pouvoir des Russes ; leur chef ne jugea pas à propos d'attaquer une place plus importante, fondée par Koutchoum sur les bords du lac Aoussaklou. Il pénétra jusqu'à la rivière de Chische, où commencent les déserts ; imposa des tributs à cette nouvelle conquête, et revint apporter à Isker des dépouilles qui devaient être ses derniers trophées !

La domination des Cosaques, établie depuis deux ans sur la Sibérie, leur avait donné les moyens d'ouvrir un négoce avantageux avec les contrées les plus éloignées de l'Asie, célèbres, de temps immémorial, par leurs richesses et leur commerce florissant. Déjà les caravanes de Boukharie se rendaient à Isker, en côtoyant le lac Aral, à travers les déserts de Kirghis-Kaïs-

saks, par un chemin frayé sans doute depuis 1584.
long-temps, peut-être même par Genghis-Khan et ses successeurs. L'arrivée de ces étrangers animait la capitale de la Sibérie et lui donnait l'aspect d'une foire tumultueuse, où les Russes trouvaient en échange de leurs pelleteries, les produits de l'industrie orientale, nécessaires ou agréables à des hommes qui, sans craindre d'exposer leur vie, aimaient à en jouir. Les marchands de Boukharie étaient attendus à Isker, lorsque Iermak apprend que le fugitif Koutchoum avait osé reparaître dans le désert du Vagaï et leur coupait le chemin. Il part aussitôt à la tête de cinquante cosaques pour aller à leur rencontre; il les cherche pendant tout un jour et ne découvre ni la caravane, ni les traces de l'ennemi. Il revient sur ses pas et se dispose à passer la nuit sous des tentes, laissant ses bateaux amarrés au rivage, près de l'embouchure du Vagaï. C'est là que l'Irtisch, dirigeant son cours vers l'orient, se divise en deux bras dont l'un forme de sinueux détours, et dont l'autre coule en droite ligne par un canal appelé d'Iermak, mais qui doit avoir été creusé à une époque bien antérieure; ses bords aplanis par le temps ne présentent plus aucun vestige du travail des hommes.

1584. En cet endroit, au sud de la rivière, on voit, au milieu d'un vallon, une élévation destinée, d'après une tradition unanime, à l'habitation d'un roi et formée par les mains de jeunes filles. C'est parmi ces monumens d'un siècle perdu dans l'oubli que devait périr le conquérant de la Sibérie, celui de qui datent les notions positives que nous avons sur ce pays. Il devait périr victime de sa propre imprudence, effet d'une inévitable destinée! Iermak n'ignorait pas la proximité de l'ennemi : cependant, sans prendre aucune précaution, sans placer de sentinelles, et comme s'il eût été las de vivre, il s'abandonna, lui et ses camarades, à un profond sommeil. La pluie tombait à verse : le bruit des vagues, celui des vents contribuaient à endormir les Cosaques, tandis que l'ennemi veillait sur l'autre bord du fleuve. Ses espions ayant découvert un gué s'approchent en silence du camp d'Iermak. Ils voient ses guerriers couchés sur la terre et leur enlèvent trois fusils avec leurs sacs à cartouches, qu'ils apportent à leur roi, comme preuve de la facilité avec laquelle on pouvait enfin exterminer les invincibles. A cette nouvelle Koutchoum tressaillit de joie. Sans perdre un instant il assaillit les Russes à demi-morts et les égorge; c'était la nuit du 5 août. Deux seule-

ment échappèrent au massacre. L'un s'enfuit à Isker; le second, qui était Iermak lui-même, réveillé par le cliquetis des armes, par les cris des mourans, se lève et voit la mort devant lui. Il parvient cependant encore à repousser ses assassins à coups de sabre, et s'élance dans les ondes profondes et orageuses de l'Irtisch; mais, entraîné sous les flots par le poids de la cuirasse de fer qu'il avait reçue du tzar, il se noie avant d'atteindre ses bateaux..... Déplorable fin pour un conquérant, car il pouvait penser qu'il perdait sa gloire avec la vie! Non, les eaux de l'Irtisch ne l'ont point engloutie! La reconnaissance de la Russie, les pages de l'histoire, les annales de l'Église, garantissent à Iermak un éternel souvenir! 1584. Mort d'Iermak.

Ce héros, dont les hauts faits avaient effacé depuis long-temps l'épithète de brigand jointe à son nom, périt d'une mort prématurée: toutefois il avait eu le temps de terminer son principal ouvrage. En égorgeant quarante-neuf cosaques plongés dans le sommeil, Koutchoum ne put ôter le royaume de Sibérie à la puissance qui l'avait rangé pour jamais au nombre de ses domaines. Les contemporains et la postérité ont laissé à Iermak toute la gloire de cette conquête. Ses exploits sont célébrés non-seulement dans

1584. les annales, mais aussi dans les temples sacrés, où, jusqu'aujourd'hui, on prie le ciel pour le repos de son âme ainsi que pour ses braves compagnons d'armes, morts avec lui sur les rives de l'Irtisch. On y retrouve encore son nom dans ceux des lieux, dans les traditions orales, et les plus pauvres cabanes sont ornées de portraits de ce prince-hetman. Il était d'une figure noble et majestueuse, d'une taille moyenne. Il avait des muscles prononcés, de larges épaules, un visage aplati, mais agréable, la barbe noire, les cheveux bruns et bouclés, des yeux perçans, miroir d'une âme ardente, énergique, et d'un esprit pénétrant. Le 13 d'août, son corps fut porté par le courant près du village d'Épantchinsky, à douze verstes d'Abalak. Un Tatar, nommé Yaniche, petit-fils du prince Beghiche, pêchant dans la rivière, y aperçut les pieds d'un cadavre. L'ayant retiré de l'eau au moyen d'une corde, il reconnut Iermak à sa cuirasse de fer garnie de bronze, avec un aigle d'or sur la poitrine. Joyeux, il appelle à grands cris les habitans du village pour leur montrer les restes du héros. *D'après quelques rapports du temps*, un mourza, nommé Kandaoul, fit dépouiller Iermak de sa cuirasse et aussitôt un sang frais sortit à gros bouillons du cadavre déjà roide : les

Portrait du héros de Sibérie.

Tatars, altérés de vengeance, le placèrent sur 1584.
un échafaud et en firent un but pour tirer de l'arc pendant six semaines. Le roi Koutchoum et les plus éloignés des princes Ostiaks s'étant rassemblés dans ce lieu pour jouir de cet affreux spectacle, virent avec le plus grand étonnement de nombreux oiseaux de proie voltiger au dessus du cadavre, sans oser y toucher; des visions, des rêves effrayans, forcèrent les infidèles à enterrer le mort dans le cimetière de Beghiche, à l'ombre d'un sapin touffu. Le jour de son enterrement, ils firent rôtir et mangèrent trente bœufs en l'honneur de ses funérailles; ensuite ils donnèrent la cotte de maille d'Iermak aux prêtres de la fameuse idole de Bélogorsk, sa cuirasse au mourza Kandaoul, son habit au prince Seïdek, et son sabre, avec le ceinturon, au mourza Karatscha. Il s'opéra beaucoup de miracles sur sa tombe, qui brillait d'une clarté éblouissante et sur laquelle paraissait une colonne de feu. Le clergé mahométan, effrayé de ces phénomènes, trouva le moyen de cacher cette tombe, que personne ne connaît aujourd'hui. Tous les détails relatifs aux exploits et à la mort d'Iermak furent donnés, en 1650, au centenier Joseph Réniézof, par un *Taïscha* ou prince Kalmouk, nommé Ablaï, qui brûlait du désir d'acquérir la cui-

1584 rasse d'Iermak et parvint enfin à l'obtenir des descendans de Kandaoul.

La nouvelle de la mort de l'hetman plongea les Russes de l'expédition dans une inexplicable terreur; sa troupe était réduite à cent cinquante cosaques et soldats de Moscou, y compris les restes de la compagnie étrangère des Stroganof, sous le commandement de Mathieu Metchériak. Tout était fini pour eux! La mort d'Iermak avait détruit leur audace et leurs espérances. Redoutant Koutchoum, Seïdek, Karatscha, les habitans et la famine, ils se décidèrent à retourner en Russie, et, le 15 août, ils abandonnèrent la capitale de la Sibérie, livrés à un profond chagrin. En effet, ils quittaient, dans ce pays, les tombeaux de leurs frères d'armes et les monumens sacrés du christianisme; ils perdaient tout le fruit de leurs pénibles travaux, une conquête achetée au prix de leur sang, et ne voyaient, entre eux et la Russie, que d'immenses déserts, des dangers sans nombre, des combats et probablement un trépas ignoré. Ces hommes, naguères conquérans orgueilleux, maintenant malheureux bannis, s'embarquèrent sur le Tobol, à la grande satisfaction de Koutchoum et de tous les Sibériens, car les sauvages eux-mêmes abhorrent une domination étrangère. Après la mort

Les Cosaques quittent la Sibérie.

d'Iermak, Koutchoum n'avait pas osé cerner la 1584.
ville d'Isker. Lorsqu'il apprit la fuite des Cosaques, toujours redoutables et invincibles à ses yeux, dans la forteresse comme dans leurs bateaux foudroyans, il se garda bien d'inquiéter leur navigation; il rentra, sur les traces d'Aleï, son fils, dans sa capitale déserte, pour y rétablir sa puissance, pour réorganiser un royaume que bientôt il devait perdre de nouveau. A la vérité, il n'y restait plus de Russes, mais leurs cendres et leurs sépultures y appelaient des vengeurs. Les ombres d'Iermak et de ses compagnons invitaient les Russes à achever la facile conquête d'un pays immense qui s'étend depuis la chaîne des monts Ourals, jusqu'au nord-ouest de l'Amérique, jusqu'à l'Océan oriental. Le succès de cette entreprise devait, dans la suite des siècles, reculer les limites de la Russie jusqu'aux possessions espagnoles et lui procurer, non-seulement d'inépuisables mines de métaux, les riches produits de la chasse, un commerce d'échange avantageux avec la Chine, mais encore la gloire de civiliser des peuples sauvages. Elle y trouvait également un moyen heureux de châtier les criminels sans leur faire subir la peine de mort; la possibilité d'utiliser leur existence au profit de l'État, en les faisant servir à peu-

1584 pler les déserts ; en employant leurs bras, libres de chaînes, à extraire les trésors renfermés dans le sein de la terre ; enfin de corriger souvent les mœurs de ces infortunés ; puissant motif de consolation pour l'humanité !

Nous verrons bientôt le retour des Russes en Sibérie, ainsi que la suite de leurs victoires et conquêtes dans ce nouveau monde, sous le règne du successeur de Jean.

CHAPITRE IX.

Suite du règne de JEAN LE TERRIBLE.

1582 — 1584.

Guerre et trève avec la Suède. — Affaires de Pologne. — Révolte des Tchérémisses. — Relations avec diverses puissances, et particulièrement avec l'Angleterre. — Jean forme le projet d'épouser une Anglaise. — Portrait de cette dame. — Ambassade à Londres. — Ambassadeur d'Élisabeth. — Maladie et mort de Jean. — Amour des Russes pour l'autocratie. — Comparaison entre Jean et d'autres tyrans. — Utilité de l'Histoire. — Mélange de bien et de mal dans le caractère de Jean. — Jean administrateur et législateur. — Colléges. — *Diaks*, — Gens de robe. — Gentilshommes du Conseil. — Gentilshommes, pairs et cadets. — Princes serviteurs de l'État. — Stolniks ou échansons. — Réglemens pour l'armée. — Lois. — Valeur du rouble. — Réglemens ecclésiastiques. — Remarquable cérémonie d'Église. — Fondation de villes. — État de Moscou. — Commerce. — Luxe et magnificence. — Renommée de Jean.

1584. Guerre et trève avec la Suède.

JEAN avait désarmé Batory par de grands sacrifices; quelques présens de peu de valeur avaient satisfait le khan, moins redoutable à la

1582. vérité, mais toujours à craindre; il pouvait donc, en toute liberté, attaquer la Suède, abandonnée par ses alliés. Ses désirs et ses espérances avaient pour objet de réprimer cet audacieux ennemi, et de relever par des triomphes l'honneur des armes russes aux yeux de l'Europe. Le succès paraissait certain et facile. Non-seulement Batory livrait le roi de Suède à la vengeance du tzar, il le menaçait encore de lui déclarer la guerre au sujet de l'Esthonie. En réclamant cette province, il disait au roi : *Vous avez profité de mes victoires pour vous approprier Narva et d'autres villes allemandes, propriétés de la Pologne. Ce qui est acheté*, répondit le prince, *au prix du sang de nos sujets est à nous : j'étais en campagne avant d'avoir vu vos étendards. Souvenez-vous que l'Europe entière tremblait jadis au seul nom des Goths, dont la puissance et la valeur sont devenus notre héritage. Nous ne craignons ni le glaive des Russes, ni celui des Transylvains.* Cette fierté avait quelque chose de chevaleresque qui annonce une âme élevée; toutefois elle pouvait avoir des suites funestes pour la Suède encore faible, encore agitée par le fanatisme de son souverain, partisan zélé de l'Église latine, ainsi que par l'inimitié qui existait entre lui et le

duc Charles, son frère. D'un côté, l'impétueux 1582.
Batory, annonçant qu'il enlèverait de vive force ce qu'il réclamait, se préparait à marcher contre les Suédois ; de l'autre, les voïévodes russes, princes Rostovsky, Toumensky, Khvorostinin, Scherbatoï, sortis de Novgorod, s'avançaient contre Narva, Yam, et vers les rives de la Néva, en Finlande. Ayant rencontré l'ennemi au village de Liatitz, canton de Votsk, ils le battirent complétement, et reçurent du tzar des médailles d'or pour récompense de leur valeur. Cette victoire était due, surtout, au prince Dmitri Khvorostinin, un des héros de Pskof, qui avait mis les Suédois en déroute par le choc de son avant-garde. Une seconde affaire non moins importante, non moins favorable aux armes russes, eut lieu sur les bords de la Néva. Conformément aux conseils du traître Athanas Belzky, le général de La Gardie s'était porté inopinément contre Nottebourg ou Oreschek qu'il voulait surprendre. Les voïévodes prince Basile Rostovsky Soudakof et Khvostof s'y défendirent avec intrépidité; ils égorgeaient les Suédois, les noyaient dans la Néva; tandis que le prince André Schouïsky arrivait, à marches forcées, de Novgorod avec sa cavalerie, pour sauver cette place importante. A cette nouvelle,

1583. justes et fondées; il s'engageait alors à réprimer, sans retard, l'audace des officiers polonais; mais bientôt il accusait les Russes et justifiait ses sujets; de sorte qu'au mois de septembre 1583, Jean se trouva forcé d'envoyer sur la frontière deux mille enfans-boyards et strélitz, pour y défendre les Russes contre les vexations de Patz, voïévode de Vitebsk, qui avait construit une nouvelle forteresse sur le territoire de la Moscovie; en un mot, malgré la pusillanime patience de Jean, les hostilités pouvaient, d'un jour à l'autre, se renouveler du côté de la Pologne.

Révolte des Tchérémisses. Une révolte générale éclata tout-à-coup dans le pays des Tchérémisses de la plaine, et s'étendit avec une telle violence que les voïévodes de Kazan ne purent parvenir à l'apaiser. Le tzar, alarmé, fit partir aussitôt des troupes sous le commandement du prince Életsky (octobre 1582). Ensuite, ayant appris que l'insurrection faisait des progrès au lieu de se calmer, il fit marcher contre les Tchérémisses ses plus illustres voïévodes, le prince Jean Vorotinsky et le valeureux Dmitri Khvorostinin. D'autres nouvelles répandirent encore de plus vives alarmes dans Moscou. Au mépris du traité de paix, le khan Mehmet-Ghireï, qui entretenait des in-

telligences avec les Tchérémisses rebelles, était 1583.
prêt à marcher contre la Russie; les Nogaïs, jusqu'alors demeurés fidèles, mais excités par lui et par le roi de Sibérie, pillaient les environs de la Kama. Il fallut faire agir à la fois toutes les forces militaires. Un corps d'armée fut détaché vers les bords de cette rivière; un autre, sous le commandement des princes Théodore Mstislavsky, Kourliatef et Schouïsky, alla occuper les rives de l'Oka, tandis qu'un troisième, embarqué sur le Volga, naviguait vers Sviaïsk. Toutefois le khan n'osa pas pénétrer en Russie; mais la révolte des Tchérémisses se prolongea jusqu'à la fin des jours du tzar, avec un acharnement extraordinaire. Trop faibles, trop ignorans pour donner des batailles rangées, ces sauvages farouches, irrités sans doute par la cruauté des fonctionnaires du tzar, s'entr'égorgeaient avec les soldats moscovites sur les cendres des habitations, dans les forêts ou dans les déserts, en hiver comme en été. Ils voulaient l'indépendance ou la mort. Pour serrer les rebelles de plus près, le voïévode prince Tourénin fit construire alors les forteresses de Saint-Cosme et Saint-Damien.

Ainsi le tzar avait acheté à haut prix une trève avec la Pologne, afin de pouvoir écraser la Suède.

1583. Néanmoins, au lieu d'importans succès, il ne lui resta que la honte de céder tacitement à cette dernière puissance, et les villes de l'Esthonie, et même un antique domaine de la Russie, parce qu'il était alarmé de nouveau des projets de Batory ou du khan, et inquiet de la sanglante insurrection qui désolait les contrées orientales de l'Empire. On assure qu'au milieu de ces événemens il paraissait tranquille : au moins ne perdait-il pas sa vigueur dans les affaires de l'État, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Il avait abandonné, pour habiter Moscou, la fatale Slobode, où l'imagination lui montrait sans cesse l'ombre ensanglantée du fils, dont il avait été le meurtrier. Il présidait au conseil des boyards, traitait avec magnificence les ambassadeurs du schah de Perse et du Sultan, ceux de Boukharie et de Khiva. Considérant Hodabend, successeur de Thamas, comme un ennemi de l'Empire ottoman, qui pouvait devenir dangereux pour la Russie, il entretenait avec lui des liaisons intimes, en même temps qu'il témoignait au Grand-Seigneur une extrême déférence, sans lui dire un mot ni de la guerre ni de la paix. Seulement il permettait aux marchands turcs de venir à Moscou pour y faire un commerce d'échange des draps d'or d'Asie contre

Relations avec diverses puissances, et particulièrement avec l'Angleterre.

les zibelines de Russie. Ses rapports avec les princes des pays caspiens se bornaient également à des liaisons de commerce ; mais c'était avec l'Angleterre que se trouvaient établies les plus intéressantes relations de la cour de Moscou. 1583.

Depuis l'année 1572, le commerce des Anglais avait repris une nouvelle vigueur en Russie ; ils recommençaient à se louer de la bienveillance du tzar, trouvant partout justice, aide et assistance, en dépit des négocians hollandais ou allemands : ceux-ci cherchaient, à force d'intrigues et de ruses, à les noircir dans l'esprit de Jean, répandant l'or à pleines mains pour suborner ses secrétaires et ses courtisans. Élisabeth, de son côté, n'avait aucun égard aux représentations des puissances du Nord sur le danger que ce commerce présentait à l'Europe menacée par les projets ambitieux des Russes. Ayant appris que le roi de Danemarck mettait à contribution les marins anglais lors de leur passage vers les côtes de la Laponie russe, elle en écrivit à Jean : *Je sais*, lui répondit-il, *que le perfide Frédéric de Danemarck, dans le dessein de priver la Russie de toute communication avec les États de l'Europe, fait valoir ses prétentions sur Kola et Petchenga, anciennes pro-*

1583. *priétés de mon Empire. Anéantissons de concert ses injustes projets : balayez la mer et le chemin de la Dvina avec des vaisseaux de guerre, tandis que, d'après mes ordres, des troupes de terre vont occuper les ports de l'Océan septentrional, pour mettre vos négocians à l'abri de la violence des Danois.* Cependant Frédéric ne donna aucune suite à ses prétentions déplacées, car il ne pouvait songer à faire la guerre aux Russes dans les déserts sauvages de la Laponie, et il craignait d'indisposer l'Angleterre déjà puissante sur mer.

Approuvée par la raison d'État, l'alliance sincère de ces deux puissances se fondait également sur l'amitié personnelle que Jean portait à la reine; amitié alimentée par ce que les négocians anglais établis à Moscou publiaient des grandes qualités, des actions de cette princesse, par leurs récits sur sa noble figure, son amabilité, ses bonnes dispositions et son amitié pour le tzar. On a même prétendu qu'il pensait à épouser cette beauté quinquagénaire; mais ce bruit n'a été confirmé par aucun témoignage historique contemporain. Néanmoins Jean, marié en sixièmes ou septièmes noces, *connaissant l'état de grossesse de Marie,* et dans la première année de ce malheureux et

dernier hymen, cherchait effectivement pour lui une illustre fiancée en Angleterre, afin de raffermir encore son alliance avec Élisabeth. Nous allons exposer avec quelques détails les circonstances de cette intéressante affaire. 1583.

Robert Jacobi, un des médecins de la cour d'Angleterre, arriva à Moscou dans l'été de 1581, porteur d'une lettre dans laquelle la reine écrivait au tzar : « Je vous cède, *mon frère chéri*, » l'homme le plus habile dans l'art de guérir, » bien qu'il me soit très-utile, mais parce qu'il » vous est nécessaire ; vous pouvez en toute » confiance lui abandonner votre santé. Je vous » envoie avec lui des pharmaciens et des chi- » rurgiens, expédiés de gré ou de force, quoi- » que nous n'ayons pas nous-même un nombre » suffisant de gens de cette espèce. » Dans son entrevue avec Robert, Jean lui demanda s'il se trouvait en Angleterre quelque personne veuve ou fille, digne de la main d'un souverain. « Je » n'en connais qu'une seule, répondit le méde- » cin; c'est Marie Hastings, âgée de trente ans, » fille du comte de Huntington, prince apana- » gé, et nièce de la reine par sa mère. » Il est probable que, devinant un dessein si favorable aux intérêts de l'Angleterre, Robert captiva l'imagination de Jean par la peinture des qua-

1583. lités supérieures de Marie, car ce prince fit partir incessamment pour Londres le gentilhomme Pissemsky. Il devait, d'après les instructions dont il était porteur,

1°. Convenir d'une alliance intime entre l'Anleterre et la Russie;

2°. Solliciter une audience particulière de la reine et lui confier en secret les idées du tzar relativement au mariage projeté, dans le cas cependant où Marie Hastings aurait les qualités requises pour être fiancée au tzar; demander à cet effet une entrevue avec elle, ainsi que son portrait peint sur bois ou sur papier;

3°. S'informer de son âge; examiner si elle était grande, si elle avait de l'embonpoint et le teint blanc;

4°. Prendre des informations sur sa parenté avec la reine, sur le rang de son père, sur le nombre de ses frères et sœurs; recueillir enfin sur sa personne le plus de renseignemens possibles. Dans le cas où la reine aurait objecté que le tzar avait une femme, on devait lui répondre que cela était vrai; mais que son épouse n'étant ni fille de roi, ni princesse issue de famille souveraine, elle lui déplaisait et serait répudiée pour la nièce de la reine;

5°. Déclarer que Marie aurait à embrasser la

religion grecque, ainsi que les personnes de sa suite qui voudraient rester à la cour de Moscou; que l'héritier de l'Empire serait le tzarévitch Féodor; mais que les enfans mâles de la princesse anglaise auraient des possessions particulières ou des apanages, ainsi que de tout temps cela s'était pratiqué en Russie; enfin que ces conditions étaient *immuables*, et que, dans l'hypothèse où la reine ne voudrait pas y souscrire, l'envoyé serait dans l'obligation de quitter l'Angleterre. 1583.

Pissemsky, s'étant embarqué à Kholmogore le 11 août 1582, arriva en Angleterre le 16 septembre suivant, c'est-à-dire, au moment où la maladie contagieuse qui ravageait Londres avait forcé Élisabeth à quitter cette capitale pour habiter Windsor, et y mener une vie retirée. L'ambassadeur fut conduit d'une maison de plaisance à l'autre au milieu de fêtes continuelles : on lui fit connaître l'Angleterre, ce qui ne l'empêchait pas de se plaindre de l'ennui que lui causait une inactivité prolongée pendant six ou sept semaines. Enfin, le 4 novembre, lui, Néoudatcha son secrétaire, et l'interprète Beckmann, furent présentés à la reine au château de Windsor, dans une nombreuse assemblée des lords, des pairs, des dignitaires de la cour, et

1583. des négocians de la compagnie russe de Londres. Au nom de Jean, Élisabeth se leva, fit quelques pas en avant, et reçut la lettre avec les présens du tzar, disant avec un sourire qu'elle ne savait pas la langue russe. Elle s'informa ensuite de la santé de son ami; témoigna des regrets de la mort du tzarévitch; en un mot, montra beaucoup de bonne humeur et d'affabilité. Sur ce que Pissemsky lui disait de l'attachement que le tzar avait pour elle, de préférence à tous les autres souverains de l'Europe, elle répondit : *Je l'aime avec autant de sincérité; et je désire vivement le voir un jour de mes propres yeux*. Elle voulut savoir si l'Angleterre plaisait à l'ambassadeur, et si la tranquillité régnait en Russie. Pissemsky fit l'éloge de l'Angleterre, fertile et bien peuplée; il assura la reine que toutes les révoltes étaient apaisées en Russie, et que les criminels avaient, par l'expression de leur repentir, excité la clémence du tzar, et obtenu leur pardon.

Satisfait de l'accueil et des honneurs qu'il avait reçus autant que des bontés d'Elisabeth, Pissemsky se plaignait de la lenteur apportée dans les affaires qu'il avait à traiter. Il refusait les parties de plaisir ou de chasse qui lui étaient proposées, répondant : « Notre voyage a eu pour

» objet la conclusion d'affaires importantes et 1583.
» non des divertissemens. Nous sommes des
» ambassadeurs et non pas des chasseurs. »
Le 18 décembre, il eut à Greenwich la première conférence officielle avec les ministres d'Angleterre, auxquels il dit que Batory, allié du pape et de l'Empereur, était l'ennemi de la Russie; que le tzar, *aimant les Anglais comme ses propres sujets*, avait depuis long-temps l'intention de resserrer les liens d'amitié qui l'unissaient à Élisabeth, par un traité solennel d'après lesquels ils auraient les mêmes amis, les mêmes ennemis, et feraient de concert ou la guerre ou la paix. Il ajouta que la reine pourrait secourir le souverain de Moscovie, sinon avec ses troupes, au moins par des subsides, et que celui-ci, mettant à la disposition de l'Angleterre toutes les productions de la Russie, lui demandait en échange des armes à feu, des armures, du soufre, de la naphte, du cuivre, de l'étain : choses dont il avait besoin pour faire la guerre. « Mais, demandèrent les mi-
» nistres d'Élisabeth, la guerre avec la Pologne
» n'est-elle donc pas encore terminée? Le
» pape se vante pourtant d'avoir réconcilié le
» tzar avec Batory. — Le pape, répondit Pis-
» semsky, peut dire ce qu'il lui plaît; notre

1583. » monarque connaît mieux que personne ses » amis et ses ennemis. » Les ministres annoncèrent alors l'assentiment de la reine à toutes les propositions du tzar, et dressèrent les principaux articles du traité. Ils avaient donné à Jean, dans la rédaction, le titre de *frère* et cousin d'Élisabeth, et employé la formule suivante : Le tzar *supplie* la reine; ajoutant que les Anglais pourraient seuls, à l'exclusion de tous étrangers, faire le commerce dans le pays de la Dvina, à Solovky, sur les rives de l'Oby, de la Petschora et du Mézène; mais ces conditions déplurent à Pissemsky, qui exprima son mécontentement en ces termes : « Mon maître est le » *frère* et non pas le *cousin* d'Élisabeth. Un tzar » de Moscovie fait connaître sa volonté; il exige, » mais ne *supplie* jamais, et n'accorde à per» sonne le droit exclusif de commercer dans ses » États. Nos ports sont ouverts à tous les navi» gateurs étrangers. » Les ministres effacèrent le titre de *cousin*, en expliquant que loin d'avoir quelque chose d'humiliant, il n'exprimait que de la bienveillance. Ils consentirent à retrancher aussi le mot *supplier*. Quant aux prérogatives dont ils voulaient jouir, ils démontrèrent que les Anglais ayant découvert, à travers mille dangers et à force de dépenses, les

côtes de la Russie septentrionale, pouvaient, en toute justice, réclamer un privilége exclusif pour le commerce de la Dvina. Ils se plaignaient des nouveaux droits d'importation, onéreux pour leurs négocians. Pissemsky répliqua qu'exemptés pendant long-temps de toute contribution, ces négocians s'étaient enrichis en Russie d'une manière incroyable, et que la taxe légère imposée par le tzar n'était que la moitié de celle que l'on payait ordinairement; qu'en 1581, au moment d'une guerre ruineuse avec la Pologne, avec le khan de Tauride et ses autres ennemis, ce prince avait ordonné aux marchands anglais de verser 1,000 roubles au trésor de Moscou, et 500 roubles en 1582; mais que ces dispositions avaient été communes à tous les autres marchands, étrangers ou russes, qui avaient fourni aux frais de la guerre en proportion de leur fortune. Les négociations relatives aux affaires d'État étant ainsi terminées, on entama celles du mariage. 1583.

Le 18 janvier, Élisabeth fit appeler l'impatient Pissemsky, le reçut seule dans son appartement, et lui adressa diverses questions relatives à l'affaire secrète que le tzar avait confiée à ses soins, et dont elle avait déjà connaissance par un rapport du médecin Robert. Elle écouta l'en-

1583. voyé russe avec une extrême attention, témoigna la reconnaissance que lui inspirait le désir du tzar d'entrer en liaison de parenté avec elle, ajoutant qu'elle ne croyait pas que Marie Hastings, distinguée uniquement par ses qualités morales, pût plaire à un prince *connu pour amateur de la beauté*. « D'ailleurs, ajouta Élisabeth, elle vient d'avoir la petite vérole; » je ne souffrirai jamais que vous la voyiez dans » cet état, ni que le peintre fasse son portrait » lorsqu'elle a le visage pourpré et couvert des » marques de cette maladie. » Cependant l'ambassadeur insistait. La reine promit alors de le contenter, en demandant le temps nécessaire pour l'entier rétablissement de la prétendue, et l'on parla des conditions de ce mariage. La fille de Henri VIII, mari de six femmes, n'était point étonnée de voir le tzar, qui avait une épouse, en chercher une autre encore; mais elle voulait, préalablement, assurer, par un traité solennel, les droits de la future tzarine et de ses enfans. Après cet entretien, elle congédia l'ambassadeur, qui attendit pendant plusieurs mois l'honneur de voir Marie Hastings.

Sur ces entrefaites, la tzarine accoucha, le 19 octobre, d'un fils, qui reçut le nom de Dmitri, dont la destinée fut aussi malheureuse pour lui-

même que pour la Russie, et la cause innocente 1583.
d'une longue série de crimes et de calamités! Le bonheur d'être père ne toucha point cette fois le cœur de Jean. Il songeait toujours à répudier la mère de Dmitri pour épouser la nièce d'Élisabeth; car il ne fit parvenir à Pissemsky aucunes nouvelles instructions; de sorte que celui-ci ayant appris à Londres la naissance du tzarévitch, ne voulut pas ajouter foi à cette nouvelle. « Des malintentionnés, disait-il aux mi-
» nistres anglais, ont imaginé cette fable afin
» d'interrompre le cours des négociations rela-
» tives à un mariage aussi favorable pour votre
» patrie que pour la mienne; la reine doit s'en
» rapporter uniquement à la lettre du tzar et
» à mes assertions. » Enfin, le 18 mai, Pissemsky reçut l'ordre de se rendre au jardin du chancelier Thomas Brumley, qui vint au devant de lui avec le frère de la prétendue, comte de Huntington. Il fut conduit par eux dans un superbe pavillon, où, peu d'instans après, arrivèrent aussi Marie avec la femme du chancelier, la comtesse de Huntington et plusieurs autres dames anglaises. « *La voici*, dit Brumley à
» l'ambassadeur, *vous pouvez la regarder, la*
» *contempler à loisir; la reine a voulu que Marie*
» *vous fût montrée en plein jour, et non pas sous*

1583. » *la voûte obscure d'un appartement.* » La prétendue fit alors une révérence, et se tint immobile devant celui qui devait apprécier ses charmes : examen pénible pour l'amour-propre d'une femme ! Pissemsky, qui avait à cœur de justifier la confiance de son maître dans cette circonstance importante, fixa sur la timide Anglaise des regards curieux et pénétrans, afin d'avoir une idée exacte de ses attraits, et de pouvoir en transmettre le détail au tzar. Il dit enfin, *c'est assez !* et se promena avec la prétendue dans les allées du jardin ; il la quittait, puis se rapprochait d'elle et l'examinait encore. Son rapport, à ce sujet, s'exprimait ainsi : « *Marie Hastings* » *a la taille élevée, svelte et bien prise ; le teint* » *clair, les yeux bleus, les cheveux châtains,* » *le nez aquilin, et les doigts allongés.* » Il ne parlait ni de sa beauté ni de ses agrémens. Élisabeth, qui avait consenti avec une sorte de répugnance à laisser ainsi examiner sa nièce, était curieuse de connaître l'opinion de Pissemsky à cet égard. Elle disait que sans doute Marie n'était pas de son goût, et que le portrait à lui confié pour être remis au tzar, et dans lequel l'artiste n'avait pas flatté l'original, serait peu propre à séduire ce prince difficile en fait de beauté ; supposition que l'ambassadeur s'em-

Portrait de la prétendue.

pressa de détruire par des éloges qui firent plaisir à Élisabeth. On peut en conclure que ce mariage entrait dans ses vues. Marie Hastings le désirait aussi; mais effrayée bientôt par divers récits sur la férocité du tzar, elle changea d'idée, et parvint, sans beaucoup de peine, à persuader la reine de lui épargner le dangereux honneur qui lui était offert. 1583.

A la suite d'un festin splendide, donné à l'ambassadeur au palais de Greenwich, Élisabeth lui remit deux lettres pour Jean. L'une contenait des remercîmens de la proposition d'alliance; l'autre, de l'intention qu'il avait manifestée *de visiter l'Angleterre*, non pas pour fuir un danger quelconque, au cas d'une révolte ou d'une calamité, mais uniquement pour faire connaissance avec une tendre soeur, prête à prouver que son royaume serait pour lui une autre Russie. Jérôme Bows fut envoyé à Moscou avec Pissemsky en qualité d'ambassadeur d'Angleterre pour y terminer définitivement, ainsi que le déclara Élisabeth, toutes les affaires politiques et secrètes.

Ambassadeur d'Élisabeth à Moscou.

Jean, satisfait, reçut Bows d'une manière très-gracieuse, le 24 octobre 1583; après s'être informé, avec le plus vif intérêt, de la santé d'Élisabeth, il ordonna au boyard Nicétas You-

1583. rief, à Belsky et au secrétaire André Tchelkalof, de régler, sur-le-champ, avec cet envoyé, les conditions d'une alliance entre l'Angleterre et la Russie, afin de s'occuper immédiatement ensuite de l'affaire secrète du mariage. Il était persuadé, d'après les rapports de Pissemsky, que ces deux négociations étaient également faciles, leur succès également assuré; cependant il était dans l'erreur. Peut-être Élisabeth s'était-elle trompée dans le choix de l'ambassadeur chargé de consolider son alliance avec Jean. En effet, Bows était un homme grossier, d'un caractère peu conciliant, qui, au premier mot d'affaires, déclara positivement qu'il ne pouvait faire le plus léger changement aux articles que les ministres anglais avaient remis à l'ambassadeur russe pendant son séjour à Londres; qu'Élisabeth était prête à employer sa médiation pour aider à conclure la paix entre le tzar et d'autres puissances; mais qu'il était loin de ses idées de faire la guerre aux ennemis des Russes, parce que, d'abord, elle avait à cœur de ménager le sang des hommes que Dieu lui avait confiés; ensuite que l'Angleterre était en relations d'amitié avec la Pologne, la Suède et le Danemarck. « Comment voulez-vous, répondit » Jean, que je devienne l'allié de la Reine, si

» mes plus grands ennemis sont ses amis? Il 1583.
» faut ou qu'Élisabeth engage Batory à conclure
» une paix solide avec la Russie, en le forçant
» à me restituer la Livonie et le territoire de
» Polotsk, ou bien qu'elle déclare, de concert
» avec moi, la guerre à la Pologne. » Bows répondit avec chaleur : « La reine me prendrait
» pour un insensé, si je consentais à un traité
» de cette nature. » Cependant il insistait pour obtenir, en faveur des Anglais, le privilége exclusif d'entrer dans les ports septentrionaux de l'Empire, ainsi que cela s'était pratiqué autrefois. Alors les boyards lui expliquèrent qu'à cette époque la Russie possédait le port de Narva, sur la Baltique, entrepôt du commerce général de l'Europe, tombé depuis au pouvoir des Suédois; « maintenant, ajoutaient-ils, les ports du
» nord sont les seuls où les négocians d'Alle-
» magne, de France et des Pays-Bas, trafiquent
» avec la Russie, et il est impossible de les en
» chasser pour complaire à Élisabeth. La plus
» sainte de toutes les lois est l'intérêt du peu-
» ple; elle nous prescrit un libre négoce avec
» tous les Européens, et nous ne pouvons nous
» mettre sous la dépendance des Anglais, qui
» viennent pour commercer en Russie, et non
» pour y dominer. D'ailleurs, ils ne rougissent

1583. » pas de leur mauvaise foi dans les affaires, et » nous apportent des draps avariés. Quelques- » uns d'entre eux entretiennent de secrètes in- » telligences avec les rois de Suède et de Dane- » marck, ennemis du tzar; ils leur rendent des » services, écrivent en Angleterre des horreurs » contre les Russes, qu'ils traitent de barbares » ignorans. Jean n'a pu oublier de si graves of- » fenses que par respect pour la reine, et sans » doute il ne peut entrer dans l'esprit de cette » princesse de dicter des lois à un souverain » qui jamais n'en a reçu ni des empereurs, ni » des sultans, ni des plus illustres monarques. » Aussitôt l'ambassadeur répondit avec l'accent du dépit : « Il n'existe pas de souverain plus » illustre qu'Élisabeth; elle ne le cède en puis- » sance ni à l'empereur, soudoyé par Charles VIII » pour faire la guerre à la France, ni au tzar » lui-même. » A ces mots, Jean, courroucé, fit sortir Bows du palais, ainsi que celui-ci le rapporte. Toutefois sa colère se dissipa bientôt, et, donnant des éloges au zèle avec lequel l'ambassadeur soutenait la gloire de sa souveraine, il ajouta : « Plût à Dieu que j'eusse moi-même un » serviteur aussi fidèle! » Pour témoignage de sa condescendance particulière, le tzar consentit à laisser aux Anglais seuls le droit d'entrer dans

les ports de la Karélie, de Vargons, de Mézène, 1583.
de Petschenga et de Schoumsk, destinant ceux de Poudógersk et de Kola aux autres commerçans. Bows répétait sans cesse : « *Nous ne voulons aucuns concurrens.* » Comme il soupçonnait les hauts dignitaires du tzar, et principalement le secrétaire d'État André Tchelkalof, d'être gagnés par l'or des marchands hollandais, il demandait à traiter directement avec le tzar, qui le faisait venir souvent, et le renvoyait toujours comme un homme opiniâtre et inflexible.

Dans l'espoir de terminer au moins les négociations de mariage, le tzar ordonna, le 13 décembre, à Bows de se rendre secrètement au palais, sans épée ni poignard. Dès qu'il parut, tous les courtisans sortirent de la salle d'audience, où il ne resta que les boyards prince Théodore Troubetzkoï, Nicétas Yourief, Dmitri Godounof, Belsky, et les gentilshommes du conseil Tatistchef, Tchérémissinof, Voïékof, tous assis dans un coin éloigné. Les secrétaires Tchelkalof, Trolof et Streschnef, se tenaient debout près du poêle. D'un signe de la main, Jean fit approcher de lui Bows avec son interprète, Yourief, Belsky et Tchelkalof. Il leur raconta tout ce qui était relatif aux négociations de son mariage en Angleterre, tout ce qu'il avait appris

1583. à ce sujet de Pissemsky et du médecin Robert : il parla de son intention d'épouser Marie Hastings, désirant savoir si la reine donnait son agrément à cette union, et si elle ne s'opposerait pas à ce que la prétendue embrassât la religion grecque. « Le christianisme, répondit » Bows, est partout le même, et il n'est pas » présumable que Marie consente à changer de » religion. Elle est d'ailleurs d'une santé faible, » d'une physionomie peu agréable, et la reine » a des parentes à un degré plus rapproché, » infiniment plus belles ; je ne puis les nommer » sans son assentiment ; mais le tzar peut de- » mander la main de celle qu'il trouvera le plus » à son goût. — Dans quelle intention êtes-vous » donc venu ici ? repartit Jean, était-ce pour » me signifier des refus, me prodiguer d'inutiles » discours, élever des prétentions immodérées » au sujet desquelles mon ambassadeur à Lon- » dres a déjà répondu aux ministres d'Élisa- » beth ? Venez-vous m'offrir une nouvelle négo- » ciation de mariage, sans me donner le nom » de la prétendue, et conséquemment impratica- » ble ? Vous êtes *un ambassadeur ignorant et* » *insensé*. Je ne demande pas à Élisabeth d'in- » tervenir comme arbitre entre Batory et moi, » mais seulement une alliance avec l'Angle-

» terre. » Après ces mots, il ordonna à Bows 1583.
de se préparer à partir. Alors celui-ci regrettant le mauvais succès de sa mission, chercha à s'excuser par son ignorance des usages Russes : il supplia le tzar de s'expliquer encore avec Élisabeth, l'assurant que flattée de l'idée *d'un lien de famille* avec un si grand monarque, elle lui ferait parvenir les portraits de dix, et peut-être davantage, des plus illustres, des plus belles demoiselles de Londres, et que, malgré son amour de la paix, elle pourrait, en cas de guerre, fournir à la Russie des secours en hommes et en argent, si Jean voulait consentir à rendre aux négocians anglais tous leurs anciens droits exclusifs sur le commerce de la Dvina septentrionale.
L'espoir de devenir l'époux d'une anglaise ai- 1584.
mable, charmait encore l'imagination du tzar : il mettait aussi beaucoup de prix à l'amitié d'Élisabeth, de sorte qu'il se décida à faire partir pour Londres une nouvelle ambassade. Bien qu'il fût personnellement irrité contre Bows, il fit punir, sans examen, quelques fonctionnaires russes dont celui-ci disait avoir à se plaindre, afin que cet homme *bourru et rapace*, selon les expressions des actes ministériels, ne quittât point la Russie avec un sentiment de haine contre elle ; mais avant le départ de Bows, avant la nomi-

1584. nation d'un ambassadeur à Londres, un événement vint changer le cours des choses.

Maladie et mort de Jean.

Nous touchons à la description d'une heure grande, solennelle !..... Après avoir tracé la vie de Jean, nous allons voir sa fin, également étonnante, et faite pour effrayer l'imagination, car le tyran mourut comme il avait vécu, c'est-à-dire, en exterminant les hommes. Les traditions contemporaines ne désignent pas ses dernières victimes. Peut-on croire à l'immortalité de l'âme et ne pas frémir à l'idée d'une semblable mort? Ce moment terrible que sa propre conscience et d'innocens martyrs lui avaient depuis long-temps prédit, approchait en silence, bien que ce prince n'eût pas atteint une vieillesse avancée et qu'il conservât, avec sa force d'esprit, toute l'ardeur de ses désirs. Il jouissait d'une santé robuste et croyait pouvoir espérer encore de longues années; mais quelle force physique pourrait résister au choc des passions effrénées qui agitent la sombre existence d'un tyran? Le délire continuel de la rage et de la crainte, le remords sans repentir, les odieux transports de la dissolution, les tourmens de la honte, une impuissante fureur dans les revers des armes, enfin le ver rongeur de l'infanticide, tourment anticipé sur celui des enfers, avaient,

pour Jean, excédé la mesure des forces humaines. Souvent il éprouvait une langueur douloureuse, symptôme précurseur de destruction; mais il luttait contre elle et ne commença à s'affaiblir visiblement que dans l'hiver de l'année 1584. A cette époque, parut une comète dont la queue avait la forme d'une croix. Le tzar s'étant rendu, pour la voir, sur *l'escalier rouge*, l'observa long-temps et dit à ceux qui étaient près de lui : *Voilà le présage de ma mort!* Poursuivi par cette idée, il fit chercher en Russie et en Laponie, des astrologues, de prétendus magiciens, en rassembla environ soixante et leur assigna pour résidence une maison dans Moscou; tous les jours, son favori Belsky allait discuter avec eux au sujet de la comète. Bientôt Jean fut attaqué d'une maladie alarmante. Ses entrailles commençaient à se corrompre et son corps s'enflait; on assure que les astrologues lui ayant annoncé qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, c'est-à-dire, jusqu'au 18 mars, il leur avait imposé silence en les menaçant de les faire brûler vifs, s'ils avaient l'audace de répandre cette prédiction : dans le courant de février, il s'était encore occupé d'affaires; mais le 10 mars on expédia un courrier pour retarder, en raison de la maladie du tzar, l'arrivée de l'ambassa-

1584. deur polonais qui se rendait à Moscou : Jean avait lui-même donné cet ordre. Il conservait encore quelque espoir de se rétablir. Néanmoins il convoqua les boyards et dicta son testament, dans lequel il déclarait le tzarévitch Féodor, l'héritier de la couronne; il choisit des hommes marquans pour conseillers, chargés de veiller à la prospérité de l'État, et d'alléger à ce jeune prince, *faible de corps et d'âme*, le fardeau des affaires: c'était le prince Jean Schouïsky, célèbre par la défense de Pskof; Jean Mstislavsky, fils de la propre nièce du grand duc Vassili; Nicétas Yourief, frère de la vertueuse Anastasie, première tzarine; Boris Godounof et Belsky. Il assigna la ville d'Ouglitch pour apanage au tzarévitch Dmitri, encore en bas âge, et à la mère de ce jeune prince dont l'éducation fut confiée au seul Belsky. Pour témoigner sa reconnaissance à tous les boyards et voïévodes, il les appelait ses amis, ses compagnons d'armes dans la conquête des royaumes infidèles, dans les victoires remportées sur les chevaliers de l'ordre de Livonie, sur le khan et le sultan. Ses exhortations à Féodor avaient pour but de l'engager à régner avec piété, amour et charité, lui conseillant, ainsi qu'aux cinq principaux dignitaires de l'État, d'éviter la guerre

avec les puissances chrétiennes. Il parla des suites désastreuses de celle de Livonie et de Suède, déplora l'épuisement de la Russie, prescrivit une diminution d'impôts et la mise en liberté de tous les détenus, même des prisonniers polonais et allemands. Il semblait que se préparant à quitter le trône et le monde, il voulût se réconcilier avec sa conscience, avec l'humanité, avec le Tout-Puissant. On aurait dit que son âme, plongée jusque-là dans un criminel délire, revenait à elle-même; qu'il désirait préserver son fils de ses funestes erreurs; qu'un rayon de la grâce éclairait au pied de la tombe, ce cœur ténébreux et glacé; qu'au moment où l'ange de la mort lui était apparu pour l'appeler à la vie éternelle, le repentir avait enfin trouvé place dans son cœur!.... 1584.

Cependant, que faisait-il dans les momens où la maladie lui donnait quelque relâche? un douloureux silence régnait à la cour, car toujours la cour pleure ou feint de pleurer un monarque mourant. La charité chrétienne portait l'attendrissement dans tous les cœurs : oubliant la cruauté du tzar, les citoyens, prosternés dans les temples, y formaient des vœux pour son rétablissement; les familles persécutées, les veuves, les orphelins des innocens immolés par

1584. sa fureur imploraient en sa faveur l'assistance céleste...... et lui, touchant au seuil de la tombe, il se faisait porter, dans un fauteuil, à l'appartement qui renfermait ses trésors !... il contemplait ses pierres précieuses ! Le 15 mars, il les montrait avec satisfaction à un anglais nommé Horsey, lui expliquant, dans le langage d'un savant connaisseur, la qualité des diamans ou des hyacinthes. S'il faut en croire encore un récit affreux, sa belle-fille, l'épouse de Féodor, s'étant approchée du malade pour lui prodiguer de tendres consolations, recula d'horreur, et s'enfuit épouvantée de sa lubricité !... Était-ce là un pécheur repentant ? Pensait-il au prochain et terrible jugement de Dieu ?

Déjà les forces du tzar diminuaient sensiblement, et le délire de la fièvre égarait ses idées. Étendu, sans connaissance, il appelait à haute voix le fils qu'il avait tué ; il le voyait en imagination ; il lui parlait avec tendresse... Toutefois, le 17 mars, il se sentit un peu mieux par l'effet d'un bain tiède, de sorte qu'il fit dire à l'ambassadeur de Pologne, alors à Mojaïsk, de se rendre incessamment à Moscou. Le lendemain, s'il faut en croire Horsey, il dit à Belsky : « Allez annoncer la mort à ces imposteurs d'astrologues. D'après leurs contes, c'est aujour-

» d'hui que je dois mourir, et je sens renaître 1584.
» mes forces. » *Attendez*, répondirent ceux-ci, *la journée n'est pas écoulée*. On prépara un second bain dans lequel il resta environ trois heures; ensuite il se coucha, et prit quelque repos. Un instant après, il se lève, il demande un jeu d'échecs, et assis sur son lit, en robe de chambre, il arrange lui-même les pièces pour jouer avec Belsky. Tout-à-coup il tombe et ferme les yeux pour l'éternité !... Les médecins accourent aussitôt, et le frottent avec des essences spiri- 18 Mars.
tueuses pour le rappeler à la vie, tandis que le métropolitain, exécutant sans doute la volonté du tzar à lui connue depuis long-temps, lisait sur le corps les prières du sacre monastique dans lequel il reçut le nom de Jonas... Dans ces momens solennels, un profond silence régnait au palais. Bien que tout le monde s'attendît à l'événement, on craignait de s'interroger à ce sujet. Jean n'était plus qu'un cadavre inanimé; cependant il paraissait encore redoutable aux courtisans qui le regardaient sans oser en croire leurs propres yeux, ni publier sa mort : mais enfin le Kremlin retentit bientôt de la grande nouvelle : on entendit crier *le tzar n'est plus!* et à l'instant, le peuple poussa des cris lamentables..... A quoi les attribuer? Cet

1584. attendrissement prenait-il sa source dans les craintes que la faiblesse de Féodor inspirait sur le sort de l'État? Était-ce pour payer le tribut d'une religieuse pitié au monarque défunt, bien qu'il eût été féroce et sanguinaire?... Ses obsèques eurent lieu avec une grande pompe, dans l'église de Saint-Michel. Les assistans versaient des pleurs; toutes les physionomies exprimaient l'affliction, et la terre reçut dans son sein les restes de Jean-le-Terrible! L'opinion des hommes était muette devant le jugement de Dieu, et pour ses contemporains le rideau tomba sur la scène de son existence. Les souvenirs et les tombeaux restèrent pour la postérité!

Attachement des Russes au pouvoir absolu.

Parmi les nombreuses et cruelles épreuves accumulées par le destin sur la Russie, après les calamités du système féodal, soustraite à peine au joug des Mogols, elle avait dû se voir encore la proie d'un tyran! Elle le supporta, et conserva l'amour de l'aristocratie, persuadée que Dieu lui-même envoyait parmi les hommes la peste, les tremblemens de terre et les tyrans. Au lieu de briser entre les mains de Jean le sceptre de fer dont il l'accablait, elle se soumit au destructeur pendant vingt-quatre années, sans autre soutien que la prière et la patience, afin d'obtenir, dans des temps plus heureux, Pierre-

le-Grand et Catherine II. (L'histoire n'aime pas à citer les vivans.) Comme les Grecs aux Thermopyles, d'humbles et généreux martyrs périssaient sur les échafauds, pour la patrie, la religion et la foi jurée, sans concevoir même l'idée de la révolte. C'est en vain que, pour excuser la cruauté de Jean, quelques historiens étrangers ont parlé des factions qu'elle avait anéanties : d'après le témoignage universel de nos annales, d'après tous les documens officiels, ces factions n'existaient que dans l'esprit troublé du tzar. Si les boyards, le clergé, les citoyens eussent tramé la trahison qu'on leur imputait avec autant d'absurdité que des sortiléges, ils n'auraient point rappelé le tigre de son antre d'Alexandrovsky. Non, il s'abreuvait du sang des agneaux, et le dernier regard que ses victimes jetaient sur la terre demandait à leurs contemporains, ainsi qu'à la postérite, justice et un souvenir de compassion. 1584.

Malgré toutes les explications possibles, morales et métaphysiques, le caractère de Jean, héros de vertu dans sa jeunesse, tyran sanguinaire dans l'âge mûr et au déclin de sa vie, est une énigme pour le cœur humain, et nous aurions révoqué en doute les rapports les plus authentiques sur sa vie, si les annales des autres

Comparaison entre Jean et d'autres tyrans.

1584. nations n'offraient des exemples aussi étonnans. *Caligula, d'abord modèle des souverains, ensuite monstre affreux;* Néron, l'élève du sage Sénèque, *objet d'amour, objet d'horreur*, n'ont-ils pas régné à Rome? A la vérité ils étaient payens; mais Louis XI était chrétien, et ne le cédait à Jean ni en férocité, ni en dévotion, moyen qu'ils croyaient propre à effacer leurs crimes. Tous les deux étaient pieux par crainte, tous les deux également cruels et voluptueux. Ces êtres dénaturés, contraires à toutes les lois de la raison, paraissent dans l'espace des siècles comme d'effrayans météores, pour nous montrer l'abîme de dépravation où peut tomber l'homme, et nous faire trembler!... La vie d'un tyran est une calamité pour le genre humain; mais son histoire offre toujours d'utiles leçons aux souverains et aux nations. Inspirer l'horreur du mal, n'est-ce pas répandre l'amour du bien dans tous les cœurs? Gloire à l'époque où l'historien, armé du flambeau de la vérité, peut, sous un gouvernement autocrate, dévouer les despotes à un éternel opprobre, afin de préserver l'avenir du malheur d'en rencontrer d'autres! Si l'insensibilité règne au-delà du tombeau, les vivans au moins redoutent la malédiction universelle et la réprobation de l'histoire.

Utilité de l'Histoire.

Celle-ci est insuffisante pour corriger les méchans, mais elle prévient quelquefois des crimes toujours possibles, parce que les passions exercent aussi leurs fureurs dans les siècles de civilisation. Trop souvent leur violence porte la raison à se taire ou à justifier d'une voix servile les excès qui en sont le résultat. 1584.

Mélange de bien et de mal dans le caractère de Jean.

Ainsi, l'esprit supérieur de Jean, ses lumières et ses connaissances unies à une éloquence peu commune, ne l'empêchaient pas de se livrer, sans pudeur, à une honteuse dissolution : doué d'une mémoire rare, il savait par cœur la Bible, l'histoire des Grecs et des Romains, celle de Russie, et ne s'en servait que pour leur donner d'absurdes interprétations en faveur de la tyrannie. Il se vantait de sa fermeté, de son empire sur lui-même, parce qu'il savait rire aux éclats dans des momens de crainte et d'agitation intérieure : il se vantait de sa justice en punissant des mêmes peines, et avec un égal plaisir, le mérite ou le crime; d'avoir l'âme élevée et véritablement royale, de savoir *conserver la dignité de son rang*, en donnant l'ordre de mettre en pièces un éléphant qu'on lui avait envoyé de Perse, parce que cet animal n'avait pas voulu s'agenouiller devant lui ; en faisant châtier de malheureux courtisans qui osaient

1584. jouer mieux que lui aux cartes ou aux échecs: il prétendait enfin avoir un esprit profondément politique, en détruisant par système, à des époques déterminées et avec une sorte de froid calcul, les familles les plus illustres, sous le vain prétexte qu'elles étaient dangereuses pour le pouvoir souverain; en élevant à leur place des familles nouvelles et obscures; en portant sa main exterminatrice jusque sur les temps à venir, car, semblables à ces nuées d'insectes malfaisans qui apportent la famine, la bande de délateurs, de calomniateurs, d'*opritchniks*, formée par ses soins, laissa, en disparaissant, le germe du mal parmi le peuple, et si le joug de Bâty avait abaissé l'esprit national des Russes, le règne de Jean fut sans doute bien loin de le relever.

Cependant il faut rendre justice même à un tyran. Dans les accès du mal, Jean montrait quelquefois encore le simulacre d'un grand monarque, zélé, infatigable, faisant preuve d'une grande pénétration dans les affaires. Il aimait à se comparer à Alexandre-le-Grand, pour les vertus guerrières, lui qui n'avait pas l'ombre de courage dans l'âme, ce qui ne l'empêcha pas de passer pour conquérant. Quant à la politique extérieure, il suivit scrupuleusement

les grands desseins de son aïeul. Il aimait la justice dans les tribunaux, et souvent il examinait lui-même les procès, écoutait les parties, lisait tous les papiers, et décidait sur-le-champ. Les oppresseurs du peuple, les fonctionnaires iniques, les concussionnaires étaient punis par des peines corporelles et diffamantes : couverts d'habits somptueux, il les faisait placer sur un char et promener de rue en rue par des bourreaux. Il défendait au peuple tout excès de vin. Seulement aux fêtes de Pâques et de Noël, il était permis aux Moscovites de se divertir dans les cabarets; dans tout autre temps, les gens ivres étaient envoyés en prison. Jean n'aimait pas les reproches hardis, mais quelquefois il détestait une basse adulation; nous allons en rapporter une preuve : les voïévodes princes Joseph Scherbatoï et Youry Boriatinsky, prisonniers en Pologne, rachetés par lui, comblés de ses faveurs, eurent l'honneur de dîner avec lui. Il leur fit diverses questions sur la Pologne : Scherbatoï disait la vérité, tandis que Boriatinsky avançait de grossiers mensonges, assurant que le roi n'avait ni troupes ni forteresses, et qu'il tremblait au seul nom du tzar. « *Pauvre roi*, dit Jean en secouant la tête, *que je le plains!* » et tout-à-coup, saisissant sa canne, il la mit en 1584.

1584. pièces sur le dos de Boriatinsky, en s'écriant : « *Voilà ton salaire, impudent imposteur!* » En matière de religion, celle des Juifs exceptée, il se distinguait par une sage tolérance : il avait permis aux luthériens et aux calvinistes d'avoir des églises à Moscou. Il est vrai qu'il les fit brûler l'une et l'autre cinq ans plus tard, soit par crainte du scandale, soit parce qu'elles excitaient le mécontentement du peuple. Néanmoins il n'empêcha jamais ceux qui professaient ces communions de s'assembler pour la prière dans la maison de leurs pasteurs. Il aimait à soutenir des disputes théologiques contre les savans allemands, et tolérait la contradiction. C'est ainsi qu'en 1570 il eut une discussion solennelle, dans le palais du Kremlin, avec un certain Rotzita, théologien luthérien, qu'il voulait convaincre d'hérésie. Rotzita, assis sur une place élevée, couverte de riches tapis, parlait avec une entière liberté, et défendait les dogmes de la confession d'Augsbourg; il reçut d'honorables marques de la faveur du tzar, et écrivit un volume sur cette conférence remarquable. Un prédicateur allemand, nommé Gaspard, voulant complaire à Jean, embrassa la religion grecque à Moscou, et plaisantait avec lui sur la doctrine de Luther, au grand scandale de ses

compatriotes. Aucun d'eux toutefois ne se plai- 1584.
gnit jamais d'avoir souffert la moindre vexation. Ils vivaient tranquillement à Moscou, dans le nouveau faubourg allemand, sur le bord de la Yaouza, et s'enrichissaient du produit de leur industrie et de leurs métiers. Jean témoignait son estime pour les sciences et les arts, en comblant de ses faveurs les étrangers éclairés. Sans établir des académies, il favorisa l'instruction publique en augmentant le nombre des écoles ecclésiastiques, où les laïcs pouvaient aussi apprendre à lire, à écrire, la religion et même l'histoire, à la honte de boyards, qui en général ne savaient pas écrire à cette époque. En général, Jean est célèbre dans les annales russes comme administrateur et législateur de ses États.

Il est hors de doute que Jean III, ce prince réellement grand, avait, après avoir donné un code civil à son peuple, institué diverses administrations pour activer l'action du pouvoir absolu; outre l'ancien conseil des boyards, les actes du temps font mention d'une cour du trésor et des colléges; mais c'est là tout ce qui est parvenu jusqu'à nous, tandis que nous avons des notions précises et authentiques sur plusieurs tribunaux et cours de justice qui exis- Tribunaux.

1584. taient à Moscou sous Jean IV. Les colléges, cours principales, ou *tchètes*, portaient les dénominations suivantes : cour des ambassades, de la guerre, des domaines et de Kazan. La première connaissait particulièrement des affaires extérieures ou diplomatie : la seconde, de l'administration de l'armée : la troisième, des terres concédées aux fonctionnaires et aux enfans-boyards pour prix de leurs services : la dernière enfin, des affaires des royaumes de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie et de toutes les villes situées sur le Volga. Indépendamment des attributions susdites, les trois premières cours s'occupaient aussi de l'administration des villes de provinces : singulière organisation ! Les plaintes, les procès commencés dans les provinces où les gouverneurs rendaient la justice avec leurs *tiouns* (juges) et les *starostes* (espèce de maire d'une commune ou d'un village), aidés de centeniers, étaient portés ensuite devant les *tchètes*, où siégeaient les plus illustres dignitaires de l'État; ensuite chaque affaire importante, civile ou criminelle, passait au conseil des boyards, de sorte que personne ne pouvait être condamné ni à mort, ni à la confiscation des biens, sans la sanction du tzar. Les gouverneurs de Smolensk, de Pskof, de Novgorod et

de Kazan, que l'on changeait presque tous les ans, pouvaient seuls, et dans des circonstances extraordinaires, faire punir les coupables. Les nouvelles lois et institutions, les impôts, etc., étaient toujours publiés par la voie des tchètes. Le domaine particulier, ou apanage du tzar, avait sa propre juridiction. On fait encore mention des cours ou administrations nommées *izbas* des strélitz, des postes, de la maison du tzar, du trésor, de la commune ou de la ville de Moscou, du bureau des armemens et approvisionnemens, du tribunal criminel et de celui des serfs, où se décidaient les procès relatifs aux domestiques esclaves des seigneurs. Dans toutes ces cours, ainsi que dans les administrations ou tribunaux de provinces, les personnages les plus importans étaient les *diaks lettrés*, ou secrétaires : on les employait aussi dans les négociations avec les puissances étrangères, dans les affaires de la guerre, pour la correspondance et les contributions, ce qui excitait l'envie et le mécontentement de la noblesse militaire. Ces diaks, ou gens de robe, qui non-seulement savaient lire et écrire mieux que les autres, mais qui connaissaient à fond les lois, coutumes et réglemens, composaient parmi les serviteurs de l'État un corps particulier, classé d'un degré

1584.

Secrétaires ou gens de robe.

1584. au-dessous des gentilshommes et plus haut que les enfans-boyards de la cour et les négocians de marque. Les secrétaires du conseil ne le cédaient en dignité qu'aux conseillers d'État, tels que les boyards, les okolniks et les *nouveaux gentilshommes du conseil*, institués par Jean en 1572, afin d'ouvrir la porte du conseil à des dignitaires plus distingués par leur esprit que par leur naissance; car à travers tous les abus d'un pouvoir illimité, il respectait quelquefois les anciens usages; par exemple, il ne voulut jamais accorder le titre de boyard à son plus cher favori, Maluta Skouratof, craignant de ravaler cette dignité suprême par la rapide élévation d'un homme de basse extraction. Jean augmenta le nombre des fonctionnaires publics, et leur donna plus de considération dans l'ordre social; en chef habile, il organisa encore de nouveaux degrés d'illustration pour les princes et les gentilshommes, en divisant les premiers en deux chapitres, *princes simples* et *princes serviteurs* de l'État; et les seconds, en *gentilshommes pairs* et *gentilshommes cadets*. Le nombre de gens de cour s'accrut aussi par la création de *stolniks*, ou échansons, à la fois officiers de bouche et chargés de fonctions militaires, avec un rang de plus que les gentilshommes cadets.

Gentilshommes pairs et cadets.

Princes serviteurs de l'État.

Stolniks.

Nous avons déjà fait mention des institutions militaires de ce règne. Jean, dont la lâcheté sur le champ de bataille couvrait de honte les drapeaux de la patrie, lui laissa cependant une armée mieux disciplinée et beaucoup plus nombreuse qu'elle n'en avait jamais eu jusqu'alors. Il extermina les plus célèbres voïévodes sans détruire le courage des guerriers qui, surtout, en faisaient preuve dans l'adversité : en effet, Batory, cet illustre ennemi de la Russie, parlait avec admiration, au jésuite Possevin, de leur mépris de la mort dans la défense des villes, de l'imperturbable sang-froid avec lequel ils prenaient la place de leurs camarades tués par l'ennemi, ou sautés en l'air par l'explosion des mines, formant sur la brèche un rempart de leurs corps ; obligés de combattre jour et nuit, n'ayant que du pain pour nourriture, succombant à la famine, ils ne se rendaient pas, pour *rester fidèles à leur souverain.* Leurs femmes paraissaient auprès d'eux au milieu du danger, cherchant à éteindre les incendies, lançant sur l'ennemi des poutres ou de grosses pierres. Étaient-ils en campagne ? ces guerriers dévoués à la patrie se distinguaient sinon par leur habileté, au moins par une admirable patience : ils supportaient, sans murmurer, la rigueur des hi-

1584 Règlemens pour l'armée.

1584. vers et l'intempérie du climat, n'ayant pour abri que des tentes légères ou de misérables huttes ouvertes à tous les vents. Dans les temps antérieurs, il n'avait été fait mention que de voïévodes : à l'époque que nous décrivons on parle ordinairement des *golovas* ou chefs de division (1), qui, conjointement avec les premiers, devenaient responsables envers le tzar du résultat de chaque affaire.

Lois. Jean compléta le code civil promulgué par son aïeul, en y insérant de nouvelles lois, sans, néanmoins, changer l'esprit ou le système des anciennes. L'aïeul avait fait défense aux magistrats de s'enrichir aux dépens des plaideurs; le petit-fils imposa une forte amende sur les juges convaincus de concussions ou d'injustices préméditées; celles commises sans intention étaient, seules, exemptes de châtiment. Les secrétaires coupables étaient punis par l'emprisonnement; les employés subalternes par le knout. Ceux qui avaient des plaintes à porter contre un gouverneur de province, devaient le faire avant qu'il ne fût destitué; mais les calomniateurs recevaient une punition corporelle et payaient en outre une amende pour l'atteinte portée à l'honneur du dénoncé. Les impôts ou taxes au profit des ma-

(*a*) Du mot russe *golova*, tête.

gistrats de la couronne ne furent point augmentés, bien que le rouble eût perdu de sa valeur : en 1557 il était évalué à 16 schellings 8 pences ; et en 1582, environ à trois *anciens zlotes* ou florins de Pologne : sous le règne de Féodor, il valait un marc, et au commencement du dix-septième siècle, deux rixdalers et dix dengas. Ainsi que cela s'était pratiqué jusqu'alors, on admettait, pour la décision des procès, les témoignages, le serment, le duel, et le sort entre les étrangers et les Russes. Le secrétaire enregistrait l'affaire, qui était signée ensuite par les anciens et les jurés. En cas d'amiable accommodement, objet constant des désirs du législateur, les parties étaient déchargées de toute rétribution. S'il y avait accusation de vol, on prenait, dans le voisinage, des informations sur celui qu'elle concernait : un homme connu par sa mauvaise conduite était soumis à la question et enfermé pour la vie, s'il n'avouait pas son crime. Celui dont l'instruction de la procédure faisait reconnaître les bonnes mœurs, était jugé conformément à la loi. Les peines étaient celles en vigueur jusqu'alors : le knout pour le premier vol : la mort pour le second, ainsi que pour le meurtre, la haute trahison, la reddition, par perfidie, d'une place à l'ennemi, le sacrilége. La peine capitale était 1584.

1584. généralement appliquée aux incendiaires et aux brigands, et même aux imposteurs malintentionnés, aux calomniateurs. Il fallait, pour qu'on ajoutât foi aux délations d'un voleur, qu'elles fussent appuyées du témoignage de vingt citoyens connus par leur probité. Les gens ou employés des gouverneurs ne pouvaient arrêter ni mettre aux fers un individu, sans en avoir préalablement donné connaissance aux anciens et aux jurés. Nous remarquons ici plus de précautions, plus de respect pour l'humanité que dans les lois de Jean III. Celles du code civil sont aussi plus parfaites, plus complètes; par exemple, les biens patrimoniaux et ceux acquis y sont déjà distingués : en cas de vente comme d'engagement des premiers, les parens du vendeur ou propriétaire de l'immeuble engagé, pouvaient, dans l'espace de quarante ans, racheter lesdits biens, s'ils n'avaient pas signé, comme témoins, le contrat de vente ou l'acte d'hypothèque. S'ils pouvaient établir la preuve que ce bien ne valait pas la somme mentionnée au titre d'achat, ils n'étaient tenus qu'au paiement de sa valeur réelle pour résilier le marché.

Les biens acquis ne se rachetaient pas. Pour qu'une lettre de change fût valable, il fallait qu'elle fut revêtue du sceau du boyard et de la

signature du secrétaire, formalités pour lesquelles il y avait un droit à payer. Dans les poursuites pécuniaires on devait toujours consulter les *registres* où se trouvaient désignés les noms, les facultés des citoyens et la qualité de l'impôt par eux payé à la couronne. Une copie de ces registres était déposée dans les *cours* de Moscou, une autre chez les anciens et les jurés. Toute demande qui excédait les moyens de l'accusé, restait à la charge du demandeur. Sans déroger aux droits des seigneurs relativement à leurs vassaux ou serfs, le législateur apporta divers changemens aux anciennes institutions : les enfans nés, avant la servitude, d'un sujet qui avait vendu sa liberté, restaient gens libres : les sommeliers, les intendans de villages ne pouvaient être considérés comme esclaves, sans un titre d'achat particulier portant la signature des boyards. Lorsque les pères et mères avaient embrassé l'état monastique, ils perdaient le droit de mettre leurs enfans en esclavage. Les créanciers ne pouvaient asservir leurs débiteurs, qui étaient obligés seulement à leur payer les intérêts de la dette. S'ils retenaient chez eux un de ceux-ci à titre d'esclave, et que cet homme vînt à prendre la fuite en volant son maître, ce dernier n'avait le droit de réclamer ni justice

1584.

1584. ni satisfaction. Les enfans-boyards et leur postérité ne pouvaient jamais perdre la liberté.

En confirmant la validité des lettres d'affranchissement, le tzar défendit de les accorder ailleurs qu'à Moscou, Novgorod et Pskof, sous le sceau des boyards ou des gouverneurs, faute d'être de nulle valeur, lors même qu'elles seraient écrites de la propre main des seigneurs. La loi relative au libre changement de séjour des paysans ou leur passage d'un village à l'autre, portait, qu'indépendamment d'une rétribution pour la maison précédemment habitée par eux, ils étaient tenus de payer deux altines par maison au propriétaire, pour les frais occasionnés par cette mutation : dans le cas où ils auraient laissé des terres ensemencées, ils devaient, après en avoir fait la récolte, donner encore deux autres altines au seigneur : il leur était permis de se vendre comme serfs aux propriétaires. Conformément aux anciens usages, le tzar confirma le pouvoir judiciaire aux évêques, leur laissant le droit de juger les prêtres, les diacres, les moines, les veuves âgées nourries aux dépens de l'église : il permit aux mendians et défendit aux bourgeois de loger dans les monastères. Le règlement concernant les marchés fut complété par les articles suivans :

1°. Rien ne peut être acheté à un marché ou 1584.
dans une *boutique* sans caution.

2°. Chaque cheval vendu doit être marqué par les agens du timbre, et enregistré par eux : on payera deux deniers à la couronne pour éviter toute espèce de contestation : le contrevenant à cette disposition sera puni d'une amende de deux roubles au moins.

On doit encore faire mention d'une loi nouvelle relative aux offenses à l'honneur : elles se payaient aux enfans-boyards en proportion de leurs revenus ou de leurs appointemens, et aux secrétaires de la cour, d'après l'évaluation du tzar ; pour un étranger ou un négociant de marque, l'amende était portée à 50 roubles ; pour les marchands, bourgeois, ou gens de moyenne classe, et les *bons* serviteurs des boyards, 5 roubles ; pour la basse classe et les paysans, 1 rouble. On payait toujours aux femmes le double de ce qui était fixé pour leurs maris, comme marque d'une estime particulière pour l'honneur d'un sexe faible.

Jean avait déclaré à la fin du code que ses lois n'avaient pas d'effet rétroactif, et ne changeraient rien aux décisions antérieurement prononcées, bien que celles-ci ne fussent point encore mises à exécution ; ensuite, que de nouveaux

1581. cas pouvant se rencontrer dans les jugemens des tribunaux, ils donneraient lieu à de nouveaux règlemens qui seraient ajoutés au code : en effet, depuis 1550 jusqu'en 1580, il publia plusieurs ordonnances additionnelles. Il supprima en 1556 le droit sur les jugemens rendus, et le remplaça par des appointemens accordés aux gouverneurs; il établit un impôt général sur les villes et les communes, remettant l'instruction des affaires criminelles aux juges élus par les citadins ou par les habitans des campagnes, aux chefs de villages, aux anciens, aux centeniers; il défendit les duels judiciaires dans tous les cas où l'affaire pouvait être décidée par témoignage ou par serment, c'est-à-dire qu'il abolit pour jamais cet antique usage, reste des temps de la chevalerie et des siècles d'ignorance. Il ordonna de punir les faux témoins par le knout et une amende pécuniaire très-onéreuse. Enfin il ajouta aux lois les articles suivans :

1°. « Si, dans l'instruction d'une procédure, » les dépositions des témoins se contredisent, et » n'éclairent pas suffisamment la cause, il faut » alors s'en rapporter à la majorité de cin- » quante ou soixante voix : si des deux côtés le » nombre des voix était égal, on devra ordon- » ner une nouvelle enquête, et convoquer les

» habitans des villages voisins pour découvrir 1584.
» la vérité. Le témoignage de cinq ou six personnes peu connues est insuffisant pour la condamnation de l'accusé : mais la parole d'un boyard, d'un secrétaire ou d'un fonctionnaire est toujours regardée comme digne de foi. Si les deux parties s'en rapportent au témoignage d'un même homme, celui-ci décide l'affaire. Un boyard ou un gentilhomme devient responsable du faux témoignage de ses gens, et c'est sur lui que tombe la colère du tzar : toutefois il est innocent si lui-même il dénonce leur imposture au tzar. Le premier devoir des anciens est de prévenir les fraudes et *complots* dans les déclarations des gens de leur commune; en cas de négligence, de mauvaise foi, de partialité de leur part, ils sont punis sans misérisorde. »

2°. « Un serf affranchi ne doit plus servir son ancien maître, autrement sa lettre d'affranchissement serait de nul effet. »

3°. « Si un homme, qu'un maître se serait approprié comme esclave, justifie de son état libre, et si, ayant été relâché sous cautionnement, il s'évade, sa caution doit payer pour lui au demandeur la somme de 4 roubles, sauf toute poursuite ultérieure. »

1584. 4°. « Celui qui ferait un faux contrat de vente » d'un homme libre doit être puni de mort. »

5°. « Un prisonnier de guerre peut devenir » esclave; mais la mort de son maître l'affran- » chit : quant à ses enfans, ils restent toujours » libres, à moins qu'il ne se soit marié à une » esclave, ou qu'il ne se soit vendu par contrat : » les étrangers qui ont embrassé le christia- » nisme peuvent se faire esclaves, toutefois en » le déclarant au trésorier du tzar, et dans le » cas où ils ne seraient pas au service de la » couronne. »

6°. « Pour le paiement d'une dette de 100 » roubles, on accordera le délai d'un mois, et » celui de deux à un homme au service de la » couronne; ce terme expiré, le débiteur inexact » est livré en personne au créancier jusqu'à ce » qu'il se rachète, sans néanmoins que cela » puisse devenir esclavage à vie. »

Cette poursuite pour dettes se nommait *pravége :* voici comment elle se faisait : un agent de police amenait le débiteur nu-pieds, dans la rue, à la porte de la chambre de justice, et, pendant la durée de la séance, il le frappait sur le pied avec une verge : quelquefois il ne le faisait que pour la forme jusqu'au moment où les juges retournaient dans leurs maisons. Cet

usage asiatique a été aboli par Pierre-le-Grand. 1584.

7°. « On exigera des gens au service le paie-
» ment de leurs *anciennes* dettes dans l'espace
» de cinq années, de 1558 à 1563, sans inté-
» rêts ; le remboursement des dettes récentes
» aura lieu avec les intérêts réduits de moitié,
» c'est-à-dire à raison de dix pour cent, au lieu
» de vingt, taux ancien et onéreux que le tzar
» supprima. »

8°. « Un mari, après le décès de sa femme,
» s'il n'a pas d'enfans d'elle, rendra sa dot aux
» parens sans intérêts. »

9°. « Celui qui ne retire pas des effets en-
» gagés doit être prévenu de l'expiration de son
» terme, que l'on peut prolonger de deux ou
» trois semaines; ce nouveau délai expiré, les
» effets engagés seront portés chez l'ancien ou
» chez les jurés, et vendus loyalement devant
» témoins dignes de foi : on retiendra sur le
» montant de la vente la dette avec les inté-
» rêts : l'excédant sera remis au débiteur; mais
» dans le cas où le produit de cette vente ne
» suffirait pas pour solder le créancier, le dé-
» biteur serait obligé de faire face au déficit. »

10°. « Le créancier poursuivant n'est tenu à la
» production d'aucun titre, si, en présence des ju-
» ges, sa partie adverse se reconnaît son débiteur.

1683. 11°. « Des propriétés ayant été engagées sous
» la condition que, pour tenir lieu d'intérêts,
» les créanciers pourraient en labourer et ensemencer les terres, nous ordonnons, afin d'adoucir la position des débiteurs, restitution de toutes ces terres, avec défense à ceux-ci de les aliéner, et leur enjoignons de satisfaire leurs créanciers dans l'espace de cinq ans. En cas de paiement inexact, la propriété sera hypothéquée de nouveau. »

Cet article fait aussi mention des registres contenant *les preuves de possession*, *les contrats de ventes ou d'hypothèques*, qui se trouvaient entre les mains des secrétaires. »

12°. « Si, en mourant, une femme choisit, dans son testament, son mari pour exécuteur testamentaire, l'acte est de nulle valeur; car une femme dépendant de la volonté de son mari, peut avoir écrit cette pièce par obéissance. »

13°. « On infligera une pénitence aux chrétiens qui, étant en captivité, avaient juré de ne point prendre la fuite, et ont manqué à leur parole; car la violation d'un serment est un péché mortel, et mieux vaut mourir que d'enfreindre un vœu sacré. »

14°. « Les contestations survenues entre deux

» habitans de province doivent être portées à 1584
» Moscou par-devant les officiers du tzar, si les
» plaideurs sont de deux villes différentes : s'ils
» habitent la même ville, ils seront renvoyés à
» leur gouverneur pour les affaires civiles, mais
» non pas pour celles criminelles, qui doivent
» être jugées sur les lieux. »

15°. « On ne fera point d'exécution à mort,
» on n'infligera aucune peine corporelle à Mos-
» cou, le jour de la grande messe des morts,
» où le métropolitain dîne chez le tzar. »

En défendant au clergé d'acheter des biens immeubles sans la sanction souveraine, le tzar, dans ces articles additionnels du code, ordonnait aux évêques et aux monastères de restituer toutes les terres, les villages, les pêcheries qui avaient appartenu à la couronne, et qu'ils s'étaient injustement appropriés à l'époque des troubles et de la tyrannie des boyards.

Jean écrivait à Gurius, évêque de Kazan :
« Ce sont les cœurs et non pas la terre que les
» religieux doivent labourer : ce n'est pas du
» blé qu'ils doivent semer, mais la parole di-
» vine. Leur héritage doit être le royaume du
» ciel, et non pas des villages et des terres.
» Plusieurs de nos évêques songent plutôt à
» leurs biens séculiers qu'à l'Église. » Pénétré

1584. de ces idées, Jean, plus hardi que son aïeul, enrichissait le trésor de la couronne au moyen des dépouilles du clergé, réduit au silence.

Depuis cette époque jusqu'au règne du tzar Alexis, le *Nouveau Code* fut le livre des lois généralement suivies en Russie. Jean accordait en outre aux autorités des provinces des édits d'administration et de procédure criminelle : les premiers réglaient les revenus, les droits et les devoirs des gouverneurs et autres dignitaires du tzar. Dans l'un de ces actes, donné en 1557 aux habitans de Kolmogore, il est stipulé que le tzar les affranchit de la juridiction des gouverneurs, sous les conditions suivantes : « Ils verseront annuellement au trésor du tzar » 20 roubles par charrue, c'est-à-dire, par » 64 feux. — Les chefs des communes rive- » raines de la Dvina doivent, pour réprimer » le vol, le brigandage, l'ivrognerie, élire des » centeniers, nommer des surveillans sur cin- » quante, sur dix hommes; ces préposés seront » responsables du bon ordre et de la tranquil- » lité publique dans leurs juridictions respec- » tives. — Les chefs ou juges du peuple, qui » oseraient abuser de la confiance de leurs con- » citoyens, opprimer, vexer les habitans, se- » ront punis de mort. Toutes les enquêtes judi-

» ciaires seront enregistrées par le secrétaire 1584.
» de la commune. — Les habitans des bords de » la Dvina auront le droit de destituer leurs » juges et d'en élire de nouveaux, qu'ils devront » envoyer à Moscou pour y prêter, devant le » secrétaire du tzar, le serment d'observer » strictement la justice. »

Une autre ordonnance administrative, également publiée en faveur des mêmes habitans de la Dvina, réglait l'étendue des cours, maisons, glacières, enfin de tout ce que les habitans étaient obligés de construire pour leurs gouverneurs et leurs *tiouns* ou juges. *Les édits de procédure criminelle*, adressés aux juges de province, prescrivaient aux anciens, aux jurés et aux secrétaires de commencer leurs fonctions par une enquête générale ou convocation des habitans les plus notables de leur juridiction, comme les princes, les enfans-boyards, les archimandrites, abbés, prêtres et notables de chaque commune, lesquels étaient obligés, en baisant la sainte croix, de dénoncer tous les voleurs ou gens de *mauvaise vie* qu'ils pouvaient connaître. Après l'enregistrement de ces déclarations, les accusés étaient mis en jugement et leurs biens séquestrés : celui qui s'avouait coupable était puni d'après le code; on remettait en liberté

1564. l'accusé qui ne pouvait être convaincu par d'infaillibles preuves, ou qui présentait des garans sûrs de sa conduite : ceux qui, sans preuves complètes, restaient fortement soupçonnés, étaient enfermés pour la vie. Le citoyen qui répondait positivement d'un homme jugé par le tribunal criminel, payait de ses biens, et même de sa vie, les crimes à venir de son protégé. En cherchant à garantir la tranquillité publique par la répression des crimes, le tzar aimait mieux se montrer cruel que paraître faible, idée contraire à la nouvelle législation criminelle en Russie, qui préfère absoudre dix coupables plutôt que de punir un innocent.

Réglemens pour l'Église. Des institutions civiles passons aux règlemens d'église, également remarquables. Nous allons indiquer les plus importans, les plus curieux du concile tenu à Moscou en 1551, et dont nous avons déjà parlé. D'après les instructions de Jean, les évêques décrétèrent ce qui suit :

1°. « A Moscou et dans tous les États russes, » il sera institué pour chaque diocèse et sur dix » paroisses, des anciens et des surveillans choisis » parmi les prêtres de la conduite la plus irréprochable ; ils devront surveiller le service » divin, la stricte observation de ses saintes cérémonies, ainsi que la conduite des ecclésias-

» tiques dont le devoir est d'instruire les hom-
» mes par la parole et l'exemple. »

2°. « On veillera sévèrement à ce que les
» livres sacrés ne soient pas remplis de fautes;
» à ce que les saintes images soient des copies
» fidèles de celles anciennes venues de Grèce,
» ou de celles peintes par André Roublef ou
» autres fameux artistes qui s'occupent de ce
» saint ouvrage; leurs talens, leur vie exem-
» plaire les rendent, aux yeux du tzar et des
» évêques, dignes de s'en occuper: que l'estime
» générale soit leur récompense! »

Suivant les ordonnances relatives aux chants d'église, à la messe, aux matines et aux vêpres, où il est dit :

3°. « Personne, parmi les princes, boyards
» ou chrétiens zélés, ne devra entrer dans une
» église la tête couverte, à la manière des Ma-
» hométans. Il est défendu d'apporter dans le
» sanctuaire ni bière, ni hydromel, ni pain,
» excepté le pain bénit. Qu'à jamais soit aboli
» l'usage absurde de placer sur l'autel les
» *coiffes* ou membranes avec lesquelles naissent
» quelques enfans. »

4°. « Les abus et le scandale détruisent les
» moeurs du clergé. Que voit-on dans les mo-
» nastères? Des hommes qui y cherchent le re-

» pos du corps et des jouissances temporelles,
» au lieu de s'occuper du salut de leur âme.
» Les archimandrites, les abbés, régalent leurs
» amis séculiers dans leurs cellules au lieu de
» vivre au réfectoire de la communauté. Les
» moines entretiennent chez eux de jeunes gar-
» çons; reçoivent sans honte les femmes et les
» jeunes filles; se livrent au plaisir et ruinent
» les villages, propriétés des monastères. Dès
» aujourd'hui, il n'y aura plus qu'un seul réfec-
» toire à l'usage de tous les religieux : les moi-
» nes doivent renvoyer leurs jeunes serviteurs
» et exclure pour jamais les femmes de leur sé-
» jour : il leur est défendu de tenir d'autre bois-
» son que des vins de France, et de faire même
» usage d'hydromel vineux; ils ne pourront aller
» pour leur plaisir, dans les villes et villages.
» Le contrevenant sera exclu ou excommunié.
» Cette loi de tempérance, de modération et
» de chasteté est prescrite à tout le clergé,
» aux prêtres, diacres et autres ecclésiasti-
» ques. »

5°. « Les couvens riches en terres et en re-
» venus ne rougissent pas de demander des au-
» mônes au tzar : leurs importunités doivent
» cesser désormais. »

6°. « Les évêques et les couvens sont libres

» de prêter leur argent aux cultivateurs et aux
» citoyens, mais sans intérêts aucuns. »

7°. « La charité chrétienne ayant établi, dans
» plusieurs endroits, des hôpitaux pour les ma-
» lades pauvres et caducs, l'abus y a introduit
» des fainéans jeunes et en bonne santé. Ceux-
» ci doivent en être expulsés et y être rem-
» placés par les premiers, conformément aux
» intentions bienfaisantes des fondateurs : les
» prêtres vertueux, les jurés et les bons citoyens
» devront surveiller les hôpitaux. »

8°. « Plusieurs moines, laïques et religieuses
» se vantant de certaines visions surnaturelles,
» comme de posséder le don de prophétie, vont
» d'un lieu à l'autre avec des images de saints,
» demandent de l'argent pour la construction
» des églises, chose déplacée, indécente, qui
» cause l'étonnement des étrangers; on doit pu-
» blier dès à présent dans les places publiques
» la défense du tzar de voir un tel scandale se
» renouveler dorénavant. Si ces vagabonds n'y
» obéissaient pas, on les chasserait, on leur
» enleverait les saintes images pour les placer
» dans les églises. »

9°. « Tandis que les anciens temples sont
» déserts, on en voit élever de nouveaux, plu-
» tôt par vanité que par zèle pour la religion;

» bientôt ceux-ci sont eux-mêmes abandonnés à » défaut de prêtres, d'images et de livres. Il » existe encore un autre abus : des fainéans » désertent les monastères, établissent des re- » traites dans les forêts, d'où ils importunent » les chrétiens en leur demandant des secours » pécuniaires : le tzar ordonne aux évêques de » ne permettre ni l'un ni l'autre sans un rigide » et spécial examen. »

10°. « Les paroissiens ont le droit d'élire » leurs prêtres et leurs diacres ; pour être sa- » crés, il faudra que les premiers aient trente » ans accomplis, et les seconds vingt-cinq ; les » uns et les autres doivent être d'une moralité » exemplaire, et bien instruits. Ceux d'entre eux » qui lisent ou écrivent mal seront envoyés aux » écoles que l'on institue aujourd'hui dans » toutes les villes. L'ecclésiastique nouvelle- » ment sacré ne doit au métropolitain et autres » évêques que le droit fixé par la loi, c'est-à- » dire, pour un prêtre, 1 rouble et le *denier » de bénédiction*; un diacre, 50 kopecs, sui- » vant les statuts de Jean Vassiliévitch et de son » fils. La bénédiction nuptiale coûte 1 altine » aux nouveaux mariés, le double pour les se- » condes noces, et 4 altines pour les troisièmes ; » mais le baptême, la confession, la commu-

» nion, les funérailles, n'exigent aucune espèce » de rétribution. Il est défendu à tout ecclésias- » tique de porter l'habit séculier : l'officier et » le soldat, le marchand et l'artisan, tous les » différens états ont leur costume particulier ; » convient-il donc à un serviteur de l'Église de » se parer, comme une femme, d'or et de pierres » précieuses, de dentelles et de broderies ? Ce » sont les prélats qui doivent nommer les abbés » et les archimandrites, et le tzar sanctionne » leur choix. Il est de nouveau défendu d'officier » aux prêtres et aux diacres veufs ; aux moines » et aux religieuses de vivre dans le monde ou » réunis dans une même retraite.

11°. « Sans le consentement spécial du tzar, » ni le métropolitain ni les évêques ne pourront » changer leurs boyards, leurs intendans, pour » les remplacer par d'autres pris dans les mêmes » anciennes familles. »

12°. « Le clergé doit faire tous ses efforts » pour abolir les usages du paganisme et autres » absurdités : par exemple, lorsqu'un poursui- » vant et sa partie adverse se préparent à un » duel judiciaire, on voit paraître des devins » qui consultent les astres, tirent leur horos- » cope au moyen d'une certaine *table d'Aris- » tote*, prédisent la victoire au plus heureux,

» et ne font qu'augmenter le dommage d'une
» affaire sanglante. Les gens crédules consul-
» tent les livres d'astrologie judiciaire, les zo-
» diaques, les almanachs remplis des erreurs
» de l'hérésie. La veille de la Saint-Jean, on se
» rassemble pendant la nuit, on boit, on chante,
» on danse pendant vingt-quatre heures; les
» mêmes orgies se renouvellent la veille de
» Noël, celle de la fête de saint Basile et du
» jour des Rois; le samedi du Saint-Esprit, on
» pleure, on se lamente, on fait du bruit dans
» les cimetières, on gambade, on frappe des
» mains, on chante des chansons sataniques;
» dans la matinée du Jeudi-Saint, on brûle de
» la paille, on évoque les morts; les prêtres
» placent ce jour-là du sel auprès de l'autel,
» et le prescrivent aux malades comme un re-
» mède universel et infaillible; de soi-disant
» prophètes, nus, sans chaussure, les cheveux
» épars, parcourant les villages, se roulent
» sur la terre, et racontent de prétendues ap-
» paritions de Saints; des bandes de jongleurs,
» quelquefois au nombre de cent personnes, er-
» rent d'un village à l'autre, mangent et boivent
» les provisions du laboureur, et quelquefois
» même dévalisent les voyageurs sur les grands
» chemins; les enfans-boyards se rassemblent

» en foule dans les cabarets, jouent aux dés et » se ruinent; les hommes et les femmes vont se » baigner dans les mêmes bains, où les moines » et les religieuses ne rougissent pas de se mon- » trer; on vend dans les marchés des lièvres, » des canards et des coqs de bruyère étouffés, » et, au mépris des commandemens des con- » ciles œcuméniques, on mange du sang ou du » boudin; suivant l'usage des Latins, on se » rase la barbe, on se frise les moustaches; on » porte des vêtemens étrangers; on invoque le » nom de Dieu en témoignage d'imposture, et » l'on prononce des paroles obcsènes; enfin ce » qu'il y a de plus abominable, ce qui fait que » dans son juste courroux Dieu châtie les chré- » tiens par la guerre, la famine et la peste, on » tombe dans le péché de Sodome! Pères spiri- » tuels! extirpez le mal, instruisez, menacez, » châtiez par des pénitences; que ceux qui per- » sisteraient dans le vice soient exterminés! ins- » pirez aux chrétiens la crainte de Dieu et la » chasteté, exhortez-les à vivre en paix avec leurs » voisins, abjurant la chicane, le vol, le faux » témoignage et le parjure; faites que les bonnes » mœurs règnent dans notre chère patrie, et » que surtout les enfans révèrent leurs parens. »

Cette législation ecclésiastique est l'ouvrage

de Jean bien plus que celui du clergé ; c'était lui qui méditait, donnait ses avis ; le clergé se bornait à suivre ses instructions : le style en est admirable par sa pureté et sa précision.

Nous devons remarquer ici une singularité. Jean et le clergé qui voulaient détruire les anciens usages contraires à la religion, ne songèrent pas, dans le livre des cent chapitres ou code ecclésiastique, à celui de porter des noms qui ne se trouvent pas dans la légende et qui leur étaient donnés d'après leurs caractères et humeurs : les gens de basse classe et même des hommes de marque, persuadés que c'était un péché de se nommer Oleg ou Rurik, prenaient dans des actes officiels, et à la manière des anciens, les noms de Drougina (compagnie), de Tischina (tranquillité), d'Istoma (langueur), de Khozaïn (ménager), en y joignant simplement le nom de baptême de leur père, usage qui paraissait innocent aux yeux du tzar.

Après la mort du métropolitain Antoine, c'est-à-dire au mois de février 1581, Jean, ayant nommé pour le remplacer Denis, abbé de Khoutim, institua, de concert avec les évêques, la cérémonie de son sacre, sans rien ajouter à ce qu'il paraît à l'ancienne, mais uniquement pour la fixer par le décret suivant du concile : « Ce-

» lui à qui Dieu accorde la haute dignité de
» métropolitain, qu'il soit évêque, abbé ou
» simple religieux, doit être sur-le-champ in-
» formé de cet honneur. Le jour de son élection
» et de son avénement, on sonne les cloches,
» et on chante les antiennes. Après avoir chanté
» les heures canoniales de la Sainte-Vierge et
» du miraculeux saint Pierre, les Saints-Pères
» envoient deux archimandrites, celui du cou-
» vent de la Nativité et celui du couvent de la
» Trinité, pour inviter le nouvel élu à se rendre
» avec eux chez le monarque. Le tzar fait as-
» seoir le futur métropolitain, et prononce un
» discours sur la prière. Après quoi le *nouvel élu*
» va adorer les saintes images et les sépultures
» des saints dans l'église de l'Assomption : suivi
» des évêques, il se rend ensuite à l'habitation
» des métropolitains, au *Palais-Blanc*, où, se
» plaçant sur son siége, il attend le tzar : à l'ar-
» rivée de ce prince, il va à sa rencontre, et
» s'entretient avec lui après la messe, qu'il en-
» tend à l'église cathédrale, se tenant près de la
» place destinée aux métropolitains; il dîne au
» Palais-Blanc avec tous les évêques, et à dater
» de ce jour, jusqu'à celui de son sacre, il ne
» reçoit plus personne : il mange dans sa cel-
» lule avec un petit nombre de religieux admis

» à son intimité. Deux jours après, l'élection
» s'accomplit et lui est annoncée par deux dé-
» putés, l'archimandrite du couvent du Sau-
» veur et celui de Tchoudovsky. On lui prépare
» une estrade dans l'église, et l'on dessine avec
» de la craie un aigle sur le pavé. Au jour dé-
» signé, au son de toutes les cloches, les évê-
» ques revêtent leurs habits pontificaux, ainsi
» que le futur métropolitain, s'il a cette di-
» gnité. S'il n'est pas évêque, il s'habille dans
» une chapelle latérale. Le tzar, environné de
» boyards, entre dans le temple, adore les
» saintes images, monte sur l'estrade préparée,
» où il s'assied. Les évêques prennent également
» place : le métropolitain nouvellement élu, au
» milieu de huit flambeaux, l'aigle sous les
» pieds, lit le symbole de la foi : alors on com-
» mence la messe. La lampe et la crosse doivent
» être celles de l'archevêque de Novgorod ou
» de Kazan. Lorsque pour la troisième fois on
» chante l'hosanna, les évêques sacrent le mé-
» tropolitain selon l'ancien usage. Il officie, et
» l'archevêque le nomme dans les prières. Le
» porte-cierge, tenant d'une main un cierge et
» un encensoir, s'incline devant le métropoli-
» tain, et se place devant lui dans le sanc-
» tuaire. A ces mots, *approchez-vous avec la*

» *crainte de Dieu*; on emporte la lampe, la
» crosse archiépiscopale, et les sous-diacres du
» métropolitain se rangent devant la porte du
» sanctuaire, dite royale, avec la lampe et la
» crosse du nouveau pontife. La messe termi-
» née, les évêques le conduisent à la place
» qu'occupait le tzar, où ils le font asseoir trois
» fois en disant, *vivez et prospérez, seigneur!*
» Ils lui ôtent les habits sacerdotaux, lui pla-
» cent une image sur la poitrine, un manteau
» pontifical sur les épaules, avec les autres
» attributs de sa dignité; un bonnet blanc ou
» noir sur la tête, suivant que le tzar le prescrit,
» et le mènent au siége pontifical. Le tzar s'ap-
» proche, il prononce un discours, et met la
» crosse dans la main droite du pontife. Aussi-
» tôt le clergé, les boyards et les princes féli-
» citent à haute voix le métropolitain, et lui
» souhaitent de longues années. Celui-ci donne
» sa bénédiction au tzar, et prononce un dis-
» cours. Le clergé, les boyards adressent les
» mêmes voeux au tzar, et le chant des chœurs
» en répète l'expression. On sort de l'église. Le
» tzar donne à dîner à tout le haut clergé, aux
» grands et aux dignitaires. Le métropolitain
» est promené autour de Moscou, monté sur
» un âne conduit par deux boyards. Après le

» repas, on boit à la santé du tzar et à celle du
» métropolitain.

Remarquable cérémonie ecclésiastique.

Nous ne passerons pas sous silence une remarquable cérémonie ecclésiastique de cette époque, depuis long-temps oubliée en Russie. Le dimanche des Rameaux, avant la messe, toute la population de Moscou se rassemblait au Kremlin. On apportait de l'église de l'Assomption un grand arbre auquel différens fruits étaient suspendus; par exemple, des pommes, des raisins, des figues et des dattes; on le plaçait sur deux traîneaux et on le conduisait lentement. Cinq jeunes garçons en habits blancs se tenaient sous ses branches et chantaient des prières. Plusieurs autres jeunes gens, portant des cierges allumés et une énorme lanterne, suivaient les traîneaux. Venaient ensuite deux grandes bannières, six encensoirs et six images; puis les prêtres, au nombre de plus de cent, en habits sacerdotaux magnifiques et garnis de perles; les boyards et les dignitaires; enfin, le tzar et le métropolitain, celui-ci monté sur un âne couvert d'un tissu blanc: de sa main gauche il tenait sur ses genoux un Évangile relié en or, et de la droite il donnait la bénédiction au peuple; un boyard conduisait la monture dont le tzar touchait la longue bride d'une main, portant dans l'autre

un rameau. On étendait des draps sur le chemin du métropolitain et la marche était fermée par des boyards, des dignitaires suivis d'une foule innombrable. Après avoir fait le tour des principales églises du Kremlin, la procession retournait au temple de l'Assomption, où le métropolitain officiait lui-même. Ensuite il donnait à dîner au tzar et aux grands. Il est probable que cette cérémonie, destinée à représenter l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, avait été instituée dans les temps antérieurs : toutefois elle ne nous est connue que depuis le règne de Jean et d'après la description d'observateurs étrangers.

Construction de villes.

Au nombre des actes utiles de ce règne, nous classerons aussi la construction de plusieurs villes, propres à garantir la sûreté des frontières de la Russie. Indépendamment de Laïschof, Tcheboxar, Kozmodémiansk, Bolkhof, Orel et autres places dont nous avons déjà parlé, Jean fonda Donkof, Epiphane, Vénef, Tcherne, Kokschagesk, Jétuschy, Alatyr et Arzamass : il élevait des forteresses dans les forêts; mais il eut jusqu'à la fin de sa vie le pénible spectacle de ruines et d'espaces déserts dans Moscou, restes de l'incendie allumé par le khan des Tatars, en 1571. S'il faut en croire Possevin, la population de cette ville était réduite à trente mille ha-

bitans, en 1581; c'est-à-dire, au sixième de ce qu'elle était avant cette époque, d'après le rapport d'un autre écrivain étranger à qui les vieillards moscovites l'avaient raconté au commencement du dix-septième siècle.

Les fortifications de presque toutes les villes étaient en bois et remplies intérieurement de terre mêlée avec du sable ou formées de claies de branchages fortement entrelacées: on ne trouvait de murailles en pierre qu'à Moscou, à la Slobode Alexandrovsky, à Toula, Kolomna, Zaraïsk, Staritza, Yaroslavle, Nijni, Bielozersk, Porkhof, Novgorod et Pskof.

Commerce L'augmentation du nombre des villes fit faire au commerce des progrès extraordinaires, d'où résultait pour la couronne un accroissement de revenus; ils s'élevaient en 1588 jusqu'à six millions de roubles d'argent de la monnaie actuelle, les droits étant très-forts, non-seulement sur l'importation des produits de l'industrie étrangère ou l'exportation de ceux indigènes, mais encore sur les vivres que l'on apportait dans les villes. Il est dit dans le tarif de Novgorod, pour l'année 1571, que la couronne percevra sept dengas par rouble, sur toutes les importations taxées par les jurés. Les marchands russes payaient quatre dengas par rouble, et

ceux de Novgorod un demi sur la viande, le bétail, le poisson, le caviard, le miel, le sel, les oignons, les noisettes, les pommes; sans compter la taxe établie pour les chariots, les bateaux et les traîneaux. L'importation des métaux précieux était soumise au droit ainsi que toute autre marchandise; mais l'exportation en était considérée comme un délit. Il est digne de remarque que les marchandises appartenant au tzar, n'étaient pas affranchies de l'impôt. La contrebande était punie par une amende onéreuse.

A cette époque, Novgorod, cette antique capitale de Rurik, se ranimait au milieu de ses ruines par l'activité du négoce, profitant de la proximité de Narva, principal entrepôt du commerce russe avec toute l'Europe. Mais bientôt les revers de la guerre de Pologne et de Suède ayant fait perdre au tzar ce port de mer important, elle se vit replongée dans le silence de la mort; circonstance qui rendit plus florissant le commerce de la Dvina septentrionale. Ses avantages étaient partagés par les Anglais, les Hollandais, les Allemands et les Français, dont les importations consistaient en sucre, vins, sel, fruits secs, plomb, draps, dentelles, que l'on échangeait contre des pelleteries, du chan-

vre, du lin, de la laine, des cordages, de la cire, du miel, du suif, du cuir, du fer et des bois de construction. Les négocians français qui avaient apporté à Jean une lettre amicale de Henri III, obtinrent la permission de faire le commerce à Kola; Poudogersky fût le lieu fixé pour ceux d'Espagne ou des Pays-Bas. Le plus marquant de ces derniers, nommé Jean Devasch, dit Barbe-Blanche, fournissait des pierres précieuses au tzar, et jouissait de sa faveur particulière; ce qui excitait la jalousie des Anglais. Dans un entretien avec Bows, ambassadeur d'Élisabeth, Jean se plaignit de ce que les marchands de Londres n'apportaient rien de précieux en Russie; tirant alors une bague de son doigt, et montrant une émeraude incrustée dans son bonnet, il dit que Devasch lui avait cédé la première pour 60 roubles et la seconde pour 1000 roubles. Bows, étonné, estima la bague à 5000 roubles et l'émeraude à 40,000. Les Russes expédiaient une quantité considérable de blé en Suède et en Danemarck. Kobentzel s'exprimait ainsi en parlant de la Russie: *Cette terre, bénie du ciel, abonde en tout ce qui est nécessaire à l'existence de l'homme, sans avoir aucun besoin réel des productions des autres pays.* La conquête de Kazan et d'Astrakhan avait servi à étendre

encore les rapports du commerce d'échange avec l'Asie.

Jean avait enrichi le trésor de la couronne par des droits sur le négoce, par des impôts sur les villes et les communes, ainsi que par la réunion au fisc de plusieurs domaines de l'Église. Ces ressources lui procurèrent les moyens d'établir des arsenaux, où se trouvaient jusqu'à deux mille pièces de siége et de campagne; de construire des forteresses, des palais et des temples; de se procurer enfin des objets de luxe, à l'achat desquels il dépensait le superflu de ses revenus. Nous avons déjà parlé de l'étonnement des étrangers qui visitaient son trésor et son palais à Moscou. Ici, c'était des tas de perles fines; plus loin des montres d'or ou d'argent: ils admiraient des cercles brillans à la cour; des repas où l'on prodiguait pendant cinq ou six heures, à six ou sept cents convives, les mets les plus exquis, les fruits et les vins des climats chauds et lointains. Un jour le tzar donna, dans son palais du Kremlin, un dîner où se trouvaient, sans compter les hommes de marque, deux mille alliés Nogaïs qui allaient faire la guerre en Livonie. Dans ses marches triomplales, ses gardes couverts d'or, leurs brillantes armures, les riches harnais de leurs chevaux, tout en un mot offrait l'image

de la magnificence asiatique. C'est ainsi qu'ordinairement, le 12 décembre, Jean sortait à cheval, de Moscou, pour assister à l'exercice à feu; cinq mille strélitz d'élite, sur cinq de front, ouvraient la marche. Venaient ensuite quelques centaines de princes, voïévodes, dignitaires, marchant par trois et précédant le tzar. Au milieu d'une vaste plaine couverte de neige, l'artillerie, placée sur une plate-forme élevée, longue de deux sagènes, tirait au but et bombardait des fortifications en bois, recouvertes de terre ou construites en glaces. Dans les cérémonies ecclésiastiques Jean se montrait également à son peuple avec une magnificence surprenante; il savait, par une feinte humilité, rehausser encore l'éclat de sa grandeur, et joindre aux pompes mondaines l'apparence des vertus chrétiennes. En même temps qu'il donnait aux grands et aux ambassadeurs des fêtes somptueuses, il distribuait de riches aumônes aux pauvres.

Gloire de Jean.

Enfin il est à remarquer que, *dans la mémoire du peuple*, la brillante renommée de Jean a survécu au souvenir de ses mauvaises qualités. Les gémissemens avaient cessé, les victimes étaient réduites en poussière, des événemens nouveaux faisaient oublier les anciennes traditions, et le nom de ce prince paraissait en tête du code des

lois; il rappelait la conquête de trois royaumes mogols. Les témoignages de ses actions atroces étaient ensevelis au fond des archives; tandis que dans le cours des siècles, Kazan, Astrakhan, la Sibérie, étaient, aux yeux du peuple, d'impérissables monumens de sa gloire. Les Russes, qui révéraient en lui l'illustre auteur de leur puissance, de leur civilisation, avaient rejeté ou mis en oubli le surnom de *tyran* que lui avaient donné ses contemporains. Seulement, d'après quelques souvenirs confus de sa cruauté, ils le nomment encore de nos jours *Jean le Terrible;* mais sans le distinguer de son aïeul, à qui l'ancienne Russie avait accordé la même épithète plutôt comme éloge qu'à titre de reproche. L'Histoire ne pardonne pas aux mauvais princes aussi facilement que les peuples!

NOTES

DU NEUVIÈME VOLUME.

---

(1) Hakluitus, t. I, p. 357. *This Emperour useth great familiaritie, as wel unto all his nobles and subjects, as also unto strangers... His pleasure is, that they shall dine oftentimes in his presence.... He is not onely beloved of his nobles and commons, but also ad in great dread and feare trough all his dominions, so that I thinke no prince in christendone is more feared of his owne he is, nor yet better beloved. If he bid any of his Dukes goe, they will runne,* etc., et plus bas : *hee delighteth not greatly in hawking, hunting or any other pastime, nor in hearing instruments or musicke, but setteth all his whole delight upon two things : to serve God, and howe to subdue and conquere his ennemies.* Dans les extraits de la bibliothèque du Vatican par l'abbé Albertrandi, se trouve *una relazione degli grandissimi stati, etc., del potentissimo Imperatore e Gran Duca di Moscovia*, faite, vers l'an 1557, par un Italien qui avait été au service du tzar Jean. Il l'appelle beau de corps et d'âme, vertueux, le plus illustre, le plus célèbre de tous les souverains : *Questo nostro Duca e gran de Imperatore, di età d'anni 27, bello di corpo et d'animo prestante e generoso, merita per singolare sue virtù e per benevolenza dei sudditi, e per gli suoi grandissimi fatti, in poco tempo forniti gloriosamente, ad ogni altro, che*

hora regge, essere agglugliato e preposto. Ce bon Italien vante aussi la sagesse et la précision des lois de Jean. Il est à regretter qu'il dise peu de choses intéressantes sur la situation de la Russie à cette époque; qu'il estropie les noms, et qu'en général il écrive trop vaguement.

(2) *V. Kourbsky* et *Guagnini : Rer. Polon.* t. II, p. 244. Ce dernier dit que Jean ordonna au prince Dmitri Ovtchinin, déjà ivre, de boire encore une coupe d'hydromel très-capiteux à la santé du tzar ; que ce prince ne put pas en avaler même la moitié ; que le tzar fit mener ce voïévode, âgé de 25 ans, dans un caveau et l'y fit étouffer (probablement vers l'an 1563, car après cette époque il n'est plus fait mention de lui). Guagnini, contemporain de Jean, était natif de Véronne et au service de Pologne; il commandait à Witebsk et prenait le titre de *peditum in arce Witebska finitima Moschoviæ Præfectus* ; il s'occupait à écrire l'histoire de sa seconde patrie. Sa *Sarmatia avec la description de l'Empire Moscovite et de la tyrannie de Jean* (*Gesta præcipua tyrannisque ingens Monarchæ Moscoviæ, J. B. nuper perpetrata*), fut imprimée en 1581 à Spire. C'est ce même livre qu'Étienne Batory envoya au tzar en disant : « Lisez ce qu'on dit de vous en Europe. » Jean voulut répondre ; mais, comme il est probable, il changea de résolution. On ne peut pas garantir la vérité de tout ce que Guagnini raconte des événemens de Moscou, s'en rapportant tantôt aux bruits populaires, tantôt à des témoins oculaires, ambassadeurs et prisonniers polonais; mais son livre, qui était très-estimé en Russie, fut traduit en ancien russe vers la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe, avec plusieurs corrections dans les noms des personnes et même dans les circonstances. D'autres rapportent que le prince Ovtchinin s'attira la colère du

tzar en contredisant avec audace son intention d'introduire en Russie les usages et les lois des Allemands. (*Voy. les Annales circonstanciées* publiées par M. Lvof, et composées au commencement du XVIII[e] siècle.) Les relations des temps de Jean-le-Terrible ont été puisées par l'auteur dans les historiens étrangers. Il estropiait même les noms russes et écrivait sans aucune espèce de critique : par exemple, ce qu'il disait du prince Ovtchinin est puisé dans Oderborn (*Joannis Basilidis magni Moscoviæ ducis vita*). Cette description de la vie de Jean fut imprimée en 1585. Elle est remarquable parce qu'elle est contemporaine; mais elle est fabuleuse sous plusieurs rapports.

(3) Possevin ou Possevini, dans son livre : *Moschovia*, dit qu'en 1582 une imprimerie était déjà établie à la Slobode-Alexandrovsky. Fletcher rapporte que les presses typographiques et les caractères furent apportés de la Pologne à Moscou ; que l'imprimerie de Moscou fut brûlée pendant la nuit ; et qu'on supposait que c'étaient des superstitieux qui y avaient mis le feu.

L'archevêque Eugène (aujourd'hui métropolitain de Kief), dans son *Essai d'un dictionnaire des écrivains russes*, parle de l'Évangile imprimé à Moscou après les actes et épîtres des apôtres, à l'article de *Jean Fedorof*.

(4) Ceci arriva au mois de janvier 1564. Strikovsky rapporte que Schouïsky fut mis en pièces, et Bredenbach (*Historia belli livonici*) *erat mortuus in puteo inventus*. Le premier assure que le nombre des Polonais qui prirent part à cette affaire était de quatre mille, celui des Russes de trente mille, et qu'il n'en échappa, de ces derniers, que cinq mille qui furent tous blessés. Bredenbach parle de neuf mille tués de notre côté, et de vingt mille de celui des Polonais, en ajoutant que l'épée et le carquois du *tzar*

Jean se trouvaient au nombre des trophées de Radzivil. Dans les extraits de la bibliothèque du Vatican par Albertrandi (voyez t. III, note 112) se trouvent les lettres du cardinal Commendone au cardinal Boromée datées de Varsovie (années 1564—1565) et le bulletin des voïévodes du Roi sur cette victoire, où il est dit : « Dieu a été pour » nous; vers le soir, nous avons triomphé. Le prince » Schouïsky, blessé, s'est enfui suivi de ses troupes. Les » nôtres ont poursuivi l'ennemi au clair de la lune; ils en » ont tué une quantité, et fait prisonniers beaucoup d'au- » tres. Au milieu des cadavres, on a trouvé *l'épée* et le *car-* » *quois* de Tchérémétief, qui est regardé comme un grand » homme chez les Moscovites; on ignore ce qu'il est de- » venu lui-même. Tous les bagages de l'ennemi sont entre » nos mains, il y en a plus de cinq mille chariots. » Ici est décrite la richesse du butin. « Nous n'avons perdu que » vingt soldats tués; le nombre des blessés est d'environ » sept cents. » Commendone écrit que le corps de Schouïsky fut enterré à Wilna avec une grande pompe, ce qui mécontenta la Cour. Dans sa lettre datée du mois de février 1565, il dit que Fürstemberg était mort en Russie.

(5) Cet événement mémorable fut aussi décrit par Jean Taube et Helert Kruse, favoris du tzar, dans leur relation à Kettler, duc de Courlande. Ladite relation a été envoyée à l'auteur de l'Histoire de Russie, en 1811, des archives de Kœnisberg, et imprimée, en 1816, par M. Evers. Voyez ses *Beytraege zur kenntniss Russlands*, p. 187—238.

(6) M. Koubassof, dans l'histoire qu'il a écrite jusqu'à l'élection du tzar Michel Féodorovitch, peint Jean de la manière suivante : « Le tzar Jean était d'une figure igno- » ble, ayant des yeux bleus et de longues moustaches, ca-

» mus, grand de taille, maigre de corps, épaules éle-
» vées, une large poitrine et de gros muscles.» (Voyez *Traits mémorables de l'histoire de Russie*, t. I, p. 172.) D'après les *Annales circonstanciées*, par M. Lvof (t. III, p. 5), « Jean était un très-bel homme, d'une *stature* haute
» et vigoureuse, et tous ses membres étaient bien propor-
» tionnés; sa figure ne décelait aucune férocité..... Ses
« yeux étaient petits, mais expressifs et pénétrans; il avait
» le nez gros et aquilin : son regard était plein de viva-
» cité. » Ces annales, écrites dans un style moderne, furent composées sous le règne de Pierre le Grand (et, selon l'opinion de quelques-uns, par le célèbre archevêque Théophanes Prokopovitch). Elles contiennent des particularités très-curieuses sur les temps de Jean le Terrible, puisées dans les historiens étrangers. Le domestique italien de Jean (voyez plus haut, note 1) dit que ce jeune tzar était *bello di corpo*.

(7) Taube et Kruse, p. 195 : *Mit solcher vorkerter und schleunigen vorenderungk seiner vozigen gestalt, das er auch von vilen nicht hat megen erkandt werden; auch neben audern mehr verenderungh kein hare auf dem kopfe und imbartt behalten.*

(8) Les écrivains étrangers (Margeret, Fletcher, Petreus et autres, même quelques-uns des nôtres, mais non contemporains) assurent que le tzar de Kazan, Siméon, fut alors proclamé chef des communes, et qu'il représenta pendant deux ans la personne du monarque pour la Russie. Voici ce qu'en dit un de nos annalistes : « Jean partagea ses
» États en deux parts, dont il se réserva l'une, confiant
» l'autre à Siméon, tzar de Kazan; lui-même se retira
» dans une petite ville, nommée *Staritza* (ce qui devait avoir eu lieu postérieurement, car la ville de *Staritza*, à

l'époque de l'institution de l'Opritchnina appartenait encore au prince Vladimir Andréiévitch) » et y établit son sé- » jour; quant à l'autre part (celle du tzar Siméon) il » l'appela commune. » Siméon de Kazan, selon les Annales contemporaines de Moscou, mourut en automne de 1565. « Le 26 août, dimanche, est décédé Edigher, tzar » de Kazan, ayant reçu dans le baptême le nom de Si- » méon *Kassaevitch*; il fut inhumé au monastère de St.- » Michel, dans l'église de l'Annonciation, du côté méri- » dional. » Nous avons eu un autre tzar Siméon, fils de Bekboulat, celui de Kassimof, mais bien postérieurement: en 1572, il se nommait encore *Sahim Boulat* (V. *Bibliothèque des Antiquités russes*, t. VIII, p. 433); il n'est appelé du nom de Siméon que depuis 1573 (voyez *ibid.* p. 459), après avoir, vers cette époque, embrassé le christianisme. Margeret ajoute que Jean vint même couronner Siméon, en lui cédant son trône comme à un tzar, et ne se réservant que le titre de grand-duc. Fletcher appelle Siméon grand-duc, racontant qu'après avoir été élevé au trône par Jean, il ôta aux évêques et aux monastères tous leurs titres de propriétés sur les terres, au grand mécontentement du clergé; que Jean ayant de nouveau repris le pouvoir de tzar, leur restitua ces titres, mais qu'il se réserva quelques terres et prit encore aux monastères une somme bien plus considérable pour prix de la grâce qu'il leur accordait. (Voyez *État de l'Empire de Russie*, par Margeret, p. 16, et Fletcher, *of the russe commonwealth*, p. 43.)

Jean, selon le rapport de Taube et Kruse (p. 186), voulait que son fils cadet héritât de l'Opritchnina et son fils aîné du gouvernement des communes.

(9) *Voyez* Taube et Kruse, p. 197—202. Ils nomment

encore un Peter Soytt. Tout ce qui suit est puisé dans leur relation.

(10) *Voyez* Taube et Kruse, p. 203.

(11) Petreus, *historien, etc. Von Muschkow*, p. 57.

(12) *Voyez* Taube et Kruse, p. 203.

(13) Taube et Kruse, 204. Petreus (57) dit que Jean lisait quelquefois certains chapitres de la bible.

(14) Taube et Kruse, 204, les *Annales circonstanciées*, III, p. 89, il ne se mettait jamais à table qu'après avoir dit le *pater noster* et béni le repas; c'est alors qu'il avait l'habitude de parler des lois de la confession grecque et autres. Il avait une pénétration d'esprit peu commune et un grand fonds de mémoire pour l'Écriture-Sainte.

(15) Taube et Kruse, 204.

(16) *Ibid.*, 205. Ils rapportent que le tzar allait aussi à la messe de minuit.

(17) *Ibid.*

(18) Voyez *Affaires de Pologne*, n°. 7, feuille 916 sur le revers : « Et si l'on demande au sujet des allemands » d'Yourief (Dorpat), pourquoi le tzar les a fait trans- » porter de Dorpat dans des villes moscovites? Féodor » aura à répondre : *parce qu'ils avaient des intelligences* » *avec le grand-maître de Livonie; qu'ils l'engageaient* » *à venir assiéger la ville et voulait trahir notre souverain* » *en servant le grand-maître.* » *Voyez* aussi les *Annales d'Alexandre Nevsky*, 1031, Kölch, 275, Gadebusch, 51, et les Annales de Pskof, trouvées dans les archives en 1565.

(19) *Voyez* Arndt, 258, et Gadebusch, 52.

(20) Parmi mes papiers venus des archives de Kœnigsberg, se trouve une lettre de Weït-Zenge au margrave Albrecht, datée de Lubeck du 20 décembre 1566 : elle

contient des relations curieuses sur la Russie, apportées de Moscou par un habitant de Munster, nommé Germain Piespinck. Il y est dit : *Er sagt, das Gaspar Eberfeldt gar in grossen Gnaden pey dem gross fürsten wer, und würde zu allen Rathschlagen gebraücht tegelichen; auch Adrian Kalb, doch nicht so fest als Eberfeldt. Ulrich Kraüs* (ou Kruse) *und Hans Taub weren auch woll verhaltten, aber nicht so hoch, als die andern Zveü..... Er* (le tzar) *hette seinen Meister-Politt* (*métropolitain*) *oder obersten Pischoff umb* 60,000 *Rubel geschtrafft, das er einen Teutschen umb des Glauben willen hett Gewalt gethan, und wer zu vermuthen, das er* (*le tzar*) *das Evangellium sollt annemen dan disser C. Eberfeldt und die andern hetten dem Grossfürsten so vill vorgelesen und geschriben; das alle hoffnung verhanden wer*, etc.; ce qui est dit dans notre histoire. Plus bas : *Es riemet sich der Grossfürst auch von Deutschen Herkommens zu seyn, aus dem Baierischen Geschlechte, darvon sein adel noch dem namen hetten Bayory*, c'est-à-dire que Jean assurait que sa dynastie provenait des souverains de Bavière, et que le nom de nos boyards signifiait Bavarois. Fletcher rapporte l'anecdote suivante : « Jean ayant fait faire par un orfèvre anglais un plat d'or et peser exactement le lingot de ce métal qu'on lui avait donné à cet effet, ajouta : *ne vous fiez pas à mes Russes ce sont tous des voleurs.* L'Anglais sourit et le tzar voulut en connaître la cause. *S'il plaît à votre majesté de savoir mon opinion*, répondit l'orfèvre, *je ne la lui cacherai pas : en traitant ainsi tous les Russes de voleurs, vous oubliez que vous-même appartenez à cette nation.—Non, répliqua Jean, je ne suis pas Russe; mes aïeux étaient Allemands.* » Il est dit encore dans la lettre de Zenge, que le tzar lui-

même avait voulu épouser une princesse allemande; qu'en Russie on témoignait à Fürstemberg toute la considération imaginable, et qu'il avait auprès de lui trois prédicateurs de la confession d'Augsbourg. Jean Taube et Ellert Kruse furent faits prisonniers par les Russes en 1560 et entrèrent au service du tzar, environ en 1567.

(21) Voyez *Mosskov Chronica* de Petreus, p. 252. Il dit que cette église luthérienne construite en bois était à la distance de deux verstes de la ville de Moscou.

(22) Dans la lettre de Zenge. *Ein anders Regiment solt im Lande werden.... Darwider* (contre je ne sais quel impôt onéreux) *sich vill seiner Undersassen von den grossen Herren gesetzet hetten, deren er* (le tzar) *will umbpringen und ettliche von ihren Guttern an andere Orter versetzen.*

(23) Nous ignorons à quelle époque.

(24) *Voyez* Taube et Kruse.

(25) Oderborn, Joannis Basilidis vita, p. 283.—Guagnini Rer. polon., 11, 249.—Taube et Kruse, 206. D'après Kolch (*voyez* Liefl. Gesch. 280), les parens et les dignitaires du tzar avaient réellement formé le projet, vers l'an 1568, de se livrer au roi Sigismond; dans leur nombre se trouvaient le prince Vladimir Andréïévitch et le prince Michel Temgroukovitch, l'un cousin et l'autre beau-frère du tzar; le prince Michel, tourmenté par sa conscience, découvrit le complot au tzar, qui, ayant livré à une mort effroyable tous les coupables, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs domestiques, ordonna même de détruire, dans leurs maisons et dans leurs terres, tout le bétail, jusqu'aux chiens, aux chats et aux poissons : s'appuyant sur Hennig, Kolch ajoute que, « dans ce massacre, » deux frères, au nombre des autres bourreaux de Jean,

» ne pouvant se décider à tuer un enfant d'une beauté » rare qu'ils avaient trouvé dans un berceau, l'apportèrent » au tzar, qui le prit, le baisa et le jeta par la fenêtre pour » servir de pâture aux ours; ensuite il fit sabrer les deux » frères pour prix de leur pitié. Sigismond, par suite de » ses intelligences avec les traîtres de Moscou, était prêt » alors à entrer en Russie; mais ayant appris leur défaite, » il congédia ses troupes. » Aucun autre témoignage ne confirme ce rapport. Le roi, en 1567 (voyez plus bas), n'osa pas entrer en Russie, parce qu'une armée moscovite beaucoup plus considérable que la sienne l'attendait à la frontière. Ce n'est pas à cette époque que les princes Vladimir et Michel devinrent victimes du courroux de Jean, mais plus tard, comme nous le verrons par la suite.

(26) *Voyez* Kourbsky, Guagnini, 247, Oderborn, 283, et la liste des boyards dans la *Bibliothèque ancienne*, publiée en Russe par M. Novikof, t. XX.

(27) Dans Guagnini : *ah caput, caput* (dit Jean)! *multùm sanguinis vivum existens effudisti* (*bellicosissimus enim extitit*) *et nunc mortuum eundem effundes.*

(28) *Voyez* Kourbsky, Taube et Kruse, 207. Ces derniers disent que le prince Tcheniatef (*den Knese Peter Schemuetrow*) et Tourountaï Pronsky (*Turentri Pransky*) furent knoutés à mort. Dans la liste des boyards (*bibliothèque ancienne*, t. XX, 49), Tcheniatef est désigné comme mort de 1567 à 1568, et Pronsky de 1568 à 1569.

(29) Dans la relation de Taube et Kruse, p. 210 : *Die Tattern und Heyden haben Gesatz und Recht, allein in Reuschlandt ist es Nicht; in aller Weldt wirdt Barmhertzigkeit gefunden, und hie in Reuschlandt ist über die Unschuldigen und Gerechten kein Erbarmen*, etc.; ce que nous avons rapporté dans l'histoire. Plus bas, dans la lé-

gende précitée, il est dit : « Le tzar et les évêques encore » présens à l'église, le lecteur de la cathédrale, suscité » par les ennemis du métropolitain, commença à proférer contre le saint homme des paroles indécentes. Or, » ceux des évêques qui voulaient complaire au tzar, comme » Pimen de Novgorod et autres, disaient : *comment ose-* » *t-il faire des reproches au tzar, lui qui fait des choses* » *incohérentes?* Le saint homme répliqua à Pimen : *c'est* » *en vain que vous flattez la puissance humaine et que* » *vous tâchez d'envahir le siége d'un autre : avant peu* » *vous serez privé du vôtre*. Il dit à l'Anagnoste (lecteur) » *que Jésus ait pitié de vous, mon cher frère!* » Dans les annales trouvées dans les archives de Novgorod par M. Melinovsky : « L'an 7076, on lit (1568) : le 22 mars, » de vives discussions s'élevèrent entre le métropolitain » Philippe et le tzar au sujet de sa légion d'élus. »

(30) *Voyez* Kourbsky, Taube et Kruse, 210. Le premier appelle le P. Basile, Pronsky-Rybin, et les derniers le nomment *Knese Wassili Brantzki*, en ajoutant que le même jour furent suppliciés *Iwan Karmissin et Christian Budna.*

(31) *Voyez* la relation de Taube et Kruse, 207 : dans une copie la date est du 19 juillet, et dans l'autre du 9.

(32) *Voyez* Kourbsky, Guagnini, et plus haut, note 24. Le premier rapporte : « J'ai appris d'un témoin oculaire, » que lorsque le tzar allait brûler les villages et les mai- » sons de l'écuyer Jean Fédorof avec leurs habitans, il » découvrit une chambre à l'étage le plus élevé d'un bâ- » timent; il y fit garotter Boris Kolytschef, et donna » l'ordre de placer sous cette chambre, comme sous celles » qui l'entouraient, remplies de monde et bien fermées, » plusieurs tonneaux de poudre; placé alors à une grande

» distance avec ses troupes en ordre de bataille, comme » devant une ville assiégée, il attendait le moment de » l'explosion. Dès que l'édifice eût sauté il se précipita au » grand galop à travers les débris, suivi de sa troupe de » démons qui poussaient de grands cris et avides comme » lui de voir les membres déchirés de ceux qu'il avait » fait enfermer dans l'édifice. Alors on trouva Jean Ko- » lytschef attaché par le bras à une grande poutre, assis » sur la terre, sain et sauf, et louant Dieu !.... Aussitôt » un des élus poussant son cheval de son côté, lui trancha » la tête d'un coup de sabre et l'apporta au tzar comme » un présent agréable. » Taube et Kruse disent : *und zog also 6 Wochen herumber in der Moscauschen Gegendt, in der furnembsten Boyaren Guetter, vorbrentte, schlug todt alles, das viche, Hundt und Katze; die Fische in Teichen abgelassen.... Kinderlein au den Brusten, ja in Mutterleibe erwurgen. Weiber, Megde wurden nagket aussgezogen, und mussten fur in herumbher lauffen und Huener auffangen.* Nous espérons que dans ces détails affreux tout n'est pas vrai. Les méchans même peuvent parfois se plaindre de la calomnie.

Quant à la lubricité de Jean, voici ce qu'en dit Jacques Uhlfeldt, ambassadeur de Danemarck en Russie en 1578, dans la description de son voyage (*voyez* son *Hodœporicon Ruthenicum*, pag. 42) : *Habet, ut aiunt, in gynæceo suo* 50 *virgines, ex illustri familiâ oriundas eque Livoniâ abductas, quas secum, quo se confert, ducit, iis loco uxoris, cùm ipse uxoratus non sit, utens.*

(33) Taube et Kruse : *Reyser und Grossfürst! du meinest, das ich dich oder den Todt furchte; ich hab nun* 53 *Jar auf der heiligen Stedt in der christlichen Versammlung zu sallasso* (*solovky*) *mein Leben bis daher in mein* 79 *Jar* (Phi-

lippe avait donc 78 ans) *ehrlich zuchtigk und gerecht zugebracht.... wil auch also mein Leben enden, und meine Seel dem Goot, der dich und mich richten wird, wiederumb mit Freuden auffopfern; begere auch vil lieber ein solch Testament hinder mit zu lassen, das ich unschuldigk als ein Merteren gestorben, als das von mir gesagt werde, ich als ein Metropolitan ab untter Tiranney und aller Ungerechtigkeit gelebet*, etc., comme il est dit dans notre histoire. Kourbsky dit que Philippe fut jugé dans la *grande* église, c'est-à-dire dans la cathédrale, et qu'il y fut amené en habits pontificaux.

(34) *Nemo nisi mors*. *Voyez* Dalin, *Gesch. des R. Schu.* année 1563, p. 440.

(35) *Voyez* Dalin, an 1567, p. 217.

(36) Dalin rapporte qu'Érik offrait de donner Virginie, sa fille, en mariage au tzarévitch Jean.

(37) *Voyez* Dalin, année 1569, p. 546. Le tzar, selon l'assertion de cet historien, écrivit, au mois de février 1569, une lettre très-amicale au roi Jean; il s'excusait sur les conditions du traité conclu avec Érik; assurait qu'il (le tzar) supposait que Catherine était veuve et sans enfans; il offrait aux Suédois la paix et son amitié; exigeait la mise en liberté de nos ambassadeurs, et envoya une *lettre de sûreté* pour le libre passage de ceux de Suède jusqu'à Moscou (Dalin, *Geschichte*, etc., année 1569, p. 5). Dans nos papiers d'archives il n'est fait mention que de l'émissaire André Scherefedinof, qui fut envoyé en automne de 1567 à Stokholm, près de Vorontzof (voyez *Affaires de Suède*, n°. 2, feuilles 2-7); mais le tzar écrivit effectivement au roi Jean par le gentilhomme suédois Ensohn (voy. *ibid.*, feuille 126).

(38) Dans le rapport de Maltzof, témoin oculaire de

cette guerre et prisonnier chez les Turcs, on lit : « Le sul-
» tan se propose d'envoyer au printemps Bardi-Pacha avec
» une grande armée; il veut aussi envoyer contre la Russie
» le khan de Crimée et Pilah-Pacha, son propre gendre,
» avec des forces formidables. Ceux-là ont été un mois en
» marche jusqu'à Azof; le khan les ayant menés du côté
» de la Circassie par le chemin de Kabarda et par des
» lieux arides où ils manquaient d'eau.... Les Russes sont
» étonnés eux-mêmes, et ils appellent leur sultan Sélim,
» malheureux; car depuis son avénement au trône, c'est
» pour la première fois qu'il ait fait marcher ses troupes....
» *Il nous est arrivé,* disent-ils, *de prendre part dans de*
» *grandes batailles, et jamais nous n'avons été aussi exté-*
» *nués de fatigues; si des troupes étaient tombées sur*
» *nous, aucun de nous ne serait revenu.* »

Cette description est plus digne de foi que les relations d'Oderborn (*Vita J. B.*, p. 272) et de Strikovsky. Le premier fait monter le nombre des Turcs jusqu'à trois cent mille, ajoutant qu'ils se tenaient pendant l'hiver près d'Astrakhan et qu'ils poussèrent leur marche jusqu'à Kazan; le prince Sérébrianoï, ajoute-t-il, ayant fait une sortie d'Astrakhan les mit en déroute; les Turcs attendaient l'armée navale, retenue sur la mer Caspienne par des tempêtes; les Russes, habitant les rives du Volga, firent couler à fond une grande quantité de vaisseaux turcs; la famine et la peste détruisirent la plus grande partie de cette armée, dont le reste fut noyé dans la mer d'Azof, etc. Strikovsky rapporte que le nombre de la cavalerie turque était de vingt-cinq mille hommes, celui de l'infanterie de cinquante mille, celui des Tatars de quatre-vingt mille, avec cent cinquante vaisseaux; que les Russes leur enlevèrent leurs navires à la Perevoloka, après avoir battu les Janis-

saires ; que la cavalerie, qui avait beaucoup souffert de la famine sous Astrakhan, périt dans sa retraite, partie noyée, partie exterminée par les Russes ; qu'il n'en est pas même retourné deux mille à Constantinople. Tout cela n'est pas vrai, comme nous le voyons. Ce qui est certain, c'est que Kassim avait conservé à peine le tiers de ses troupes (voyez *Affaires de Turquie*, n°. 2, feuille 70). D'après l'assertion des Anglais qui se trouvaient alors à Astrakhan, le nombre des Turcs et des Tatars de Crimée allait jusqu'à soixante-dix mille (*voyez* la nouvelle édition de Hakluit's, *Navigations*, etc., p. 444).

(39) En 1562, le gouvernement de Lubeck avait écrit à l'okolnik Pierre Golovin, de vouloir bien intercéder auprès du tzar en faveur de la ligue anséatique (*voyez* Willebrant, *Chron.*, et Peterburg, *Journal*, t. IV, p. 142).

(40) *Voyez* t. VIII de cette histoire, p.... Jenkinson était encore à Moscou en 1561, et en 1566 il achetait, pour Jean, des pierres précieuses et des soieries de Perse (*voyez* Hakluit's, *Navigations*, p. 384 et 418).

(41) Il est dit : *For every* pound *one dingo or half penie* (Hakluit's, p. 427) ; mais peut-être faut-il lire *par poud* (poids russe de quarante livres). Pour une fabrique de fer il fallut donner aux Anglais quelques *dessiatines* (deux arpens l'une) de bois, de cinq à six verstes de circuit (environ une lieue et demie de France). Ils présentaient au trésorier des marchandises légères, et une liste de celles qui étaient plus pesantes ; le trésorier, après avoir choisi ce qui pouvait plaire au tzar, leur rendait le reste pour vendre. A l'égard de la maison des Anglais à Moscou, il est dit dans un endroit : *Their ouse at Mosco; which house I granted them at S. Maxims at the Mosco;* et dans l'autre : *At S. Maxims in the Zenopsky and other their houses in the*

torone of Zenopsky. Cette maison est appelée, dans nos archives, *la cour d'Youschkovsky, près S. Maxime le confesseur, derrière le marché*. Les Anglais pouvaient avoir un concierge et deux domestiques russes. Si le Conseil de l'Opritchnina ou légion d'élus (*Counsaile of the Opressini*) était embarrassé de décider dans une affaire entre un Anglais et un Russe, on la décidait au sort (*voyez* plus bas). Des conseillers du tzar pouvaient arrêter un Anglais coupable de quelque faute et confisquer ses biens; mais il fallait que le tzar prît connaissance de l'affaire. Plus bas il est dit dans ce règlement donné par le tzar: « La société des » négocians de Londres a seule le privilége d'envoyer ses » vaisseaux au port de Saint-Nicolas et de faire le com- » merce avec la Perse parla Russie; mais à Narva et dans » d'autres villes de Livonie, les négocians des autres pays » peuvent faire le commerce concurremment avec les An- » glais. Les Anglais sont jugés entre eux d'après leurs lois. » Donné le 20 juin 1569 (*voyez* Hakluit's, *Navigations*, » p. 425-429). »

(42) *Ibid.*, p. 378. Sigismond, exigeant qu'Élisabeth défendît aux Anglais de faire le commerce avec les Russes à Narva, lui écrivit: « Nous répétons encore à Votre Majesté » que le tzar de Moscovie, ennemi de toute liberté, aug- » mente de jour en jour ses forces par les avantages du » commerce et par ses relations avec les nations civilisées » de l'Europe.... Votre Majesté n'ignore pas sans doute » sa puissance, sa cruauté et sa tyrannie.... Notre unique » espérance repose sur notre supériorité dans les arts et » les sciences; mais bientôt il en saura autant...., et, » dans son orgueil insensé, il se précipitera contre la chré- » tienté, etc. » En 1568, les ambassadeurs de Sigismond disaient la même chose au roi de Danemarck et au sénat

de la ville de Lubeck, en déclarant que leur souverain avait le projet de représenter d'une manière convaincante à toutes les puissances de l'Europe, le danger du nouvel agrandissement de la Russie, pour les détourner du commerce avec elle. (*Voyez* Notice des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, etc., p. 92-96, à l'article : *Legatio polonica.*)

(43) Il aborda près du monastère de Saint-Nicolas, le 28 juillet 1568. Il y trouva vingt moines ignorans, mais hospitaliers. A Kholmogore, les Anglais avaient plusieurs maisons joliment bâties. La ville de Vologda, où Jean construisit une nouvelle forteresse en pierre, était renommée pour la richesse de ses marchands. De Vologda jusqu'à Moscou, Randolf trouva la route très-agréable ; il y voyait de fréquentes habitations, des champs et des prairies fertiles. Il raconte que d'Yaroslaf les Anglais allaient ordinairement par le Volga à Astrakhan, et qu'à cet effet ils avaient construit un grand vaisseau, tel qu'on n'en avait jamais vu jusqu'alors en Russie, et qui leur coûta plus de 100 marcs. Le 28 février on invita Randolf à la cour ; en l'entendant prononcer le nom d'Élisabeth, Jean se leva et s'informa de l'état de la santé de cette reine. Le présent de la reine consistait en une grande coupe d'argent massif, ornée de ciselures et de diverses inscriptions. Le tzar, en congédiant Randolf, lui dit : « Des affaires importantes » m'empêchent de dîner aujourd'hui avec mes hôtes ; mais » je vous enverrai des mets de ma table. » Un dignitaire de marque parut immédiatement après à l'hôtel de l'ambassade, suivi de cinq domestiques de la cour qui portaient des plats ou vases d'argent, chargés de mets, de pain, de vins, etc. Ce dignitaire de la cour était obligé de goûter de chaque mets et de chaque boisson. Quelques jours après, pendant une nuit sombre et froide, on enjoignit à Randolf

d'aller en habit russe chez le tzar, pour une entrevue secrète. Le lendemain, le tzar partit pour la Slobode-Alexandrovsky, d'où il revint six semaines après. Il le laissa partir alors pour Londres, accompagné de Savin; ils y arrivèrent au mois de septembre de 1569. Indépendamment des avantages que Randolf obtint pour les commerçans de son pays, Jean, sur ses instances, mit en liberté Fitzgerbert, qu'on accusait d'avoir composé quelques lettres outrageantes pour le tzar; il fit aussi grâce à Thomas Green, convaincu d'intelligences secrètes avec l'ambassadeur, et à André Asherton, qu'on accusait d'avoir envoyé à Londres des lettres de marchands anglais. Ayant permis aux Anglais de chercher une route de la Chine, le tzar promit à Randolf, par le prince Athanase Viazemsky et Pierre Grigorievitch, de ne pas écouter les insinuations d'un certain Beneth Bootler et d'autres Anglais, ennemis de la compagnie de Londres, qui faisait le commerce avec la Russie.

(44) La dépêche d'Élisabeth est écrite sur parchemin; les lettres sont effacées dans quelques endroits; mais on peut partout en deviner le sens, qui s'éclaircit aussi par une traduction russe de ce temps, laquelle s'est conservée dans les archives du collége des affaires étrangères de Moscou, avec cette inscription : *This writing in the Russian tongue is affirmed by Daniel Silvester Englishman, the interpretor of the ambassador of the Emperore of Russia, being sworne upon his othe to be the trew copie of the letter, whiche is writen in the english tonge by the queen maiestie of England*...C'est-à-dire : « L'interprète de l'ambassadeur du tzar, Daniel-Silvestre, anglais, a affirmé sous » serment la fidélité de cette traduction, etc. »

Nous copierons ici les passages les plus importans : *To the deare most mightie and puissant Prince, our brother, great*

lord Emperor and greate Duke Ivan Basily of all Russia... If at anie time il so mishappe, that you be by anie casuall chance ether of sectet conspiracy or outward hostilitie driven to change your countries and schall like to repaire into our Kingdome with the noble empresse, your wife, and your deare children, we shall with such honor and courtesies receave and entreate your highnes and them, as shall becom so greate a Prince.... to the free and quiet leeding of your highnes lief with all those, whome you shall bring with you, and that it maie be laufull for you to use your christian relligion in such sorte, as it shall be best like you, for neither meane we to attempt anie thing to offend either your maiestie or anie of your people, nor to intermedle anie waies with your highnes faith and relligion, nor yet to swer your highnes hold from you by violence. Besides we shall appoint you a place in our Kigndome fitt upon your owen charge (c'est-à-dire que le tzar devait vivre en Angleterre à ses propres frais) *as long, as you shall like to remaine with us...... This we promise by vertue of theis our letter and by the wrode of a christian Prince. In witnes whereof we queen Elisabeth do subscribe this with our owne hand in the presence of these our nobles and consellors, Nicholas Bacon knihgt* (le père du célèbre philosophe) *great chauncellor of our realme of England, William lord parr, lord Marques of nort, Hampton knight of our order of the garten, Henry Carle of Arundell, knight of our said order, Francis lord Russel, Carle of Bedford, knight of our said order, Robert Dudley, lord of Denbigh, Carle of Leicester, M*[r]. *of our horse and knight of the same order.* Suivent encore quelques noms, dont le dernier est *Cecill knight, our principal secretary*. Dans la conclusion : *Promising, that we against our common ennemies shall*

with one accord fight with our common forces and do every and such other thing mentioned in this writing, as long as God shall lend us life, and that by the word and faith of a Prince. Given at our house of Hamptoncourt the XVIII daie of the moneth of May, in the XII yere of our reigne and in the yere of our Lord 1570 (la date en lettres). Du côté gauche se trouve la signature d'Élisabeth.

(45) *Voyez* Hakluit's *Navigations*, p. 454, dans le mémoire de Jankinson.

(46) *Voyez* les *Annales de Pskof*, année 1570. « Les » Allemands et les Lithuaniens envoyèrent près de Jean » un allemand, magicien consommé, nommé Elisée, qu'il » affectionna particulièrement et lequel mit un sort sur le » tzar... Il faillit le détourner définitivement de sa croyan- » ce, éveilla dans son âme une haine contre les Russes » et une prédilection pour les Allemands : car les infidèles » avaient appris par leurs enchantemens qu'ils auraient » totalement péri; ce fut donc pour détourner leur perte » qu'ils lui envoyèrent ce méchant magicien, sachant que » les Russes sont passionnés pour la magie. Il insinua au » tzar d'exterminer quantité de familles de boyards et de » princes; à la fin il l'amena jusqu'à vouloir se réfugier en » Angleterre et à faire périr le reste de ses boyards. C'est » pourquoi on ne le laissa pas accomplir ses desseins; et » l'on mit à mort Elisée lui-même (*voyez* plus bas), afin » que l'Empire de Russie ne fût pas totalement dévasté. » Taube et Kruse écrivent : *Da hat er* (le tzar) *durch Angebung eines verlauffenen schelmischen Doctors, mit Namen Eliseus Famelius, die Leute umzubringen angefangen.* Au lieu de *Famelius*, il faut lire *Bomelius*, comme dans Hakluit (p. 520) *Doctor Bomelius, a dutchman and physician to the Emperour.*

(47) Sur le prétendu empoisonnement de Marie, *voyez* plus bas, dans la description du Concile au sujet du *quatrième* mariage de Jean (dans la note). Elle fut inhumée à Moscou, au couvent des religieuses de l'Ascension; l'inscription du sarcophage porte la date de sa mort.

Voyez Affaires de Pologne, n°. 7, feuille 1220. « Le tzar » (en recevant le courrier polonais, le douze septembre) » était assis dans la salle à manger; les boyards et les gen- » tilshommes étaient vêtus modestement, portant des pe- » lisses de velours et de damas sans garnitures d'or, à cause » du deuil du monarque, occasionné par la mort de la » tzarine Marie. » Jean revint de la Slobode-Alexandrovsky le dix septembre. Au mois d'août il traversa la Vologda. A l'égard des aumônes, *voyez* dans *Legat. muscov, per P. Jumsten, samul. Russ. gesch.* t. X, p. 151.

(48) Taube et Kruse rapportent ce qui suit : « Jean en- » voya ses cuisiniers à Nijny-Novgorod sous prétexte d'y » prendre du poisson. L'un d'entre eux, en retournant à » la Slobode Alexandrovsky, remit une poudre à Théodore » Nounua (peut-être à Nâoumof) en disant que le prince » Valdimir lui avait donné cette poudre avec cinquante » roubles d'argent, pour qu'il empoisonnât le tzar. Théo- » dore Nounua en informa Jean. On commença par faire » semblant de questionner le cuisinier, lequel ne rem- » plissait, en effet, que la volonté secrète du tzar. On trouva » des témoins tout prêts qui soutenaient que le prince Vla- » dimir voulait effectivement empoisonner le monarque. » Alors on appela cet infortuné à la Slobode, etc., » comme il est dit dans le texte. Guagnini assure que le prince Vladimir avait été calomnié par le secrétaire Viskovaty. Eudoxie fut la seconde épouse de Vladimir.

(49) *Voyez* Taube et Kruse, p. 217; la relation de l'am-

bassadeur danois Uhlfed, qui était en Russie en 1578, se trouve d'accord avec celle-ci. Il dit que Jean empoisonna son cousin : *Porrigens illi venenum, quod cum gustasset, morbo correptus expiravit* (*hodœporicon* 14). D'après le rapport de Guagnini, le prince Vladimir eut la tête tranchée; et Oderborn en l'appelant George, dit qu'il fut égorgé. Voyez aussi *Heidenstein de bello Moscow*, 335. Kourbsky dit : « En même temps il fit fusiller la femme » de son cousin, Eudoxie, » (d'après le faux rapport de Guagnini et d'Oderborn, elle fut noyée dans la rivière : Ce ne fut pas le sort de l'épouse de Vladimir mais celle de George....) « et deux enfans, fils de son cousin, nés de » cette femme, dont le premier nommé Basile était âgé de » douze ans, l'autre était plus jeune ; je ne peux pas me » rappeler son nom : il est écrit dans les registres de nais- » sance. Leurs suivantes, nobles, femmes et demoiselles fu- » rent aussi mises à mort. » Taube et Kruse se trouvaient alors auprès du tzar, et Kourbsky en Lithuanie : le rapport de ces premiers doit donc être plus authentique.

(50) Les annales de Moscou disent que le tzar avait avec lui, indépendamment des autres troupes, quinze cents strélitz. D'après le rapport de Taube et Kruse le nombre de ses soldats montait jusqu'à quinze mille. Voici le texte du premier : « Le lendemain de l'arrivée du monarque, » samedi, il (le tzar) ordonna de mettre à mort, à coups » de massues, tous les abbés, les prêtres et les diacres des » couvens et les moines du premier rang qu'on avait ame- » nés des couvens et mis à la question, et de les porter » ensuite chacun dans son couvent pour y être enterré. »

(51) Et coupable envers notre rang et notre couronne tzarienne.

(52) *Voyez* Guagnini, Taube et Kruse.

(53) Taube et Kruse, p. 222, et Guagnini, p. 264. Nous passons sous silence quelques détails.

(54) Dans les *Annales de Pskof*, feuille 21. « *Le tzar » tourmenta jusqu'à la mort plusieurs hommes de marque » par différens tourmens; et le nombre des autres qu'il » fit périr est, dit-on, de soixante mille; il les fit préci- » piter, hommes, femmes et enfans, dans la grande ri- » vière de Volkhof, de sorte que son cours en fut inter- » rompu; il fit la même chose dans les autres villes dépen- » dantes de Novgorod*, » etc. Taube et Kruse portent le nombre de ceux qu'il fit périr à vingt-sept mille, et Guagnini à deux mille sept cent soixante-dix citoyens, outre les femmes et les gens du peuple. Kourbsky écrit que Jean fit périr *en un seul jour* quinze mille Novgorodiens. Dans le grand *service des morts*, envoyé par le tzar au monastère de Saint-Cyrille, il est dit : « ô Seigneur! accorde la paix aux » âmes de tes quinze cent cinq serviteurs. » Et plus haut il est inscrit : « Novgorodiens. »

(55) Taube et Kruse disent que depuis la ruine de Jérusalem, il n'y avait pas eu de famine semblable à celle qui ravagea Novgorod à cette époque.

(56) On appelait ce Nicolas *pauvre d'esprit pour l'amour du Christ*, salos du mot grec σαλος; Ducange l'appelle *stultus, simplex*.

(57) *Voyez* Taube et Kruse, p. 223; Fletcher *of the russe common Wealth*, p. 91. Ils rapportent que Nicolas disait au tzar : « Jvasko, Jvasko! (diminutif d'Jvan ou » Jean), verseras-tu encore long-temps le sang innocent » des chrétiens? » etc. (*Voyez* aussi Horsey *Treatise of Russia;* et Georg. van Hoff *tyranney Joannis Basilides,* II.) Dans les mémoires du premier de ces écrivains se trouve le passage suivant : « Le saint hermite dit au tzar : *Si tu*

» *étends ta main sur un seul des habitans de cette cité protégée par Dieu, le Très-Haut te frappera de sa foudre;* » et le ciel, à la terreur du tyran, se couvrit aussitôt de » nuages. » Mais c'était pendant l'hiver, et les nuages de cette saison ne portent point de tonnerre!

(58) *Voyez* Guagnini, 267. Il l'appelle *Italum Arnolphum doctorem;* mais M. Richter trouva le nom de ce médecin dans *Gelehrten Lexicon* de Jocher, où il est écrit de la manière suivante: Arnolphus Lensæus. V. l'*Histoire de la Médecine en Russie*, ouvrage écrit en russe, t. I, p. 285.

(59) Guagnini dit: *Ophanasius greorum quendam, lowczic-dictum, M. Duci commendaverat.* L'auteur a trouvé dans les *Tozriades* de 1567 (*Voyez* Bibliothèque ancienne russe, XIII, 293): « Le veneur Grégory, fils de Dmitry Lovtschikof. »

(60) Guagnini, 287; Taube et Kruse, 225. Ces derniers rapportent que Jean, pour faire exécuter ce supplice, attendait le départ des ambassadeurs de Pologne et du duc Magnus, qui se trouvaient alors à Moscou.

(61) Avec *un fouet,* comme dit Guagnini. Dans les *Affaires de Turquie* (n°. 2, feuille 130), il est fait mention d'une lettre de Viskovaty, qu'il avait écrite au pacha de Kepha; ce qui arriva, comme il est probable, à la connaissance du tzar: il paraît que cette lettre servit à Jean pour accuser cet infortuné de secrètes intelligences avec le Sultan.

(62) Je passe sous silence quelques détails horribles. (*Voyez* Oderborn.)

(63) Guagnini, 294. J'épargne encore au lecteur et à moi-même le récit des détails. L'épouse de Founikof était la sœur du prince Athanase Viasemsky.

(64) *Voyez* Guagnini, 269.

(65) Kourbsky répète deux fois que Théodore Basmanof, exécutant l'ordre de Jean, tua son père. Voici un autre récit de ce trait horrible inséré dans le manuscrit de la bibliothèque du synode (n°. 364, feuille 851): « *Le tzar Jean força Théodore Basmanof à tuer son » père, et Nicétas Prozorovsky à tuer son frère Basile.* » Guagnini (pag. 279) fait mention de cette dernière circonstance ainsi que Kourbsky.

(66) Guagnini, 295.

(67) Guagnini, Kourbsky, Taube et Kruse.

(68) Guagnini, 283. La femme de Miassoïédof fut violée un an avant la mort de son mari, et pendue avec sa servante sur l'escalier de sa maison. Le même historien raconte le trait suivant: « *Un des secrétaires du tzar, » régalant ses amis, envoya un de ses gens au palais » pour s'informer de ce qui s'y passait; Jean ayant » aperçu cet homme lui demanda à qui il appartenait. Il » fit appeler le secrétaire et ses convives, et leur fit don- » ner la question, voulant savoir dans quel dessein ils » avaient envoyé un espion près de lui, et ce qu'ils disaient » entre eux sur le compte du tzar. Quelques uns de ceux-ci » périrent dans les tourmens. Depuis ce temps, personne » n'osait plus s'informer de ce qui se passait au palais.* »

(69) Dans le manuscrit de la bibliothèque du synode, n°. 364, feuille 851. Il avait (Jean) différens instrumens de torture, des poëles, des fourneaux, des fouets garnis de pointes, des griffes de fer, des tenailles rougies au feu pour déchirer les corps humains; on enfonçait des clous entre les ongles et la chair, on coupait les hommes par membres, on sciait en deux au moyen de cordeaux non-seulement les hommes, mais aussi les femmes nobles; il inventait tous les jours de nouvelles tortures pour ses su-

jets innocens. *Et jusques à sa mort il n'y eut rien de bon.* Kourbsky : « Il ordonna d'appliquer divers tourmens à Nicétas Odoëvsky, de lui taillader la peau, de lui déchirer les entrailles. Taube et Kruse, 225, *Vilen hat er riemen aus des lebendigen haut schneiden und etzliche gauzschinder lassen.*

(70) *Voyez* Guagnini, Rer. Polon., 274. Il dit que ceci avait lieu le plus souvent en hiver, lorsque Jean voyait de son palais des hommes patiner sur la glace de la rivière ou d'un étang.

(71) Guagnini, 254.

(72) *Ibid.*, 285.

(73) Dans les documens envoyés des archives de Mecklenbourg Schwérin à M. le comte Nicolas de Roumanzof, grand chancelier de l'Empire, se trouve une lettre datée de Moscou du 24 juin 1570, où il est dit : *Der Hunger ist alhier in der Moskaw so gross, als nie gehœret oder gesehen worden, dass auch ein Mensch den andern, wo einer den andern uberweldigen kan, auffrist, ja ess hanet ein Mensch den andern in tonnen und Saltzet ihn ein und friesset, dass ein grauen zu horen ist. Wir aber aben, gottlob, Leibsnotturff gehabt, wiewol von unserm Volgk viel hinvegk gestorben*, etc. Cette lettre fut écrite par un dignitaire du roi de Pologne. Voyez *Acten-Stücke zu Gesch. Russe*, *V*, 1493—1625.

(74) *Voyez* Hakluit's, *Navigations*, 453.

(75) *Voyez* affaires de Pologne, n°. 9, p. 1—319. La suite des ambassadeurs se composait de sept cent dix-huit personnes : les envoyés des commerçans et leurs gens étaient au nombre de 643; en tout neuf cents chevaux. Dans les extraits de la bibliothèque du Vatican par Albertrandi se trouve un *discorso di Monsignor Gerio*,

Priore d'Inghiltera, mandato da Venezia, del trattamento che usò il Duca di Moscovia alli ambasciatori polacchi, e d'una invasione che fecero gli Tartari in quei paesi, al Doge di Venezia (ex codice manuscripto inter veteres Vaticanos, 6786, pag. 108). Ce prieur Gério étant venu en Russie avec les ambassadeurs du roi de Pologne, en 1570, fait au doge de Venise la description de la tyrannie de Jean. En voici quelques extraits : « Pendant notre séjour à Moscou, le tzar y entra par » une nouvelle rue pratiquée dans l'espace de quatre » jours et pour l'ouverture de laquelle il fallut démolir » quantité de maisons; il était précédé par trois mille » strélitz : après eux venait le bouffon du tzar monté sur » un bœuf (a cavallo a un bove), et un autre couvert » d'habits d'or. Jean les suivait immédiatement; il avait » un arc attaché derrière les épaules et une tête de » chien suspendue à l'arçon de sa selle; quatre mille ca- » valiers fermaient la marche. Ce tzar est le plus grand » tyran qui ait jamais existé : à l'époque même où nous » nous trouvions à Moscou, il a fait supplicier dix-huit » mille personnes, femmes et enfans, à Novgorod-la- » Grande, à la suite de la découverte d'une correspon- » dance des habitans de cette ville qui voulaient le trahir » (per haver trovato un correro con lettere di ribellarsi). » Un voïévode qui avait mal poursuivi les Tatars dans » leur fuite, a été jeté, par ordre de ce prince, à un ours » farouche qu'il conserve à cet effet. Il fit noyer dans la » rivière, en notre présence, un grand nombre de pri- » sonniers tatars..... Il dit à nos ambassadeurs (c'est-à- » dire à ceux du roi de Pologne) : *Polonais! Polonais!* » *vous ne voulez pas faire la paix avec moi; mais je vous* » *taillerai en pièces*.... Ayant pris le bonnet de zibe-

» line d'un de nos gentilshommes, Jean le plaça sur la » tête de son bouffon et lui dit : *saluez à la polonaise.* — » *Je ne le sais pas*, répondit celui-ci : alors le tzar se » mit à le lui enseigner, faisant lui-même force révé- » rences, en riant..... Le secrétaire de l'ambassade de » Pologne ayant refusé les zibelines qu'on lui offrait au » nom du tzar, les dignitaires russes le saisirent par la » barbe en criant : *aurais-tu l'audace de dédaigner le pré-* » *sent de notre monarque ?* »

(76) *Voyez* Arnt, 257.

(77) Kelch, 287—288.

(78) Parmi les papiers des archives du Mecklenbourg se trouve une lettre de Frédéric, roi de Danemarck, à Ulrik, duc de Mecklenbourg, avec un supplément du 30 avril 1570, que les curieux pourront consulter.

(79) Kelch, 292.

(80) *Voyez* dans les papiers des archives de Mecklenbourg la lettre du duc Ulrick à l'empereur Maximilien, avec un supplément du 24 septembre 1571. Il y est dit : *Nach Inhalt darruber gegebenen stadtlichen Siegell und brief, in welchen der Muscowitter sich gegen Konnigk Magnussen versprochen und belobet, ihnen uber dieselbe aber woll Konnigk Magnus dienstlich gebetten, der Muscowitter ihne mit sollichen hohen ehren wolte verschonen, so hat er doch derselben in nichts erlassenwerden mugen, sondern hat sich hochlich versprochen, ihn zu ehren und zu schutzen, undbey dem allein Seligmachenden Wortt Gottes verpleiben zu lassen, bey den loblichen Teutschen gebreuchen, gericht und gerechtig Keiten zu handthaben, mit der Romischen Kays-Mayest, allen Khur und Fursten und andern Christ. Teutsch Potentaten friedliebendt zu erchalten. So Hat auch der Muscowitter seines Vattern Bru-*

ders nachgelassene tochter Freiol. Euphemiam Konnigk Magnussen..... Ehelichen zu Vermhelen. Plus bas, il est parlé des fiançailles. *Als aber der Muscowitter sich mit Konnigk Magnussen Ungelegenheit und anderer furfallender Sachen halben, der Zeit dess ehlichen Beylagers nicht entlichen vergleichen konnen, ist die Zeit biss aus Gelegenheit zu beiderseits aufgeschoben worden.* Quant à la dot, voici ce que le duc lui-même en écrit à l'empereur : *So wurden vor erst über funff Tonnen goldes chest und endlich alles, was wir begeren, schleunigst erfolgen.* (*Voyez* aussi Kelch, 293.) Magnus était auprès du tzar aux mois de mai et juin 1570.

(81) *Voyez* Kelch, 295—299, et Hadebusch, année 1570 et 1571.

(82) C'est ainsi qu'en parle Kelch.—On lit dans *les Annales de Novgorod,* manusc. qui se trouve chez M. de Malinovsky : *Le* 14 *mars, les Tatars amenèrent de la Suède une grande quantité de captifs, et se dirigèrent sur le chemin de Doubetz.*

(83) Dans le même temps les Russes et la cavalerie allemande de Magnus tentèrent, mais sans succès, un assaut contre Vittenstein. Dans sa lettre à l'empereur, Magnus dit qu'il n'avait pu mettre à la raison les troupes russes qui se révoltaient, et fut obligé de les renvoyer : *Wie wir aber das unmenschliche toden des reussischen Kriegsvolgs nicht haben coerciren kœnnen* (*voyez* plus haut n°. 78).

(84) Cette paix fut conclue le 13 décembre 1570 (*voyez* Dalin). Magnus écrit à ce sujet à l'Empereur : *Dadurch der Grossfürst vast zu ungnaden bewogen es darfür hielte, es würde die Cron zu Dennemarken neben uns sich mit seinen feinden verbinden.*

(85) *Voyez* Kelch., p. 303, et la lettre de Magnus à l'Empereur (plus haut, note 78 et 81), où il est dit : *Den 21 oct. J. Taube und E. Krause one unser fürvissen dem Grossfürsten abtrunnig worden, mit etzlichen Teutschen Hofeleuten, so sie mit seinem Gette bestellet, unvermuttlich in die Stadt Derpt in Schein der Musterung eingefallen...... der Grossfürst hat sie niht allein ires langwerigen Gefecknus gnedigst erlassen, besondern mit grossen Guëttern, Lannden, Leuthen, Jar und Tagbesoldung reichlich über schittet, etc.*

(86) *Voyez* leur rapport au duc de Courlande dans *Sammlung Russ. Gesch.*; par M. Evers, X.—1.

(87) *Voyez* dans le supplément de la lettre de Magnus à l'Empereur (plus haut, note 81) : *Derowegen wolten sie* (Taube et Kruse), *alle Christ. potentaten wider den Grossf. zum Kriege erregen; sollen auch seine Macht yetzo vast geringe machen, da sie doch innerhalb Jarezeit an die Kays. Mayestat, das die Grossf. dem Heil. Rom. Reiche mit etzlichmal hundert tausend Maan, und wie sie geschrieben unerhœrter Kriegsmunition, wider den Türken zu stehen kœmmen konnte.*

(88) *Voyez* dans le supplément à la lettre d'Ulrik à l'Empereur. (*Voyez note* 78.) *Es hat unlengst der Muscowitter K. Magnussen schrifftlich vormeldet, welcher Gestalt Freulein Euphemia mit Tode abgegangen, und ihme nun newlich bey seinen Gesantten so in die Muskouw abgefertiche gewesen, neben freuntlicher Bitt, das er sich des zugetragenen Unfals zufrieden geben wollte; zu entbieten lassen, dieweil das verstorbene Frewlein nach eine Schester, F. Maria genant, nachgelassen, als wer eer, der Muscowitter, genaigt, ihme dasselb anstatt ihrer Schwester ehelichen vertrauwen zu lassen, etc.*

(89) *Voyez* Dalin (*Gesch. des R. Schw.*, année 1571, pag. 18).

(90) Fletcher (R. Com. Wealth., fol. 66.) *Hee* (le tzar) *doubled his nobilitie and chiefe captaines of a meaning to betray him to the Tartar.*

(91) Au nombre des pièces que le musée britannique a envoyées à M. le comte Nicolas de Roumanzof, chancelier de l'Empire, se trouve la lettre d'un Anglais qui s'était trouvé à Moscou à cette époque. Il dit: *The king of the Crimea came to the city of Moscovy with above* 120,000 *horsemen..... the morning was exceeding cleer and fait, and calm, without any wind; but being a fire, there was nothing but whirlewinds and such a noise as thought the heavens should have fall'n.*

(92) *Voyez* Taube et Kruse 228. — Fletcher, fol. 66: *The people barning in their houses and streates, but, most of all of such as laboured to passe out of the gates farthest from the enemie, where meeting together in a mightie throng, and so pressing every man to prevent another, wedged themselves so fast within the gate and streates neare unto it, as that three ranks walked one upon others head, the uppermost treading daone those, that were lower* (c'est-à-dire que dans la foule qui se pressait à la porte de la ville, les hommes s'écrasaient entassés les uns sur les autres). *So that there perished at that time by the fire and the presse the number of* 800,000 *people or more.*

Dans la chronographie qui se trouve dans la bibliothèque du comte Tolstoï, on lit: « une innombrable quan» tité d'hommes furent dévorés par les flammes, etc..... »

A l'égard du docteur Arnolphe, *voyez* Jöckers, *Gelehrt. Lexicon.*, t. IV, 11, 2364; *voyez aussi* Hakluit's *Navig.*, 452.

(92) *Voyez* dans la lettre de l'Anglais, témoin oculaire (voyez note 89). *I pray god I may never behold again.*

(93) Fletcher : *being* (Moscou) *of* 30 *miles or more of compasse.*

(94) Voyez Taube et Kruse, 230. — Relativement au docteur Élisée, voyez plus haut, note 45. Taube et Kruse appellent Yakovlef, *Jvan petrowitz Jacob*, *den ersten Woyevoden von Revel*, et donnent à Zamiatnia Ivanovitch Sabourof le nom *d'Iwan Zathania :* ils disent de Griaznoï *seinem nechsten Kemerer, mit Namen Gregory Grassnow, durch den Doctor Gifft geben lassen.* (*Voyez* Affaires de Suède, n. 2, fol. 122. Sur le revers et *acta leg. Muscow, per Paulum Junsten*, p. 162.) Ce Grégoire n'était point le père, mais le fils de Basile Griasnoï, dont nous avons déjà et nous ferons encore mention.

(95) Voyez acta leg. Muscov, 180 — 181 : *dicens se christianum esse Principem et dominum ideoque se non expetere ut proni in terra jaceamus coram se..... probabamus* (dit le tzar) *cujus ensis fortius feriet et sit penetrantior.*

(96) (*Voyez* Affaires de Suède, feuille 236.) Dans ses lettres au roi de Suède, Jean prenait le titre d'autocrate ; il les commençait par des expressions pompeuses (feuille 182). « Par la grâce de Dieu qui nous a éclairé » de sa divine lumière, afin de diriger nos pas dans le » sentier de la paix, qui nous a donné le sceptre de l'Em- » pire russe ; par la grâce de ce Dieu glorifié dans la » Sainte-Trinité, dont la protection nous a maintenu sur » le trône et nous a fait acquérir de la gloire ; par son » amour pour les humains et son inépuisable bonté, nous, » grand souverain, etc. (*Voyez* aussi feuille 231, sur le » revers.) Notre Dieu est la Sainte-Trinité, le Père, le

» Fils et le Saint-Esprit, par qui les rois règnent et les
» puissans proclament la vérité, qui nous a confié le
» sceptre de l'Empire russe, et nous a aidé à le conserver
» en tenant les rênes du gouvernement avec l'appui de la
» bannière de la croix..... etc. »

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU NEUVIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 1, lig. 8, *Adascheff*, lisez *Adaschef*.

(Dans les quatre premières feuilles, on trouvera ce nom écrit avec une *double consonne;* mais cette double consonne étant absolument inutile à la prononciation, on l'a supprimée, malgré l'usage, dans le reste du volume, ainsi que l'*s* des mots terminés en *itch*, tels que *tzarévitch*, terminaison dans laquelle cette lettre, introduite par les écrivains allemands, est également inutile pour la prononciation française.)

P. 12, l. 20, *exlusion*, lisez *exclusion*.
24, en marge, 1561—1591, lisez 1560—1561.
30, 1560—1562, lisez 1560—1561.
57, 10—11, *Sabbatins*, lisez *Sabbatin*.
id., 17, *Guttemberg*, lisez *Guttenberg*.
63, 24, *Yorief*, lisez *Yourief*.
65, 28, *Arscha*, lisez *Orscha*.
175, 7, *Zvinigorod*, lisez *Zvénigorod*.
191, en marge, 1564, lisez 1570.
300, 1573—1579, lisez 1573—1577.
332, 14, *Ghrirei*, lisez *Ghireï*.
453, en marge, 1552, lisez 1582.
513, 1583, lisez 1584.
561, 7, *diffamantes*, lisez *infamantes*.
590, 16, *Drongina*, lisez *Drougina*.
603, 3, *Hakluit's*, lisez *Hakluit*.
604, 14, *Véronne*, lisez *Vérone*.
608, 27, *commonwealth*, lisez *common wealth*.
609, 11, *voulait*, lisez *voulaient*.
614, 15, *viche*, lisez *viehe*.
617, 30, *their ouse*, lisez *their house*
623, 15, *samul*, lisez *samml*.



